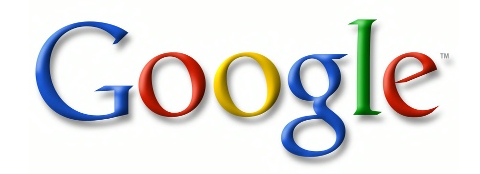
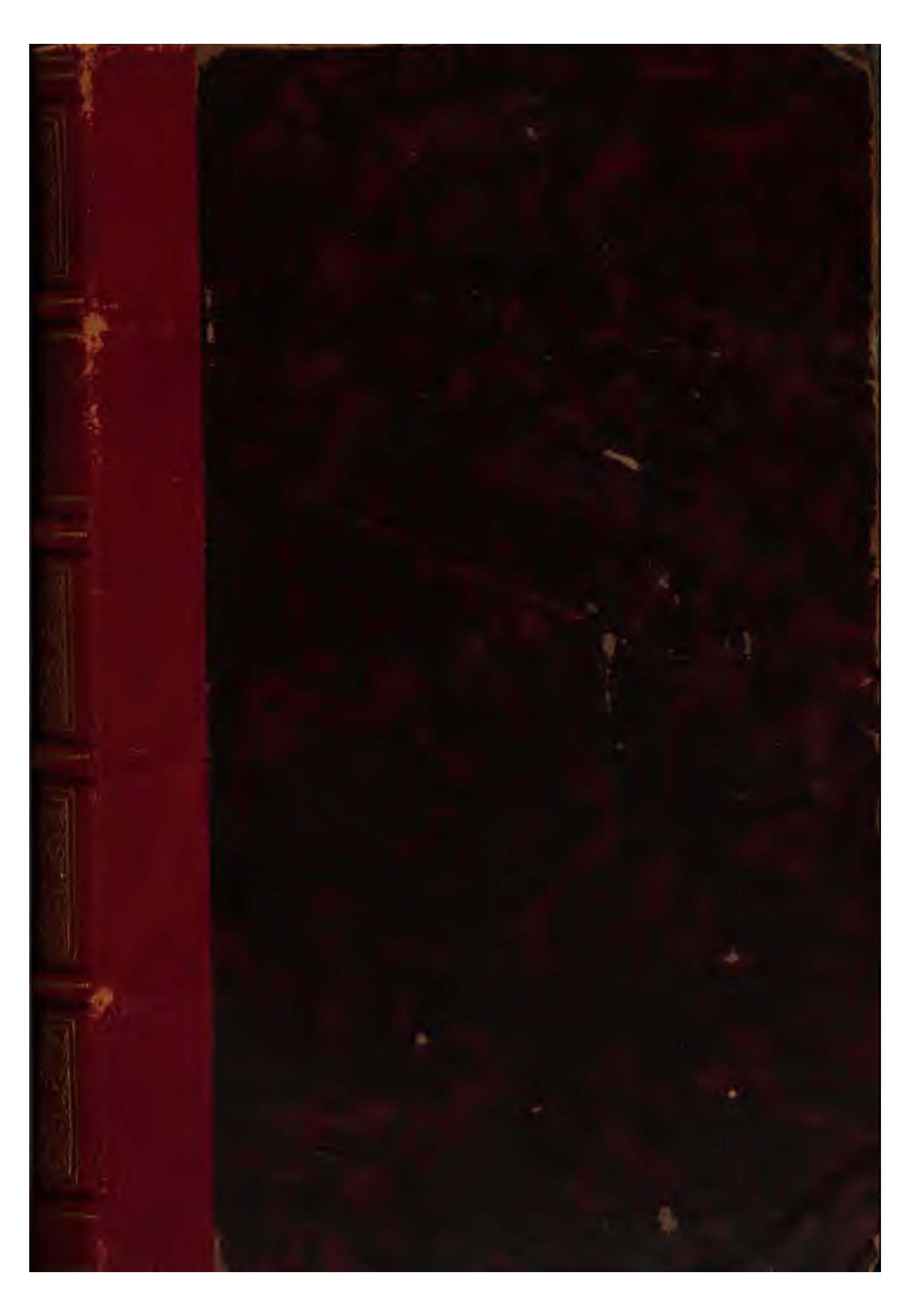

Google




LELAND STANFORD JUNIOR UNIVERSITY
ORGANIZED 1891
STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES



SEUL!

TYPOGRAPHIE DE CH. LAHURE
Imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation
rue de Vaugirard, 9

SEUL!

PAR

X.-B. SAINTINE

Væ soli !

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C[ie]
RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1858

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER.

Le comté de Fife. — Largo-Bay. — Le laird Mac-Yvon. — Bataille de Killikrankie. — Un lit de mort. — Alexander *Selcraig* ou Selkirk.

Le vaisseau qui, côtoyant l'est de l'Écosse, jette l'ancre dans ses eaux entre le 56e et le 57e degré de latitude, a devant lui un tableau digne d'exciter l'attention de ses passagers, s'ils sont connaisseurs; même de son équipage, s'il n'est pas entièrement composé de vieux loups de mer, chez qui l'habitude des grands spectacles de la nature a émoussé toutes les sensations admiratives.

Ce tableau, largement encadré à l'orient par les flots de l'Atlantique, à l'occident par les monts Ochell, au nord et au midi par le golfe de Forth et le golfe du Tay, qui semblent l'étreindre entre leurs longs bras, c'est le joli comté de Fife. Avec ses

vastes pâturages, ses champs de céréales, ses cultures de safran et de colza, ses landes de bruyères et d'ajoncs, il apparaît d'abord comme un grand échiquier, dont les cases seraient revêtues de couleurs vives et contrastantes. C'est l'image de la vie agricole et paisible.

Si vous vous arrêtez à contempler les côtes seulement, au lieu de ce calme placide des champs et des herbages, c'est le mouvement que vous rencontrez partout. Quelle activité entre les golfes ! que de voiles, gonflées par le vent, se croisent en tous sens ! les barques des pêcheurs, chargées de saumons et de turbots énormes, regagnent les rivages, où d'autres barques sont en construction, où retentissent le bruit du marteau, les grincements de la scie ; la ville de Saint-André, la capitale du comté, quoique bien déchue de son ancienne splendeur, fait surgir devant vous la population affairée et criarde de son port, ses berges et ses quais couverts de tonnes de bière, de vastes amas de blé, de ballots de chanvre, de toiles et de cotonnades. Le commerce et l'industrie, avec leurs bruyantes nécessités, se sont fixés sur la côte maritime ; ce n'est plus l'image du repos, c'est encore celle du bien-être.

Mais si vos regards, au delà du rivage et des plaines, plongent jusqu'aux montagnes d'Ochell, dont les derniers échelons, aux masses arrondies et sail-

lantes, se dessinent à l'horizon comme une ceinture de forteresses enchaînées les unes aux autres ; si, parcourant de l'œil la ligne de ces hauteurs, vous les voyez s'unir à celles du Lothian, refuge pendant des siècles de ces farouches highlanders, la terreur des plaines ; si vous songez qu'Édimbourg est près de là, derrière le golfe de Forth ; que Dunbar et vingt autres vieux champs de bataille l'environnent, alors les cimes des pins et des mélèzes qui, par milliers, se montrent tout le long des remparts de ces Alpes écossaises, vous apparaîtront comme une forêt de lances annonçant l'irruption des montagnards, et, pour peu que vous soyez facile à vous illusionner, vous croirez devoir assister bientôt à un spectacle de guerre et de destruction.

Voilà sous quel triple aspect se présente aujourd'hui le joli comté de Fife, et de ces trois tableaux disparates le dernier seul est fictif.

Il en était tout autrement à l'époque où nous allons transporter notre lecteur. La guerre y était partout ; guerre de politique, guerre de religion, guerre de races. Au nom du roi, les highlanders (montagnards) ravageaient les plaines ; au nom du Christ, les puritains incendiaient les églises ; on luttait de l'épée et de la parole dans les villes, dans les châteaux, dans les prêches publics, dans les

conciliabules secrets, et jusque dans les cabanets et les chaumières. A cette fermentation universelle quel point de l'Écosse pouvait échapper?

Eh bien, reliés par un même nom, presque enchaînés l'un à l'autre, deux villages, le Haut et le Bas-Largo, celui-ci aboutissant au golfe de Forth par une baie spacieuse, celui-là s'échelonnant sur la colline et laissant entrevoir coquettement, à travers un léger rideau de sapins et d'érables, le campanile ardoisé de sa petite église gothique, avaient été seuls préservés de la contagion générale.

A quelles circonstances heureuses ce petit coin de terre dut-il alors son état exceptionnel de tranquillité, son repos au milieu de la tourmente? Des marais et des fondrières le cernent d'un côté, il est vrai; de l'autre, durant la plus grande partie de l'année, ses routes deviennent impraticables; mais de si faibles obstacles n'arrêtent ni le fanatisme ni la guerre.

Le sort n'avait pas seulement favorisé Largo de mauvaises routes et de marais mouvants et pestilentiels; il lui avait encore donné pour seigneur (et c'est là surtout ce qui faisait sa sûreté) l'homme le plus habilement hypocrite qu'on eût pu trouver dans les Trois-Royaumes.

Godefroy-Alexander Mac-Yvon, laird de Largo-Bay, avait d'abord servi, en qualité de capitaine,

dans un régiment royal. Lors du traité de Nimègue, congédié par le parlement, il était rentré dans ses domaines. Là, quoique jeune encore, renonçant à reprendre l'uniforme, se passionnant tout à coup pour la vie agricole, rompant avec toute la noblesse du voisinage, et bravant le qu'en dira-t-on, il vivait de pair à compagnon au milieu de ses valets et de ses vasseaux. Parmi ceux-ci comme parmi ceux-là cependant, un seul avait sa confiance entière, illimitée.

C'était un nommé Selcraig, naguère cordonnier au Bas-Largo, puis soldat dans le même régiment que Mac-Yvon, maintenant le factotum du laird et le directeur de ses cultures; car le château avait été transformé en une vaste ferme, les parcs en pâturages, pour l'élève des chevaux et des bêtes à cornes. D'un caractère violent, emporté, mais d'un dévouement à toute épreuve, Selcraig aimait plus son ancien capitaine que sa femme, quoique sa femme fût jeune et d'une beauté remarquable; plus tard vers 1685, quand celle-ci mourut par accident en lui laissant un fils à peine âgé de cinq ans et dont le laird était le parrain, le veuf préférait encore Alexander Mac-Yvon à Alexander Selcraig; il était ainsi fait; et, sans un confident, un complice, un ami pareil, jamais Mac-Yvon n'aurait pu se tirer d'affaire dans les routes tortueuses où il s'était engagé.

Quoique dans le fond de son cœur il fût resté chaud catholique et royaliste ardent, par son ordre on avait fêté à grand bruit dans ses domaines l'avénement du roi Guillaume, et à chaque nouvelle victoire des whigs et des orangistes, un curé presbytérien, installé dans l'église du Haut-Largo, entonnait des chants de triomphe.

Qu'importait à Mac-Yvon? « Dieu est trop bon catholique, se disait-il pour prêter l'oreille à tous ces brailleurs de psaumes; et moi, avec leurs psaumes, non-seulement j'éloigne d'ici les ravageurs presbytériens, mais encore, s'ils y viennent, c'est pour trafiquer avec moi de bêtes à cornes ou de chevaux, et de mon mieux je les rançonne. »

Mac-Yvon, qui faisait d'excellentes affaires avec ses ennemis, savait aussi tirer parti de ses amis.

Parfois, sous prétexte d'achats de bestiaux, accompagné de son fidèle Selcraig, il se mettait en route. A quelques jours de là, on apprenait que les highlanders se montraient dans la plaine, pillant tout, dispersant les milices orangistes, et faisant main basse sur les troupeaux. Mais ce qu'on ignorait, c'est que Mac-Yvon, qui avait passé une partie de son enfance au milieu des montagnards, le plaid sur l'épaule, brandissant d'une main la claymore, de l'autre le mousquet, avait combattu dans leurs rangs, et, le plus souvent, les avait diri-

gés, surtout dans le saccage des étables et des écuries, où il ne manquait pas de reprendre le bien.... *qui lui avait appartenu.*

S'il a chanté pour Guillaume d'Orange, il vient de se battre pour Jacques Stuart; et, par les psaumes comme par la claymore, il voit sa fortune et ses troupeaux s'accroître de jour en jour.

Toutefois, pour tranquilliser sa conscience, de ses bénéfices il fait deux parts, et la plus forte est pour le roi Jacques. Cette dîme royale, il charge Selcraig d'aller la porter au général Claverhouse, qui, dans les comtés d'Angus et d'Athol, soutient les derniers efforts du parti royaliste. Claverhouse, dans une de ces manœuvres rapides telles que les comportent les guerres de partisans, s'il pousse tout à coup une pointe sur le comté de Fife, donne son acquit en se détournant des domaines du noble bouvier.

C'est ainsi que, exceptionnellement au reste de l'Écosse, grâce à l'habileté cauteleuse de Mac-Yvon, la double population de pêcheurs et de cultivateurs des deux Largo vit en paix, presque insouciante à ce qui se passe autour d'elle. A peine si quelques enfants, creusant le sable du rivage pour y trouver des crabes, ou s'amusant à faire ricocher des cailloux sur le golfe, ont un instant prêté l'oreille à certains bruits sourds et prolongés qui, courant sur les flots,

venaient, par petites bouffées, expirer dans la baie. C'était l'écho affaibli du canon qui alors, de l'autre côté du Forth, faisait crouler les murs d'Édimbourg.

Le laird devait s'applaudir de sa réussite; mais, bientôt, il eut tant d'occasions de se réjouir officiellement et coup sur coup des triomphes des orangistes, qu'il en tomba dans une tristesse profonde.

La cause des Stuarts allait empirant de plus en plus en Écosse; les forteresses qui tenaient pour Jacques II capitulaient l'une après l'autre. En vain, avec son seul royaume d'Irlande, Jacques occupait encore les principales forces de l'Angleterre; l'Écosse était perdue pour lui; voilà ce que disait Mac-Yvon, voilà ce que répétait Selcraig.

Jugeant leur rôle fini, peut-être allaient-ils prendre le parti de vivre enfin tranquilles, en dehors de toute préoccupation politique; ils y songeaient, c'est-à-dire Mac-Yvon y songeait pour tous deux, lorsqu'un mendiant, étranger au pays, et qui avait trouvé moyen d'aborder le laird à l'écart, lui remit mystérieusement un pli cacheté qu'il tira de dessous sa souquenille délabrée, et s'éloigna aussitôt.

Ce pli renfermait un brevet de colonel, timbré du sceau royal, et que Jacques Stuart envoyait à son féal serviteur et cousin Godefroy-Alexander Mac-Yvon, laird de Largo-Bay, en récompense de ses

bons *et loyaux* services. Ce même pli contenait une lettre de Claverhouse, par laquelle celui-ci annonçait au colonel Mac-Yvon que l'armée des rebelles, accrue de toutes les forces naguère employées au siége des forteresses, s'avançait contre lui, et qu'il méditait de l'anéantir d'un seul coup. Pour cela faire, il avait besoin de l'aide de ses amis.

Suivaient les instructions.

Surexcité dans sa vanité autant que dans son zèle, secouant son alanguissement, ses hésitations, le nouveau colonel songe avant tout au nerf de la guerre; le temps lui manquant pour aller au loin chercher des acheteurs, le jour même il vend, presque par force, la majeure partie de ses troupeaux aux habitants de ses deux villages; il réunit tout ce qu'il possède en or, en bijoux; Selcraig ajoute au trésor commun le fruit de ses épargnes de dix ans; dans la nuit, ils fondent, ils jettent dans le creuset pour la réduire en lingots, toute l'argenterie amassée par les anciens seigneurs de Largo-Bay, et jusqu'aux vieux hanaps dans lesquels, aux fêtes solennelles, ceux-ci avaient bu à la santé du roi.

Quelques jours après, on eût cru que, depuis le Lothian jusqu'au Lochaber, un incendie immense s'était spontanément allumé sur toutes les cimes des montagnes; la croix de feu se multipliait partout, appelant aux armes les belliqueux highlanders.

Lord Mackay, qui commandait l'armée orangiste, précipita sa marche pour attaquer Claverhouse, avant que celui-ci eût rejoint ses intrépides auxiliaires. Il était déjà trop tard. Arrivé dans le comté d'Athol, derrière le Tay, imprudemment engagé dans les gorges de Killikrankie, il se vit écrasé sous le choc des montagnards, qui, mêlant leurs cris sauvages aux sons de leurs cornemuses, se précipitèrent sur lui du haut de leurs nids d'aigle, comme une avalanche de fer et de feu.

Après la défaite des Anglais, Selcraig chercha son maître et ne le trouva pas. Le soir, il le guetta vainement au milieu de tous les chefs qui tenaient conseil. Une lanterne à la main, il passa la nuit à rôder sur le lieu où s'était donnée la bataille, n'osant l'appeler par son nom, s'adressant à tout ce qui portait le plaid et le tartan, écartant des cheveux ensanglantés sur bien des faces livides, parlant bas à l'oreille des mourants et même à celle des morts, pour leur demander des nouvelles de son colonel. Enfin, une voix plaintive, qu'il crut reconnaître, arriva jusqu'à lui; et sous un amoncellement de cavaliers et de chevaux éventrés, il trouva celui qu'il cherchait, meurtri, à moitié écrasé sous le poids de tant de victimes, mais respirant encore.

Lui-même pansa les blessures de Mac-Yvon, puis, laissant les vainqueurs rêver de nouveaux

succès, il le fit transporter dans une barque qui, descendant le Tay jusqu'à son embouchure, côtoya les plages de Saint-André, atteignit le golfe de Forth, et vint, après une assez longue et pénible navigation, s'amarrer dans le petit port de Largo.

Une fièvre terrible ne tarda pas à survenir ; le malade, sentant sa fin prochaine, fit appeler près de lui Selcraig, et le fils de celui-ci, son filleul Alexander, pour lequel, même au milieu des incessantes préoccupations de sa vie agitée, il avait toujours ressenti la plus tendre bienveillance. Le vieillard et l'enfant, les yeux pleins de larmes, s'agenouillèrent près de son lit.

Dans un long entretien, souvent interrompu par les élancements de la fièvre, il leur dit ce qu'il avait pu faire pour chacun d'eux. Son désir eût été de laisser à Selcraig, son compère, son ami, quelque bonne ferme, dans laquelle il aurait achevé ses jours tranquillement. Mais la seigneurie de Largo-Bay était un fief noble qui, d'après la loi d'Écosse, devait retourner au plus proche de la famille, sans qu'un pouce de terre en pût être distrait. Du moins, par son testament, il lui assurait tous ses biens meubles, ses armes, ses troupeaux, et les diverses valeurs métalliques, soit monnayées, soit ouvragées, qui pourraient se trouver au château lors de son décès.

Quant à son filleul, dont il avait résolu de faire un homme instruit et honorable, le laird avait, dès les premiers temps de sa naissance, déposé pour lui à la tontine universitaire de Saint-André la somme nécessaire pour qu'il y suivît ses classes de douze à dix-huit ans, époque à laquelle il serait apte à se choisir un état. Il lui recommandait celui des armes.

Il fit ensuite éloigner l'enfant, et lorsqu'il se retrouva seul avec Selcraig :

« Ami, lui dit-il, écoute-moi bien, et songe que c'est un mourant qui te parle. Quand le moment sera arrivé, toi-même tu me fermeras les yeux, toi-même tu m'enseveliras, et tu auras soin de déposer dans mon cercueil mon brevet de colonel de S. M. le roi Jacques II, ainsi que la lettre du brave général Claverhouse.... Écoute encore. Lorsque mon filleul aura atteint l'âge d'homme, à sa sortie de l'Université, tu lui confieras ce que nous avons fait ensemble pour la sainte cause de nos princes légitimes ; si alors, comme je l'espère, le roi a repris possession de ses trois royaumes, qu'Alexander entre à son service, sinon à celui du roi de France, mais seulement dans la compagnie écossaise ; tu m'entends ? Je le désire.... je le veux ! »

Le laird Mac-Yvon, de Largo-Bay, mourut dans la nuit même, à peine âgé de trente-huit ans.

Le jeune garçon dont l'avenir l'avait ainsi préoccupé à ses derniers instants, cet Alexander Selcraig, qui, pour des motifs que nous ferons connaître, prit plus tard le nom de *Selkirk*, c'est le héros de notre histoire, c'est celui dont l'étrange isolement dans une des îles de la mer Pacifique devait inspirer à Daniel de Foë l'idée de l'épisode principal de son roman de Robinson.

Le roman avait fait tomber l'histoire dans l'oubli ; remis sur les traces de cette existence, aujourd'hui ignorée, nous sommes parvenu, à force de recherches, grâce à de bonnes fortunes bibliographiques tout fait inespérées, à la compléter, du moins dans ce qu'elle peut présenter de curieux. Ç'a été pour nous une chance trop heureuse de retrouver du vrai Robinson non-seulement les détails de son enfance, mais ceux même qui touchent à son origine, pour que nous nous soyons senti le courage de les supprimer.

C'est donc la biographie d'Alexander Selcraig, ou Selkirk, aussi entière que possible, que nous entreprenons ici. Tout homme, quel que soit le cercle obscur dans lequel il a vécu, quel que soit le peu d'importance du rôle qu'il a joué dans le monde, lorsque la lumière vient faire ressortir les détails intimes de sa vie, apporte toujours avec lui un enseignement.

Ce premier chapitre, dont nous avons trouvé la matière toute triturée dans le volumineux recueil manuscrit de John Ready, nous le jetons ici en guise de préface ou d'introduction. Après avoir rapidement posé pour le lecteur le lieu de la scène et l'époque historique, il aidera à faire comprendre à quelle série d'événements accomplis notre Alexander dut de ressentir avec tant de force ces susceptibilités maladives, ces aversions déraisonnables, qui furent la source de ses malheurs.

CHAPITRE II.

Changement de fortune. — Coup d'œil rétrospectif. — Le filleul du château. — Robert Frye. — L'école commune. — Un sobriquet. — Chassé de l'école!

Quelques mois après la mort de Mac-Yvon, dans la rue principale, l'unique peut-être, du Bas-Largo, au rez-de-chaussée d'une maison de mince apparence, dont la toiture en chaume était couverte de mousses et de joubarbes (et c'était là sa seule décoration!), on lisait, sur un petit auvent appliqué contre le mur extérieur, ces mots, tracés en grosses lettres rouges par une main inhabile: *Selcraig, cordonnier*.

Le bon vouloir du laird n'avait pas suffi pour enrichir son ami. La majeure partie des troupeaux vendue avant leur dernière expédition, l'argenterie réduite en lingots, pour activer le zèle des monta-

gnards, ou leur fournir des armes, les quelques dettes laissées par le défunt, les droits du fisc enfin, avaient si bien écorné l'héritage qu'à peine si le donataire y retrouva ses épargnes, sacrifiées avec tant d'abandon à la cause des Stuarts.

Il en prit bravement son parti. Forcé de subvenir à son existence, à celle de son fils, quoique déjà grisonnant, il retourna sans hésitation à son premier métier. Maintenant, si son front paraît plus rude encore et plus soucieux que d'ordinaire, le souvenir de son bien-être passé y entre pour une faible part; ce que le vieux soldat regrette avant tout, c'est cette vie active, inquiète, dans laquelle il avait contracté l'habitude du dévouement à un homme et à une cause.

Il s'en fallait beaucoup qu'Alexander se résignât aussi facilement à sa nouvelle condition.

Tant que le maître de Largo, son noble parrain, avait vécu, le fils Selcraig, élevé près de lui, nourri à sa table, voyait toute la domesticité, valets de ferme et servantes, l'entourer de soins et de complaisances; la grande affection que le laird lui portait traçait à chacun la ligne de conduite à suivre à son égard. Au village, même pour les enfants de son âge, il était un objet d'envie et presque de respect; ils l'avaient surnommé *le filleul du château*, et aucun d'eux n'eût osé passer près de sir Alexan-

der sans le saluer révérencieusement comme un personnage d'importance.

Cette grande déférence, dont le marmot se sentait flatté dans son orgueil, devait néanmoins avoir pour lui ses inconvénients. Éprouvait-il le besoin, commun à tous les enfants, de jouer avec de jeunes camarades, en vain, daignant faire lui-même les avances, il essayait d'entrer comme partenaire dans une partie de billes, de cible ou de marelle, sa présence auguste suffisait pour effaroucher tous les joueurs; la plupart s'esquivaient sournoisement pour aller réorganiser la partie plus loin, et de la petite troupe rustique, tout à l'heure alerte et joyeuse, il ne restait devant le filleul du château que ceux qui n'avaient osé s'enfuir et qui, les bras ballants, les yeux baissés, semblables à des automates démontés, l'écoutaient sans lui répondre et sans avoir l'air de le comprendre.

Presque constamment en rapport avec le maître, Alexander avait contracté l'habitude d'un langage trop relevé pour eux; d'ailleurs, il portait des souliers, genre de luxe qui eût suffi pour établir une barrière infranchissable entre le fils Selcraig et les autres jeunes polissons des deux villages.

Il fallut que Mac-Yvon lui-même se chargeât de trouver un compagnon à son filleul, et un compagnon qui eût des souliers.

Dans le cercle de ses domaines il existait une importante fabrique d'*éteufs*, c'est-à-dire de balles de longue paume, objet d'une grande consommation alors, et dont la ville de Saint-André et ses environs, depuis de longues années, approvisionnaient presque toute l'Europe. M. Nathan Frye, commerçant recommandable, et, après le laird et le curé, le personnage le plus considéré de Largo, dirigeait cette fabrique, dont il tirait de gros bénéfices; il avait un fils, garçon de douze à treize ans, qui ne manquait ni d'instruction ni d'intelligence.

Mac-Yvon convia celui-ci à venir au château manger des galettes de seigle et des grillades de porc, seules friandises connues des enfants de Largo-Bay.

Voilà bientôt nos deux jeunes garçons, courant, se démenant ensemble, grimpant aux arbres pour y dénicher des oiseaux, escaladant les échaliers et les meules de foin, enfourchant les chevaux, caracolant, fournissant des courses, des luttes à travers les pâturages, ouvrant la porte des chenils pour chasser à grande meute quelque bœuf effarouché, faisant tourner en rage les valets et les servantes, et remplissant enfin de bruit le manoir d'ordinaire assez taciturne des lairds de Largo.

Devant tout ce désordre et ce tapage, souvent Selcraig se fâchait; mais Mac-Yvon, avec un secret plaisir, voyait dans cette fougue de jeunesse le

germe de l'esprit militaire qui se développait chez son bien-aimé filleul.

Alexander se sentait heureux. L'amitié de Robert lui suffisait si bien alors que, traversant le village, s'il lui arrivait de rencontrer de nouveau sur sa route de petits paysans occupés à leurs jeux, loin d'être encore tenté d'y prendre part, à peine s'il tournait les yeux de leur côté, oubliant même parfois de leur rendre le salut qu'il recevait d'eux.

Mais Robert comptait trois ans de plus qu'Alexander, et, entre garçons de cet âge, trois années les distancent grandement. Destiné par son père à la marine, il avait déjà des études sérieuses à suivre; forcé d'aller chercher la leçon des maîtres à Kingom, la ville la plus proche, l'hiver suivant, vu la difficulté des chemins, il lui arriva d'y séjourner pendant des semaines entières.

Pour distraire son filleul de cette absence, Mac-Yvon essaya de l'initier aux exercices des armes et de l'équitation, et, bientôt après, l'emmena en grande pompe chasser le renard avec lui.

Ce fut un jour d'ébahissement pour le Haut et le Bas-Largo que celui où l'on vit *le filleul du château*, vêtu d'un élégant costume de chasseur, avec collet, revers et parements rouges, ceinturé en cuir d'Irlande, porter à son côté le couteau à manche de

corne clouté d'argent. Il maniait avec une certaine dextérité un joli bidet bien enharnaché, assorti à sa taille, dont son parrain lui avait fait cadeau, et les bonnes femmes disaient en le voyant passer (et elles ne se trompaient guère) qu'il y avait des fils de roi moins heureux et moins fiers que lui.

Aujourd'hui, quel changement pour le pauvre Alexander! Son père, avec sa volonté toujours entière, souvent brutale, ne lui a pas laissé même la consolation d'user ses anciens habits, ce qui du moins eût établi une espèce de transition entre son état passé et son état présent. Selon la saison, vêtu de grosse toile ou de bure, comme il convient au fils d'un simple artisan, il lui faut vaquer aux soins ménagers de la maison, faire certains achats, aller chercher de l'eau au puits banal, ou reporter l'ouvrage à la pratique. Le reste de la journée (nécessité douloureuse!), il doit le passer, toujours d'après la volonté de son père, à l'école de maître Cobby, le magister du village. Autrefois c'était le maître qui se rendait au château pour répandre sur son élève cette manne précieuse de la science élémentaire, manne presque aussi indigeste que l'autre; maintenant c'est à l'élève à se diriger quotidiennement vers le logis du maître, comme le commun des martyrs de son âge.

Alexander avait opposé en premier lieu une résistance obstinée à cette condition de l'école commune. L'idée de se trouver en rapport de camaraderie et d'égalité avec toute cette jeune plèbe qu'il avait autrefois éblouie de son luxe ou écrasée de ses dédains, l'épouvantait, et non sans quelque apparence de raison. Le vieux Selcraig le raisonna d'abord, le souffleta ensuite, et force lui fut de se soumettre.

A sa grande surprise, ses nouveaux camarades lui ouvrirent leurs rangs avec une sorte de déférence. Quelques-uns se rappelèrent que dans son bon temps il avait fait les avances pour prendre part à leurs jeux, et, d'un accord presque unanime, ils reconnurent l'espèce de supériorité qu'il avait sur eux par ses manières et son langage.

Le tort d'Alexander fut de s'installer trop vite dans cette place d'honneur qu'ils semblaient tacitement lui adjuger, et de s'y carrer trop à l'aise. Oubliant tout ce qu'il avait en premier lieu redouté de cette marmaille, il essaya peu à peu de reprendre ses airs d'autrefois; il leur parla de son parrain, le noble seigneur Mac-Yvon, et de la chasse au renard, et de son habit à parements rouges, et de son couteau à clous d'argent; puis, voyant ses jeunes auditeurs l'écouter les yeux béants d'admiration, après les avoir éblouis des splendeurs de son passé,

sautant par-dessus son état présent, il voulut leur faire entrevoir ce que l'avenir renfermait encore pour lui de promesses brillantes. L'Université de Saint-André allait bientôt le compter au nombre de ses élèves, et, après y avoir fait ses études complètes, il n'en pouvait guère sortir que pour occuper un poste important, soit dans l'armée, soit ailleurs; s'il était présentement un simple écolier de village, ce n'était qu'en passant et parce qu'on ne peut pas toujours rester les bras croisés.

Les petits paysans du comté de Fife, alors, comme aujourd'hui sans doute, n'étaient ni bien fiers ni bien rusés; ils finirent par comprendre cependant tout ce que ce grand étalage de prospérités passées et futures renfermait de dédains à leur adresse. Pour s'en venger, un seul mot leur suffit. Ils avaient d'abord surnommé Alexander *le filleul du château*, ils ne le désignèrent plus que sous le nom de *monsieur de la Savate* (sir Old Shoe).

Le mot porta coup; le trait atteignit le fils du cordonnier Selcraig en pleine vanité. Bientôt, grâce à toutes ces petites langues babillardes qui chaque soir s'échappaient de chez maître Cobby pour se disperser dans toutes les directions, le terrible sobriquet fit le tour des deux Largo. Les commères chez lesquelles Alexander allait faire ses provisions de ménage, celles qu'il rencontrait le matin au puits

banal, ne le nommaient plus autrement que *sir Old Shoe.*

A l'école, des rixes fréquentes s'ensuivirent. Y luttant seul contre tous, *M. de la Savate* recevait nécessairement chaque jour bon nombre de gourmades, et, comme il ne rentrait au logis qu'avec ses vêtements déchirés, il y était régulièrement accueilli chaque soir à grands coups de tire-pied.

Comprimé ainsi entre deux menaces incessantes, le malheureux enfant ne se dirigeait plus vers l'école qu'avec des tressaillements de douleur et de colère, et lorsqu'il faisait retour vers la maison paternelle, ces seuls mots, écrits sur le petit auvent : *Selcraig, cordonnier*, suffisaient pour le suffoquer de honte et de terreur à la fois.

Le résultat final de toutes ces batailles livrées dans l'intervalle des classes fut que, un jour, Alexander, asséna un si vigoureux coup de poing sur l'œil d'un de ses plus agressifs camarades, qu'il faillit le rendre borgne. Maître Cobby, voulant faire un exemple capable d'épouvanter toutes les jeunes turbulences du pays, reconduisit à son père *M. de la Savate*, porteur d'un écriteau sur lequel on lisait en gros caractères : *Chassé de l'école !* Et le long de ce chemin d'angoisses, les habitants, sur le pas de leur porte, ou à leur fenêtre, ou groupés dans la rue,

ricanaient en voyant ainsi passer la justice de maître Cobby. Comme ces petits enfants qui ferment les yeux pour n'être pas vus, Alexander, rouge jusqu'aux oreilles, confus, écrasé d'humiliation, marchait la tête basse.

Le malheur voulut que, lorsqu'il la releva, son premier regard s'arrêtât sur la figure souriante de Robert Frye, qui venait de faire retour à Largo.

Dès cet instant, son unique compagnon d'enfance, il le rangea parmi ses ennemis, au nombre desquels, il est vrai, il avait déjà enrôlé le personnel complet de l'école, maître Cobby en tête, et tous les habitants du village, les uns et les autres ayant répété le fatal sobriquet ou venant d'insulter à son malheur.

Selcraig ne reçut pas son fils aussi mal qu'on aurait pu s'y attendre. En sa qualité d'ancien soldat, il approuva Alexander d'avoir vivement repoussé une insulte; comme maître cordonnier, il partagea même son indignation. *Old shoe* signifie avant tout *vieux soulier*; Selcraig ne travaillait que dans le neuf.

Il n'en resta pas moins dans un grand embarras pour savoir ce qu'il allait faire de cet écolier déshonoré, jusqu'au moment où il l'enverrait au collége, ainsi qu'il en avait pris l'engagement vis-à-vis

de son maître et ami, Mac-Yvon, dont la volonté restait toujours pour lui puissante et sacrée.

« Tu vas avoir onze ans et demi à la Chandeleur, dit-il un jour à Alexander, tout homme doit savoir gagner son pain; nous avons encore plus de six grands mois devant nous ; je vais t'apprendre mon métier. »

Alexander fit un soubresaut.

« Oubliez-vous, mon père, que mon parrain a décidé que je servirais dans l'armée ?

— Je n'oublie rien ; mais si dans l'armée tu peux entrer à la fois comme soldat et comme cordonnier, ce sera tout bénéfice. Deux états valent mieux qu'un.

— Sans doute, mon père, mais je ne rejoindrai mon régiment qu'avec un grade, et les officiers n'exercent d'autre état que celui de la guerre.

— Allons donc ! à toi les galons dorés ! Prends-y garde !

— Mais Robert Frye, qui étudie pour la marine, ne sera pas matelot, lui !

— Bon ! fils de gueux, ne vas-tu pas te comparer au jeune M. Robert ? Son père est riche à celui-là ; avec des écus on arrive à tout. Crois-moi, fais taire ta chienne de vanité, qui peut te gonfler la tête, mais qui te laissera les poches vides ; apprends un état, le mien : c'est le seul que je peux t'en-

seigner, tu en trouveras toujours l'emploi tôt ou tard, soit ici, soit ailleurs. On porte des souliers partout.

— S'il en doit être ainsi, s'écria le jeune homme, qu'irai-je donc faire à Saint-André pendant six ans?

— C'est la volonté de ton parrain. Respect à sa mémoire! il a voulu que tu sois savant.

— Mais non pour être cordonnier!

— Ça c'est la volonté de ton père; l'une n'empêche pas l'autre; allons! et à l'œuvre! »

Alexander avait en profonde horreur ce métier auquel il devait déjà son sobriquet et toutes ses luttes douloureuses chez maître Cobby. Entre Selcraig et son fils, il y eut des débats violents, où parfois intervenait le tire-pied du père comme argument suprême.

Un matin, Alexander disparut tout à coup de Largo. Pendant une journée entière Selcraig le chercha, avec colère d'abord, avec terreur ensuite. Quelques-uns assuraient l'avoir vu rôder le long de la Keil, petite rivière qui vient aboutir au golfe. Le soir, cependant, le fugitif rentra l'oreille basse, mais sain et sauf.

Qu'avait-il fait durant toute cette longue journée? Son père l'ignora toujours.

Enfin, ses douze ans accomplis, Alexander quitta,

et sans regrets, le coin de terre où il était né ; son père, qui lui inspirait plus de crainte que de tendresse ; ses camarades d'enfance, parmi lesquels il ne comptait plus un ami, et partit pour Saint-André.

Tous les ans, à l'époque des vacances, chargé d'une lettre des supérieurs du collége, qui rendaient compte au vieux Selcraig de ses progrès et de sa conduite, il revenait faire un séjour à Largo.

La première année, la missive universitaire disait le fils Selcraig doué des plus heureuses dispositions classiques et d'un caractère qui ne laissait rien à désirer.

Il en fut à peu près de même aux vacances suivantes.

La troisième missive révélait un changement brusque et imprévu dans le tempérament du jeune écolier, devenu tout à coup soucieux, querelleur, irascible.

Aux vacances de la quatrième année, Alexander ne parut pas à Largo; au collége, on ne savait ce qu'il était devenu.

Le vieux Selcraig ne devait plus revoir son fils.

Comme la marche régulièrement chronologique n'est pas indispensable à notre récit et ne ferait que l'alanguir, nous allons, d'un trait, franchir un es-

pace de huit ans, nous réservant de revenir plus tard sur les événements accomplis dans cet intervalle, autant qu'ils seront nécessaires à l'intelligence de cette histoire, et qu'il nous aura été possible d'en avoir une connaissance exacte.



CHAPITRE III.

Le *Saumon royal*. — Ketty la belle. — Le capitaine Straddling. — Guillaume Dampier. — Rêveries de miss Catherine. — Retour.

On touchait aux premières années du XVIIIe siècle ; la guerre de la succession au trône d'Espagne venait de mettre l'Europe en feu. Louis XIV, à son déclin, s'appuyait encore sur Catinat et sur Villars, mais l'empereur et la reine Anne, laquelle venait de succéder à Guillaume III, leur opposaient le prince Eugène et le duc de Marlborough. Depuis le combat naval de la Hogue, fatal à la France, la marine britannique avait repris sa supériorité, un instant compromise par les flottes improvisées du grand roi. Sur tous les points des Trois-Royaumes, on armait en course pour ravager le littoral de la France, de l'Espagne, de l'Italie et des Pays-Bas ; on visait plus

loin : des marchands, des capitalistes associés organisaient des expéditions qui, franchissant les tropiques, allaient bientôt s'attaquer à l'Espagne jusque dans ses possessions transatlantiques.

Sous l'influence de cet immense mouvement maritime, le petit port de Saint-André lui-même avait semblé ressusciter. C'étaient là que se rendaient en foule tous les matelots de la côte Est de l'Écosse, désireux de se faire enrôler pour la course. Ce surcroît de population désœuvrée et tapageuse, s'il n'agréait guère aux bourgeois paisibles de la ville ou aux studieux docteurs de l'Université, aidait du moins grandement à la fortune des cabarets et des tavernes.

Parmi les établissements de ce genre, le plus célèbre, le plus fréquenté, c'était celui du *Saumon royal*, fondé en 1675 par un certain André Felton, qui l'avait laissé en héritage à sa fille unique, miss Catherine.

Connue dans tout le comté sous le nom de la belle Ketty, la cabaretière n'avait pas peu contribué au succès et à l'achalandage du cabaret. Dans sa première jeunesse, ç'avait été une brune vive et piquante, aux cheveux noirs, bien plantés, en cinq pointes, sur un front proéminent; aux yeux à fleur de tête, genre de beauté fort apprécié à cette époque. Quoique assez grande et svelte de taille, elle

était *en bon point*, comme disaient nos pères. Somme toute, Ketty avait mérité son surnom, et plus d'un laird des environs, plus d'un grand seigneur même, grâce à cette familiarité qui règne, de haut en bas, entre les diverses classes des habitants de l'Écosse, avait figuré, en passant, parmi ses buveurs d'ale ou de whisky, ne se souciant pas plus du qu'en dira-t-on que ce brave duc d'Argyle que Walter Scott nous montre allant causer et voisiner chez sa marchande de tabac.

Aujourd'hui, la seconde jeunesse est venue pour Catherine Felton ; par une conséquence assez ordinaire, et qui d'abord paraît contradictoire, ses attraits se sont amoindris en se développant; son corsage s'est épaissi; les roses de son teint ont tourné au vermillon foncé; sa voix a pris quelque chose de l'accent rude et rauque de ses plus fidèles habitués. Mais, au commencement du XVIIIe siècle, et surtout en Écosse, les réputations ne s'évanouissaient pas aussi facilement que de nos jours. Malgré sa forte carrure et sa grosse voix, ses pratiques, particulièrement celles qui avaient un compte de crédit ouvert chez elle, maintenaient obstinément à Catherine son surnom de Ketty la belle.

Cependant la belle Ketty restait fille. Autrefois elle avait repoussé les prétendants; elle guettait leur venue aujourd'hui.

Elle était dans cette disposition lorsqu'un marin anglais, qui depuis quelque temps fréquentait son cabaret avec une grande assiduité, sans lui avoir jamais adressé un mot, s'approcha d'elle en se dandinant, ce qui était son allure de marche ordinaire, et, profitant d'un moment opportun, lui dit à demi-voix :

« Écoutez-moi bien, Kate, et ne vous hâtez pas de me répondre. Je suis venu ici, non pas attiré, comme tant d'autres, par vos beaux yeux, mais parce que j'avais idée d'y recruter des hommes pour un prochain voyage que je comptais entreprendre à mes risques et périls; aujourd'hui, je ne sais comment cela se fait, mais je ne songe plus guère à naviguer; il commence à me pousser des racines sous les pieds. A tort ou à raison, je m'imagine qu'une bonne petite femme qui vous verse à boire tandis que vous fumez tranquillement votre pipe au coin d'un bon feu, ça peut avoir tout autant de charmes que le meilleur brick, sur lequel on crève parfois de soif et de faim. Toujours à tort ou à raison, je m'imagine encore que deux ou trois petits marmots qui gazouillent autour de vous, ça vaut mieux que d'entendre le vent hurler dans les mâts, ou les balles des Espagnols vous siffler aux oreilles. Tout cela, Kate, signifie que je veux me marier, et qu'est-ce qui m'a fait passer cette belle lubie-là par la tête? c'est vous. »

Catherine poussa une exclamation de surprise parfaitement sincère; car, si elle s'attendait à une déclaration d'amour, ce n'était certes pas de la part d'un pareil galant.

« Ne me répondez pas encore! reprit brusquement le marin; celui qui rend son arrêt avant d'avoir entendu le plaidoyer et bien réfléchi sur la cause est un mauvais juge. Je poursuis donc. Kate, vous n'êtes plus un enfant, et moi, je ne suis plus un jeune homme. Vous devez approcher de la trentaine.... »

A ce mot la belle Ketty fit un geste de révolte et de dénégation.

« Ne me répondez pas! répéta l'impitoyable marin : vous avez trente ans; moi, j'ai déjà sauté par-dessus l'autre barrière, mais il n'y a pas longtemps. Pour l'âge, ça se convient; ne faut-il pas toujours que l'homme ait éclairé la route avant sa compagne? Vous êtes alerte et gentille; il n'y a pas de mal : ça va bien aux femmes. Moi, j'ai peut-être la peau moins blanche que la vôtre, mais c'est de la faute du bonhomme Tropique. S'il vous faut d'autres renseignements, après avoir eu l'honneur d'être blessé dans un abordage de la propre main du célèbre Jean Bart, j'ai fait la course avec le non moins célèbre Guillaume Dampier, qui est mon ami, j'ose m'en vanter. C'est pour vous faire comprendre,

Kate, que si vous avez la réputation d'une honnête fille, j'ai celle d'un bon marin. Le nom du capitaine Straddling résonne assez bien le long des deux Océans, et il vous en reviendra quelque chose, la belle, si jamais, votre bras croché au mien, nous nous promenons en qualité d'époux, sur quelque port que ce soit de l'Écosse et de l'Angleterre. J'ai dit. Maintenant voyez, réfléchissez; si ma proposition vous convient, je m'installe définitivement en terre ferme, je dis adieu à la mer; sinon, je reprends mon expédition projetée, et c'est à vous, Kate, que je dis adieu. »

Catherine ouvrait la bouche pour le remercier, comme il était convenable, de ses honnêtes intentions :

« Ne me répondez pas! interrompit-il de nouveau; dans trois jours, je viendrai prendre vos ordres. »

Il sortit, la laissant tout ébahie de l'avoir entendu si longuement parler, lui qui, jusqu'alors, assis, immobile, dans un des coins les plus reculés de sa grande salle, lui avait toujours paru le plus rigide et le plus silencieux des hommes de mer.

Ce même jour, Catherine a bientôt pris son parti à l'égard du capitaine; elle lui trouve l'air faux et méchant; il a la face longue et pâle, les tempes res-

serrées, la mâchoire large et lourde, les sourcils haut perchés; ses yeux sont dépareillés; son nez tire à gauche, sa bouche tire à droite; quant à sa tournure, c'est peut-être encore pire : il marche à la manière des canards, en se dandinant, et les jambes écartées; c'est même sans doute à cet écartement de jambes qu'il a dû son nom ou son surnom de *Straddling*, mot qui, en anglais, n'a pas une autre signification.

Le lendemain, vers l'approche de la nuit, Catherine, assise dans son comptoir, sur le grand fauteuil de cuir d'Irlande qui lui servait de trône, le front penché et rêveur, le poing sous le menton, pensait encore au capitaine Straddling, mais ses idées ne suivaient plus tout à fait le même cours que la veille.

Elle se disait : « S'il a la ganache lourde et pesante, c'est qu'il est Anglais; s'il marche les jambes écartées, c'est qu'il est marin; s'il m'a donné trente ans, au bout du compte, cela prouve tout simplement qu'il est bon physionomiste, et c'est un aveu pénible de moins que j'aurai à lui faire lorsque nous nous marierons; il est riche sans doute, voilà pour le solide; il est capitaine, voilà pour la gloriole. Allons, allons, mistress Straddling ne sera pas encore à plaindre. »

En ce moment, Catherine Felton pouvait méditer

tout à l'aise, sans crainte d'être remarquée; car la fumée du tabac, trois fois plus abondante et plus épaisse chez elle que de coutume, l'enveloppait d'un nuage presque opaque. Il y avait ce soir-là grande fête à la taverne du *Saumon royal;* le concours des consommateurs était immense, et, cette fois, ce n'était ni la beauté de l'hôtesse ni la qualité des liquides qui l'y avaient attiré. Les garçons et les filles de service allaient et venaient de table en table, se multipliant pour verser à la ronde, non-seulement les flots dorés de la bière et de l'usquebaugh, mais encore les flots de pourpre du clairet et du porto; toutes les figures étaient épanouies, tous les regards étincelaient, tous les verres se choquaient; et, au milieu des huzza et des vivat, éclatait avec de triples applaudissements le nom de Guillaume Dampier.

Ce brave marin, tantôt flibustier, tantôt savant navigateur, à qui l'Angleterre devait la découverte de tant de plages et de détroits inconnus, qui venait de faire deux fois le tour du monde dans un temps où le tour du monde ne passait pas, comme aujourd'hui, pour une simple promenade; qui avait publié sur ses voyages une relation pleine de faits et d'observations nouvelles; ce corsaire audacieux et intelligent qui étudiait les côtes du Pérou en pillant les villes du littoral, et méditait, au milieu des tempêtes,

sa savante théorie des vents et des marées, Guillaume Dampier avait débarqué ce jour même dans le petit port de Saint-André.

A la nouvelle de son arrivée, toute la population maritime de la côte s'était émue ; la société des *Vieux Lamaneurs*, celle des *Chiens de mer*, celle des *Marsouins*, lui avaient envoyé des députations présidées par les premiers armateurs des villes de Dunbar, de Berwick et d'Édimbourg. Le capitaine Straddling ne pouvait manquer de s'y trouver l'un des premiers, tout heureux qu'il était de revoir et d'embrasser son ami, pour lequel cependant il n'avait jamais ressenti qu'une faible affection, étant un peu jaloux de son naturel. Il y avait eu des discours prononcés comme pour la bienvenue d'un amiral, discours dans lesquels les hautes qualités de Dampier, les grands services rendus par lui à la géographie et à la navigation avaient été passés en revue ; pendant deux heures, tous, enchérissant les uns sur les autres, ont exalté son courage, son savoir, ses vertus désintéressées, l'ont proclamé le plus grand homme de la marine moderne, et ont immolé devant lui tous les navigateurs passés et futurs.

A tant d'éloges, Dampier a répondu avec modestie et concision :

« Messieurs et chers camarades, vous devez être enroués ; allons boire ! »

Ce premier trait d'excentricité ne pouvait manquer de lui valoir un suffrage unanime.

Chargé par lui de diriger la colonne, Straddling n'a pu faire autrement que de prendre la route du *Saumon royal.* C'est ainsi qu'il s'y est représenté avant les trois jours révolus ; mais il n'a point adressé la parole à Catherine, et à peine s'il a tourné les yeux de son côté. Néanmoins, la journée doit lui être bonne.

Par cas exceptionnel, grâce à la munificence de la reine Anne, se sentant les poches remplies de guinées, Guillaume Dampier a déclaré vouloir traiter à ses frais toute la compagnie et même toute la ville, si la ville voulait lui faire l'honneur de venir trinquer avec lui. Catherine le prit en grande considération. Quand elle l'entendit s'exprimer en bons termes sur son ancien compagnon, le brave capitaine Straddling, elle éprouva pour celui-ci, non une émotion tendre, mais un sentiment plein de respect et même d'affabilité. Dampier, excité d'ailleurs par son auditoire, n'avait pas manqué, comme tous les triomphateurs de terre ou de mer, de raconter quelques-uns de ses hauts faits. Il parla, entre autres, d'une certaine affaire où lui et son ami Straddling avaient capturé un galion espagnol tout chargé de piastres fortes.

C'est à partir de ce moment que la belle Ketty devint rêveuse et qu'elle commença à trouver une

foule d'avantages physiques et moraux à ce bon capitaine Straddling.

Après boire, lorsque Dampier, toujours escorté par son fidèle Achate, aux jambes béantes, vint pour régler ses comptes avec l'hôtesse, il lui prit familièrement le menton, comme c'était son habitude avec les jolies filles des quatre parties du monde. De tout autre, la fière Catherine n'eût point souffert une pareille privauté ; à celle-ci, elle ne répondit que par une belle révérence, et, tandis que le héros et le payeur de la fête secouait un rouleau d'or sur son comptoir, se penchant rapidement vers Straddling : « A demain ? » lui dit-elle, en accompagnant ce mot d'un regard plein d'expression et de son sourire le plus gracieux.

L'amoureux Straddling, toujours impassible, se contenta de répondre : « C'est bien ! »

Le jour suivant, le grand jour, le troisième, celui que Catherine regarde déjà comme le jour des fiançailles, dès le matin elle s'habille, elle s'attife de son mieux, ne doutant pas de l'empressement du capitaine. Avant midi, celui-ci fait son entrée dans le cabaret et va droit à la cabaretière.

Il lui trouve l'air soucieux ; elle a des vapeurs, elle n'a pas eu le temps de réfléchir ; elle ne sait ce que lui veut le capitaine ; qu'il la laisse d'abord tranquille ; plus tard, elle verra.

« Garçon ! une pipe neuve et de l'ale! » crie Straddling, en s'adressant au *servant boy*.

Et, parfaitement calme en apparence, il gagne, en se dandinant, sa place habituelle à l'extrémité de la salle. Toutefois, avant de quitter le *Saumon royal*, se rapprochant de Catherine :

« Hier, lui dit-il, de la voix et du geste vous m'avez dit oui! ou à peu près; nous autres marins, nous connaissons les signaux; aujourd'hui, c'est non ! ou à peu près; à la bonne heure!... Je patienterai encore; songez-y cependant, la belle, nous ne sommes plus assez jeunes ni l'un ni l'autre pour perdre notre temps à ce vilain jeu-là. »

Mais qui donc vient ainsi inopinément de faire changer du blanc au noir les bonnes dispositions de Catherine à l'égard du capitaine? Il a suffi pour cela de la présence d'un jeune garçon qu'elle n'avait pas revu depuis bon nombre d'années, et pour lequel jusqu'alors elle n'avait ressenti qu'une bienveillante indifférence.

Ce jeune garçon, c'était Alexander Selcraig.

CHAPITRE IV.

Alexander à Saint-André. — Ses amours. — Rencontre sur le port. — L'église du marché aux Poissons. — *L'Espadon.* — Combats maritimes. — Après huit ans d'absence. — Nouvelle résolution de miss Catherine. — Désappointement.

Alexander, nous l'avons dit, durant la première moitié du temps qu'il devait passer au collége, s'y était montré soumis et studieux. Dès la fin de la troisième année, sans que rien ne nous en révèle positivement la cause, son caractère, vis-à-vis de ses maîtres et de ses camarades, était devenu d'une telle susceptibilité, que l'on pouvait prévoir déjà que la quatrième année ne s'écoulerait pas sans amener un nouveau changement dans son existence. Un jour, le proviseur du collége (*head-master*) le fit venir dans son cabinet, et, après une aigre réprimande, lui déclara son intention de le

faire reconduire à son père. Sous l'admonition, l'élève indiscipliné courba la tête d'un air humble et contrit, mais son cœur battit de joie; son parti était déjà pris de s'affranchir de toute dépendance, de celle du collége comme de celle de la maison paternelle. Le lendemain, devant lui, le proviseur remit à un valet de confiance non-seulement l'argent nécessaire aux frais de la route, mais encore une certaine somme qui devait être restituée au vieux Selcraig en indemnité des deux années de classes dont il affranchissait forcément l'élève tontinier, et il le chargea d'accompagner celui-ci jusque chez son père. Tous deux, montés sur des bidets de louage, prirent le chemin de terre pour se rendre à Largo. Arrivés à Lewin, ils y firent une halte pour déjeuner; le valet, déjà avancé en âge et d'une complexion replète, accablé par la chaleur, fatigué par le trot du cheval dont il n'avait guère l'habitude, eut besoin de repos et de sommeil. Le collégien profita du moment pour lui fausser compagnie, après lui avoir, sans scrupule, soustrait adroitement une partie de la somme dont il était dépositaire.

« Cet argent ne m'appartient-il pas de droit? se disait-il : n'était-ce pas pour moi, pour moi seul, que mon parrain l'avait déposé dans les fonds universitaires? J'en abandonne sans regret, et de grand

cœur, la plus forte partie à mon père, et maintenant, à la grâce de Dieu! »

L'esprit à peu près tranquillisé par cette capitulation de conscience, il retourna sur ses pas, en changeant de route toutefois; le plus souvent marchant sous bois, ou à travers des sentiers perdus, pour dépister toute poursuite, à la nuit noire, il rentra à Saint-André, seule ville du voisinage assez importante pour que sa présence n'y fût pas remarquée, et joyeux, fredonnant, libre enfin des pieds à la tête, devenu *gentleman masterless*, faisant sonner dans sa poche les quelques guinées qui assuraient son indépendance pour longtemps (il le pensait du moins), il alla se loger dans un bouge du port. A peine installé, il vit la maison qui lui faisait face s'éclairer spontanément; à travers la vitre enfumée, il distingua une longue suite de figures de toutes sortes, les unes rigides ou refrognées, les autres grimaçantes sous le rire ou sous une impression d'extase; et il entendit comme un bourdonnement de ruche en travail sortir de cette maison, devant laquelle les passants s'arrêtaient pour y entrer, ou pour coller leur visage aux carreaux, et jouir du plaisir de la vue à défaut de tout autre.

« Qu'est-ce que cela? demanda le jeune homme à son hôte du bouge.

— C'est, répondit celui-ci, le *Saumon royal*, où s'assemblent les ivrognes du port et les amoureux de la belle Catherine. »

En fallait-il plus pour exciter sa curiosité? D'ailleurs, au cabaret, il était sûr de ne rencontrer ni son proviseur ni ses régents; et projetant d'aller, dès le lendemain, chercher fortune à Édimbourg, il ne voulait pas, après quatre ans de séjour à Saint-André, quitter la ville sans en avoir connu d'autre lieu de réunion et de divertissement que le collége.

Il franchit donc le seuil du *Saumon royal*, et resta ébloui devant l'astre du lieu, rayonnant dans son comptoir au milieu de toutes ses magnificences.

Alexander n'avait guère vu d'autres femmes que les paysannes de Largo et les laveuses d'écuelles de l'Université; il trouva celle-ci incomparable. Rentré dans son bouge et n'y pouvant dormir, il essaya pour vaincre l'insomnie d'un moyen qui lui avait déjà réussi dans d'autres circonstances : il repassa en lui-même, et les yeux fermés, les règles de la syntaxe latine et les conjugaisons; la mémoire lui faisant déjà défaut, il se posa un problème d'arithmétique, qu'il avait résolu la veille, et ne put en retrouver la solution. Tous les éléments du grec et du latin, tous les principes de

physique et de mathématiques, si récemmment exportés par lui du collége, et sur lesquels il comptait avec tant d'orgueil pour se faire un état, pris à revers par la bourrasque, tournoyaient confusément, pêle-mêle, dans sa tête, comme les éléments du monde dans le chaos, avant le jour de la création.

L'image de la belle Catherine lui apparaissait seule distincte et toujours radieuse.

Ce fut une de ces fièvres de jeunesse, nées plutôt de l'effervescence de l'âge que du mérite de celle qui en est la cause présumée; une de ces explosions subites, auxquelles sont parfois sujets les jeunes reclus de la science, par une compression trop prolongée des sentiments naturels et affectueux.

Dès que les portes de la taverne s'ouvraient, Alexander y pénétrait avec les brumes du matin, avec les premières clartés du soleil; le soir, c'était lui qui en sortait le dernier, à l'extinction des lumières. Pendant le cours de la journée, assis à une petite table qui faisait face au comptoir, il se tenait entre une pipe qui lui servait de contenance, et un pot d'étain qu'il ménageait de son mieux, guettant l'arrivée de l'hôtesse.

Catherine était alors dans tout l'éclat de sa royauté passagère; elle avait vingt-deux ans; il

en avait seize à peine : c'était pour elle un grand enfant, maigre et osseux, assez gauche de manières, ainsi que presque tous les écoliers. Elle se contenta de lui adresser, de temps en temps, un petit sourire, comme à ses autres pratiques.

Mais ce sourire machinal, cette étincelle à moitié éteinte, ne laissa pas que d'accroître l'incendie en faisant glisser un rayon d'espoir dans l'âme du jeune homme. A cet âge, la passion n'a pas encore un langage oral; elle est dans le cœur, dans la tête surtout, mais non sur les lèvres; on rêve l'amour plutôt qu'on ne l'éprouve, on l'écrit en vers et en prose, mais on ne le parle pas. Selkirk avait souvent tenté de faire un aveu à la reine du *Saumon royal*; il n'était parvenu qu'à avoir avec elle une simple et rapide conversation météorologique sur la pluie, le beau temps et les changements de lune. Il écrivit donc.

Chose désastreuse pour lui, Catherine ne lisait pas couramment l'écriture; elle le pria de lui interpréter lui-même sa lettre. Ce fut une rude tâche pour le pauvre garçon. D'une voix atone, indécise, étranglée par l'émotion, il se vit forcé de balbutier toute cette brûlante phraséologie, qui semblait se congeler sous le souffle du lecteur.

Il y gagna néanmoins que Catherine prit alors quelque amitié pour lui; elle attira sa confiance et

lui donna de bons conseils, comme une sœur aînée aurait pu faire. Elle l'appela même de son petit nom de *Sander*, ce qui était une familiarité de bon augure.

Cependant, à ce beau manége, ses faibles ressources s'étaient épuisées; il n'avait même plus de quoi payer le pot d'ale qu'il allait consommer quotidiennement. L'idée de demander crédit à sa bienaimée, de se faire ouvrir chez elle un compte, qu'il ne savait comment pouvoir solder jamais, le révolta. D'un autre côté, retourner chez son père pour y courber le front en criant grâce ne lui répugnait pas moins.

Négligeant toute espèce de précaution à mesure que sa liberté devenait pour lui plutôt une charge qu'un bénéfice, le fils Selcraig se promenait un matin sur le port, rêveur et taciturne, lorsqu'il vit venir à lui, terrible, menaçant, le sourcil hérissé, le proviseur de son collége.

A l'aspect de cette tête de Méduse, il demeura comme pétrifié sur place, et le *head-master* le saisissait déjà par le collet, quand l'ex-écolier, échappant à l'étreinte par un brusque mouvement, se mit à fuir à toutes jambes à travers les masures, les chantiers et les encombrements du port. Il gagna rapidement les rues étroites et tortueuses des bas quartiers, tandis que le proviseur, resté en place

à son tour, se contentait de le poursuivre de ses cris.

Se croyant vivement relancé, connaissant à peine la direction des rues, Alexander courut au hasard, prit à droite, puis à gauche, puis à droite, perdit la tête, tournoya dans un cercle fatal comme le papillon autour de la lumière qui l'épouvante et qui l'attire ; revenant sans cesse dans la voie qu'il voulait éviter, au bout de chaque issue il retrouvait le port, et, au milieu du port, le terrible proviseur, dans sa même attitude de stupéfaction, les mains levées au ciel, les yeux aussi, par bonheur pour le fugitif ; à différentes reprises, celui-ci faillit venir se heurter contre son immobile poursuivant.

Enfin, après une longue course dans un étroit espace, il avise une petite église presbytérienne placée au coin du marché aux Poissons. C'était l'heure du prêche. Quoique bon catholique, il se mêle à la foule ; un siége était vacant presque en face du prédicateur ; il s'y installe.

Là, se reposant de ses émotions et de ses fatigues, il s'essuie le front, s'évente légèrement du chapeau, sans négliger toutefois de prendre part aux pieuses exclamations de ceux qui l'entourent, par convenance seulement, car, du prêche, il n'a pas entendu un mot. On pousse des hélas ! et des *amen* ! on murmure, on se récrie ; il se récrie et murmure

avec les autres, sachant fort bien que, dans de telles assemblées, les assistants se plient volontiers au rôle que jouaient les chœurs dans la tragédie antique.

Tout à coup, du haut de l'estrade où se tient le prédicant, un nom est jeté à la foule, qui le répète avec une sorte de gémissement lugubre. Ce nom c'est celui de *Selcraig!*

Alexander promène un regard inquiet autour de lui; mille regards farouches et presque menaçants se croisent avec le sien; repris d'une terreur nouvelle, il se lève et voit le ministre, le bras étendu de son côté, comme s'il venait de lancer l'anathème, le désigner à l'auditoire par un geste plein de véhémence.

Ce ministre, c'est l'ancien curé de Largo, récemment appelé à Saint-André pour y remplir ses pieuses fonctions. Il touchait à la fin de son sermon, longuement développé sur ce texte *de la soumission due aux autorités de la terre*, lorsque, haletant, couvert de poussière, Alexander avait fait irruption au milieu de ce troupeau de sectaires. Dans ce dernier venu, le fougueux prédicateur ne veut voir qu'un argument vivant, qui vient à lui pour appuyer ses doctrines, et, avec cette rudesse de langage, commune alors à tous les ministres presbytériens :

« Voyez ce jeune homme dont le front ruisselle de

sueur, s'écrie-t-il en le désignant du doigt ; son visage enflammé respire la débauche; ses membres se sont amaigris, non sous l'excès du travail, mais au milieu des honteux loisirs d'une vie déréglée ; c'est le fils Selcraig, que nul frein n'a pu retenir, qui a rompu à la fois avec l'autorité paternelle et l'autorité des maîtres! Que vient faire parmi les saints cet Achab maudit? Vient-il s'y reposer de ses honteuses fatigues? *Raca* sur le débauché! *Raca* sur l'impie! sur le papiste, trois fois *Raca!...* »

Alexander n'en a pas entendu davantage. Frappé de vertige, il traverse l'église en chancelant, et, salué au passage, malgré la sainteté du lieu, de mille apostrophes grossières (car l'auditoire de l'ex-curé de Largo se recrutait essentiellement au marché aux Poissons), il gagne la porte extérieure, d'où il reprend sa course.

Aveuglé, ahuri, tournant de nouveau dans ce labyrinthe des petites rues du bas quartier, il se retrouve encore une fois au milieu du port.... mais cette fois le proviseur a disparu.

Brisé par la double secousse qu'il vient de recevoir coup sur coup, les oreilles bourdonnantes, sentant les forces de sa pensée aussi bien que celles de son corps l'abandonner en même temps, dans une sorte d'hébétement, sans plus chercher à fuir ou à se cacher, il s'appuie contre une pile de bal-

lots de toile, se croise les bras, et résigné à tout, même à retourner chez son père, il attend ce que le sort décidera de lui.

Presque aussitôt le bruit du tambour officiel se fait entendre, et la voix du crieur annonce que le *Sword-fish* (l'Espadon), navire de commerce, prêt à mettre à la voile à la première marée, demande un renfort de mousses et de matelots.

Pour Alexander, c'est un ordre venu d'en haut; il n'hésite pas; il se présente au maître du navire. Mais au moment de signer son engagement, ce nom de *Selcraig*, qui vient de retentir sous la voûte de l'église comme une malédiction, lui fait peur. Ne va-t-il pas suffire pour le dénoncer et le faire livrer au shérif? Il le croit, il le craint, et, changeant la syllabe finale de *Selcraig*, il signe de ce nom de *Selkirk*, qu'il doit garder le reste de sa vie.

Le soir même de ce jour, le *Sword-fish* avait gagné la mer au delà de l'île de May, et le nouvel embarqué, les yeux tournés vers la rade de Saint-André, à travers les quelques lumières qu'on voyait encore briller dans la ville, essayait, mais vainement, de reconnaître l'heureuse lanterne qui décorait la porte sacrée du *Saumon royal.*

Sept ans se sont écoulés depuis cet embarquement à bord de *l'Espadon;* Alexander Selkirk en a vingt-trois aujourd'hui. Il est marin, il est soldat : sans

avoir pour son état un goût exclusif et passionné, il aime la mer; il en aime les âpres émotions, les horizons indéfinis et ces longues rêveries qu'elle fait naître; la mer est seule aujourd'hui sa belle Ketty! De l'autre, il y a longtemps qu'il n'en est plus question dans son cœur. Son cœur est vide, même d'amitié. Parmi ses nombreux compagnons, plus d'un était digne, peut-être, de lui faire éprouver ce sentiment attractif d'affection fraternelle qui nous crée une seconde famille, parfois préférable à l'autre; mais, toujours possédé de cette susceptibilité maladive, qui chez lui datait de l'enfance, devant la raillerie la plus innocente il s'effarouchait tout à coup, voyait une déclaration de guerre dans ce qui souvent n'était qu'un essai de douce familiarité, et l'orgueilleux jeune homme mettait sa gloire à vivre seul, à se suffire à lui-même. Néanmoins, durant les relâches ou les hivernages, sa misanthropie faisait un point d'arrêt devant les jolies filles qu'il venait à rencontrer sur son chemin; il se montrait alors empressé, galant, presque de joviale humeur. Quant à donner une suite sérieuse à l'un de ces amours de passage, il s'en fût bien gardé! Le mariage était un joug, et toute espèce de joug, celui de la famille comme celui des lois, répugnait à notre philosophe indiscipliné.

Après avoir, dans l'espace de deux ans à peine,

changé trois fois de navire et de chefs, il avait résolu de quitter la marine marchande pour embrasser une autre carrière; mais ses aspirations allaient sans cesse au delà de ses forces. Déjà enclin à mépriser les hommes, cet enfant, encore inexpérimenté, se croyait nécessairement supérieur à la plupart d'entre eux; rebelle à la hiérarchie sociale, il pensait pouvoir d'un bond atteindre aux échelons supérieurs, et toutes ses tentatives, en avortant, devenaient pour lui des causes de découragement ou d'irritation.

Disons aussi que l'époque au milieu de laquelle il était né, époque de révolution civile, où, comme toujours, chacun se préoccupait beaucoup plus de ses droits que de ses devoirs, ne laissa pas que d'influer grandement sur les bizarreries apparentes de son caractère.

Un riche armateur hollandais avait remarqué son aptitude pour les calculs; Selkirk, de guerre lasse, poussé par la nécessité, consentit à entrer dans un comptoir. Il ne put longtemps supporter de rester des heures entières enfermé, face à face avec des registres. Que devenait sa liberté?

En qualité de secrétaire, il accompagna un lord, qui avait le goût des voyages. Selon lui, il remplissait là un emploi de valet. Que devenait sa dignité d'homme?

Après ces essais, et bien d'autres, où il trouva la société civile trop mal organisée pour qu'il pût s'y classer honorablement et à l'aise, il était rentré dans la marine, mais dans la marine de l'État, où, grâce à son intelligence, à son courage, bien plus qu'à la régularité de son service, il avait été promu à l'emploi de second maître pilote. Avec le brave amiral Rooke, celui-là qui, quelques années plus tard, vola Gibraltar à l'Espagne pour en faire don à l'Angleterre, il avait croisé sur les côtes de France, s'était battu dans la Baltique contre les Danois; enfin, en 1702, il se signalait honorablement dans l'expédition contre Cadix et dans la grande affaire de Vigo.

Toutes ces expéditions, plutôt militaires que maritimes, circonscrites dans le cercle étroit des mers d'Europe, ne pouvaient plus lui suffire. Il éprouvait un invincible besoin de changer de rivages, de chefs et de compagnons, d'agrandir l'horizon autour de lui.

A l'estacade de Vigo, atteint par un éclat d'obus, il fit valoir sa blessure, obtint son congé, et s'empressa de se rendre en Écosse, non à Largo, mais à Dunbar, où l'on armait pour la course. Qu'aurait-il été faire à Largo? Depuis trois ans, son père était mort et il n'avait pas d'héritage à y recueillir. Le peu que possédait le vieux soldat, il l'avait employé

à faire reconstruire dans de plus imposantes proportions le tombeau de son ancien capitaine, se réservant simplement une place à ses pieds, comme, dans ces mausolées du moyen âge, aux pieds du noble chevalier on retrouve le chien fidèle qui l'a servi, qui l'a aimé.

A Dunbar, Alexander apprit l'arrivée de Guillaume Dampier à Saint-André, de Dampier, le glorieux explorateur des deux Indes! N'était-ce pas là l'homme que la Providence elle-même semblait lui désigner pour chef?

Il fit aussitôt équiper une barque.

« Ah! se disait-il le long de la route, puisque le brave capitaine doit entreprendre un nouveau voyage en Amérique, il faut qu'il veuille de moi, n'importe à quel titre. J'ai soif de voir des hommes libres, eussent-ils le visage tatoué; de voir d'autres arbres que des chênes, des hêtres et des sapins; d'autres rivages que ceux de la Manche, de la Baltique et de la Méditerranée! Qui sait si je ne l'aiderai pas à découvrir quelque nouveau continent, quelque île inconnue qui portera mon nom! »

Une fois débarqué, il se hâta de se faire indiquer la demeure de Dampier et d'y courir. Celui-ci était absent; mais Selkirk apprit avec transport que le célèbre navigateur, muni d'une commission de la reine Anne, s'occupait de l'armement de deux

vaisseaux et cherchait des hommes de bonne volonté.

En attendant son retour, notre jeune marin eut un ressouvenir de son ancienne Catherine, de sa belle Ketty, aux yeux à fleur de tête, et, faute de savoir comment mieux occuper son temps, il se dirigea vers le *tippling-house* fondé par maître André Felton.

Il trouva Catherine trônant déjà dans son fauteuil de cuir d'Irlande, les cheveux lissés et relevés, ses accroche-cœurs collés aux tempes, dans une toilette que ne semblait pas autoriser l'heure encore peu avancée de la matinée ; mais c'était le fameux troisième jour, et elle attendait Straddling.

En voyant entrer Selkirk :

« Un pot d'ale ! dit-elle au garçon de service en désignant le nouvel arrivant.

— Non pas ! dit celui-ci en souriant à l'hôtesse ; l'ale que j'ai bue ici a été pour moi un philtre plein d'amertume.... un verre de whisky, s'il vous plaît ! » Et désignant la petite table posée en face du comptoir, à laquelle il se plaçait d'ordinaire autrefois : « Servez-moi là, reprit le marin ; je tiens à mes vieilles habitudes. »

Catherine le regarda d'un air étonné.

« *Ketty-Pretty* ne me reconnaît-elle plus ? reprit-il d'une voix caressante et en se rapprochant d'elle.

— Attendez donc!... Comment?...Serait-il bien possible?... Mais.... en effet!... *Sander!*

— Oui, Alexander Selkirk, jadis transfuge de l'Université de Saint-André ; hier encore maître pilote dans la marine royale ; aujourd'hui, comme jadis, votre très-humble serviteur. »

Et tous deux se tendent la main, et tous deux, dans une attention muette, s'examinent curieusement ; il s'en faut toutefois que de part et d'autre l'impression soit la même. Catherine trouve Selkirk bien changé, mais à son avantage ; le temps et la navigation lui ont été favorables. Ce n'est plus cet écolier à l'air ahuri, à la charpente sèche, au costume délabré ; c'est un grand jeune homme solidement campé sur sa forte tige, souple et gracieuse ; quoiqu'il ait la figure taillée carrément à l'écossaise, il peut passer pour un joli garçon ; ses yeux, moins flamboyants qu'à l'époque universitaire, s'animent d'un reflet plus attractif, et l'uniforme de la marine royale, qu'il porte encore, n'encadre pas mal tout cela.

De son côté, Selkirk trouve Catherine grandement métamorphosée aussi ; le teint rose, la douce voix, le regard limpide, les vingt-deux ans, tout a été à la dérive. Sa tige, à elle, a pris une ampleur surabondante.

Tous deux se quittent la main, en poussant un

soupir, elle de surprise, lui de regret. Ils en viennent aux interrogations, aux confidences. Catherine, tout à coup entraînée par un sentiment étrange, dont elle ne peut se rendre compte à elle-même, le met aussitôt au courant de ses affaires; sa fortune est en bon train; elle lui en donne le chiffre exact, ainsi que celui des soupirants qu'elle a repoussés; mais elle ne lui parle pas du capitaine Straddling, que, cependant, elle craint de voir arriver à chaque instant.

Selkirk, de son côté, lui raconte sommairement ses campagnes, sans faire une seule enjambée en dehors des domaines de la plus stricte vérité; mais quand elle lui demande quel motif l'a ramené à Saint-André, historien moins exact cette fois, il lui répond effrontément que c'est elle, elle encore, toujours elle! et ne lui dit pas un mot du capitaine Dampier, qu'il a hâte de rejoindre au plus tôt.

Comment la belle Catherine n'aurait-elle pas été touchée de cet amour vivace, qui avait résisté à sept années de séparation? Enfin:

« Adieu, *Ketty-Pretty!*

— Au revoir, *Sander!* »

Puis l'amoureux marin, avec un effort apparent, s'éloigne, sans oublier toutefois de boire son verre de whisky.

Et voilà pourquoi, le troisième jour, Catherine Felton avait eu des vapeurs; voilà pourquoi, en dépit de ses agaceries de la veille et de sa grande toilette du matin, elle a si mal accueilli l'adversaire du célèbre Jean Bart.

Les jours suivants, Straddling, Dampier et Selkirk ne manquèrent pas de venir ensemble s'attabler au *Saumon royal;* Selkirk y venait pour Dampier; Dampier y venait pour Straddling; Straddling y venait pour Catherine Felton.

Celle-ci pensa que le jeune homme connaissait déjà les deux autres, qu'il avait navigué avec eux, et ne s'étonna pas de leur rapprochement.

Parfois, laissant ses compagnons au milieu des pots et des bouteilles, Selkirk décrivait une tangente vers le comptoir, et allait causer bas avec l'hôtesse. Il ne ressentait plus l'amour, et malgré cela, peut-être à cause de cela, il le parlait à ravir maintenant. Ketty rougissait, se troublait, et le capitaine Straddling, tout entier aux récits de son illustre ami, ou préoccupé de sa pipe, perdu dans son nuage, ne voyait rien, ou semblait ne rien voir. Un soir cependant il alla à son tour s'accouder sur le comptoir.

« Kate, dit-il, à quand notre mariage?

— Y pensez-vous donc encore? lui répliqua-t-elle d'un petit air léger qui avait dû lui mieux aller au-

trefois; je croyais que cette fantaisie vous avait passé de la tête!

— Je puis donc entreprendre mon grand voyage, Kate?

— Pourquoi non? Cela nous donnera le temps de réfléchir mûrement l'un et l'autre.

— C'est bien! » avait répondu le flegmatique Anglais, sans que rien sur sa face polaire vînt accuser une arrière-pensée.

Les portes fermées, les lumières éteintes, Catherine se coucha la plus heureuse femme du monde. Elle se disait :

« Sander m'aime; il a moins de fortune que l'autre, c'est un malheur; mais il a plus de jeunesse et de bonne grâce, ce qui rétablit la balance. Quant au grade, un maître pilote de vingt-quatre ans est tout aussi avancé qu'un capitaine de quarante. A tout prendre, j'aime mieux être dans mon ménage avec un jeune mari, qui murmurera gentiment de bonnes paroles d'amour à mon oreille, tandis que je tricoterai ou que je bercerai notre enfant, que d'y avoir pour tout agrément de verser à boire à mon seigneur et maître, tandis qu'il fumera sa pipe, les pieds devant les tisons. N'est-ce pas ainsi qu'il m'a parlé des douceurs du mariage, ce morceau de glace habillé de bleu qu'on appelle le capitaine Straddling?... Straddling! ne voilà-t-il pas un beau

nom à porter pour une honnête femme!... C'est comme qui dirait le capitaine *Califourchon!*... Je ne veux pas devenir Mme *Califourchon!*... Mme Selkirk, c'est autre chose!... C'est dit, c'est résolu, j'épouserai Sander!... Il est loin de s'y attendre; demain, je le lui annoncerai moi-même. Ce sera un beau jour.... s'il n'en meurt pas de joie! »

Le lendemain elle s'endimancha, comme le matin où Selkirk, à son arrivée, l'avait vue avec sa belle robe de drap mêlé, moitié soie, moitié laine, et ses accroche-cœurs collés aux tempes. Elle attendit ainsi, sous les armes, une grande partie de la journée. Enfin, vers les quatre heures de relevée, Selkirk arriva la figure rayonnante et avec un éclair de triomphe dans les yeux.

« Mon Dieu! pensa Catherine, a-t-il donc le pressentiment de ce que je lui réserve?

— Félicitez-moi, Ketty, lui dit le jeune homme, la voix haletante; j'ai réussi, et ce n'est pas sans peine!

— Réussi à quoi?

— Guillaume Dampier m'emmène avec lui; je vais rejoindre son vaisseau, *le Saint-Georges*, à Kinsale, en Irlande.

— Comment!... vous partez?

— Dans une heure.

— Pour longtemps?

— Pour trois années au moins! Avant quinze jours nous faisons route pour les Indes occidentales. Il ne s'agit pas seulement d'une course en Amérique contre les Français et les Espagnols, mais d'un voyage de découvertes que la reine encourage et que patronne le comte de Pembroke, lord de l'amirauté. Dampier hésitait à m'enrôler; par bonheur, le brave capitaine Straddling, qui m'a pris en goût, je ne sais pourquoi, a si vivement plaidé ma cause, qu'il l'a emporté.

— Straddling!... murmura Ketty.

— Oui; d'abord il m'offrait un emploi sur son bâtiment; mais c'est sous les ordres de Dampier que je veux servir! Eh bien, cet honnête Straddling ne m'en a pas gardé rancune, et grâce à lui, aujourd'hui même, avec une lettre de recommandation de notre capitaine général, je fais voile pour l'Irlande; je vais les précéder tous deux à Kinsale, car le brave Straddling aussi sera des nôtres!

— Straddling! répéta Catherine comme un écho plaintif.

— Sans doute! il a renoncé à sa première entreprise.... Il commandera le navire qui doit marcher de conserve avec nous. Félicitez-moi donc, ma bonne Ketty; je vais explorer le Nouveau-Monde, visiter ses savanes et ses forêts vierges, échapper à l'Europe dont je méprise les habitants aussi bien

que les institutions, me battre contre ces Espagnols occidentaux que je hais, protéger contre eux les malheureux Indiens dont la cause est devenue la mienne. Ah! réjouissez-vous avec moi; je ne troquerais pas mon sort contre celui d'un roi!... Mais le temps me presse; adieu Ketty, et, si je suis encore de ce monde, au revoir dans trois ans!

— Trois ans! » soupira Catherine en retombant sur son siége, et ses accroche-cœurs se déroulèrent sous la sueur froide qui lui coula du front.



CHAPITRE V.

Kinsale. — Maître Funnel. — Arrivée de Straddling. — La lieutenance en second. — Une ancienne connaissance. — Départ définitif du *Saint-Georges* et du *Cinque-Ports*.

Dampier était retourné en Angleterre pour y recevoir les derniers ordres du comte de Pembroke ; Straddling continuait de séjourner en Écosse, sous le prétexte d'y rallier son monde ; seul, Alexander Selkirk se dirigeait vers l'Irlande, et, le 22 du mois d'août, muni d'une lettre de recommandation à l'adresse de M. Funnel, agent de la compagnie marchande qui avait avancé les fonds de l'entreprise, il arrivait à Kinsale.

Une fois sur le port, des yeux il chercha avidement le vaisseau *le Saint-Georges*, sur lequel devaient bientôt s'accomplir ses chères espérances.

C'était un beau brick, à la carène élégante et al-

longée, à la haute et solide mâture; vrai brick de course et d'exploration, pouvant aussi facilement se prêter aux exigences de la science qu'à celles de la guerre. Quand il l'aperçut, environné de bâtiments de toute sorte, simples trois-mâts, goëlettes, barques, prames et caravelles, affourché sur ses ancres et se prélassant dans les eaux de Kinsale comme un satrape au milieu d'une foule de mendiants, il se sentit à la fois fier et joyeux.

Cependant *le Saint-Georges*, à peine garni de quelques haubans au mât de misaine, ses sabords hermétiquement fermés, n'offrait guère les apparences d'un vaisseau qui s'apprête à faire bientôt retentir les foudres de l'Angleterre le long des rivages du Nouveau-Monde. Tout y était morne et muet; pas un mouvement sur le pont, pas un mousse dans les hunes, pas une tête apparaissant le long du bordage. Le satrape endormi semblait se laisser silencieusement bercer par la vague marine.

Selkirk escalada l'échelle d'entrée, regarda, et ne vit personne; il écouta, et n'entendit rien. Après avoir traversé le pont dans toute sa longueur, il trouva, sous le château de proue, deux matelots accroupis à terre, les jambes entrelacées, et jouant aux cartes sur un fragment de voile.

Dès qu'il leur eut nommé M. Funnel :

« Chut! fit l'un d'eux, sans même lever les yeux vers lui; il s'agit d'une pleine mesure de whisky... le coup est décisif... adressez-vous au-dessous...

L'autre joueur, sans desserrer les dents, et sans le regarder plus que n'avait fait son camarade, du doigt lui montra l'escalier qui conduisait au second pont.

L'agent comptable du vaisseau *le Saint-Georges*, M. Funnel, avait pour suprême ambition de se révéler au monde non-seulement comme écrivain maritime, mais encore comme navigateur. Écrivain passable, un peu médecin, un peu botaniste, un peu marin, il était assez habile comptable pour embrouiller les chiffres les mieux alignés, ne manquait ni de présence d'esprit ni de fermeté; mais ses talents acquis, comme ses dons de nature, il avait mis le tout au service de ses mauvaises passions.

Tel était cet homme qui devait être aussi fatal à Dampier que Straddling à Selkirk.

Plein de confiance dans le résultat de sa visite, Selkirk lui présenta fièrement la lettre du capitaine général, persuadé qu'une recommandation de Dampier devait être un ordre pour son inférieur. Mais Funnel n'entendait pas les choses ainsi. A peine eut-il parcouru la lettre :

« En vérité, c'est se moquer des gens, s'écria-t-il en frappant sur la table devant laquelle il était

encore assis. Le capitaine.... certainement, personne plus que moi ne rend justice à ses bonnes qualités et à son savoir.... quoique son éducation première, même comme marin, ait été grandement négligée.... mais quelle incurie! quelle légèreté pour tout ce qui regarde le service et l'administration!... Croit-il donc n'entreprendre un pareil voyage que pour avoir occasion de refaire sa théorie des marées.... fort défectueuse, au dire des physiciens.... ou rapporter des plantes, qu'il ne peut nomenclaturer qu'avec l'aide du docteur Woodward, son ami.... Ce n'est pas un reproche que je lui adresse : on peut être fort bon navigateur sans être botaniste.... D'ailleurs, ne suis-je pas là?... C'est de ses lenteurs que je me plains. »

Et s'adressant à Selkirk, qu'un pareil début semblait effaroucher :

« Pardon, monsieur, si devant vous je m'explique aussi librement sur le compte de ce grand homme.... mais je représente ici les intérêts de la compagnie marchande qui a fait tous les frais de l'expédition.... C'est une ruine pour elle. Vous avez été pilote dans la marine royale, je vous en fais juge, monsieur.... Nous devions débouquer des Dunes dès le commencement d'avril, et aujourd'hui 22 août, nous voici encore dans le port de Kinsale. En quatre mois nous avons fait la traversée d'Angleterre en

Irlande! Pourquoi? je vous le demande!... ou plutôt je vais vous le dire. C'est parce que le capitaine, au lieu de rester ici à organiser son monde, s'est mis à courir tous les ports de l'Irlande et de l'Écosse, bien plus pour recevoir des félicitations, des ovations, et y dépenser dans les tavernes l'argent qu'il a reçu de la reine, que pour y recruter des matelots. Quant à ce qui vous regarde, monsieur Selkirk, il me recommande de vous donner sur *le Saint-Georges* un emploi digne de votre capacité, dont il me répond et que je ne mets pas en doute; mais il oublie que nous manquons de matelots et non d'officiers. De ce côté, nous n'avons qu'une vacance, celle de second lieutenant; il le sait, et dans sa lettre il ne m'en dit pas un mot. Peut-être réserve-t-il l'emploi à un autre. En tout cas, je ne puis ici agir de mon propre mouvement; je dois attendre.... et vous aussi.... Attendez le retour de M. Dampier. Quand le reverrons-nous? C'est le secret de Dieu. »

Selkirk attendit, mais au bout de quelques jours de vaine attente, la très-faible dose de patience dont il avait été doué par la nature se trouvait entièrement épuisée. Dampier ne revenait pas; il résolut d'aller le chercher là où il était, pour provoquer de sa part une décision définitive. Il se dirigeait vers le port, où un navire était en partance pour Lon-

dres, lorsqu'il entendit des matelots, courant du même côté que lui, signaler un bâtiment en rade. C'était *le Cinque-Ports*, le second vaisseau de l'expédition, qui, sous un bon vent, s'avançait à toutes voiles.

Straddling, à qui le commandement en était dévolu, fit bientôt son entrée à Kinsale à la tête d'une foule de sacripants de mer, parfaitement propres à l'emploi qu'il leur réservait, et sur lesquels il savait pouvoir compter. Selkirk en avait entrevu quelques-uns au *Saumon royal.* Il leur demandait des nouvelles de la belle Catherine, lorsque la figure pâle du capitaine Califourchon vint se placer devant lui.

« Vous voilà à votre poste, maître Alexander? très-bien! lui dit Straddling, en l'abordant d'un air frauduleusement bonhomme.

— Il n'y a point ici un poste pour moi, lui répliqua Selkirk; aussi je vais partir. »

Et en trois mots il mit Straddling au courant de ce qui s'était passé dans son entrevue avec le comptable.

« N'est-ce que cela ? Et pourquoi diable ne seriez-vous pas second lieutenant ? C'est évidemment le grade que Guillaume vous réservait. S'il ne l'a pas mentionné dans sa lettre, c'est un oubli. Laissez-moi faire ; Dampier est mon grand

ami, vous le savez; Funnel aussi est mon ami; je le verrai aujourd'hui même; venez me trouver demain, et bon espoir! »

Le lendemain, du plus loin qu'il aperçut Selkirk : « Salut, monsieur le lieutenant en second! » lui cria-t-il; puis, lui crochant familièrement le bras : « L'affaire est arrangée; Funnel hésitait à vous inscrire sous ce titre avant l'arrivée de Guillaume, mais j'ai pris sur mon compte la responsabilité du fait; il n'y manque plus que la signature de Dampier.... Nous l'aurons; cela me regarde. »

A partir de ce moment, il n'interpelle plus Selkirk, même devant les gens des navires, que sous ce titre de : *M. le lieutenant en second.* Après lui, chacun d'eux l'a répété de confiance, en buvant à la santé du nouvel officier. A ce mot qui lui caresse si doucement l'oreille, notre Écossais sent peu à peu son espérance prendre toute la solidité d'une certitude.

Un matin, croyant déjà avoir son brevet en poche, il se rend à bord du *Saint-Georges*. A sa grande surprise, il y trouve Dampier, Guillaume Dampier en personne. Celui-ci, arrivé à Kinsale au milieu de la nuit, était en train de faire reconnaître par l'équipage, en qualité de second lieutenant, un nouveau venu qu'il avait ramené de Londres avec lui.

Ce nouveau venu, qui brise l'avenir de Selkirk,

qui lui enlève ce titre qu'il avait convoité, qu'il croyait tenir, dont il s'était déjà glorifié aux yeux de tous, c'est Robert Frye, son ancien compagnon d'enfance.

Tombé du haut en bas de ses grands rêves d'autorité et de commandement, l'ancien pilote de la marine royale restait muet, pétrifié, la rage au cœur; Dampier l'aperçoit, le reconnaît, s'approche de lui, et, après lui avoir adressé un geste bienveillant de la tête et de la main dit, en se tournant vers Robert Frye :

« Lieutenant, je vous présente et vous recommande en même temps M. Selkirk, un brave garçon, un bon marin qui a fait ses preuves. Il n'est encore que simple engagé volontaire sur *le Saint-Georges*, mais nous trouverons, je l'espère, à le bien caser.... tôt ou tard. »

Et il s'éloigne.

Robert Frye, sans bouger de place, examine quelques instants l'engagé volontaire du *Saint-Georges;* il semble interroger ses souvenirs; mais ce nom de Selkirk ne lui rappelant rien, et l'individu qui le porte ne répondant ni par un signe ni par un mot à l'appel de son regard, il le salue avec une certaine gravité froide et posée à l'usage de messieurs des états-majors, et se hâte de rejoindre le capitaine.

Que Robert n'ait pas reconnu l'ancien compagnon de ses jeux, celui qui, autrefois, le faisait admettre dans le château et même à la table du laird de Largo-Bay, voilà ce que Selkirk ne peut croire ; il prend pour des façons de gentleman vis-à-vis de son inférieur ce clignement d'œil, cet air de doute et d'hésitation; pour une marque de dédain ce regard interrogateur ; dans ce salut froid et compassé il ne veut voir qu'une raillerie amère, un témoignage de mépris, un défi, une insulte, et, cette fois, une haine vivace et profonde s'éveille dans son cœur pour le seul homme à qui il ait jamais donné le nom d'ami.

Une heure après, deux marins marchaient côte à côte le long de la jetée de Kinsale : c'étaient Straddling et Selkirk. La figure ardente, le geste désordonné, celui-ci paraissait en proie à la plus vive agitation; celui-là, le maintien calme et roide, la figure impassible, d'une voix lente et monotone versait le flot glacé de son raisonnement sur toutes ces flammes, pour essayer de les éteindre :

« Je sais, disait Straddling, qu'il doit en coûter à votre amour-propre de vous retrouver face à face avec ces messieurs du *Saint-Georges*, qui pendant quelques jours vous ont accueilli et festoyé comme un des leurs ; c'est dur, j'en conviens.... Il y a un peu de ma faute là dedans.... je me suis trop

hâté.... Pouvais-je prévoir que Guillaume nous reviendrait de Londres comme cette belle châtelaine dont parle la ballade, « avec son oiseau sur le « poing? » Cet oiseau de mauvais augure, ce Robert Frye, savais-je qu'il lui avait été imposé par le comte de Pembroke? (Le fourbe mentait; il le savait, et n'avait entretenu Selkirk dans ce beau rêve que pour profiter plus tard de l'irritation violente que le réveil devait amener.) N'importe, il y a de ma faute, répéta-t-il, mais, par les plaies du Christ! je suis résolu à réparer le tort que j'ai pu vous faire, mon jeune et digne ami. »

Et s'arrêtant court, se tournant brusquement vers son interlocuteur, et les yeux fixés sur les siens :

« Si je vous emmenais, moi? si je vous prenais à mon bord? Les emplois sont distribués, c'est vrai; mais il est des engagements qu'on peut rompre. Quel emploi voulez-vous sur *le Cinque-Ports ?* Décidez!

— Si j'abandonnais *le Saint-Georges*, j'aurais l'air de fuir devant Robert Frye, dit Selkirk; je ne reculerai pas! »

Vers le commencement du mois de septembre, *le Saint-Georges* et *le Cinque-Ports*, bien pourvus de vivres et de munitions de guerre, avec leur double équipage au grand complet, sortaient du

port de Kinsale au milieu des vivat de toute la population maritime, emportant avec eux l'estime et les regrets des principaux cabaretiers de la ville.

CHAPITRE VI.

Relâche au cap Vert. — Le *Comradeship*. — Mariages à bord. — Les anciens flibustiers. — Conférences du gaillard d'avant. — Selkirk et Robert Frye devant Dampier.— Ce qui s'ensuivit.

Marchant de conserve, les deux vaisseaux tournèrent à l'ouest dans la mer du Nord, laissant à leur gauche la France et l'Espagne, ces deux ennemies qu'ils allaient chercher si loin, saluèrent en passant les Açores et les Canaries, et firent escale au cap Vert.

A San-Yago, capitale du lieu, Dampier s'occupa de travaux hydrographiques; Straddling, après s'y être approvisionné de citrons, de pastèques, de poules et de porcs, y fit, pour sa satisfaction particulière, emplette d'un singe, « son portrait vivant mais flatté, » dirent les plaisants du bord.

On approchait de la ligne, c'est-à-dire de l'en-

nemi, car, d'après la maxime des boucaniers, « tout devient ennemi au delà de la ligne. » *No peace beyond the line.* Un autre article, emprunté au même code, disait : « Pas de butin, pas de paye. » *No prey, no pay.* Le moment était venu de faire l'application de ce principe encore plus sauvage qu'économique, et qui ne devait guère aider à maintenir la discipline parmi de pareils hommes.

Dampier, sur *le Saint-Georges*, Straddling, sur *le Cinque-Ports*, lurent à haute voix aux deux équipages les règlements du bord. Nul ne fit une objection, tous jurèrent de s'y soumettre. On procéda ensuite à la grande fête du *Comradeship* (du compagnon du bord).

C'était une sorte de fraternité d'armes, naguère en usage parmi tous les aventuriers qui avaient ravagé ces mers.

Ceux-ci, n'ayant autour d'eux ni famille, ni femmes, ni enfants, se choisissaient par engagement mutuel et sacré un ami, un frère, qui devait les secourir dans leurs périls comme dans leurs besoins. Par le seul fait du *Comradeship* il devenait leur défenseur aveugle en cas de querelle, leur garde-malade en cas de blessures, leur héritier en cas de mort. Cette camaraderie du bord, cette union du cœur et du bras, imitée des anciens Spartiates et des chevaliers du moyen âge, eux-mêmes quelques

peu entachés de flibusterie, avait produit des traits de dévouement et d'abnégation sublimes parmi les soldats de Montbars et de l'Olonais. Deux frères d'armes, afin d'éviter toute occasion de désaccord, ne pouvaient plus jouer ensemble à un jeu de hasard ni parier l'un contre l'autre. S'ils s'éprenaient simultanément de quelque belle captive, ils lui rendaient la liberté, pour prévenir une rivalité presque sacrilége, ou la tuaient, ce qui était plus sûr encore.

Du jour où leur association, on pourrait presque dire leur mariage, était conclue, arrêtée, publiquement affichée au grand mât, tout leur devenait commun, ce qu'ils possédaient en argent, en provisions, aussi bien que ce qu'ils avaient au fond du cœur de sympathies ou de haines pour les uns ou pour les autres.

Si l'un des compagnons mourait de maladie, le survivant devait porter le deuil pendant trois mois ; s'il tombait devant l'ennemi, le veuf ne pouvait convoler à une seconde association qu'après avoir tué de sa main, en l'honneur du défunt, trois Espagnols au moins. C'était ce qu'ils appelaient le *deuil rouge*.

On comprend que là, comme ailleurs, près des mariages d'inclination, pouvaient se trouver des mariages de convenance et même des mariages

d'intérêt ; mais la proposition faite et agréée, un manque de foi à ses engagements était chose sans exemple parmi eux. Où l'acte notarié fait défaut, la parole de l'homme reprend toute sa valeur.

Ces individualités doublées, ces familles à deux, où l'un des engagés était responsable de ses actes vis-à-vis de l'autre, tout en exaltant leur courage, avaient donné aux anciennes bandes de flibustiers une allure presque régulière et des instincts d'ordre qui les avaient rendus plus facilement disciplinables. Sous la main d'un chef habile, la discipline avait fait leur force.

Le principe du *Comradeship*, d'abord restreint entre les deux associés, ils l'avaient étendu ensuite d'une bande à l'autre; plus tard, il s'élevait jusqu'à la hauteur d'un traité d'alliance entre deux peuples. Pendant vingt ans, les flibustiers français et les flibustiers anglais, réunissant leurs forces, avaient loyalement fraternisé dans les mers de l'Amérique.

C'était en plein soleil qu'ils allaient chercher les flottes de l'ennemi ou affronter ses armées ; armées et flottes, tout s'anéantissait devant eux, et sans la guerre de la succession, qui força les Anglais et les Français de rompre leur alliance, ces intrépides forbans arrachaient un à un à S. M. le

roi des Espagnes et des Indes les plus vastes et les plus riches de ses vingt-deux royaumes héréditaires.

La camaraderie de bord avait donc été le germe, le principe des incroyables exploits des anciens flibustiers. En sera-t-il ainsi pour ces nouveaux soldats d'aventure qui se sont promis de marcher fidèlement sur leurs traces? Il est permis d'en douter; les temps ne sont plus les mêmes, les hommes encore moins.

Quoi qu'il en soit, le 7 octobre, les vaisseaux pavoisés, les équipages en grande tenue, le *Comradeship* est célébré sur *le Saint-Georges* comme sur *le Cinque-Ports*, et six coups de canon retentissent jusqu'aux rivages américains pour leur annoncer à la fois et l'union de leurs ennemis et la guerre d'extermination qui les menace.

Pour un grand nombre de nos gens qui déjà ont navigué ensemble, les fiançailles avaient précédé la noce ; les autres, au risque de faire mauvais ménage, durent choisir un peu au hasard.

Consultant plus encore la loi hiérarchique que la loi sympathique, Dampier s'associa à Stradding; Funnel à John Clipperton, premier contre-maître sur *le Saint-Georges*. Ces deux derniers conjoints se valaient. Le troisième contre-maître, exerçant en même temps les fonctions de médecin du bord, Jean

Ballet, d'origine française et fils d'un ancien compagnon de Dampier, fut l'associé de Robert Frye. Ainsi des autres; chacun trouva son chacun; tous purent, en cas de péril, crier à l'aide, certains qu'une voix leur répondrait; tous, à l'exception d'un seul, et ce proscrit, ce paria, condamné au célibat de l'amitié, ce fut Selkirk.

Lui-même avait provoqué cet abandon. Durant le séjour à Kinsale, comme depuis, sa bile misanthropique avait continué de s'épancher dans ses rapports avec ses égaux de même qu'avec ses chefs; aussi nul ne lui avait fait des avances, et lui, qui aurait-il voulu choisir?

Au gaillard d'avant, là où se débitaient le plus volontiers les malins propos composant la gazette du bord, on disait que, las de son isolement, l'engagé volontaire avait fait faire des propositions d'alliance et de bonne amitié au singe du capitaine Straddling. Ce mot, qui causa à Selkirk un dépit profond, devait plus tard lui revenir à la mémoire au milieu de circonstances bien différentes.

Les vaisseaux continuaient leur route, sans autres aventures que celles qui se passaient de bâbord à tribord. A la hauteur du détroit de Magellan, comme ils se préparaient à doubler le cap Horn, une tempête violente, mais de peu de durée, les assaillit. En même temps, une autre tourmente grondait sur

le Saint-Georges, et devait avoir des conséquences plus fatales.

« Durant le cours de mes voyages, écrivait Dampier dans sa description de la Nouvelle-Hollande, il me fallut bien plus souvent obéir à l'humeur capricieuse de mes gens qu'à mon propre discernement et à mon expérience. »

En effet, cet homme si audacieux dans ses entreprises, si infatigable, si consciencieux dans ses travaux, avait pour tout ce qui touche au commandement une insouciance native, qui, en dépit de ses excellentes qualités, faisait de lui un chef d'expédition presque toujours malheureux.

Depuis moins de deux mois on tient la mer, et déjà l'insubordination fermente de tous côtés autour de lui. Sur *le Cinque-Ports*, Straddling, depuis longtemps jaloux de la grande réputation de son illustre ami, se promet bien, en dépit du *Comradeship*, de s'affranchir de son autorité aussitôt que l'occasion se montrera favorable. Sur *le Saint-Georges*, Funnel et son digne acolyte, John Clipperton, nourrissent des projets à peu près semblables. Tous trois ne songent qu'à commander en chef à leur tour, ne fût-ce que sur des barques prises à l'ennemi.

La situation des colonies espagnoles, à cette époque, rendait de pareils projets moins déraisonnables qu'ils ne pourraient sembler l'être à première

vue. L'Espagne américaine a vu ses flottes détruites par les flibustiers ; ses habitants, gorgés d'or, abrutis par la mollesse et le luxe, sont devenus étrangers à l'art de la guerre ; cachés derrière leurs murailles qu'ils ne savent même pas défendre, ils laissent leurs mers désertes et leur littoral désarmé, livrés à la rapacité du premier corsaire venu. Donc ne fût-il que le chef d'une chaloupe, d'un petit brick percé de quelques sabords, le moindre écumeur de mer anglais a la chance de se bien tirer d'affaire avec eux.

C'est ce que pense Straddling ; c'est ce que se répètent entre eux Funnel et Clipperton. Mais il faut un prétexte pour rompre avec l'autorité du capitaine général. Ce prétexte, Selkirk faillit le leur fournir.

Ses rapports avec Robert Frye, son heureux compétiteur, n'avaient été jusque-là que difficiles ; ils devinrent bientôt impossibles.

Un jour, Robert lui ayant transmis un ordre de la part du capitaine, Selkirk refusa nettement de l'exécuter.

Le second lieutenant du *Saint-Georges* prenait au sérieux les devoirs de son état ; évitant de se commettre avec un subalterne, dont il ne pouvait s'expliquer l'insolence, il porta ses plaintes au commandant.

Dampier n'aimait pas à punir; il se sentait d'ailleurs enclin à l'indulgence envers ce jeune mutin dont il avait été à même d'apprécier les bons offices, en l'associant parfois à ses travaux hydrographiques; il fit la sourde oreille. Robert alors réitéra l'ordre en son propre nom. Selkirk, après l'avoir regardé d'un air presque farouche, lui tourna le dos sans lui répondre.

Ce refus si hautain, approuvé par les uns, blâmé par les autres, répété, commenté, exagéré par Funnel et Clipperton, qui eurent soin d'en rejeter la responsabilité sur Dampier lui-même, partagea bientôt l'équipage en deux camps. Il y eut le parti de bâbord et le parti de tribord, c'est-à-dire la droite et la gauche. Le côté gauche, à cette époque, était déjà en Angleterre le parti de l'opposition. Ce fut celui de Selkirk.

Comme d'ordinaire, au début tout se passa en paroles plus ou moins sonores, plus ou moins creuses.

« Le brave engagé a raison, disait l'un; pourquoi a-t-il été dépossédé de son grade de second lieutenant? Parce qu'il a passé par la tête de lord Pembroke de se mêler de ce qui ne le regardait pas, et que notre capitaine s'est laissé faire, comme toujours. C'est une injustice!

— Si M. Selkirk a jamais porté le titre de second lieutenant, répondait un autre, c'est qu'il l'a pris,

après s'être fait berner par ce raffiné de Straddling. Quant à lord Pembroke, c'est lui qui le premier a eu l'idée de notre expédition; est-il dans son tort pour nous avoir donné un bon officier de plus?

— Bon officier pour danser une gigue avec de vieilles ladies, à la bonne heure! reprenait un troisième interlocuteur, membre du côté gauche; si vous voulez parler d'un bon officier, qui a fait ses preuves, et dans la marine royale, nommez M. Selkirk, un vainqueur de Vigo! un vrai espadon de mer celui-là! bien armé du bec et qui peut défier les crocodiles. Quand à votre Robert *Fretin* (*Fry*), c'est un marinier et non un marin! Il n'a jamais navigué que sur les étangs de Windsor, en qualité de commandant du canot de la reine!... Allons donc! *hurrah* pour M. Selkirk! »

Tous les partisans de Selkirk répétèrent: *hurrah!* à plusieurs reprises.

« Silence!... Écoutez!... écoutez! » crièrent plusieurs voix grondantes et enrouées.

Un membre du côté droit, en vertu de cet usage de toutes les assemblées délibérantes, qui veut que les orateurs des deux partis contraires puissent se faire entendre alternativement, réclamait la parole.

La séance, on l'a deviné, se tenait sur le gaillard d'avant.

Après s'être perché sur une espèce d'escabeau,

comme alors faisaient à Londres les crieurs des ventes publiques, le nouvel orateur, ancien avocat d'Édimbourg, qui n'avait jamais plaidé que pour lui-même et que les procès avaient ruiné, attendit que le calme se fût tout à fait rétabli.

« Messieurs, dit-il après avoir salué courtoisement l'asssemblée, car il se piquait de politesse, si les canards sauvages qui fréquentent les étangs de Windsor pouvaient ici prendre la parole, ils se montreraient, sinon plus éloquents, du moins mieux renseignés et plus justes que vous. Ils vous affirmeraient que depuis dix ans qu'ils barbotent dans ces eaux royales, ils n'y ont jamais entrevu même l'ombre du très-honorable Robert Frye, et non *Fry*, comme vient de le désigner le malicieux préopinant. La raison en est simple; depuis plus de dix ans, cet excellent homme de mer a sans cesse navigué, quoi qu'on en ait dit, dans l'Atlantique, ou du côté des Indes orientales, soit sur des bâtiments de commerce, soit sur des vaisseaux de l'État. Voilà ce que je puis, ce que je dois vous affirmer moi-même, puisque messieurs les canards sauvages des étangs de Windsor manquent à cette réunion. »

Ici un murmure interrompit l'orateur.

« Pas de personnalités! » lui cria-t-on.

Il attendit de nouveau que cette brise légère se fût dissipée, et reprit :

« On a devant vous, messieurs, comparé M. Selkirk à un espadon bien armé du bec. Sa parole est aiguë et tranchante comme la lame dont est décoré le museau de l'espadon, j'en conviens; il s'en sert d'abord contre ses chefs, et je l'en blâme.... »

Nouveaux murmures.

« Écoutez!... écoutez!

— Oui, je l'en blâme, reprit l'ex-avocat en élevant la voix d'un ton d'autorité magistrale, car si nous ne respectons pas la hiérarchie, si l'esprit d'insubordination se met parmi nous, notre entreprise tournera à néant et chacun de nous rentrera dans la mère patrie, si jamais il y rentre, aussi gueux qu'il en est sorti.

— Il a raison!... il a raison!

— Mais M. Selkirk ne se sert-il de son arme, chose déjà bien répréhensible! que contre ses chefs? Moi, je pense que ce n'est point à l'espadon qu'il fallait le comparer, mais à un porc-épic redressant ses mille pointes devant quiconque l'approche. Sur ce bord, quel est celui qui peut dire l'avoir trouvé deux jours de suite sociable et bon camarade? Toujours renfermé dans son humeur noire, comme la sèche, il semble que nous ne soyons à ses yeux que des animaux immondes depuis qu'il ne se croit plus lieutenant en second.

— C'est vrai! c'est vrai! » cria le côté droit.

La gauche s'agita tumultueusement, mais ne fit pas entendre une dénégation.

Cependant, dès le lendemain, le parti de bâbord reprenait son niveau. A défaut de bonnes raisons, on avait recours aux injures; des injures, on ne tarda pas à en venir aux coups. Plus d'une fois, sur *le Saint-Georges*, les manœuvres furent interrompues et faussées, en l'honneur de ce grand *casus belli*.

Un coup d'autorité est devenu indispensable; Dampier le comprend. Cependant, avant de sévir, il hésite, et veut, pour la dernière fois, essayer des moyens de conciliation.

Selkirk est mandé auprès de lui.

Loin de chercher à l'intimider, à l'assouplir par des menaces et des emportements, se laissant aller à ses inspirations loyales et candides, il lui fait, sans l'exagérer, le tableau des désordres qui se sont glissés à bord du *Saint-Georges*, désordres qui menacent de compromettre le succès de l'entreprise et dont l'une des causes les plus patentes est la jalouse rivalité indûment élevée par Selkirk contre un de ses supérieurs.

Alors, la main sur l'épaule du jeune marin, attachant sur lui un regard presque paternel, il le supplie de l'aider à ramener la bonne harmonie au milieu de tous. Il peut plus facilement qu'un autre

appliquer le remède, puisque seul il est la cause du mal.

En entendant cet excellent grand homme, lorsqu'il pouvait si bien, usant de son droit et de son pouvoir de chef, s'armer de rigueur envers lui, ne l'apostropher que par de douces exhortations ressemblant plus à des prières qu'à des ordres, Selkirk se sent pris de regret et d'attendrissement. Il ouvre avec franchise, avec abandon son cœur à Dampier. Il a été froissé, humilié jusque dans ses souvenirs de jeunesse. Robert, qui l'a tout d'abord traité avec tant de froideur et de dédain, c'est son compatriote, né comme lui à Largo-Bay, en Écosse; il a été son camarade d'enfance, son ami, et, quand le hasard des événements les réunit, l'orgueilleux, qui possède par son grade un droit de commandement sur son ancien compagnon, n'a plus voulu voir en lui qu'un étranger, un subalterne. Il a feint de ne pas le reconnaître, il a pris à tâche de l'abreuver de dégoûts.... Voilà quelle a été la cause des irritations de Selkirk; voilà ce qu'il ne pourra jamais lui pardonner.

Après l'avoir laissé ainsi décharger toutes les amertumes de son cœur:

« Mon garçon, lui dit Dampier, vous êtes jeune, et l'expérience de la vie vous manque encore. Dieu me garde! nous avons tous fait là *beaucoup de bruit*

pour rien, comme dans la comédie de William Shakspeare. Ne voulez-vous donc plus venir avec moi découvrir le passage Nord-ouest?... Allons, allons, laissez-moi faire, et tenez-vous tranquille : *Tout est bien qui doit bien finir*, comme dit encore le vieux William. Je me charge de trouver un bon dénoûment à ce drame. »

Et l'excellent homme, reprenant son air paterne, le congédie avec un geste souriant.

Quelques instants après, c'était le lieutenant Robert Frye qui se trouvait en tête-à-tête avec le capitaine général.

Dès les premiers mots articulés par celui-ci sur une première amitié, peut-être un peu trop tôt mise en oubli, sur un amour-propre froissé, heurté, Robert reste attentif et réfléchi. Le nom de Largo-Bay prononcé, il se lève :

« Eh! par l'enfer, s'écrie-t-il, je le savais bien que, dans le regard de ce diable de garçon, quelque chose me parlait d'autrefois!... Quoi! c'est lui!... Alexander, mon ennemi du bord, quoi! c'est mon ancien camarade Alexander!... A Kinsale, dès notre première entrevue, j'en ai eu comme un ressouvenir vague... quatorze ans de séparation changent terriblement une physionomie.... puis ce nom de Selkirk m'a dérouté... ce n'était point là le nom de son père... au fait, peu s'en fallait!... Selcrog!...

Selcrag!... je ne sais plus au juste.... Mais lui, il n'avait jamais été pour moi qu'Alexander, *le Filleul du Château! sir Old Shoe!* comme on le désignait plaisamment dans notre village.... Ah! poursuit-il avec la joie dans les yeux, sur ces mers silencieuses, sous ce ciel étranger, si peu semblable à celui de notre Écosse, je vais donc trouver quelqu'un avec qui je pourrai parler des deux Largo, du golfe de Forth, de la petite rivière de la Keil, dans laquelle j'ai donné mon premier coup de rame et pris mes premières leçons de natation! je pourrai donc parler de mon père et de mes sœurs... car il les a connus...

— Un instant! mon brave garçon, dit Dampier; de tous vos souvenirs du pays n'usez que modérément et à voix basse, je vous prie; quoiqu'il n'y ait guère ici autour de nous que des hommes rudes et au cœur endurci, n'aidons pas à faire luire devant eux ces mirages du sol natal. Le mal du pays, pour les hommes de mer, est plus à craindre encore que le scorbut: il pénètre à travers les peaux les plus coriaces. Moi qui vous parle, moi, Guillaume Dampier, depuis de si longues années vieux rôdeur sur tous les océans, je l'ai trop souvent éprouvé! Je ne laisse là-bas, en Angleterre, ni père, ni sœurs; ma femme est morte, et mes amis demeurent à quatre mille lieues l'un de l'au-

tre, à toutes les extrémités du monde connu ; mais dans ce coin de terre où je suis né, je possède une petite maisonnette entourée d'un verger; tout cela n'est ni bien grand ni bien beau : la maisonnette tombe en ruine, et le verger reste en friche; eh bien! dans le cours de mes plus importantes expéditions, même lorsque j'étais sur le point de m'emparer de Porto-Bello et de Panama, qui renfermaient tant de trésors accumulés, le croiriez-vous? songeant à ma chaumière de Coker, dans le Somerset, une idée me montait à la tête; j'éprouvais comme un ardent besoin d'aller respirer l'air de mon pays; c'était plus qu'un désir, c'était une fièvre, un entraînement irrésistible, un démon qui me tirait à lui ; cent fois, au milieu de nos plus incroyables prospérités, quand après tant d'efforts il n'en fallait plus qu'un seul pour assurer la réussite, et quelle réussite! j'ai été sur le point de mettre le cap sur l'Angleterre, d'abandonner mes compagnons, mes amis, de déserter mon poste, de renoncer à ma part de gloire comme à ma part de fortune, de me ruiner, de me déshonorer, rien que pour aller voir mes pommiers en fleurs, et boire sous ma tonnelle de cette excellente ale double que ma commère Élisa me garde en réserve. » Et, après un instant de silence et de rêverie : « Croyez-moi, mon ami, reprit-il, ne remuons pas ces idées;

elles sont contagieuses. Mais ce n'est point de moi que je voulais vous parler; revenons à ce Selkirk. »

La curiosité de Dampier avait été éveillée par ces dénominations d'*Old Shoe* et de *Filleul du château*, mises en avant par Robert. Celui-ci, étourdiment, sans méchante intention, raconta en quelques mots les antécédents de son ancien camarade, tirant même de là des inductions pour expliquer, pour excuser, en quelque sorte, le caractère ombrageux et susceptible du jeune homme.

« Cette fierté, cet orgueil qu'on lui reproche, poursuivit-il, a peut-être sa source dans le sang. Qui sait si Alexander n'était pas moins encore le filleul que le fils du château? Cet ours jacobite de Mac-Yvon avait été galant autrefois; mistress Selcraig jouissait dans son temps d'une grande réputation de beauté... Je comprends le changement qui a dû survenir pour le filleul à la mort du laird de Largo.... Le père Selcraig était brutal.... Pauvre Alexander! il a dû bien souffrir!... aussi j'ai hâte de le rejoindre. Soyez tranquille, capitaine, je ne lui parlerai pas du pays.... je me contenterai d'accuser mon défaut de mémoire, de déplorer ce qui a pu advenir entre nous, et publiquement je lui tendrai la main.

— Ce n'est pas encore cela, interrompit de nou-

veau Dampier. Après tout ce qui s'est passé, quand vos maudites querelles ont failli mettre le feu aux poudres, quand votre autorité, quand la mienne ont été méconnues, est-il convenable que vous alliez devant tous sauter au cou de ce mutin? Non, non, cela ne se doit pas. Je l'ai déjà préparé à une réconciliation; allez le trouver, d'accord! mais en particulier; expliquez-vous, très-bien! signez la paix, c'est au mieux! mais faites-lui comprendre ensuite que, dans l'intérêt du service, et pour l'exemple, il est nécessaire que ce résultat me soit attribué, à moi, à mes bons avis, à mes remontrances.... Eh! bon Dieu! vous devez me connaître assez, mon cher Robert, pour savoir qu'en ce moment ce n'est point ma vanité qui demande son compte, mais ma raison, mais le bien de tous. On m'accuse d'impuissance pour ee qui regarde la discipline; où sera le mal qu'on fasse honneur à votre commandant seul de votre soumission à tous les deux, et de la fin des hostilités? Il est bon qu'il en soit ainsi, et il en sera ainsi, n'est-il pas vrai?

Émotionné encore à cette pensée que ce marin turbulent, ce trouble-fête, n'était autre que son ami Alexander, Robert se dirigea vers le château de proue, pensant y rencontrer Selkirk. Tout à coup, comme il traversait le pont, il le vit venir à sa ren-

contre, pâle, le visage contracté; Funnel et Clipperton l'escortaient. faisant mine de vouloir le contenir; une foule d'autres suivaient, se frottant les mains dans l'attente d'une querelle, d'un spectacle quelconque.

Selkirk, se dégageant et abordant aussitôt Robert, lui cria :

« Monsieur, je vous hais! »

Troublé, confondu au milieu de ses idées de conciliation et de bon accord, Robert s'arrêta court dans son élan.

« Oui, je vous hais! reprit Selkirk; vous êtes un lâche, un misérable!... »

Robert recula d'un pas, et mit la main sur son poignard; Selkirk avait déjà tiré le sien, et, sans explication préalable, tous deux s'élançaient l'un vers l'autre avec une égale frénésie, et, percés de coups, s'affaissaient bientôt sur eux-mêmes, baignés dans leur sang.



CHAPITRE VII.

Le vaisseau *le Saint-Sébastien.* — Hésitations de Dampier. — Combat en mer. — Cérémonie funèbre. — Les îles Juan-Fernandez. — Traité entre Straddling et Selkirk.

Tandis que Robert et Dampier s'entretenaient ensemble, le contre-maître Clipperton eut à se rendre à la chambre du capitaine. Comprenant que ce dernier n'était pas seul, et trop bien appris pour se permettre de l'interrompre dans sa conversation, il s'était contenté d'écouter à la porte. Robert s'expliquait alors sur son ancien camarade, et, après avoir parlé de *sir Old Shoe*, laissait échapper avec le nom du laird Mac-Yvon celui de mistress Selcraig.

Clipperton n'avait eu rien de plus pressé que d'aller charitablement demander à Selkirk pour quelle raison le lieutenant se permettait de le désigner sous

l'appellation ignominieuse de ***M. de la Savate;*** et il ne manqua pas de répéter, en les envenimant, les suppositions dudit lieutenant relativement à la mère de Selkirk.

De là l'exaltation et les transports furieux de celui-ci; de là cette lutte de bêtes féroces, autour de laquelle l'équipage du *Saint-Georges* avait fait cercle, trouvant sans doute qu'une semblable distraction n'était pas à dédaigner durant le cours d'une longue traversée.

Accouru au bruit, navré d'un résultat aussi inattendu, cette fois, Dampier ne manqua point de fermeté. Il ordonna les arrêts forcés à Clipperton et le fit descendre d'un grade. Selkirk, l'agresseur, dès ce moment ne faisait plus partie de l'équipage, et, s'il guérissait de sa blessure, devait être, à la première occasion, renvoyé en Angleterre. Quant à ces épithètes de lâche et de misérable, Dampier les rejeta à la face de chacun de ceux qui avaient assisté à ce double assassinat sans essayer d'y mettre obstacle.

Jusqu'alors, sauf quelques petits bâtiments caboteurs surpris en mer ou enlevés le long des côtes, nos argonautes anglais ne s'étaient encore signalés par aucune capture importante, lorsqu'un matin, à travers une légère brume, un rayon du soleil levant tomba sur un point blanchâtre et mobile vers

lequel se dirigèrent aussitôt toutes les lunettes des deux équipages. On crut d'abord à une misérable pinasse arrachée du rivage par un coup de mer. Mais la pinasse s'élargit de minute en minute; sa pointe s'allongea. Le matelot de vigie sur les barres de perroquet héla pour annoncer un vaisseau. Ce devait être le vaisseau trésorier de Valdivia, qui portait au roi d'Espagne les tributs de ses sujets américains. Sur *le. Saint-Georges*, sur *le Cinque-Ports*, tout fut en mouvement, presque en fête; à l'ordre du branle-bas général, on démasqua les sabords, on garnit les bastingages, on encombra le pont d'armes, de haches, de crampons d'abordage. Du vaisseau de Dampier à celui de Straddling les porte-voix retentirent, les signaux se multiplièrent pour empêcher cette riche proie de leur échapper.

Comme ils s'apprêtaient à lui donner la chasse, l'arrivant, leur évitant la moitié du chemin, vint droit à leur rencontre, arbora le pavillon de France, et, une fois à portée, les salua d'un boulet de canon qui ricocha sur le plat-bord du *Saint-Georges;* puis, modérant sa marche, repliant une partie de ses voiles, il attendit qu'on voulût bien répondre à sa politesse.

A la vue de ce drapeau blanc, grand fut le désappointement parmi nos flibustiers. Certes, ils

auraient préféré avoir devant eux le galion chilien, avec ses piastres fortes et ses tonnes de poudre d'or; mais s'il n'y avait point à espérer un riche butin, il y avait des coups à donner et à recevoir. C'était quelque chose.

Aucun courage ne faiblit à bord, aucun, à l'exception d'un seul, et, à la stupéfaction de tous, même de ses ennemis les plus acharnés, ce fut celui de Guillaume Dampier.

Pour la première fois, Dampier se trouvait comme adversaire en présence d'un vaisseau français. Le souvenir de ses anciennes courses le reportait à l'époque glorieuse, à ses yeux du moins, où, sous les mêmes latitudes, les pavillons de France et d'Angleterre flottaient réunis au bout de chaque mât, où les enfants des deux nations partageaient fraternellement les mêmes dangers, les mêmes fatigues, les mêmes plaisirs. Ce souvenir exerçait encore un tel empire sur l'esprit du vieux boucanier, qu'un frisson, non de peur, mais de regret, le prit et que, quelques instants, il demeura plein d'hésitation, ne sachant s'il devait avancer ou fuir, combattre ou parlementer.

« O mes vieux compagnons, murmura-t-il, ô mes braves Français, Godefroy, Jonqué, Grammont, et toi, mon cher Étienne Ballet, mort dans mes bras à Guyaquil, vous avec qui j'ai fait de si bonnes par-

ties de guerre et de si joyeuses bombances, il me va donc falloir vous renier! »

Un second coup de canon, succédant au premier, interrompit ses lamentations; le moment d'agir était venu. Il expliquait son plan d'attaque et distribuait les rôles à ses hommes, quand on lui fit remarquer, sur la proue du navire qui s'avançait, une grande et maigre figure de saint, sculptée et dorée, entourée de chapelets et d'ex-voto, ce qui rappelait bien plutôt les habitudes d'Espagne que celles de France.

Qu'il crût ou non à la valeur de l'observation, Dampier la mit sur-le-champ à profit. Il comprenait par lui-même que ses aventuriers, en pensant changer d'ennemis, n'en déploieraient que plus de bravoure et d'impétuosité.

« Enfants, ce pavillon est faux! » s'écria-t-il; et employant le langage qui, vis-à-vis d'un pareil auditoire, constitue seul l'éloquence maritime, il ajouta : « C'est simplement un torchon espagnol blanchi à neuf! Ces chiens ont cru pouvoir à la fois nous abuser et nous intimider; dans la crainte d'être mordus, ils ont aboyé les premiers! En chasse, mes amis; laisserez-vous passer le galion de Valdivia que vous avez devant vous? montrons à ces épagneuls, ou Espagnols (*Spaniels, or Spaniards*) ce que sont les dogues d'Angleterre!... En chasse!... sus aux Espagnols!

— Sus aux Espagnols! » hurla toute la bande.

A ce cri, qui retentit d'un bout à l'autre du navire, un fantôme semble sortir de dessous l'entrepont : c'est Selkirk, pâle, défait, presque succombant sous le poids de ses armes, et dont le sang coule déjà avant que l'action soit engagée.

Tous les efforts de Jean Ballet, le médecin du bord, avaient été impuissants à le retenir dans cette immobilité doctoralement prescrite, comme le furent les ordres des chefs pour le forcer de la reprendre.

Nous n'essayerons pas de décrire ce combat du vaisseau français *le Saint-Sébastien* (car c'était bien un vaisseau français) contre *le Saint-Georges* et *le Cinque-Ports*. Au dire de Funnel, répété par les biographes de Dampier, il ne dura pas moins de sept heures, *fight of seven hours*, après lesquelles les deux vaisseaux anglais, à bout de forces, s'écartèrent et laissèrent le passage libre au *Saint-Sébastien*. Celui-ci, quoique ses munitions de guerre fussent presque épuisées, aussi courtois au départ qu'il l'avait été à l'arrivée, salua les Anglais d'une dernière bordée, en signe d'adieu.

Ce résultat négatif avait jeté le découragement dans les deux équipages. Où était-il le temps où quelques flibustiers, sur un frêle bateau à peine ponté, la hache d'une main, le pistolet de l'autre, enlevaient à l'abordage un gros vaisseau de guerre

sabordé sur deux rangs : vaisseau de guerre espagnol, bien entendu!

Dampier accusait Straddling d'avoir, par de fausses manœuvres, et en ne répondant pas aux signaux, laissé *le Saint-Georges*, qui n'avait que 26 canons, presque toujours exposé seul aux coups d'un ennemi bien supérieur par le nombre en artillerie ainsi qu'en hommes.

Quand Straddling, invité à se rendre près du capitaine général, fut admonesté par lui à ce sujet, gardant son imperturbable sang-froid, il se contenta de répondre :

« Je vous crois abusé, mon bon Guillaume; cherchez bien, mon illustre ami, et vous trouverez une autre cause à votre non-réussite. »

Tandis que ce miel, imprégné d'absinthe, coulait de sa lèvre épaisse, il s'affermissait en lui-même dans un projet déjà conçu. De retour sur *le Cinque-Ports* :

« Dampier n'a plus la capacité du commandement, dit-il à ses intimes; il a tout compromis aujourd'hui par ses hésitations.... Il n'est bon maintenant qu'à tenir le livre de loch.... Nous aviserons bientôt à nous passer de lui. »

Le lendemain, Dampier avait oublié ses griefs contre Straddling; mais celui-ci était doué par la nature d'une excellente mémoire.

Cependant, il fallait songer à réparer ses avaries, et elles étaient nombreuses; venir en aide aux blessés, rendre les suprêmes devoirs aux morts.

Pour revêtir cette dernière cérémonie d'un caractère plus solennel et plus imposant, on attendit que la nuit fût venue. Les corps avaient été réunis sur *le Saint-Georges*, où *le Cinque-Ports*, qui ne comptait qu'un seul mort, envoya sa députation. Un certain matelot presbytérien remplit les fonctions de ministre. Les quelques catholiques clairsemés parmi l'équipage, et dont Selkirk eût fait partie s'il n'avait dû déjà regagner son lit de malade, accomplirent leurs dévotions à part.

Le matelot puritain, après avoir lu les textes de la Bible, improvisa un long discours, qui tenait tout à la fois du prêche, de l'ordre du jour et de l'oraison funèbre; il nomma, l'un après l'autre, tous ceux qui avaient péri dans cette triste journée, trouvant une citation biblique pour chacun d'eux.

Le prêche achevé, aux splendides clartés de l'étoile de Vénus, de la ceinture d'Orion, de la croix du Sud, et des autres constellations du Ciel américain, tandis que ces hommes de rapine et de violence, à genoux sur le pont, le front courbé sous l'idée de la mort, répétaient à voix basse les psaumes, à la suite de ce singulier officiant, quatorze fois un cadavre, alourdi par le poids d'un

boulet de fer, glissa le long du bord et s'enfonça dans la mer.

Quelques jours après, par le 33e degré de latitude, on signala, sous le tropique du Capricorne, les îles Juan-Fernandez, placées, comme deux sentinelles avancées, au centre de l'arc décrit par les côtes du Chili et celles du Pérou. La plus importante des deux par son étendue, l'*Isola di Tierra*, était restée jusqu'alors dédaignée par les navigateurs d'Europe, qui la déclaraient peuplée de bêtes féroces et de serpents, d'ailleurs inaccessible à cause de sa haute ceinture de rochers et de ses abords semés de récifs et de tourbillons. Mais la seconde, *Isola Desafuera*, c'est-à-dire : *plus avant dans la mer*, avait été déjà visitée. Les relations de Schouten et de Le Maire faisaient mention de l'abondance de ses bois, de ses sources d'eau et de ses herbes médicinales. C'est vers celle-ci qu'on se dirigea, pour réparer les avaries des vaisseaux et la santé de l'équipage. De là aussi on devait être bien placé pour guetter le passage des galions.

Dans une petite plaine ombragée, plus encore par des masses de rochers que par des arbres, Jean Ballet avait placé le campement de ses malades.

Le charitable Straddling ne manqua pas de venir les visiter. Là, il rencontra nécessairement

Selkirk, à moitié remis de ses fatigues et de ses blessures.

« Jeune homme, lui dit Straddling en l'abordant, j'ai eu de vos nouvelles. Vous avez su venger une injure; c'est bien. Pour ce fait, excusable et même digne de louange aux yeux de tout homme d'honneur, on prétend vous faire subir l'affront d'un renvoi en Angleterre.... Par les plaies du Christ! il n'en sera pas ainsi!... On vous chasse du *Saint-Georges;* eh bien! moi, ici comme à Kinsale, je vous offre un asile sur *le Cinque-Ports.*

— Capitaine, lui répondit Selkirk, M. Dampier ne me souffrira pas plus sur un bord que sur l'autre.

— Ta, ta, ta.... Sur *le Cinque-Ports*, entendez-vous bien? on ne reconnaît qu'un seul maître, lequel se nomme Straddling. Au surplus, rien ne presse; guérissez-vous d'abord.... Nous en recauserons.... A bientôt. »

Et l'obstiné tentateur, toujours se dandinant à la façon des palmipèdes, poursuivit sa route en sifflotant un vieil air.

Un matin, des matelots, placés en vigie sur la plus haute des montagnes de l'île, signalèrent une voile. Malades ou blessés, on rappela tout le monde à bord, on se réorganisa à la hâte pour l'attaque ou pour la défense; mais une fois en vue l'un de l'au-

tre, des deux côtés les couleurs britanniques furent arborées au grand mât.

C'était un brick de guerre détaché de la flottille de l'amiral Greydon, alors en croisière dans les eaux de Panama, et qui retournait en Europe.

Selkirk rejoignait lorsque, de la part de Dampier, on vint lui signifier qu'il eût à se préparer à partir le soir même avec le brick, celui-ci devant appareiller, après avoir complété sa provision de bois et d'eau.

Le soir venu, notre Écossais rassembla à la hâte ses effets, ses instruments nautiques et, sans, prendre congé de qui que ce soit du *Saint-Georges*, pas même de Jean Ballet, son médecin, son sauveur peut-être, il aborda le brick. La première personne qu'il y rencontra, ce fut Straddling.

« Eh bien, mon jeune camarade, vous ne voulez donc pas venir sur *le Cinque-Ports* habiter la jolie cabine qui vous y attend? Guillaume est mon grand ami et n'a rien à me refuser. Voulez-vous que je réclame de lui cette autorisation, de laquelle vous semblez ne pouvoir vous passer?

— Il me hait; vous ne l'obtiendrez pas!

— La voici! dit Straddling en lui présentant le consentement écrit de Dampier. Ainsi, c'est dit, mon brave garçon, vous voilà des nôtres. »

Selkirk tenait le papier, le lisait et gardait le silence.

« C'est chose convenue, arrêtée, » reprit Straddling en lui tendant la main.

Selkirk ne répondit point à son geste ; il lisait toujours, ou plutôt il réfléchissait.

« Capitaine, dit-il enfin, est-ce encore en qualité d'engagé volontaire que je vais monter sur *le Cinque-Ports ?*

— Bon ! Quelle idée vous prend là, mon brave ?... engagé volontaire ! un homme de votre mérite ?... dérision ! James Flatter'swood, mon chef d'équipage, est descendu sous la quille, à la suite de notre terrible combat contre ce diable enragé de *Saint-Sébastien*. C'est lui que vous remplacerez.

— Chef d'équipage ! » murmura Selkirk ; et une joyeuse flamme brilla dans son regard.

Cependant, l'intérêt, l'amitié que lui témoignait Straddling avec tant d'insistance, l'inquiétaient, quoi qu'il fît ; il avait peine à comprendre, à s'expliquer cette incessante, cette infatigable bienveillance, qu'il n'avait rien fait pour provoquer, et, malgré lui, le doute le tourmentait.

« Capitaine, dit-il, vous m'offrez, si j'ai bien entendu, de remplir près de vous les fonctions de maître ?

— Oui.

— Pardon si, avant d'accepter, je mets à mon engagement deux conditions.

— Dites la première.

— La première, c'est que le grade me sera conféré par acte authentique, signé de vous....

— Très-bien.

— De vous.... et du capitaine général, reprit Selkirk en achevant sa phrase interrompue.

— Par les plaies du Christ! que vient faire là le capitaine général?... Il me semble, mon jeune ami, que ma signature pouvait suffire.... Vais-je encore l'aller importuner de cette autre affaire?... Le temps nous presse, savez-vous?

— Je ne puis signer qu'après lui, dit Selkirk.

— Ah...! à la bonne heure! Accordé...! Passons à la seconde condition.

— Je désire être libre de me démettre de mes fonctions, et même de quitter entièrement le service, quand je croirai mon honneur engagé à le faire.

— Diable!... ceci est contre nos règlements; et ces règlements, vous avez promis de les respecter.

— N'appartenant plus à l'expédition, je suis relevé de ma promesse.

— Bien raisonné.... Mais vous êtes défiant, monsieur.

— Ma défiance ne peut vous blesser en rien, capitaine; elle se tourne contre mes ennemis, non

contre vous, Dieu m'en garde! Qui me dit que j'achèverai ce voyage sous vos ordres? Nous autres marins, nous pouvons voir la mort venir par trois côtés différents : par les maladies, par les tempêtes, par les combats; ce sont deux mauvaises chances de plus que pour les autres hommes. De même que je vais peut-être remplacer feu Flatter'swood, qui sait si, un jour, M. Frye ne vous remplacera pas sur *le Cinque-Ports?*

— Je comprends, » dit Straddling; et après avoir, à plusieurs reprises, ouvert et fermé sa lourde mâchoire sans articuler un mot : « Nous mettrons donc sur l'acte projeté que, si jamais M. Robert Frye venait à être nommé....

— Excusez, capitaine; mais je désire que personne ne soit mentionné sur cet acte; je prétends rester seul juge, avec ma conscience, du cas où je croirai de mon droit de résigner mon grade et de quitter le navire. Maintenant, dois-je vous suivre, ou dois-je retourner en Écosse? »

Straddling l'avaît écouté sans donner le moindre signe d'impatience ou d'irritation. Les bras croisés sur sa poitrine, les jambes géométriquement écartées en angle de 45 degrés, il sembla quelques instants débattre en lui-même les clauses du traité; ses hochements de tête, ainsi que sa lippe qui débordait ou rentrait tout à coup sous sa lèvre

supérieure, témoignaient seuls du pour ou du contre de ses conclusions. Enfin, il se redressa avec une sorte de vivacité, rapprocha ses longues jambes presque verticalement, et huma à grand bruit une large pincée de tabac. Sur sa demande, un homme du brick lui apporta une écritoire garnie; il rédigea l'acte, le signa, et le présenta à Selkirk, pour qu'il eût à le signer à son tour.

« Il y manque encore l'autorisation de M. le capitaine général, objecta Selkirk.

— Vous y tenez donc absolument, mon bon ami? répondit Straddling en dissimulant une grimace sous une seconde prise de tabac. Je n'ai rien à vous refuser.... Mais nous perdons là bien des moments précieux. Heureusement *le Saint-Georges* n'est pas loin, et le canot du brick se dispose à s'y rendre. Avant un quart d'heure je viendrai vous rejoindre, monsieur le chef d'équipage. »

Resté seul, loin de se réjouir de voir toutes ses demandes accueillies favorablement, Selkirk sentait ses indécisions renaître plus troublées, plus tumultueuses que jamais. Réfléchissant aux conditions qu'il venait d'imposer à Straddling, il les trouvait téméraires, déraisonnables, exorbitantes. La facilité avec laquelle celui-ci y avait souscrit lui causait une de ces terreurs qu'on éprouve d'instinct à l'approche d'un danger sans formes visibles.

Comme il se débattait ainsi au milieu de ces pensées, le brick sur lequel il était monté s'ébranla soudainement dans toutes ses lîtres; les grincements des câbles annonçaient la levée des ancres; les matelots s'élançaient dans les haubans pour déferler les voiles. Selkirk crut le moment du départ venu : il pensa que Dampier avait refusé de ratifier les étranges conditions imposées à Straddling; il n'en ressentit ni joie ni déplaisir. Au milieu de toutes ces fluctuations qui l'avaient ballotté en sens contraire, son cœur s'était engourdi : il se laissait aller au courant de la destinée.

Sur le brick, en effet, on se disposait à remettre à la voile; le canot qui portait les principaux officiers du bâtiment (lesquels venaient de présenter leurs compliments d'adieu à Dampier) faisait retour à bord; ce même canot ramenait aussi Straddling.

Quoi qu'en eût pensé notre jeune marin, Straddling avait triomphé des résistances de son grand ami Guillaume. Il est vrai qu'il avait été aidé dans sa tâche par l'intervention de Robert Frye, qui, généreusement, prenant la défense de son ennemi irréconciliable, avait su faire valoir la noble conduite déployée par celui-ci dans l'affaire du *Saint-Sébastien*.

Selkirk prêtait l'oreille au vent qui déjà bruissait

dans les voiles à demi gonflées, quand Straddling, intervenant tout à coup, lui plaça devant les yeux l'acte, revêtu enfin du contre-seing de Dampier.

Après en avoir mot à mot parcouru les articles, y retrouvant toutes les conditions stipulées par lui exactement reproduites, toutes ses exigences satisfaites, n'ayant plus, ne trouvant plus d'objections à faire, las de ses propres hésitations, et vaincu malgré lui par cette étrange et infatigable bienveillance, il signa.

Le chat-tigre tenait sa proie.



CHAPITRE VIII.

A quoi avait abouti la dernière entrevue de Catherine et de Straddling. — Le *Cinque-Ports* se sépare du *Saint-Georges*. — Fabrication de nègres. — Selkirk aux arrêts. — Un singe à la mer.

Tandis que Selkirk séjournait encore à Kinsale, y attendant l'arrivée de Dampier, Straddling avait essayé d'une dernière tentative pour reconquérir le cœur de la capricieuse Catherine. Le départ inopiné du jeune marin avait dû blesser à vif l'orgueil de miss Felton, et il comptait mettre à profit ce moment d'irritation. Mais la Calypso du *Saumon royal* ne voulait pas être consolée, surtout par lui, que, non sans raison, elle soupçonnait d'être la cause de son abandon. Aussi, dès qu'elle l'aperçut, donnant un libre cours à toutes les amertumes de son cœur, l'œil farouche, la voix haute, sans lui laisser le temps d'articuler un seul mot, elle lui

reprocha d'être vieux, laid, mal-bâti, méchant, hypocrite, et, par jalousie, d'avoir traîtreusement éloigné d'elle son bien-aimé Sander. L'imprudente, sans calculer quel orage formé de ses plaintes et de ses imprécations pouvait plus tard éclater sur la tête de l'innocent Selkirk, termina en déclarant à son ancien prétendant que, en dépit de lui, de ses manœuvres, de ses ruses diaboliques, elle n'aurait jamais d'autre mari que Sander, que Sander l'aimait, que Sander l'avait toujours aimée, qu'il n'avait quitté la marine royale que pour elle, que c'était pour lui offrir plus tard une fortune qu'il allait s'embarquer de nouveau, et que, fût-il déjà sous le tropique, il reviendrait, et avant qu'il fût longtemps, pour l'épouser.

Des reproches, des fureurs de la belle cabaretière, étaient ressortis pour Straddling deux effets d'un genre complétement opposé : d'abord une aversion profonde pour son jeune rival (de ce côté il était déjà en bonne voie), puis, après réflexion, il trouva que la colère seyait bien à Catherine.

Jusqu'alors il n'avait vu en elle qu'une femme capable de s'initier facilement aux soins de la cuisine et du ménage, qui avait une grande habitude de la fumée du tabac, et dont les doigts, suffisamment effilés, semblaient avoir été créés tout exprès pour bourrer une pipe. Mais aujourd'hui que miss

Felton vient de se révéler à lui sous des dehors bien autrement séduisants, qu'elle est violente, impérieuse, qu'elle le défie, qu'elle le brave, qu'elle l'insulte, son amour prend des proportions incroyables. Comme régime, la bière au gingembre, les vins alcoolisés, les viandes saturées de saumure ou de piment, convenaient à l'organisation bilieuse et lymphatique de Straddling; de même, pour réagir sur son cœur, de plus froide nature encore, il lui fallait un amour fortement épicé, où la haine jouât son rôle; il y avait la main. Maintenant il aime Catherine pour les rudes émotions qu'elle lui promet, émotions salutaires à son tempérament; il l'aime de tout le dépit qu'il ressent, de toute la rage qu'il a dans l'âme contre un rival préféré. Ce rival, malheur à lui! Straddling n'a d'abord songé à l'éloigner que pour rompre une liaison qu'il croyait à son début; désormais rien ne lui coûtera, pas même un crime, pour empêcher son retour.

C'est dans ces honnêtes dispositions que l'amoureux capitaine avait fait ses adieux à l'hôtelière du *Saumon royal*, emportant sous sa carapace de glace tous ces ferments de jalousie, de haine, de vengeance.

Qu'on juge maintenant quelle avait dû être sa terreur lorsque, arrivé à Kinsale, il rencontrait Selkirk sur le port et prêt à s'embarquer; lorsque,

plus tard, par suite de la lutte de celui-ci avec Robert Frye, l'ordre même de Dampier infligeait comme châtiment au querelleur, au mutin, son retour en Angleterre. A force de ruses, de souplesse d'un côté, de prières et de menaces de l'autre, Straddling vient de triompher tout ensemble et des ordres de Dampier et des hésitations de Selkirk. Aujourd'hui son rival est sur *le Cinque-Ports*, pris au piége. Cette fois, il ne lui échappera pas.

Tant que les deux vaisseaux marchèrent de conserve et sous un seul commandant supérieur, Selkirk n'eut pas à se plaindre de son nouveau capitaine; mais bientôt les rapports entre les deux chefs devinrent de plus en plus difficiles, et Straddling, qui depuis longtemps nourrissait le projet d'une indépendance complète, profitant d'une nuit sombre, faussa compagnie au *Saint-Georges*, et se dirigea à toutes voiles vers les côtes du Chili, abandonnant Dampier à ses propres forces.

Laissons ce dernier, déjà trahi par son grand ami, par son *comradeship*, achever l'accomplissement de ses mauvais destins, en compagnie de ses deux autres démons, Funnel et Clipperton. Nous le retrouverons plus tard dans des circonstances misérables pour lui, mais providentielles pour Selkirk.

Dès que le capitaine du *Cinque-Ports* se sentit en pleine possession de l'autorité absolue, ses relations

avec son chef d'équipage s'aigrirent tout à coup. Une brusque péripétie annonça le passage de la comédie au drame. Ce drame, l'isolement de Selkirk au milieu des mers n'en devait être que le dernier épisode.

Straddling ne visait plus aujourd'hui à la rencontre des galions; il savait que les galions ne se mettaient guère en route qu'avec grand renfort de soldats et de canons, et, livré à ses propres forces, il songeait à faire fortune par des moyens moins périlleux.

Depuis que les hostilités duraient entre l'Espagne et l'Angleterre, le manque d'esclaves noirs se faisait vivement sentir dans les colonies américaines. Il se rapprocha des côtes du Chili, arbora effrontément le pavillon espagnol, visita quelques îles où il savait devoir exister des plantations, fit main-basse sur les travailleurs nègres et alla les revendre vingt lieues plus loin.

Mais le faux pavillon avait été signalé, les planteurs faisaient rentrer leurs esclaves dans l'intérieur des terres. Straddling ne voulant pas renoncer à un commerce aussi lucratif, et *le bois d'ébène* étant vivement demandé, il enleva quelques Indiens, et, au moyen d'une mixture de goudron, de noix vomique et de suie, composée tout exprès par le cuisinier du navire (la cuisine touche à la chimie), il

en fit des nègres. Ce cuisinier, du nom de Reynold, et qui aidait ainsi à la fabrication des nègres, était mulâtre et professait pour la race noire la plus invincible aversion.

Quoiqu'il eût reçu une éducation supérieure à celle de la plupart de ses compagnons, Selkirk participait aux mœurs de son temps, et son mépris des hommes ne le disposait que peu à la pitié. Il n'a rien trouvé à redire en voyant Straddling enlever des nègres pour les vendre ; il les a pris en pays ennemi, par ruse, il est vrai, mais la ruse est un droit de la guerre ; ils ont la peau noire et la tête lanugineuse ; avec la pleine approbation de tous les peuples civilisés, ils peuvent devenir un objet de commerce et d'échange aussi bien qu'un cheval ou un bœuf. Mais lorsqu'il apprend que, contre tous les principes reconnus, on se dispose à agir de même à l'égard des Indiens, des Indiens, son peuple de prédilection, oh ! alors, le sens moral se réveille en lui ; il va trouver Straddling et l'instruit de ce qui se passe comme si celui-ci devait l'ignorer.

Le capitaine le regarde de travers et hausse les épaules sans lui répondre. Le jeune chef d'équipage réitère sa plainte, et demande s'il ne serait pas juste que les auteurs de cette violation du droit des gens fussent sévèrement punis.

Straddling lui ordonne les arrêts.

Jusqu'alors, l'excessive bienveillance de cet homme avait toujours été pour Selkirk un sujet de grand étonnement; aujourdhui c'est sa subite sévérité qu'il ne sait comment s'expliquer. Ne pouvant croire à un changement si rapide et si complet rien que sur une réclamation formulée avec toutes les précautions oratoires voulues, il se rappelle un incident de mer assez bizarre survenu sur le navire, dans le courant de la semaine précédente, et où, par un refus d'y prendre part, il avait pu exciter les susceptibilités rancunières de son commandant.

Voici ce qui s'était passé relativement à un personnage qui jouissait d'un grande considération sur *le Cinque-Ports*, et dont nous croyons devoir d'abord esquisser le portrait. Il s'agit du singe du capitaine.

Marimonda, sapajou femelle de la grande espèce, au poil fauve, marqueté de brun, à l'œil vif, aux membres souples et déliés, appartenait à cette race intelligente de singes qui, au dire des anciens voyageurs, vivaient autrefois en république, tranquilles et uniques possesseurs des îles Bermudes, qu'ils osèrent défendre contre l'invasion portugaise, lors de la découverte. Straddling l'avait acheté au cap Vert, et, depuis ce temps, Marimonda était l'enfant gâté de l'équipage, qu'elle divertissait par

ses cabrioles, ses grimaces et ses câlineries, qu'elle étonnait par son adresse et sa facile compréhension.

Au jour dont il est question, le sapajou, poursuivi par le cuisinier Reynold, dont il avait sans doute visité les casseroles, s'était, en gambadant, réfugié sur le beaupré, où le mulâtre, presque aussi agile que lui., l'avait poursuivi. Tout à coup on avait entendu une voix crier : « Un singe à la mer! »

Ç'avait été aussitôt, d'un bout à l'autre du navire, un mouvement général parmi les matelots, qui n'avaient pas manqué d'abord d'adjuger quelques bons horions au mulâtre Reynold, soupçonné non-seulement d'être la cause, mais l'auteur du méfait. En ce moment, Selkirk se rencontra sur le pont avec le capitaine, qui lui dit aussitôt :

« Jeune homme, on vient de jeter méchamment le *mimick* à l'eau. N'êtes-vous pas nageur?... Ne perdez pas de temps!

— Il y a ici de meilleurs nageurs que moi, avait répliqué Selkirk.

— C'est à vous, cependant, que j'aurais voulu devoir ce service.... Allons, allons, monsieur!... débarrassez-vous de votre veste....

— Ma foi, capitaine, c'est à peine si je voudrais risquer ma vie pour sauver celle d'un de mes sem-

blables; pour un singe, je crois pouvoir m'abstenir sans hésitation.

— Craignez-vous donc de ne pas être repêché? » murmura Straddling, répondant plutôt à sa propre pensée qu'à celle de son chef d'équipage.

Pendant ce colloque, on avait jeté la cage à poules et la bouée de sauvetage au naufragé, qui en avait été quitte pour un bain. Cependant Straddling, en revoyant son mimick sain et sauf bondir sur le pont, escalader l'échelle des mâts, et, s'y suspendant par sa longue queue enroulée, se balancer au soleil pour se sécher, ne témoigna qu'une joie imparfaite. Il avait espéré mieux, peut-être.

C'est à cette cause, c'est à ce refus d'agir que Selkirk aujourd'hui attribue sa disgrâce et l'interruption inattendue de ses bons rapports avec le capitaine. Celui-ci n'allait pas tarder à lui donner un autre témoignage de ses bonnes intentions à son égard.

Mais avant d'arriver là, rompant avec la monotonie du bord, nous allons toucher terre et assister aux fêtes des Indiens.



CHAPITRE IX.

Un polygame. — Les Indiens de la Loa. — Zimpoll le tatoueur. — Comment le Hollandais Van-Hysem triompha aux yeux de Kouni-Kouni, une de ses nombreuses épouses. — John Rick, le loustic lugubre. — Fêtes et massacres.

Un matin, le maître canonnier du vaisseau se présenta devant Straddling. C'était un gros Hollandais, à la face rubiconde et boutonneuse, assez bon homme du reste, mais le plus affreux bigame, ou plutôt polygame, qui eût foulé les planches d'un navire, à cette époque où cependant la polygamie était assez généralement pratiquée par les gens de mer.

Le maître canonnier Van-Hysem avait ménage à Riswik, près de la Haye, en Hollande; à Saint-Georges, près de Bristol, en Angleterre; il s'était marié dans les Indes Orientales, au Brésil, au Pérou, dans les Iles Philippines, même au Japon, et

dans bien d'autres pays! Aussi possédait-il un curieux assortiment de femmes diversement coloriées, depuis le blanc jusqu'au noir, depuis le jaune clair jusqu'à l'olivâtre foncé. Il en comptait un nombre tel que, en homme d'ordre et crainte de confusion, il avait échelonné une mèche de cheveux de chacune d'elles sur un petit calepin cartonné, assez semblable à la carte d'échantillons d'un tailleur ou d'un marchand de nouveautés. Par surcroît de précaution, au-dessous de chaque mèche, il avait pris soin d'inscrire le nom, l'âge, le pays et la couleur de celle qui l'avait fournie. Le plus curieux, c'est que le sensible Hollandais affirmait ne s'être jamais marié que par inclination, et ressentir un amour égal pour toutes ses épouses, quelle que fût la date de leur mariage et même de leur naissance.

« Capitaine, dit le maître canonnier à Straddling, si mon estime est exacte, et j'ai tout lieu de la croire telle, nous avoisinons le morne d'Aquiny. A un mille d'Aquiny s'ouvre la petite rivière de la Loa. Or, sur la rive gauche de cette rivière habite une peuplade d'Indiens orpailleurs, parmi lesquels j'ai pris femme, il y a une dizaine d'années. Vous pouvez vérifier le fait sur mon registre, capitaine, » ajouta-t-il en tendant son précieux calepin à Straddling, lequel, sous une mèche de cheveux du noir le plus foncé, put lire la note suivante :

Le 16 *du mois de juin de l'année* 1694, *épousé au Pérou Kouni-Kouni*, 17 *ans.* — *Bords de la Loa;* 23 *degrés de latitude; longitude*, 309. — *Je lui ai donné une ceinture de laine rayée, avec un collier de grosses perles, fabrique de Rotterdam. La Loa abonde en paillettes d'or.*

Tandis que Straddling méditait sur cette dernière phrase :

« L'embouchure de la rivière, reprit Van-Hysem, est large et profonde; le navire peut avancer assez loin; les barques feront le reste. Ennemis des Espagnols, comme les Chiriguanes et les Araucans leurs alliés, les gens de la Loa, qui sont Charruas, fraterniseront volontiers avec nous; nous trouverons facilement chez eux à échanger nos marchandises, et même nos vieux souliers, si bon nous semble, contre des monceaux de poudre d'or; l'affaire est donc bonne, et pour ma part, capitaine, je ne serais pas fâché de revoir ma petite Kouni-Kouni. »

L'idée de cette expédition, qui le sortait un peu de ses allures régulières de simple oiseau de proie, sourit à Straddling. Le jour même *le Cinque-Ports*, majestueusement pavoisé, avec pavillon anglais cette fois, pénétra dans l'embouchure de la Loa. Les barques mises à flot, Van-Hysem, en qualité de parlementaire, s'avança vers le rivage, déjà couvert de peuple.

Quand, non sans peine, il se fut fait reconnaître, on avertit Kouni-Kouni, qui accourut en poussant des cris qu'on eût pu prendre aussi bien pour des cris de détresse que pour des cris de joie. L'heureux époux ne s'y trompa pas. Pris d'un subit attendrissement, il tomba dans les bras de sa femme, laquelle lui présenta bientôt un grand garçon au teint douteux, aux cheveux roux, à la face large et déjà bourgeonnée. Devant ce type, moitié hollandais moitié péruvien, l'homme au calepin ne put retenir ses élans de paternité. Il gratifia la mère, non d'un mouchoir de cotonnade, comme il avait coutume d'en user dans les circonstances ordinaires, mais d'une demi-aune d'étoffe de soie bleue, à la vue de laquelle Kouni-Kouni manifesta sa reconnaissance par de nouveaux cris à peu près semblables aux premiers. Vint le tour de son fils; Van-Hysem, fouillant à sa poche, lui donna un schelling. L'enfant, pour tout remercîment, regarda le donateur d'un air plutôt irrité que caressant, et jetant, avec dédain, loin de lui la pièce de monnaie, il s'empara du chapeau à larges bords du maître canonnier, et se l'implanta fièrement sur la tête. Van-Hysem ne parvint à rentrer en possession de son chapeau qu'après avoir échangé avec son fils force gourmades, l'enfant étant déjà vigoureux.

Cependant les Anglais, qui entendaient les cris

perçants de la dame Van-Hysem et pouvaient voir de quelle façon un des naturels du pays traitait leur parlementaire, commençaient à s'alarmer, lorsque le Hollandais, laissant de côté ses affaires de famille, leur envoya ses signaux de bon accueil.

On prit terre. La difficulté maintenant était de pouvoir se faire comprendre autrement que par gestes. Le hasard voulut que chez le cacique même des Charruas se trouvât en ce moment un certain Indien Bravo qui, à la grande satisfaction de nos marins, parlait l'anglais très-intelligiblement, et, à leur non moins grande surprise, le prononçait avec l'accentuation écossaise.

On le nommait Zimpoll. Il avait vingt-cinq ans, les membres souples et nerveux, la peau olivâtre, et son œil, légèrement retroussé à la façon mongole, lui donnait à la fois un air souriant et rusé.

Vers les dernières années du siècle qui venait de finir, après la chute de l'ancienne compagnie écossaise fondée en Amérique par William Paterson, les colons avaient créé de vastes établissements de culture vers le Popayan. Né leur voisin, notre Indien Zimpoll, encore enfant, avait bégayé leur langue en même temps que la langue de ses pères.

Il exerçait l'état de *tatoueur*, où il s'était rendu célèbre, aussi bien parmi les Indiens libres que parmi les Indiens soumis. Véritable artiste dans

son genre, Zimpoll savait assortir ses dessins au caractère, au sexe, à la position officielle des individus qu'il avait à ornementer, à *illustrer*, comme nous dirions aujourd'hui.

Chez les Péruviens, comme dans bien d'autres contrées de l'Amérique méridionale, où le vêtement des femmes ne consiste guère que dans une légère ceinture avec pagne flottant, tant qu'une jeune fille n'a pas atteint l'âge nubile, ses membres, respectés par l'aiguillon du tatoueur, restent dans leur complète nudité. Arrivée à cette époque où naît la pudeur sous les premières aspirations des passions qui fermentent, le tatouage lui devient indispensable. Il est pour elle plus qu'un ornement; il est comme un chaste réseau qui l'enveloppe et la cache. Aussi de toutes les cérémonies qui doivent s'échelonner durant la vie de la femme indienne, le premier tatouage, la fête de la nubilité, est-elle la plus importante.

Cette opération, Zimpoll venait de l'achever sur la fille du cacique, lorsque l'arrivée imprévue des Anglais lui imposa un autre rôle à jouer que celui de *tatoueur*.

Devenu soudainement interprète, non assermenté, le jeune sauvage eut pour nouvelle mission de faire part aux chefs indiens, en langue *quichua*, l'ancienne langue du Pérou, des intentions pacifiques

des Anglais, les ennemis de leurs ennemis, et de transmettre aux nouveaux débarqués les compliments des Charruas de la Loa, traduits en langue shakspearienne vinaigrée d'une pointe de scottisme.

Grâce à lui, le bon accord régna bientôt des deux côtés; les propositions d'échanges accueillies, les gens du *Cinque-Ports* improvisèrent un champ de foire sur le rivage; ils y étalèrent leurs marchandises, composées en partie de quelques ballots d'étoffes de laine et de coton apportées d'Angleterre, ou récemment pillées par eux sur les caboteurs espagnols; mais ce n'était pas là ce qui pouvait tenter le plus ces naïves populations.

Les clous, les petites haches, les couteaux, tout ce qui était fer, excitait la convoitise des hommes; la verroterie, les colliers et les bracelets de rassade, celle des femmes. Tout cela se payait avec de la poudre d'or, ou s'échangeait contre des monceaux de bananes, de noix de cacao, ou des peaux de cerfs et de chinchillas, des gommes et des résines odoriférantes.

Straddling, les mains dans les poches, se dandinant de droite à gauche et de gauche à droite, se promenait au milieu de ce pêle-mêle d'acheteurs et de vendeurs, lorgnant la poudre d'or et réfléchissant, lorsque Zimpoll vint lui annoncer la visite of-

ficielle du cacique, qui s'avançait accompagné de ses alliés les chefs des Araucans et des Chiruguanes, accourus, ainsi qu'un grand nombre des leurs, pour prendre part aux fêtes du jour.

Ces chefs, chaussés d'espadrilles de cuir fauve, les épaules couvertes d'un pagne entièrement blanc, portant, comme insigne de leur rang, le *barbot*, petite plaque d'or ouvragé, appliqué à la lèvre supérieure, se présentèrent les premiers. Le cacique les suivait. En qualité de fils du soleil, car il était le descendant d'Yupanqui, le dixième Inca, trois flèches d'or surmontaient les tresses de sa chevelure.

Au nom de sa fille, il venait inviter les étrangers aux fêtes de la nubilité. Après quoi il conduisit Straddling et son étát-major sous un massif d'immenses courbarils aux branches étalées et qui formaient comme une voûte sombre. Le cacique et les autres chefs prirent alors des cigares énormes allumés par un de leurs bouts, et, après en avoir aspiré la fumée, ils la soufflèrent lentement au visage de chacun de leurs hôtes. Oui, à partir de ce moment, ces étrangers venus d'Europe, ces hommes dont le visage pâle leur rappelle celui de leurs persécuteurs, ils sont leurs hôtes, c'est-à-dire leurs amis, leurs frères ; à moins de félonie flagrante, ils peuvent désormais se fier à leur bonne foi, par-

courir librement leurs terres et dormir en paix sous leurs toits de feuillage.

Parmi nos gens du *Cinque-Ports*, cette cérémonie accomplie sous l'invocation de Pachacamac, le dieu du ciel, ne laissa pas que d'en faire sourire quelques-uns ; et, chose étrange, Selkirk et Straddling seuls semblèrent s'en émouvoir vivement. Selkirk venait de contracter une alliance avec les Indiens ; dans le fond de son cœur il leur promettait cette affection, ce dévouement dont il n'avait pas jugé dignes les hommes de l'Europe en général, et ses compatriotes en particulier. Il n'en était pas absolument ainsi de Straddling, quoiqu'il parût, autant que le jeune maître, enchanté du résultat de la séance.

De retour parmi les siens, il fit venir le matelot Lambert, son âme damnée.

« Choisis trois camarades sur lesquels tu puisses compter, lui dit-il, et, tandis que tout le monde sera occupé, du côté du rivage, de fêtes et de marchandises, parcourez le pays et les habitations principales.... nous en avons le droit maintenant.... et tâchez de découvrir l'endroit où les chefs de ces peaux tannées emmagasinent leur poudre d'or. Ne touchez à rien sans mon ordre cependant ; c'est à moi d'aviser. »

Pendant ce temps, les jeux de la lutte, de la

course et du laço, avaient commencé. On se préparait au tir de l'arc, quand Van-Hysem qui, dans sa jeunesse, avait fait partie d'une société de l'arbalète, se sentit pris du désir orgueilleux de témoigner de son adresse devant Kouni-Kouni, son épouse. Supposant qu'un tatoueur élevé parmi des colons écossais devait être moins expérimenté dans cet exercice que des Charruas ou des Araucans, tous reconnus pour d'excellents archers, il défia témérairement Zimpoll.

Le bravo, après avoir, d'un air narquois, regardé le Hollandais à l'épaisse encolure, lui répondit :

« Tirons-nous à la plume ou à l'écaille, autrement dit, à l'oiseau ou au poisson? »

Van-Hysem, un peu troublé par la question, supposa qu'il s'agissait de poissons volants, et, comme ceux-ci ne volent guère mieux que des oiseaux de basse-cour, il leur donna la préférence. On descendit vers la Loa, on jeta dans ses flots quelques amorces qui surnagèrent. Un poisson, puis un autre, puis un troisième, s'avancèrent pour happer la proie; mais avant qu'ils eussent pu l'atteindre, ils étaient eux-mêmes atteints et transpercés par la flèche du Bravo.

Le maître canonnier prit l'arc à son tour, le tendit, en ayant soin de se bien poser sur ses solides appuis, ainsi qu'on le lui avait enseigné autrefois à la so-

ciété des arbalétriers de Rotterdam; il ajusta, prit bien sa visée, attendant l'ennemi. Cependant déjà, à plusieurs reprises, un museau écailleux s'était montré à la surface de l'eau et avait entraîné l'amorce dans les profondeurs de la Loa, et le brave Van-Hysem, toujours dans sa même position expectante, n'avait pas encore jugé l'instant favorable au lancement du trait. A l'approche d'un nouveau happeur, il allait s'y décider peut-être, lorsqu'un pétrel géant, plus prompt que lui dans ses décisions, rase rapidement le flot et emporte le poisson; le Hollandais déplace son but alors, il vise au pétrel et....le manque!

Kouni-Kouni était témoin de la scène; elle entendait des rires moqueurs s'élever autour de l'inhabile archer, et, frémissante de honte, elle courbait la tête. Tout à coup elle la relève, saisit une flèche, arrache l'arc des mains de son mari, et, frappé en plein vol, le pétrel, après avoir tournoyé en l'air, tombe à ses pieds avec la victime qu'il n'avait pu encore engloutir.

C'est ainsi que le Hollandais Van-Hysem triompha aux yeux de Kouni-Kouni, une de ses nombreuses épouses.

Pour relever l'équipage du *Cinque-Ports* de cette espèce d'affront enduré dans la personne du maître canonnier, un matelot irlandais proposa une partie de

boxe à un Chiriguane, précédemment vainqueur dans sa lutte corps à corps contre un Araucan. Cet Irlandais, appelé John Rick, quoique maigre de corps et pâle de visage, était une espèce d'hercule, de même que, en dépit de sa physionomie froide et sombre, il avait la réputation d'être très-facétieux ; il égayait le bord par son *humour*. Il faut bien rire un peu ! » était son refrain habituel, et ses camarades l'avaient surnommé le *loustic lugubre.*

La proposition acceptée, il ôte sa veste, relève ses manches de chemise, et, à la vue de ses bras nus, l'assemblée entière des Charruas et de leurs alliés fait entendre une rumeur d'étonnement : « Il est tatoué ! »

John Rick avait sur le bras droit une ancre de vaisseau figurée, avec le nom du premier bâtiment sur lequel il était monté en qualité de mousse. Son bras gauche présentait une sorte d'autel, avec deux cœurs percés d'une flèche ; au-dessous, un nom de femme et une date : le tout d'après le procédé d'acupuncture pratiqué alors par les marins et les soldats. Aussi bien que l'ancre et l'autel, les Indiens prenaient pour des signes représentatifs d'objets quelconques les chiffres et les lettres ; et la vue d'un S, avec sa forme de serpent, leur fit faire un mouvement de recul et d'horreur, l'image d'un objet ayant eu vie étant à leurs yeux, en fait de ta-

touage, de tous les sacriléges le plus abominable. Il fallut que Zimpoll les rassurât à ce sujet. Quant aux deux cœurs percés d'une flèche, ils les prirent pour des figues de cactus, ou pour des fruits d'Europe, qui sans doute avaient servi de but à cet Anglais dans quelque mémorable concours à l'arc.

La lutte eut lieu ; la victoire resta quelque temps indécise entre les deux athlètes ; mais le Chiriguane, non plus vigoureux, mais plus agile que son adversaire, par un brusque tournoiement de corps lui ayant fait perdre l'équilibre, l'étendit enfin sur le sable.

L'Irlandais John Rick n'avait donc pas réparé la déconfiture du Hollandais Van-Hysem.

Une autre préoccupation fit bientôt place à celle-là. Le moment du dîner était venu.

Sur l'ordre du cacique, on plaça devant les Anglais, réunis sous une espèce de vaste hangar couvert de feuilles de palmier, des pyramides de coquillages, les plus beaux poissons de la Loa, des tranches de cerf et de sanglier pécari, et, pour plat d'honneur, une autruche bâtarde, saupoudrée de roucou et lardée de gousses de vanille. A chacun des convives étrangers on avait d'abord distribué, comme coupe, une moitié de gourde, savamment historiée de dessins linéaires, et qu'ils remplissaient de *pulque*. Cette liqueur, extraite de l'agave-maguey, après

avoir subi la fermentation, n'est pas sans attraits, même pour un ivrogne de Londres ou d'Amsterdam.

Pendant les jeux et les luttes, Selkirk, témoin de la force et de l'adresse des Indiens, admirant leur cordiale hospitalité, croyait retrouver en eux les mœurs des peuples antiques. Il étudiait leurs formes élégantes, la souplesse de leur taille, l'expression profonde, quoique mélancolique, de leur œil noir. Il avait, durant le repas, observé la retenue et la sobriété des femmes, qui, mères avant tout, se contentant d'un fruit ou d'un morceau de manioc, se tenaient modestement à l'écart pour donner à leurs enfants leurs beaux seins bruns, brodés d'arabesques, semblables, par leur couleur de bronze florentin, comme par les dessins qui les ornementaient, à ces courges dans lesquelles, en ce moment, les Anglais buvaient le vin d'agave.

Le repas terminé, laissant les Indiens à leurs jeux, les Anglais à leur commerce, il s'empressa d'aller réjouir sa vue de l'aspect du paysage, car les grands tableaux de la nature n'étaient jamais restés muets devant lui.

Depuis plus d'une heure il s'oubliait dans sa contemplation, lorsque dans la partie est de la contrée, partie d'ordinaire la plus populeuse, mais qui comptait alors plus d'habitations que d'habitants, il vit passer, à travers les toits de feuillage,

Lambert et trois autres matelots. Une idée de défiance lui traversa aussitôt l'esprit. Il allait leur intimer l'ordre de redescendre vers le rivage, où lui-même se disposait à les accompagner pour faire part à Straddling de ses soupçons, quand un cri désespéré se fit entendre derrière lui. Sans plus songer à ses maraudeurs, il prêta l'oreille.

Bientôt un grand tumulte, mêlé d'exclamations véhémentes et de sifflements aigus, éclata dans la partie des bois qu'il avoisinait : les Indiens des diverses races s'appelaient de tous côtés, avec des gémissements ou des accents de fureur. Prévoyant un conflit, un danger, comme il pressait le pas pour se rendre à son poste, à la bifurcation d'un sentier, John Rick, le matelot irlandais, plus pâle encore que de coutume, et dont les longues jambes arpentaient le terrain avec une vélocité toute particulière, le croisa :

« Qu'est-il donc arrivé? lui demanda Selkirk, en le forçant tout à coup de suspendre son élan.

— Moins que rien, lui répondit celui-ci; mais avec ces bêtes brutes de sauvages, on ne peut même pas rire un peu! »

Une flèche qui, après avoir traversé une haie de nopals, passa devant leurs yeux comme un éblouissement, mit fin à la conversation.

Dans tout ce bruit, dans tout ce vacarme qui

se faisait autour d'eux, il n'était question, en effet, que d'une plaisanterie du loustic lugubre.

John Rick avait gardé rancune au Chiriguane, son vainqueur dans la lutte. Tout au contraire, le Chiriguane, soudainement pris d'affection pour cet Européen tatoué, ne pouvait plus se séparer de lui, tant l'autel, surmonté *de deux figues*, l'avait disposé en sa faveur. C'était là un tatouage original, inconnu au Pérou comme au Chili, et il se serait senti glorieux d'en être décoré. Il ne tarda pas à faire comprendre son désir à l'Irlandais. Enchanté de trouver une si bonne occasion de lui jouer un mauvais tour, John Rick l'avait emmené dans un endroit écarté, et, au moyen d'une épine et d'un peu de poudre à tirer, lui avait dessiné en pleine poitrine, non deux figues percées d'une flèche, mais un petit chien à longues oreilles, portant la queue galamment retroussée.

L'opération faite, le premier Indien qui vint à passer par là recula d'horreur, en jetant l'anathème sur le malheureux Chiriguane; c'était alors que celui-ci avait poussé ce cri lamentable, bientôt répercuté par mille échos de colère et de vengeance. On se rappelle l'horreur que leur inspirait toute représentation d'un objet animé; c'était pour eux un signe de malédiction qui de l'individu pouvait s'étendre à la famille, et même à la peuplade.

Cependant, Selkirk poursuivait sa course. Parvenu au sommet d'une des collines rocheuses, il vit des Indiens, qui s'étaient pris de querelle avec des gens de l'équipage, les pousser devant eux, en faisant entendre des cris et des menaces; et il arrivait que, lorsqu'un des matelots avait reçu une trop rude secousse, de ses vêtements s'échappaient des jets, des rayonnements dorés, qui brillaient un instant au soleil, semblables aux rapides étincelles d'une fusée.

Ces matelots n'étaient autres que Lambert et ses compagnons, surpris comme ils emplissaient leurs poches de poudre d'or volée dans les ajoupas. Cette violation flagrante des lois de l'hospitalité n'aurait pas suffi, peut-être, pour exciter contre les Anglais la fureur des Indiens; mais elle vint ajouter un nouveau ferment à l'exaltation que produisait de tous côtés l'attentat sacrilége commis sur la personne du Chiriguane.

Les Charruas et leurs alliés se rassemblaient, se concertaient; une fièvre de vengeance, se communiquant de l'un à l'autre, de groupe en groupe, menaçait de transformer en champ de bataille le rivage, tout à l'heure témoin de leurs jeux et de leurs fêtes. La flèche n'était pas encore tendue sur l'arc, mais le regard était armé et le geste provoquait. Déjà quelques comptoirs avaient été pillés;

les peuples simples et primitifs, une fois possédés de colère, deviennent facilement pillards : souvent même ils n'ont pas besoin de cet excitant.

De leur côté, les Anglais, inquiets de cette manifestation qu'ils ne savaient encore à quelle cause attribuer, s'étaient rapprochés de la rivière; Van-Hysem, en bon mari, venait, à tout hasard, de faire ses adieux à Kouni-Kouni; et lorsqu'il avait cherché son fils pour l'embrasser, il ne l'avait plus trouvé : l'enfant s'était sauvé dans les bois, en emportant le chapeau de son père, cette proie si ardemment convoitée par lui depuis le matin.

Les choses en étaient là; des deux côtés on criait à la trahison, et le Bravo Zimpoll, qui avait rejoint les Anglais, se disposait à se présenter de leur part au cacique en qualité de parlementaire, quand le bruit d'une arme à feu retentit.

Lambert, d'un coup de pistolet, venait de se débarrasser d'un indigène qui le retenait captif.

En voyant tomber un des leurs, les Charruas cessent d'hésiter; ils poussent leur cri de guerre et s'élancent en avant. Accueillis par une vive fusillade, ils y répondent par une grêle de traits qui s'égarent au milieu de ce nuage de poudre étendu sur leurs adversaires.

Lorsque Selkirk, après quelques détours forcés, arriva à l'endroit du rivage naguère occupé par les

Anglais, ceux-ci venaient de s'embarquer. Il héla le dernier canot, distant seulement de quelques brasses; le canot, après avoir fait un mouvement pour se rapprocher de lui, virant tout à coup de bord, s'éloigna à force de rames.

Placé à découvert entre les Indiens qui se précipitaient vers le rivage en poussant des cris épouvantables, et ses compagnons qui l'abandonnaient à son mauvais destin, il eut un moment l'idée de s'en remettre, quoi qu'il dût advenir, à la générosité des Charruas; mais un homme de l'équipage, attardé comme lui, venait de tomber entre leurs mains, et Selkirk les vit le massacrer impitoyablement.



CHAPITRE X.

Souvenirs du boulevard Bonne-Nouvelle. — Désappointement du capitaine. — Zimpoll le Bravo. — Les chasses-parties. — Prise et saccage de Manta. — Guerre de religion sur le *Cinque-Ports*. — Selkirk et Straddling aux prises. — La pipe cassée. — Journal du bord.

Dans ce dernier chapitre, il est un nom de peuplade indienne que je n'ai point écrit une fois sans être impressionné par un même et pénible souvenir. Il s'agit des *Charruas*.

Certes, la France est parmi toutes les nations une des plus généreuses et des plus hospitalières; elle a ouvert des palais aux rois déchus, des asiles honorables aux proscrits de tous les temps et de tous les pays. Il est arrivé cependant que, parmi ces proscrits, ceux qui ne parlaient pas quelque langue européenne, et dont l'angle facial ou la couleur de la peau témoignaient d'une race d'hommes étran-

gère à la race purement caucasique, ont parfois enduré au sein de ses populations, et sans que nul s'inquiétât d'eux, le martyre le plus atrocement prolongé qu'aient pu jamais supporter des gens de cœur. A l'appui de mon dire, je pourrais citer ces Oneïdas, ces Osages, que nous avons vus lancer leurs flèches contre des perroquets de bois et se trémousser ignoblement sur des tréteaux, le tout pour nous divertir et nous instruire tout à la fois de leurs mœurs et de leurs usages. Ils étaient venus en France volontairement, je veux le croire; mais d'après leur libre volonté ont-ils fait retour dans leur pays à l'époque prescrite par les traités qu'ils avaient dû passer avec ces prétendus *capitaines*, devenus leurs cornacs? De cela je doute. Après plusieurs années de leur séjour en France, à une époque où il n'était plus question d'eux comme objets de curiosité, il m'est arrivé de rencontrer sur un grand chemin, hors de Paris, quelques-uns de ces pauvres Osages. Pâles, amaigris, couverts de haillons, en proie à une affreuse nostalgie qui avait déjà tué leurs autres compagnons, ils erraient alors sans guide, leur honnête capitaine les ayant, selon toute apparence, abandonnés à la charité publique, qu'ils ne pouvaient implorer que par le dépérissement de leurs corps et la profonde douleur empreinte dans leurs regards. Il y avait parmi

eux une femme, une mère, portant un petit enfant dans ses bras ; deux spectres dont la vue faisait frissonner. Si dans l'arsenal si bien fourni de nos lois il n'en existait pas une qui pût les protéger, il me semble que, à défaut de toute autre, la loi de Dieu, la conscience publique y aurait dû suffire.

Mais ce ne sont point les Osages, les Oneïdas, ni les autres peaux-rouges de l'Amérique septentrionale qui m'ont inspiré cette digression, ce sont les Charruas.

Un jour, passant sur le boulevard Bonne-Nouvelle, un des centres de mouvement et de civilisation de la grande cité parisienne, au-dessus d'une espèce de boutique vacante, je vis, appendu, un énorme tableau, un coloriage plutôt qu'une peinture, représentant des Indiens Charruas, hauts de six pieds au moins, tirant de l'arc, agitant leurs massues, ou luttant contre de monstrueux serpents. Je me suis toujours senti assez curieux d'observer les différents types de la race humaine : j'entrai. Les Indiens que je vis là étaient de taille ordinaire, et ne semblaient guère se préoccuper de leurs arcs et de leurs massues, pas plus que de serpents. Étendus sur un parquet humide, dans un état presque de complète immobilité, c'est à peine s'ils daignaient s'apercevoir qu'ils eussent des specta-

teurs. Leur teint était d'un jaune cuivré; leur visage, assez régulier, approchait de l'ovale, et, sauf une ou deux exceptions, ne présentait pas cet épatement de traits si commun parmi les autres peuplades du Pérou ou du Chili. Leurs cheveux étaient noirs et épais; les poils de leur barbe, peu abondants et très-gros, se tenaient si droits, si rigides, qu'ils pouvaient être comparés aux aiguillons du porc-épic; leurs yeux, légèrement bridés à l'angle extérieur, comme ceux de bien d'autres races de l'Amérique méridionale, pouvaient justifier quelque peu l'opinion des savants qui ont prétendu que les premiers habitants de cette partie du Nouveau-Monde étaient descendus des hauts plateaux de la Tartarie.

Un de ces hommes, parqués là comme un troupeau, se dégagea un instant du *poncho* de drap dans lequel il était enveloppé, et releva le front vers nous. Il était jeune encore, et, malgré sa jeunesse, son nez, fortement aquilin, le pli de ses lèvres minces, et surtout l'expression de son regard, lui donnaient un grand air d'autorité et de commandement. Ses jambes et ses bras nus, qui sortaient de dessous le poncho, témoignaient que, tatoué comme les autres de lignes entre-croisées, plus que chez les autres, de nombreuses et récentes cicatrices étaient venues interrompre la régu-

larité du tatouage. Après avoir promené sur nous, spectateurs stupides, ses yeux noirs, pleins de dédain et de fierté, peut-être de colère, il rentra dans son calme et dans son immobilité, qui n'était qu'une protestation contre l'outrageante captivité qu'on leur faisait subir, à lui et à ses compagnons d'infortune.

Non, ces Indiens-là n'étaient pas des Indiens bateleurs, je le certifie; ils étaient les derniers des Charruas, les derniers héros d'un peuple qui, après avoir pendant trois siècles su défendre sa liberté contre l'Espagne conquérante, était venu s'éteindre en Europe, en France, à Paris, au boulevard Bonne-Nouvelle! Le jeune homme au poncho, c'était lui qui avait organisé, soutenu, prolongé la dernière résistance; qui, criblé de blessures, avait reçu tout sanglant les derniers soupirs de sa patrie. Ses vainqueurs, émus de pitié et d'admiration, l'avaient laissé vivre, et comme à ces intrépides Charruas il était interdit de reparaître en Amérique, ils en avaient appelé à la France, à la France dont on leur avait vanté les vertus hospitalières, et, en France, on les avait *montrés pour de l'argent!*

Par malheur, je ne raconte ici ni un roman ni même une histoire douteuse; je raconte les faits tels qu'ils m'ont été certifiés par les gens les plus honorables et les plus dignes de foi.

Las du supplice qui lui était infligé, le jeune chef de ces héros indiens (il se nommait Sénaqué) chargea la faim de mettre un terme à ses tortures, et quand il fut près d'expirer, il recueillit un instant ses forces pour jeter sa malédiction, non sur l'Espagne d'outre-mer, qui n'avait été que son ennemie acharnée, mais sur la France, qui l'avait forcé de mourir dans sa honte!

Et voilà pourquoi, dans mon dernier chapitre, je n'ai pu écrire le nom des Charruas sans que chaque fois la rougeur me montât au front.

Revenons à nos gens du *Cinque-Ports.*

Malgré le triste dénoûment de l'affaire, Straddling, durant le trajet du rivage au navire, ne paraissait pas de trop méchante humeur, et rejetait tous les torts de la journée sur ces misérables sauvages qui n'avaient cherché qu'un prétexte pour piller ses marchandises. Ignorant que John Rick fût pour quelque chose dans les causes du désastre, il se sentait nécessairement porté à l'indulgence envers Lambert, surpris et maltraité par les Indiens (c'était sa croyance), tandis qu'il exécutait ses propres ordres.

« Somme toute, disait-il à ceux qui se tenaient autour de lui dans la chaloupe, nous avons perdu un homme, un seul.... je ne sais qui.... l'appel nous apprendra bientôt son nom.... Quelques-uns

prétendent l'avoir vu massacrer par ces bêtes féroces; la perte d'un homme, c'est fâcheux, sans doute, mais nous emmenons avec nous un prisonnier, ce Zimpoll, qui, par les services qu'il nous rendra, répare le dommage causé par la mort de l'autre, quel qu'il soit, fût-ce même notre chef d'équipage, comme j'ai tout lieu de l'appréhender. »

Après cette singulière oraison funèbre, débitée d'un ton qui dénotait plutôt une satisfaction intérieure qu'un regret profond, il aspira bruyamment une large prise de tabac.

Au même instant, un canot indien, une pirogue, se rapprocha de la chaloupe, et dans cette pirogue il aperçut Selkirk, qui s'en était emparé pour échapper au massacre.

Straddling demeura ébahi; ses sourcils firent leurs grandes évolutions, sa figure se rembrunit sous l'une de ses plus laides grimaces; il ouvrit une bouche demesurée, mais n'articula pas un mot.

De retour au vaisseau, Selkirk, apostrophant l'homme qu'il avait appelé à son aide lors de ce brusque départ des bords de la Loa, lui demanda pourquoi le canot, qui semblait vouloir se rapprocher du rivage à son premier signal, s'en était éloigné si rapidement.

« C'est moi qui ai donné l'ordre du départ, monsieur, lui répondit Straddling en intervenant; pour

le salut d'un seul ; je ne pouvais compromettre celui de tous; d'ailleurs, j'ignorais qui était le retardataire. Heureusement, vous voilà sain et sauf! tant mieux! je m'en réjouis (et son visage restait de glace); mais par les plaies du Christ! je n'espérais guère vous revoir, jeune homme; on m'avait affirmé que celui des nôtres qui était resté sur la plage avait été mis en pièces par ces affreux païens.

— En effet, capitaine, et c'est Zach Sampson, le juif, qui a péri ainsi.

— Zach Sampson! s'écria Straddling, laissant enfin échapper un mouvement de sensibilité.... Quoi! Zach? ce brave marin!... quel malheur!... Le malheur eût été plus grand sans doute si vous.... Je déplore ce qui est arrivé, monsieur; je le déplore, croyez-le bien.... j'en suis désolé.... Ah! pauvre Zach! je le regrette beaucoup!... croyez-le bien! croyez-le bien!... »

Selkirk dut se contenter des témoignages d'un intérêt si clairement exprimé, et il s'en contenta. Il n'était pas encore à même de comprendre jusqu'où avaient été les loyales intentions du capitaine à son égard.

Pendant plusieurs jours sur *le Cinque-Ports*, on ne parla des Indiens de la Loa qu'en assaisonnant chaque parole d'une imprécation à leur adresse. Seul, Selkirk ne mêlait pas sa voix à ce chœur d'a-

nathèmes. Retiré dans sa cabine, il songeait à ces hommes, si heureusement doués au milieu de leur simplicité de mœurs, à leur hospitalité si confiante et si indignement exploitée.

Selon ses idées, avec l'appui de l'Angleterre, les Indiens parviendraient facilement à se reconstituer une nationalité, ne fût-ce que dans une partie centrale de leurs anciennes possessions, jusqu'à ce que, façonnés aux sciences de l'Europe, ils pussent s'emparer d'un point du littoral, et y organiser une marine capable de lutter contre celle de l'Espagne.

Ce rôle de libérateur, de civilisateur, ne lui était pas destiné sans doute : il le comprenait ; ne pouvait-il du moins essayer de celui de précurseur, de missionnaire, et préparer la venue d'un plus puissant, d'un plus digne que lui ?

Mais ce poste, cet emploi déjà si glorieux, serait-il capable de l'occuper tant qu'il ne pourra correspondre avec eux, et leur parler dans leur propre langage ? Pourquoi, lui, Selkirk, n'entreprendrait-il pas d'étudier le *quichua*, cet idiome en usage parmi les indigènes du Pérou et du Chili, et même parmi les Espagnols ? Un hasard tout providentiel ne semble-t-il pas lui en avoir préparé les moyens ? Il a le professeur sous la main. Zimpoll fait maintenant partie de l'équipage du *Cinque-Ports*. Il va le

trouver, et le traité est bientôt conclu entre eux ; un verre de whisky payera chaque leçon.

Plus par violence que par bonne volonté, Zimpoll a consenti à s'associer à la fortune de Straddling, en qualité d'interprète, avec promesse de part. Habitué à une vie errante et aventureuse, il ne s'inquiète guère de ce qui doit lui advenir en compagnie des Anglais. On continue de côtoyer le littoral du Pérou ; un jour ou l'autre, on touchera aux parages de la rivière Saint-Jacques, où restent les siens ; alors il avisera. Cependant l'accueil qui lui est fait sur le bord aurait pu ne le satisfaire qu'à moitié. Les matelots ne l'approchaient qu'avec un certain air de défiance et de circonspection, et paraissaient peu se soucier de son intimité, non à cause de la couleur de sa peau ou des effluves de son cuir américain, mais pour un motif au moins tout aussi grave : Zimpoll était véhémentement soupçonné d'anthropophagie.

Dans les conversations du gaillard d'avant, on se rappelait que c'étaient des Indiens bravos, fixés alors dans le Darien, qui avaient mangé le célèbre flibustier l'Olonnais, et bien d'autres avec lui.

Lorsque, à mots couverts, on parlait à Zimpoll de ses appétits prétendus, celui-ci souriait, faisait un signe négatif de la tête, mais ne paraissait nullement choqué, ce qui accroissait encore les soup-

çons. Quoi qu'il en soit, méritée ou non, sa réputation d'anthropophage, tout en tenant à distance les plus timorés, lui valait à bord une certaine considération relative.

Cependant, à ses autres moyens de faire des bénéfices rapides, Straddling venait d'en ajouter un, emprunté aux anciens flibustiers. Il s'agissait de ce que ceux-ci appelaient une *chasse-partie* (a hunting-match).

Après avoir masqué la vue du navire par un bois ou par une montagne (ce qui n'était pas toujours facile, car les côtes du Pérou, comme celles du Chili, par leur élévation, permettaient aux vigies indigènes de bien surveiller la mer), abordant de nuit quelque crique ignorée, on prenait terre, et la troupe, divisée en deux ou trois bandes, battait le pays. Si, dans quelque plantage isolé, on rencontrait les propriétaires ou les métayers espagnols, on les enlevait, et, afin de contraindre plus sûrement leurs familles à les racheter, à payer leur rançon, plaçant les prisonniers dans une barque rapprochée du rivage, on les frappait à coups de fouet, leurs cris de douleur devant aller au loin remuer la pitié au fond des entrailles de leurs parents ou de leurs amis.

Dans une de ces chasses-parties, Straddling fit la rencontre de quelques esclaves noirs. Ces mal-

heureux, après s'être livrés sans résistance, se plurent à renseigner nos aventuriers sur la petite ville de Manta, située à cinq milles plus loin, et qui, ouverte de tous côtés, avec sa faible population, mélangée d'Espagnols, d'Indiens et de nègres, leur offrait une proie facile. Straddling se laissa tenter par l'idée de jouer au conquérant et surtout de frapper là une contribution de guerre. Réunissant toutes ses forces disponibles, guidé par un des noirs, il se dirigea vers Manta, où il arriva au milieu de la nuit. Les habitants, qu'il avait cru surprendre dans leur sommeil, avaient délogé, emportant sur des charrettes leurs effets les plus précieux. Il ne restait dans la ville que quelques pauvres diables d'Indiens, qui, sans même attendre les vainqueurs, s'étaient déjà déclarés pour eux et commençaient à piller les maisons.

Les Anglais firent main basse sur les pillards et continuèrent l'œuvre avec plus de régularité. Une petite bande se dirigea vers l'église, dont les portes furent enfoncées. Le curé et son sacristain, prosternés devant l'autel, priaient, cierges allumés, pour le salut du troupeau; dans des cages dorées, suspendues aux voûtes, des milliers d'oiseaux de toutes sortes, de toutes couleurs, éveillés par le vacarme du dehors, et prenant la lueur répandue par les cierges pour les premières clartés de l'aurore,

accompagnaient de leurs chants les prières du prêtre et les répons du sacristain. Il en était ainsi alors, peut-être en est-il ainsi encore aujourd'hui, dans toutes les églises du Pérou et du Mexique, décorées d'oiseaux et de fleurs, tout autant que de riches ornements, et où, avec l'encens de l'autel, montaient vers Dieu les chants et les parfums de ses créations les plus gracieuses.

Mais un tel tableau était-il capable de désarmer les violences et la rapacité de bandits hérétiques? Le prêtre et le sacristain furent renversés, le tabernacle forcé; les vases saints, les lampes de vermeil, les chandeliers dorés, les ex-voto ornés de pierreries, tout fut enlevé, empilé pêle-mêle dans des sacs; une grande et sombre figure de Christ agonisant, sculpté en bois d'acajou, décorait la chapelle principale; elle fut abattue à coups de hache; les cages et les oiseaux eux-mêmes tombèrent sous le feu des mousquets; puis, l'église dépouillée de tous ses ornements, par conséquent semblable à une église presbytérienne, quelques-uns, pour compléter le sacrilége, montèrent dans la chaire, et, au milieu du saccage et des vapeurs de la poudre, y entonnèrent un psaume triomphal; après quoi, traînant après eux leur butin et leurs prisonniers, ils regagnèrent la crique où *le Cinque-Ports* se balançait mollement sous une brise tiède du matin.

Selkirk, resté à la garde du vaisseau, n'avait pas fait partie de l'expédition. Au retour de la bande infernale, entendant les vainqueurs eux-mêmes se vanter de leurs exploits de la nuit, il se souvint qu'il était catholique, et allant sur-le-champ trouver le capitaine :

« Monsieur, lui dit-il sans autre préambule, vos gens ont massacré les innocents Indiens de la Loa en dépit de la foi jurée; maintenant ils dévastent les églises et brisent sous la hache les images du Christ. Si vous êtes impuissant à réprimer le mal, il ne peut plus rien y avoir de commun entre eux et moi.

— Qu'est-ce à dire, monsieur? lui demanda Straddling; Dieu me pardonne! c'est une leçon que vous voulez me donner?

— Non, monsieur; c'est un premier avis que bientôt je vous demanderai à être déposé sur la côte. »

Straddling se toucha le front.

« C'est une idée, dit-il; j'y réfléchirai. »

Les choses en restèrent là pour le moment.

Mais Selkirk n'avait pas seul protesté contre les actes de profanation dont l'église de Manta venait d'être le théâtre; le parti catholique comptait sur le navire plusieurs adhérents qui, d'abord tièdes et insoucieux, ayant peut-être eux-mêmes pris part

aux excès commis, finirent cependant par élever la voix à leur tour, et passionner les débats.

On n'entendait plus sur *le Cinque-Ports* que discuter sur l'inviolabilité des églises et de leurs ministres, et comme les discussions n'avaient guère lieu sans être accompagnées de gourmades, quand un de ses coreligionnaires prenait la parole, l'Irlandais catholique John Rick, plus vigoureux qu'éloquent, se chargeait volontiers de l'accompagnement. Il fallait bien rire un peu!

A bord venait de s'allumer une espèce de guerre de religion, où se heurtaient, il est vrai, moins encore les croyances que les animosités personnelles.

Quant à Selkirk, après avoir le premier mis la cloche en branle, toujours taciturne et farouche, il semblait rester sourd à cette grande sonnerie, comme si l'affaire de Manta lui fût devenue indifférente, depuis que par elle il risquait d'entrer en communion d'idées avec quelques-uns de ses compagnons.

Pour faire diversion à tous ces ferments de discorde, Straddling interrompit ses chasses-parties, et ordonna qu'on remît à la voile. Longeant les côtes du Pérou, après quelques captures insignifiantes, il jeta l'ancre devant l'île de Gallo, où il espérait se débarrasser avantageusement de sa cargaison noire.

On faisait face au Popayan.

C'était l'instant qu'attendait Selkirk pour mettre à exécution le projet dont il avait précédemment touché quelques mots à Straddling. Il alla de nouveau le trouver, et, plus maître de lui cette fois, en termes convenables et mesurés, il lui parla d'abord de cette compagnie écossaise, débris de celle de William Paterson, maintenant établie dans le Popayan, et déclara son intention de rejoindre ses compatriotes.

« Si plus tard, ajouta-t-il, je me lasse de la vie de colon, comme je suis las aujourd'hui de la vie de marin, je pourrai facilement, il me semble, par la rivière et le golfe de Darien, gagner la mer du Nord. C'est encore le chemin le plus court pour retourner en Écosse. »

L'honnête forban l'avait, au début, écouté avec ce calme glacial qui lui était habituel ; mais devant cette possibilité, pour Selkirk, de retourner bientôt en Écosse par la mer du Nord, hochant la tête, et avec un sourire de vampire à jeun :

« Vous êtes donc bien pressé de vous marier ? » lui dit-il.

Durant cette longue traversée, c'était le premier mot ayant directement trait à Catherine que Straddling lui eût adressé, et ce mot, Selkirk ne le comprit même pas.

« Je ne songe point à me marier, capitaine ; je

songe avant tout, pour le moment, à vous débarrasser de moi, et à me débarrasser.... des compagnons que vous m'avez donnés.

— Mais si je m'oppose à ce départ, qui ressemble à une désertion?

— Vous y opposer? vous ne le pouvez pas, capitaine.

— Et pourquoi donc, monsieur?

— N'ai-je pas un acte qui me réserve mon libre arbitre?

— De quel acte voulez-vous parler, et quelles sornettes venez-vous me débiter là? »

Le jeune homme pâlit.

« Comment! capitaine, auriez-vous oublié qu'à l'*Isola Desafuera*, lorsque j'étais déjà sur le vaisseau qui devait me transporter en Angleterre, un acte passé entre vous et moi, contre-signé du capitaine général, m'a reconnu le droit de quitter *le Cinque-Ports*, où et quand je le jugerais à propos?

— Je ne sais ce que vous voulez dire, monsieur; vous avez rêvé, vous êtes fou! »

Et Straddling le laissa là stupéfait, éperdu.

Revenu à lui, Selkirk courut à sa cabine, prit le portefeuille où se trouvaient tous ses papiers de famille et de bord. Le portefeuille était à sa place, la serrure qui le fermait n'offrait aucune trace de fracture; cependant l'acte avait disparu.

Il se rappela alors que, un des jours précédents, comme il rentrait, il s'était croisé avec le matelot Lambert, dont il n'avait pu s'expliquer la présence dans cette partie du vaisseau réservée aux officiers seuls. Ne s'étant aperçu d'aucun désordre dans sa chambre, il n'y avait plus pensé.

Furieux, la sueur au front, Selkirk retourna vers le capitaine, qui fumait alors sa pipe sur le tillac, entouré d'une partie de l'équipage à qui il racontait les singulières hallucinations de son chef d'équipage.

Essayant encore, mais vainement, de modérer son émotion :

« Monsieur, lui dit-il, le visage enflammé, la voix haletante, l'acte qui certifiait mon droit m'a été volé.... par qui?... ou par l'ordre de qui?... je vous le laisse à deviner!... »

Straddling continua de fumer, semblant ne pas faire plus attention à lui qu'à un moucheron qui aurait bourdonné à ses oreilles.

« Capitaine, reprit le jeune marin en élevant la voix, un jour ou l'autre nous rentrerons en Angleterre, où, si je ne puis obtenir la justice, qu'on n'accorde guère chez nous qu'aux riches et aux puissants, je trouverai moyen peut-être de démasquer...!

— Vous menacez, monsieur? interrompit Strad-

dling en lâchant une bouffée de tabac, et sans se départir de sa froideur d'emprunt : prenez-y garde !

— Je veux partir!... je le veux à tout prix!... entendez-vous ? poursuivit Selkirk avec plus de véhémence ; si vous refusez de souscrire à ma juste réclamation, je le jure par Dieu, je saurai me passer de votre consentement ! Le vaisseau fût-il à vingt milles de la côte, et dussé-je vingt fois périr en route, je partirai!... C'est mon droit, comme l'atteste ce traité signé par vous !

— Si ce traité a jamais existé, monsieur, lui répondit Straddling, affectant la modération la plus parfaite, à défaut du titre, que vous prétendez vous avoir été soustrait, je ne sais comment, du moins invoquez un témoignage.... celui que vous voudrez.... Mais il est impossible, absolument impossible, que, par exception, et contre toutes les lois maritimes, vous ayez été en possession d'un privilége aussi exorbitant, sans que des témoins soient intervenus pour donner à l'acte une sanction légale, et à vous-même une garantie. N'est-il pas vrai, messieurs ? ajouta-t-il en se tournant vers ceux qui l'entouraient et qui, tous, firent un signe d'assentiment. Ces témoins, nommez-les, qu'ils se présentent !

— Mais vous savez bien qu'ils ne se présenteront pas, lui cria Selkirk, puisque le seul dont la signa-

ture ait garanti la vôtre, qui avait si grand besoin de l'être, c'est le capitaine Dampier!... Ah! s'il était encore là!... »

Et lisant l'incrédulité sur tous les visages, Selkirk, retombant tout à coup dans un des noirs abîmes de sa pensée, se dit en lui-même que si Dampier était là, peut-être, ainsi que son digne compagnon, mentirait-il à son honneur, à sa parole comme à sa signature.

« Écoutez-moi, jeune homme, reprit Straddling, je veux rester bon et patient vis-à-vis de vous, comme je l'ai toujours été. Je ne vous accuse point d'ingratitude, mais d'erreur, d'oubli, de vertige. Le soleil du tropique joue parfois de vilains tours aux cerveaux malades et faciles à l'exaltation comme est le vôtre; il fait naître des mirages à l'intérieur, des songes qu'on prend pour des réalités! Tel est votre cas, monsieur Selkirk, je n'en peux pas douter un instant; sans cela vous seriez, au premier chef, coupable envers moi d'irrévérence et d'odieuses suppositions. Comprenez-moi bien : si cet acte avait jamais existé, pour ma part je n'aurais pas manqué d'en instruire d'abord M. Georges O'Mill, l'agent de nos actionnaires, à qui il est de mon devoir de rendre un compte exact de tous les engagements que je puis contracter, ensuite, mon lieutenant, M. Davis, qui, appelé à me succéder dans le

commandement du navire, si malheur m'arrivait, ne devrait point ignorer un fait dont, plus tard, il pourrait avoir à supporter la responsabilité. Eh bien! que ces messieurs déclarent si jamais je leur en ai dit un mot. »

Les deux interpellés répondirent par un geste négatif.

« Maintenant, poursuivit l'astucieux personnage, laissant tomber chaque mot, chaque phrase, avec la monotone régularité de la goutte d'eau dans une clepsydre, à votre tour, monsieur Selkirk, de nous venir en aide! Si les choses se sont passées comme vous le prétendez, vous avez dû indubitablement en parler à quelqu'un de l'équipage, soit à l'un, soit à l'autre. Vous n'aviez pas de motifs pour tenir secret un droit que vous étiez décidé à faire valoir. Eh bien! ce quelqu'un, fût-ce Reynold, le cuisinier, citez-le devant nous, nous admettrons son témoignage, et ces messieurs l'apprécieront. »

Même ce témoignage verbal dont il voulait bien se contenter, faute de mieux, le malheureux était dans l'impossibilité de l'invoquer. A qui aurait-il parlé de ce traité qui ne pouvait intéresser que lui? Depuis bien des années avait-il été une fois en passe de se livrer à des épanchements confidentiels? Il avait toujours vécu seul.

Et pendant que Selkirk restait interdit devant lui,

Straddling, les bras croisés, tournant un œil railleur et cruel vers sa victime, savourait doucement, à petit bruit, une de ces âcres voluptés des méchantes âmes, celle de voir son ennemi, son rival, se débattre vainement au milieu des impuissances et des stérilités de sa bonne cause et de son bon droit. Mais bientôt irrité et mis hors de lui par cette même impuissance, après être resté morne et silencieux comme si l'éloquence traînante, froide et verbeuse de Straddling l'avait momentanément engourdi, Selkirk se rapprocha de celui-ci, et d'une voix sourde et concentrée :

« Capitaine, reprit-il, que sert d'en appeler aux autres, lorsque seuls, tous deux, ici, nous savons à quoi nous en tenir? Répondez par un mot : sur votre honneur, sur votre conscience, cet acte qui me laissait maître de disposer de ma liberté, a-t-il été conclu entre vous et moi, oui ou non?

— Non, dit Straddling sans changer de couleur.

— Vous en avez menti! » lui cria Selkirk, les poings serrés, son visage presque contre le sien; et sous un geste de mépris il fit tomber la pipe que le corsaire tenait encore entre ses dents.

Le commandant du *Cinque-Ports* fronça les sourcils; mais sous ces mêmes sourcils violemment hérissés, ce fut un éclair de joie plutôt que de colère

qui brilla dans ses yeux. Gardant sa contenance impassible, il ordonna qu'on allât lui chercher le journal du bord, et quand il lui eut été remis, sous sa dictée, faite à haute voix, le steward Georges O'Mill, dont la main tremblait d'émotion, y inscrivit la note suivante :

« Cejourd'hui, 4 août 1704, en atterrage entre « l'île *del Gallo* et les côtes du Popayan, le nommé « Alexander Selkirk, maître sur le navire, s'étant « mis en rébellion contre nous jusqu'à nous accuser « de déloyauté et de mensonge, ayant même osé « nous porter la main au visage, nous lui avons « retiré son titre et son emploi. En cas de réci- « dive, nous le ferons pendre à la vergue du grand « mât. »

« Cette fois, je signe, et bien réellement, » dit Straddling.

A partir de ce jour, le rebelle, dépouillé des insignes de son grade, se vit contraint de servir sur *le Cinque-Ports* en qualité de simple matelot, et ses subordonnés d'hier, ses égaux d'aujourd'hui, lui firent expier durement l'autorité qu'il avait exercée sur eux.

Soumis aux travaux les plus rudes et les plus humiliants, il voulut d'abord réclamer et résister; par ordre de Straddling, il en eut pour une heure

de pilori, en plein soleil, après quoi neuf coups de corde lui ensanglantèrent les épaules.

Le soir de ce même jour (et ce ne fut pas là une de ses moindres souffrances), au gaillard d'avant, le matelot Lambert, surnommé *Gin*, vu son goût pour la liqueur de ce nom, l'homme le plus dépravé, le mieux pourvu des instincts de la bête féroce, et qui avait été chargé de lui administrer la correction du pilori et de la garcette, lui disait en feignant de s'apitoyer sur son sort :

« Cher ami, Zach Sampson, le juif, était mon camarade de bord ; les Charruas me l'ont tué ; voulez-vous le remplacer? Il me semble vraiment que nous avons été créés l'un pour l'autre. »

Selkirk ne lui répondit que par un regard de mépris et d'indignation.



CHAPITRE XI.

Tentatives faites en faveur de Selkirk. — Sur la banquette du tillac. — Grande surprise à bord. — La pointe de Garrachine. — Les trois montres. — Une forêt vierge.

Possédé d'une seule et unique pensée, celle de quitter le vaisseau sur lequel on prétendait le retenir de force, Selkirk ne songeait qu'aux moyens qui pourraient favoriser son évasion ; mais ces moyens existaient-ils? Un vaisseau est peut-être la plus sûre des prisons, et les Latude de mer sont rares.

Si, pour une expédition, ou pour renouveler la provision d'eau, on touchait à quelque point de la côte, il restait à bord, où John Rick et Lambert lui avaient été donnés pour surveillants ; l'approche des barques lui était interdite, et le fossé qui le séparait de la liberté, c'était l'Océan.

Absorbé dans ses préoccupations incessantes, il

n'était plus qu'une machine se mouvant à la voix des chefs. Chez lui, ce qu'on prenait pour résignation et bon vouloir n'était que l'apathique condescendance du corps qui se soumettait passivement à tout pour ne point déranger les calculs de l'esprit. La résistance aux ordres, souvent injustes et humiliants, qui lui étaient donnés, les objections à faire, le débat, la lutte, l'auraient trop longuement distrait de ses projets de délivrance. A la fin, désarmés par cette soumission apparente, voyant ce même homme, qu'ils avaient jugé hargneux et indisciplinable, donner si bien à tous l'exemple de l'obéissance, quelques officiers, le lieutenant Davis, Van-Hysem, le hollandais, et quelques autres se sentirent pris d'intérêt et de pitié pour lui, et le lui firent savoir. Ils représentèrent ensuite au capitaine que, quels qu'eussent été les torts de son ancien chef d'équipage, il serait peut-être d'une sage politique d'en adoucir le châtiment.... Mais Straddling, sans leur répondre, haussa les épaules; à peu près du reste ce qu'avait fait Selkirk quand ils lui avaient témoigné de leurs bonnes intentions à son égard.

Renfermé en lui-même, sombre et muet devant tous, à Zimpoll seul il adressait volontairement la parole, le plus souvent en langue péruvienne, dans laquelle il commençait à pouvoir s'entretenir avec lui assez couramment. Si Selkirk eût pu connaître

l'amitié, Zimpoll fût devenu son ami. Il était Indien; il ressentait comme lui une aversion profonde pour Straddling; car ce dernier, en passant devant la rivière Saint-Jacques, avait refusé de rendre Zimpoll à son pays et aux siens. Rapproché du Bravo par cette haine, commune à tous deux, Selkirk croyait l'être par un sentiment sympathique, et supportait sans trop de déplaisir la société de celui-ci.

Mais quand il était parvenu à s'isoler de tous, même de Zimpoll, oh! combien il se sentait soulagé, plus à l'aise, presque résigné à son sort! il était seul! En compagnie de sa pipe, les yeux attachés sur le sillage du vaisseau, il se créait un monde à lui; il refondait la société tout entière, ou plutôt il l'annihilait. Les constitutions, les lois, n'étaient que des inventions de la force oppressive pour comprimer les droits naturels; les progrès matériels eux-mêmes, quel bien-être avaient-ils donc apporté à l'humanité, puisque, pour les hommes, le bonheur n'existait que là où la civilisation n'avait pas encoré pénétré? Les sciences empoisonnées de l'Europe, il ne les souhaitait plus pour ses chers Indiens; il n'aspirait qu'à aller vivre de leur vie.... Puis il en revenait à ses projets de fuite; mais la fuite lui était-elle nécessaire pour redevenir livre? On cinglait vers les parages de Panama, où l'escadre de l'amiral Greydon devait se

trouver encore. Straddling ne pouvait échapper à la visite des vaisseaux anglais; il aurait un bon compte à régler avec l'amiral, qui le prendrait, lui, Selkirk, sous sa protection.... et alors.... alors....

Tandis que sur la banquette du tillac il s'abandonnait ainsi à ses rêves, parfois un petit sifflement se faisait entendre derrière la proue; quelque chose, bondissant de l'éperon du navire, glissait rapidement sur le mât de beaupré : c'était Marimonda. Après avoir fait vaciller légèrement le pont de cordes suspendu à la misaine, elle se laissait choir tout à coup près du rêveur, et l'abordait avec des gestes caressants.

Depuis quelque temps, Marimonda paraissait avoir pris Selkirk en affection; était-ce depuis qu'elle le voyait ainsi triste et malheureux? Qui sait?

Selkirk la repoussait; elle allait se tapir sous l'étambot de la dunette : mais quelques minutes ne s'étaient pas écoulées qu'il la retrouvait devant lui immobile, dolente, dans une attitude rêveuse aussi, comme si elle eût partagé toutes les impressions qu'il ressentait; elle reproduisait ses gestes, ses mouvements, levait en même temps que lui ses yeux vers le ciel, ou, comme lui encore, les tenait fixés sur la mer.

Distrait malgré lui, irrité, furieux, Selkirk s'éloignait en menaçant du poing le maudit sapajou

qui venait d'interrompre ses utopies ou de faire envoler ses rêves.

Vers le milieu de septembre, *le Cinque-Ports* entra dans la baie de Panama. L'escadre de l'amiral Greydon l'avait déjà quittée depuis quelques semaines. A cette nouvelle, le captif de Straddling sentit son dernier espoir s'évanouir.

Cependant deux jours après, quoique le vaisseau fût amarré à trois milles de la pointe de Garrachine, en face du golfe de Saint-Michel, quoique les canots et la barque fussent encore suspendus à leur place habituelle, lorsque Lambert et John Rick cherchèrent des yeux celui-là dont la garde leur avait été confiée, ils ne le trouvèrent plus.

Ils interrogèrent les hommes du quart ; personne ne l'avait vu. Leurs recherches, longtemps prolongées, restèrent vaines. L'Indien Bravo, qui semblait être son inséparable, pouvait seul renseigner sur ce qu'il était devenu. Il fut mandé près du capitaine ; puis une grande clameur s'éleva de la poupe à la proue du bâtiment ; Zimpoll et Selkirk avaient déserté *le Cinque-Ports*.

Par la nuit noire, à l'heure où la mer poussait au rivage, nos deux conspirateurs, se laissant glisser le long du câble de l'ancre, s'étaient, à tout risque, livrés au flot, qui semblait hurler après

eux pour les engloutir. Pendant cette longue et rude traversée, Selkirk avait senti défaillir ses forces; la vague l'emportait dans une de ses spirales, quand Zimpoll, nageur infatigable comme tous ceux de sa race, le saisissant par sa ceinture trésorière, l'avait arraché à l'abîme. Tous deux étaient enfin parvenus à gagner la pointe de Garrachine, non sans quelques contusions et quelques écorchures, mais sains et saufs néanmoins.

Zimpoll connaissait les lieux, et, en qualité d'Indien soumis, n'avait rien à craindre d'une rencontre; il laissa son compagnon se cacher d'abord prudemment sous un fourré, une jungle située à mi-côte, et courut au village le plus proche, certain d'y trouver les portes ouvertes plutôt qu'à l'heure de midi, où la chaleur rend toute habitation close et silencieuse. Là il se procura un poncho, un chapeau de paille, un long chapelet de grains rouges et de grains noirs entremêlés. Grâce à ces trois ornements de rigueur, l'Écossais pouvait se faire passer pour un colon du Popayan, voyageant pour ses affaires.

Cependant le Popayan n'était plus le but auquel visait Selkirk. Si près de la rivière de Darien, il voulait par elle atteindre la mer du Nord, et rejoindre les vaisseaux anglais qui devaient croiser vers le golfe.

Tout en procédant à sa nouvelle toilette, il fit part au Bravo de l'itinéraire qu'il comptait suivre. Celui-ci releva l'oreille, et après réflexion :

« Cela devait être, dit-il; deux oiseaux de plumage différent ne volent pas longtemps du même côté.

— Eh bien, ne nous séparons pas encore, Zimpoll, lui dit Selkirk ; servez-moi de guide ; je saurai reconnaître ce service, ainsi que tous ceux que déjà vous m'avez rendus.

— Si jamais Zimpoll devient riche, il ne le devra qu'à lui-même, répondit l'Indien, en agitant son œil noir de droite à gauche, sans songer à donner à sa noble sentence l'appui d'une pose théâtrale. De quoi donc a-t-il besoin, Zimpoll ? » ajouta-t-il, en montrant une gourde qu'il avait eu soin de faire remplir d'eau-de-vie de mezcalt, à ce même bourg où il avait acheté le poncho.

Il en but une gorgée et passa la gourde à Selkirk, lequel ne manqua pas d'y faire honneur à son tour, car la traversée du vaisseau à la plage l'avait glacé et engourdi.

« Comprenez-moi bien, camarade, reprit ce dernier, touché de la générosité sans faste du Bravo; si vous consentez à m'accompagner jusqu'au delà de la Cordillière, je compte vous laisser, non comme récompense, mais comme gage de mes

bons sentiments pour vous, ma montre, qui a été portée autrefois par mon bienfaiteur, le laird Mac-Yvon. »

Et il tira de son gousset une belle montre en or, large et épaisse, à double fermeture et rehaussée d'un chiffre en émail. Zimpoll la lui prit des mains, la fit briller aux premières clartés du jour, qui déjà cerclaient de pourpre les flots lointains du Pacifique, et, après l'avoir examinée quelque temps avec plus de curiosité que de convoitise, il la rapprocha de son oreille.

« Elle est morte, dit-il, la grande eau l'a tuée. » La rendant ensuite à Selkirk : « Voyons si les miennes sont mortes aussi.

— Comment! les vôtres? »

Un rire muet, qui sembla lui fendre la bouche d'une oreille à l'autre, contracta la face du Bravo.

« Oh! Zimpoll n'a pas quitté la maison volante sans s'adjuger ce qui lui était dû; ils ne lui ont point donné sa part; il se l'est faite. »

Il avait tiré de dessous son pagne un sac de peau de cerf; il le vida sur le tertre qui leur servait alors de siége, et trois montres d'argent, quelques bourses, les unes de cuir, les autres de soie, en tombèrent. Les montres, l'Indien n'avait eu que la peine de les décrocher de la poutre aux hamacs; pour les bourses, il avait dû fouiller les poches.

Selkirk commençait à mettre en doute les vertus désintéressées de son compagnon olivâtre.

Tandis que celui-ci, la figure de nouveau épanouie sous son rire silencieux, éventrait les bourses pour prendre une connaissance exacte du résultat de ses rapines.

« J'attends votre réponse, maître Zimpoll, reprit Selkirk, cette fois avec un ton d'impatience et même de dédain. Si vous êtes déjà si bien pourvu de montres, que la mienne n'ait rien qui vous tente, je puis vous récompenser d'une autre façon.

— Je sais.... je sais.... la ceinture est bien garnie. » Et lisant la défiance autant que l'étonnement sur les traits du marin, le Bravo se hâta d'ajouter : « N'est-ce pas par votre ceinture qu'il vous a soutenu, Zimpoll, quand vous plongiez à mi-route? Mais il vous l'a déjà dit, s'il lève de force l'impôt sur les méchants, Zimpoll n'exige rien de ses amis.... *Sir Alexander*, je serai près de vous jusqu'à votre dernière halte. »

Selkirk ne savait plus que penser de lui.

« Eh bien! en marche! » dit-il.

Mais Zimpoll, au lieu de se lever, venait de s'aplatir subitement sur le sol, avec un mouvement de terreur.

De la jungle où ils se tenaient, on voyait distincte-

ment, sous les premières clartés du soleil, ce navire que tous deux avaient déserté.

Sur le pont du *Cinque-Ports*, tous les gens de l'équipage allaient et venaient en grande agitation; le vent, qui, à cette époque de la journée, semble naître en même temps que la lumière, leur apportait des cris confus et des malédictions qui ne pouvaient manquer d'être à leur adresse. Le Bravo, par une habitude de défiance ou une aptitude de race, pouvait, mieux que son compagnon, distinguer les objets, malgré leur éloignement; il vit les longues-vues braquées de leur côté; il distingua même, dans le canot, déjà mis à la mer, des hommes armés de carabines, et, parmi eux, il affirma reconnaître John-Rick à sa haute taille, à sa tournure dégingandée; puis Lambert, puis quelques autres.

« Le rivage est désert; ils peuvent y aborder sans danger; bientôt ils seront sur nos traces, murmura Selkirk en tressaillant.

— Le grand Être a donné à l'Indien la ruse pour résister à la force, répliqua le tatoueur, déja rentré dans son calme habituel; mais il n'y a pas un moment à perdre. »

Une seule route, ouverte vers les montagnes, pouvait favoriser leur fuite. Par malheur pour eux, le vent de la mer en ayant effacé tout vestige, elle

offrait comme un cadre de sable parfaitement uni, où l'empreinte de chacun de leurs pas ne pouvait manquer de les dénoncer à leurs poursuivants.

Prudemment conseillé par le Bravo, Selkirk retira ses souliers, et, le pied nu, marcha droit devant lui, tandis que Zimpoll cheminait en arrière, le visage tourné vers la rive dont il s'éloignait. Quiconque eût observé leurs traces n'aurait pu y deviner que le double itinéraire de deux voyageurs qui, partis d'un point opposé, s'étaient croisés en chemin. Dans certains endroits, le pied de l'un s'imprimait en sens inverse sur le pied de l'autre. Plus tard, Zimpoll songea que son stratagème, tout ingénieux qu'il pouvait être, devait à la longue retarder leur marche; après avoir, toujours cheminant en arrière, perdu ses pas dans un fourré, en un clin d'œil il s'improvisa des sandales, grâce à un emprunt fait à son sac de peau de cerf; quelques cordelettes avaient suffi comme attaches.

Maintenant un troisième voyageur, chaussé de grossières espadrilles, semblait avoir imprimé la trace de son passage sur la route sablonneuse; mais l'Indien, au pied toujours facile à reconnaître à l'écartement de l'orteil, aussi bien que le marin écossais, aux fortes semelles armées de clous, il fallait les chercher ailleurs.

Ils marchèrent pendant trois longues heures, pre-

nant encore mille autres précautions ; mais, depuis quelque temps, Selkirk ne s'avançait plus qu'avec de pénibles efforts ; ses pieds étaient déchirés et saignants : ne pouvant suivre le pas rapide de son compagnon, il se laissa tomber sur la terre et l'appela pour lui faire part de son impuissance. Zimpoll était déjà loin. Selkirk l'aperçut, toujours courant, qui escaladait une colline, puis s'effaçait derrière un massif de chênes et de lataniers, jeté en avant d'une épaisse forêt ; il entendit ensuite un cri étrange, suivi d'un sifflement aigu, plusieurs fois répété, auxquels un autre cri et d'autres sifflements répondirent dans le lointain. Il ne savait que penser et de l'absence de Zimpoll et de ces signaux échangés, lorsqu'il vit l'Indien reparaître à ses côtés.

« D'où venez-vous donc, camarade ? J'ai cru que vous alliez m'abandonner, et que, par les routes de cette forêt, vous songiez à regagner le Popayan et la rivière Saint-Jacques.

— Cette forêt n'a pas de routes, dit Zimpoll : c'est une bonne et loyale forêt, qui ne s'est pas ouverte encore devant les défricheurs d'Espagne.

— Mais alors à qui vous adressiez-vous par ces cris, par ces sifflements, et qui vous a répondu ?

— Ce sont des amis, des vrais amis sur lesquels on peut compter pour un gîte. *My dear Alexander*

a besoin de repos ; il se reposera plus sûrement et plus fraîchement sous leur *jacal* de bambous et à claire-voie que derrière les murs d'une hacienda.

— C'est une rude tâche que je vous ai imposée là, Zimpoll, car dès notre première étape je me sens déjà aux trois quarts vaincu par la fatigue.

— Oui, oui, bon marin, mauvais marcheur, dit le Bravo ; mais quand le petit poulet ne peut plus marcher, le petit poulet monte sur le dos de sa mère; il avait prévu le cas, Zimpoll, et c'est pour cela qu'il a été avertir ses amis de la forêt, qui sont des Indiens *cargadores*. Ils vous transporteront à dos, sur un bon siége étoupé, aussi bien que le pourraient faire les *cholos* de Panama et de Porto-Bello. Du courage ! nous n'avons plus loin à aller pour les rejoindre. »

Tout en parlant, Zimpoll avait frotté de quelques gouttes de son eau-de-vie de mezcalt les pieds endoloris de l'Écossais; il lui céda ensuite ses propres espadrilles de peau de cerf, qu'il eut soin de garnir d'une couche de mousse pour lui éviter le contact des cailloux; puis, après l'avoir aidé à se relever, il lui offrit son bras, comme soutien durant la route.

Devant ces touchants témoignages d'affection et de dévouement, Selkirk se sentait ému. Cet homme qu'il accusait d'égoïsme et de rapacité, dans cette

même journée, il lui a sauvé la vie ; il lui sert de guide dans un voyage, non sans périls, qu'il n'a, personnellement, aucun intérêt à entreprendre; et maintenant il le comble de soins, il l'entoure de toutes les prévenances, de toute la sollicitude d'un véritable ami; Zimpoll est un Indien et il se montre digne de ce nom. Qui sait si, durant la route qu'ils poursuivirent alors, le misanthrope Selkirk, appuyé sur le bras de l'honnête tatoueur, n'échangea pas avec lui contre un *my friend Alexander* un *my friend Zimpoll?*

Après avoir péniblement et en silence gravi une partie de la montagne :

« Pourquoi vos amis les *cargadores* ne se montrent-ils pas? dit-il à Zimpoll; leur chaise étoupée m'aurait été d'un bon secours pour abréger la route.

— Les amis de Zimpoll sont des Indiens *Moustiques* (Mosquitos), lui répondit le Bravo. A cette époque de l'année, chassés de leur pays par les insectes dont ils portent le nom, ils sont venus se réfugier dans la forêt que la cognée espagnole n'a pas encore éclaircie, préférant y lutter, s'il le faut, contre le jaguar et les grands serpents que contre leurs innombrables ennemis bourdonnants, qui de leurs corps ne font qu'une plaie.

— Mais, pour se tenir ainsi cachés au milieu des

bois, ont-ils donc peur des Espagnols aussi bien que des moustiques ?

— Chut ! fit le Bravo, en posant son doigt sur ses lèvres ; les amis de Zimpoll sont restés des Indiens libres, comme les Araucans, comme les Charruas que vous aimez tant ; si on connaissait leur retraite, l'inquisiteur de Mexico voudrait en faire des chrétiens ; on les soumettrait à l'impôt, peut-être au travail dans les mines. Le Mosquito aime le soleil et la liberté.

— Je ne vous comprends plus, camarade, reprit Selkirk ; si vos Mosquitos redoutent la rencontre des Espagnols, il me semble que je ne puis guère compter sur leur aide pour être transporté à travers le pays jusqu'à la rivière de Darien. »

A cette objection, les oreilles du Bravo se redressèrent ; et ce n'est qu'après un moment d'hésitation qu'il répondit :

« Si le Mosquito se tient à l'écart des villes du Panama, c'est qu'il veut conserver les usages de ses pères ; mais une fois en route, bien adroit serait celui-là qui le reconnaîtrait, car il porte le chapelet, sait au besoin faire le signe de croix de la main droite aussi bien que de la main gauche ; et la couleur de sa peau n'est-elle pas la même que celle d'un Indien soumis ? »

Selkirk n'avait plus rien à objecter. Cependant,

quoique sa confiance en son guide fût revenue aussi complète que jamais, il ne pouvait se défendre d'un certain effroi à l'idée de s'engager dans ces sombres forêts, où nul chemin n'était tracé, où chaque pas pouvait lui offrir un obstacle à vaincre, à lui déjà épuisé de forces. Il lui semblait que sous ces dômes séculaires, qui ne lui apparaissaient alors que comme une masse noirâtre, la lumière du jour allait lui manquer tout à coup, et il en avait besoin pour ne pas laisser tomber son reste de courage; il pressentait vaguement de sérieux dangers à courir, des dangers qui menaçaient sa vie, et, chose étrange, dans cette idée de périls à affronter, il ne songeait ni aux jaguars ni aux grands serpents.

Rougissant bientôt de l'importance attachée par lui à des pressentiments que rien ne justifiait, il accéléra sa marche douloureuse, pour atteindre à la forêt, véritable forêt vierge, où les arbres, les lianes, les ronces se croisaient, s'enroulaient les uns dans les autres comme une chevelure en désordre.

Mais Zimpoll connaissait les mystères de cette topographie sauvage. Après avoir, non sans peine, frayé une route devant les pas de Selkirk, il entra dans un fourré de sassafras et de hautes fougères, où celui-ci le suivit encore. Bientôt, tous deux sem-

blèrent disparaître sous terre, comme si quelqu'ancien dieu mexicain, à qui la garde de ces forêts avait été confiée, eût soudainement ouvert une chausse-trape sous leurs pieds. Ils avaient touché le fond d'un ravin, depuis longtemps creusé par des courants d'eau, et qui, de ce côté, se trouvait masqué par les basses branches d'un énorme dragonnier. Alors rien n'obstrua plus leur marche, sinon quelques racines qui saillissaient du sol. Couverts par un feuillage épais, arrondi en arceau sur leur tête, ils marchèrent quelque temps courbés en deux, et dans une obscurité profonde; puis, peu à peu, la lumière reparut. Une grande clairière venait de s'ouvrir devant eux. Sur un emplacement soigneusement défriché, on y voyait une culture de patates, de melons, de topinambours, de pommes de terre, de maïs; un couple de lamas y paissait un champ d'herbes. Dans un coin de la clairière s'élevait un vaste hangar fermé, aux trois quarts de sa hauteur, par des murs de terre et de gazon soutenus par de fortes tiges de bambous, et surmonté d'un léger treillis de branches, qui permettait à l'air et à la lumière de pénétrer à l'intérieur.

C'était le carbet des Indiens Mosquitos.

CHAPITRE XII.

Une famille d'Indiens Mosquitos. — Le vieillard aux trois yeux. — La jeune fille au trogon-couroucou. — Hospitalité. — Mamma! — Ce que Selkirk vit à travers une fissure du carbet, et ce qu'il entendit. — La protection d'un enfant. — Les Cargadores.

Quatre hommes, jeunes et de taille moyenne, le visage arrondi, le nez gros; un vieillard au regard fixe et perçant, aux dents éclatantes de blancheur; deux femmes et un enfant, étaient les hôtes du carbet ou jacal des Indiens libres. En dépit de la forme sphérique de leur visage, tous étaient d'une maigreur effrayante; de longs cheveux noirs et rudes leur pendaient sur les épaules; leur teint, d'un jaune terreux, se ravivait seulement sous le tatouage dont Zimpoll ou ses confrères dans l'art de la peinture sur peau humaine les avaient décorés avec un luxe inouï de rouge, de bleu et d'autres

couleurs vives et tranchantes. A l'opposé des Indiens de la Loa, sur le corps, aussi bien que sur la face de ceux-ci, se trouvaient représentés des animaux en même temps que des plantes.

Une des femmes portait sur chacune de ses joues osseuses, aux pommettes proéminentes, un oiseau qui, les ailes à demi éployées, le bec entr'ouvert, le cou tendu, semblait menacer de mordre et de déchirer le nez de cette disgracieuse créature, lequel nez du reste, par son épatement exagéré, avait l'air d'aller de lui-même au-devant du coup de bec. Des coquillages, des scarabées, de petits serpents rampaient, glissaient, couraient le long de sa poitrine et de ses membres, sur des rameaux en fleur. Faute de mieux, elle eût pu servir d'atlas colorié pour les produits naturels du Darien. L'autre femme, plus jeune, moins surchargée de peintures, était vêtue d'une longue robe sans manches, dont les fibres de l'aloès-pita, ou l'écorce du mûrier-papyrus, avaient fourni l'étoffe.

Quant au vieillard, l'art du tatoueur, par une fantaisie singulière, peut-être dans un sens emblématique, avait reproduit sur son front un œil immense, à la prunelle sanglante, qui donnait à ce chef de la famille un aspect terrifiant. Lorsqu'il vous regardait, on pouvait croire que trois yeux s'ouvraient à la fois sur vous; venait-il à fermer

les paupières, il rappelait aussitôt le Polyphème d'Homère. Seul, l'enfant n'avait subi aucun genre d'illustration; aussi, au milieu de ces monstres, on l'eût volontiers trouvé gracieux et joli, en dépit de sa peau tannée et de ses petits yeux méchants.

Le carbet, dont il était difficile de distinguer l'ameublement au milieu des amas de paille et d'épis de maïs qui encombraient le sol, avait pour ornements sur ses murailles de terre cinq grands arcs, autant de carquois de cuir, des panneaux ou filets pour prendre le gibier, et une sorte d'étui plat d'où sortaient des manches de couteaux *machètes*. Une table basse, faite de bambous, des nattes, un paquet de cordes, un chaudron, une hache de fer, complétaient le mobilier.

Lorsque Selkirk, précédé de Zimpoll, entra dans le jacal, parmi les jeunes hommes, les uns confectionnaient des filets de chasse, les autres des flèches, qu'ils armaient de pointes acérées au moyen d'un petit morceau de fer, d'un petit fragment de silex, ou même d'un éclat d'os de quelque animal. Les femmes, l'aînée surtout, s'occupaient d'ouvrages de vannerie; la plus jeune, s'interrompant à chaque instant pour attraper des mouches, les donnait à manger à un trogon couroucou, affreux oiseau à l'air stupide, au plumage ébouriffé, et qu'elle semblait entourer de tendres soins et presque de

respect. Le trogon, grand destructeur de moustiques, est, à ce titre, vénéré par les Mosquitos, tout autant que l'ibis, destructeur de sauterelles, l'était par les anciens Égyptiens. Celui-ci, qui n'avait pas encore atteint l'âge où il aurait pu voler librement, s'était brisé l'aile en tombant de son nid; de là les soins que lui prodiguait la jeune fille. En guise de bandage, elle l'avait enveloppé dans une feuille de maïs, et le tenait constamment sur ses genoux, ce qui témoignait du moins de l'excellent cœur de ce laideron mosquito.

Le vieillard aux trois yeux, seul en plein repos, et dans toute la majesté d'un patriarche indien, étendu sur une natte, avec une botte de paille pour coussin, fumait, et, selon l'habitude d'un grand nombre de tribus américaines, il aspirait la fumée par la narine, et la rendait par la bouche.

A la vue de Zimpoll, toute la famille se leva et l'accueillit avec des démonstrations de joie, mais pas un ne sembla faire attention à l'étranger qui l'accompagnait; pas un, même par un mouvement imperceptible, ne lui envoya le plus léger signe de bienvenue.

Peu rassuré devant un pareil accueil, embarrassé de la contenance qu'il devait prendre, le fugitif du *Cinque-Ports* s'assit tristement, sans y être invité, sur un tronçon d'arbre jeté là pour servir de siége

ou de billot; et voyant à son côté l'enfant qui le regardait d'un air à la fois inquiet et hargneux, dans son besoin de se donner un maintien, il fit un mouvement pour l'attirer à lui. Saisi d'effroi, l'enfant recula et se jeta dans les bras de la femme si richement tatouée, en criant : « Mamma! »

Mamma!... maman! ce mot qui se retrouve dans toutes les langues de l'univers, aussi bien dans les nombreux dialectes des sauvages de l'Amérique que dans ceux de l'Europe civilisée; ce mot si doux, si saint, le premier que tous nous ayons bégayé; ce mot qui, dans notre enfance, nous inspire tant de confiance et de force, plus tard tant de regrets, retentit dans le cœur de Selkirk pour y éveiller mille sentiments depuis longtemps muets. Il se rappelle que lui aussi il eut une mère qu'il a connue, entrevue à peine.... Ah! si elle avait vécu, il n'aurait point pris en haine la maison paternelle; il ne se serait point éloigné sans retour de Largo-Bay; il ne se trouverait point en ce moment dans un coin perdu de la terre, n'ayant d'espoir que dans la bonne foi et le bon vouloir de ces hommes dont l'accueil glacial et le maintien sinistre l'épouvantent. Et en songeant à sa mère, à cette mère dont sa mémoire n'a pas même conservé les traits, mais qu'à travers les nuages confus et embrouillés de ses premiers souvenirs il revoit

toujours jeune et belle, toujours aimante et dévouée, son cœur se serre sous une angoisse inexprimable.

L'apercevant immobile sur son tronçon d'arbre, l'air abattu, les yeux humides, l'enfant cessa de le craindre; il se rapprocha de lui peu à peu, et s'enhardissant tout à coup, laissa tomber familièrement sa petite main sur le genou de l'étranger. Cette petite main noirâtre, Selkirk la couvrit de la sienne en guise de caresse. L'enfant en vint, non sans une expression de convoitise, à promener curieusement ses doigts sur le long chapelet à grains rouges et noirs qui pendait à la ceinture de son nouvel ami. Selkirk en rompit un fragment où les grains de corail, qui paraissaient surtout tenter l'enfant, étaient en plus grand nombre, et il en fit présent au petit Indien, qui, sans dire un mot, dérobant son trésor aux yeux des siens, s'éloigna pour aller l'examiner au soleil, ou peut-être l'enfouir dans quelque cachette.

Pendant cette scène, le Bravo s'était entretenu à voix basse avec les hôtes du carbet; quand il se fut rapproché de Selkirk :

« Eh bien, lui dit celui-ci, consentent-ils à me conduire?

— Oui; Zimpoll vient de régler l'affaire avec ses amis : deux des jeunes gens accompagneront l'é-

tranger; mais comme ils ne pourraient, sans risquer de dévoiler leur lieu de retraite, descendre de cette forêt avant le soir, que l'étranger se repose, qu'il dorme : tout va bien.

— Alors, expliquez-moi pourquoi vos amis m'ont accueilli d'une façon si étrange; c'est à peine s'ils ont semblé me voir.

— Les Mosquitos sont de pauvres gens, simples et sans malice, que la présence d'un visage pâle suffit pour troubler d'abord. Patience; *my dear Alexander* sera content d'eux plus tard.

— Je le souhaite; mais, quoi que vous en disiez, Zimpoll, je serais tenté de croire que ces Indiens ne sont pas les Mosquitos sur lesquels vous comptiez, tant ceux-là ont l'air farouche et cruel.

— Le chinchilla ressemble au lièvre par la forme et par les oreilles, et il n'est pas un lièvre; il a les habitudes de l'écureuil, et il n'est pas un écureuil; il est le chinchilla; » répondit le Bravo d'un air sententieux.

Cette phraséologie amphigourique qui, sans doute, avait la prétention de signifier qu'il ne faut pas juger sur les apparences, si elle ne rassura pas complétement l'interrogateur, mit fin, du moins, à ses questions. Une des femmes, après avoir allumé un feu de branchages, avait jeté dans le chaudron un mélange de farine de manioc, de citrouilles

broyées et de lait de lama. Le tout ayant subi la coction nécessaire, à défaut d'assiettes, elle présenta, dans une moitié de calebasse, cette espèce de bouillie, appelée *milcou*, à Zimpoll, à Zimpoll seul, qui voulut en faire les honneurs à Selkirk; celui-ci, accablé de fatigue, préféra suivre le conseil du Bravo, et alla s'étendre sur un lit de feuilles, où, malgré ses préoccupations de toutes sortes, il ne tarda pas à s'endormir.

A son réveil, il était seul dans le carbet; il appela Zimpoll à voix basse; personne ne lui répondit; mais il crut entendre au dehors une espèce de coassement humain. Se levant à bas bruit, il se rapprocha de l'endroit où se tenaient ses hôtes, et regarda à travers une fissure de la muraille. La jeune fille, à l'écart, imbibait, avec le suc de certaines herbes, les plaies de son trogon, qui la remerciait de ses bons soins à grands coups de bec; à peine si elle semblait y prendre garde, tant sa charité était grande envers le pauvre malingre. En la voyant si pitoyable aux oiseaux, Selkirk commença à prendre une meilleure idée de la famille. L'enfant, à cheval sur un des lamas, gambadait à travers la clairière. Jusque-là le spectacle ne lui présentait rien d'alarmant; mais tout à coup, son œil s'agrandit et se fixa plus attentif à l'ouverture de la paroi.

Non loin de la jeune fille, l'autre femme et les cinq hommes, accroupis en cercle sur le sol, fumaient silencieusement, le regard attaché sur Zimpoll, qui, au milieu d'eux, se démenait de façon étrange, avec ce sourire muet qui lui était particulier. Zimpoll venait de distribuer à ses amis les Mosquitos la défroque entière de Selkirk, non-seulement ses vêtements de marin, mais son poncho, son chapeau de paille, et jusqu'à son chapelet. Quant à lui, se faisant la part du lion, il s'était réservé la ceinture-trésorière qu'il tenait d'une main, tandis que de l'autre il faisait brimbaler au bout de son cordon la montre d'or que, dans son hypocrite générosité, il avait feint de dédaigner, sachant bien comment il devait la reprendre.

Ahuri, confondu, refusant de croire à ce qu'il voit, par un double geste rapide Selkirk interroge à la fois son gousset vide et son buste, que rien ne comprime plus maintenant.

Tandis qu'il reste là, foudroyé, à un appel du vieillard la jeune fille s'est rapprochée du cercle, et l'enfant accourt au grand galop de son lama. Zimpoll faisait ses adieux à ses amis, et recevait leurs remercîments et leurs congratulations.

Après leur avoir adressé, en langue quichua, mille protestations d'alliance durable, sans se dou-

ter que quelqu'un était là aux écoutes, quelqu'un qui, s'il ne comprenait pas littéralement toutes leurs paroles, pouvait du moins, grâce aux leçons qu'il avait reçues de lui, en saisir le sens : « Frères, disait le Bravo, je vous le laisse, il est à vous ; mais usez de prudence ; l'ocelot ne chasse que la nuit et enfouit les débris de sa proie. L'Espagnol n'est pas loin ; un jour ou l'autre, il peut se frayer une route à travers ces bois ; brûlez les os et dispersez les cendres dans le plus épais de vos fourrés. Puisse le repas que vous allez faire être agréable aux anciens dieux du Mexique et du Pérou ! Qu'ils vous protégent ! »

Et, au pas de course, comme si c'eût été là son premier exercice de la journée, avec la vélocité d'un cerf, il traversa la clairière et disparut sous les entrelacements de la forêt.

Selkirk n'en pouvait plus douter, Zimpoll, le généreux, l'attentif, le désintéressé Zimpoll, l'avait amené dans un repaire.

Mosquitos ou non, les hôtes du carbet étaient des Indiens cannibales, tels qu'il n'en manquait pas alors dans le Darien, et le Bravo, appartenant à une race chez laquelle de semblables goûts n'étaient pas encore tout à fait passés de mode, avait chassé à leur profit.

Quoi ! il faut qu'il meure ! qu'il meure pour ser-

vir de pâture à ces bêtes féroces? Et qui sait s'il ne va pas être dépecé vivant sous leurs ongles allongés et tranchants comme ceux de tous les carnassiers!

La première idée de Selkirk fut de se tuer pour éviter un pareil supplice; la seconde fut de se défendre. Mieux vaut tomber dans une lutte, comme un soldat, que de se laisser, ainsi qu'un bœuf, abattre sous l'assommoir. Mais où trouver des armes? Les couteaux machètes, alignés dans leur gaîne commune contre la muraille, frappèrent alors son regard; il en saisit un, et quand il tint entre ses mains une lame de fer, épaisse et longue, solidement emmanchée, le trouble de son esprit s'apaisa, et il lui survint une troisième idée. Ces hommes le croient encore endormi; tandis qu'ils délibèrent en fumant, pourquoi ne tenterait-il pas de leur échapper? Grâce à ce machète, sans bruit, sans éveiller l'attention de ses terribles hôtes, ne pouvait-il couper en plein dans ce torchis dont étaient composées les murailles du carbet? en enlever des plaques en quantité suffisante pour s'ouvrir un passage?

Il entrevoyait, dût-il réussir, bien des traverses, bien des fatigues, bien des périls encore; mais il préférait tomber, exténué de faim et de force, sous la dent des jaguars ou sous l'étreinte des serpents,

à servir de pâture à ces êtres atroces, bien dignes, selon lui, d'être comptés parmi les hommes. Disons que, à partir de ce moment, sa haine ne fit plus de distinction entre les différentes races humaines : celles de l'Amérique valaient celles de l'Europe! Les unes comme les autres n'avaient plus droit désormais qu'à son mépris et à son exécration.

Ces réflexions, ces projets, ces espérances, ces désespoirs, avaient mis une minute à peine à traverser son cerveau. Sa lame avait pénétré facilement à travers la molle cloison; déjà l'ouverture s'agrandissait, lorsque les quatre jeunes Indiens rentrèrent dans le carbet. Le supposant encore plongé dans son sommeil, ils allèrent droit à la muraille qui leur faisait face; l'un en détacha le paquet de cordes; un autre porta sa main vers l'étui aux machètes. Au mouvement qu'il fit en y trouvant une case vide, tous quatre tournèrent aussitôt leurs regards vers la couche de feuilles, alors déserte, et les arrêtèrent enfin sur l'Écossais qui, dans un angle opposé de la masure, debout, la sueur au front, serrait dans sa main convulsée l'arme conquise par lui.

Trouvant leur ennemi sur la défensive, et apercevant le trou pratiqué par lui dans la muraille, les quatre Mosquitos ne témoignèrent de leur étonnement que par un rire sauvage. Après quelques

paroles échangées entre eux à voix basse, peu soucieux sans doute de frapper en risquant d'être frappés eux-mêmes, ils saisirent leur arc et y ajustèrent la flèche en poussant leur cri de guerre.

Au même instant le vieillard se précipita tout effaré dans le carbet, suivi des femmes et de l'enfant. Celui-ci paraissait en proie à un violent accès de colère.

« Les flèches au carquois! cria le vieil Indien à ses fils. Et d'abord pourquoi l'arc est-il tendu? Depuis quand le gibier pris au piége est-il abattu par les mêmes moyens que le gibier qui vole ou celui qui court?

— Père, nous ne voulions que le garrotter et lui couper les jarrets; mais il s'est emparé d'un machète.

— Lui? le chinche!... Qui donc l'a instruit à la défiance? Le grand Esprit sans doute, Tlaloch lui-même, qui ne veut pas qu'il meure!

— Et pourquoi ne mourrait-il pas? demanda l'aîné des fils; quelle loi de race, d'alliance ou d'hospitalité, nous engage envers ce visage pâle?

— Cette dernière, peut-être.

— Eh quoi! avons-nous donc été au-devant de lui pour le recevoir à la limite du bois, quand Zimpoll nous annonça son arrivée? avons-nous touché la terre de notre main droite lors de son entrée dans

le carbet? lui avons-nous fait le signe de bienvenue? Si Tohupana, ma femme, a servi le milcou, ce n'est pas à lui, c'est à notre frère le Bravo; s'il s'est assis, s'il a dormi sous notre toit, aucun de nous ne lui a offert un siége ou un lit; nous sommes donc bien en droit de le tuer et de nous en repaître.

— Non, lui répondit le vieillard avec l'expression d'un profond regret; et Tohupana et toi-même vous ne voudrez pas qu'une seule goutte de son sang soit répandue, fût-ce en l'honneur de Tlaloch; car Chunn, votre fils et mon petit-fils, a posé sa main sur le genou de l'étranger et il a accepté de lui un présent. »

Le mari de Tohupana, le père de Chunn, baissa la tête et laissa tomber son arc. D'après sa croyance, son fils devenait responsable des violences dont l'étranger aurait été l'objet.

« Que signifient de pareils scrupules? dit à son tour un des frères, qui, ne se laissant pas si facilement convaincre, tenait encore son arc à demi tendu et sa flèche encochée; Chunn, dites-vous, a accepté un gage de ce chrétien maudit? que nous importe à nous? ce n'est point Chunn qui le tuera; il n'en mangera pas sa part, voilà tout; sa part, on la donnera aux grandes fourmis blanches, qui la porteront à Toïa, le démon de la terre; Tlaloch et Toïa arrangeront l'affaire, c'est sûr. »

Tous, à l'exception de la mère et de l'aïeul, par un murmure approbatif, appuyèrent de leur vote la motion du dernier orateur.

Mais le vieillard reprit :

« Peut-être, sans grand danger, les choses pourraient-elles se passer ainsi ; j'y avais songé ; mais Chunn s'oppose à ce que l'Anglais soit mis à mort ; sa mère et moi, nous l'avons raisonné, supplié, rien n'y a fait.

—Pauvre couroucou ! soupira alors la jeune fille en caressant son trogon ; moi qui t'avais promis un morceau de sa chair, hachée bien menue, t'y faudra-t-il donc renoncer ? » Et s'adressant au petit Mosquito de sa voix la plus caressante et la plus câline, employant les appellations les plus gracieuses du vocabulaire quichua : « Chunn, mon gentil papillon bleu, mon joli poisson doré, mon beau colibri lumineux, qui t'engage envers cet homme ? Sa peau n'a pas une belle couleur brune comme la tienne ; si tu as posé ta main sur lui, c'était pour le repousser, n'est-ce pas ? Il ne t'a pas donné des grains de corail, dis vrai ! tu les lui as volés.... C'est bien.... cela vaut mieux.

— Il me les a donnés ! dit l'enfant, avec des lèvres frémissantes ; après quoi il promena autour de lui des regards pleins d'éclairs.

— Chunn ! Chunn ! reprit le second des frères,

veux-tu ressembler au chinche qui, lorsqu'il s'irrite, répand la peste autour de lui? Veux-tu renier ta race? Les blancs ont versé plus de sang indien qu'il n'en faudrait pour rougir la grande mer; ils sont nos ennemis; c'est nôtre droit de les détruire comme de détruire les mouches venimeuses de nos savanes. Allons, le père t'avait mal compris; tu veux qu'il meure, n'est-il pas vrai?

— Non, je ne le veux pas! je ne le veux pas! » répéta Chunn avec tous les signes d'une énergique détermination; et, s'échappant des bras de sa mère, il courut vers Selkirk, dont il prit la main.

Toute la famille resta dans la consternation et garda le silence.

« Soumettons-nous, dit le vieillard d'une voix solennelle, la volonté des enfants est sacrée! »

Chose incroyable, contradictoire, absurde, et qui semblerait être hors de toute vraisemblance si l'on ne savait que, même de notre temps, non pour des cas d'anthropophagie sans doute, car ils sont devenus rares, mais dans toutes leurs décisions importantes, il en est encore ainsi parmi les sauvages indigènes du Darien; ces brutes sanguinaires du carbet, capables d'égorger un homme sans remords et de le manger sans répugnance aucune, auraient cru commettre un crime, un sacrilége, s'ils avaient osé résister aux exigences si souvent capricieuses d'un

enfant. Selon leurs idées, la volonté des dieux se manifestait par la bouche de ces faibles créatures, à peine douées d'un commencement de raison.

Pendant ce débat, resté dans son coin, Selkirk, frappé de stupeur, croyait ne rien comprendre à ce qu'il entendait; par une singularité qui cette fois tenait à l'ordre physiologique comme celle des Indiens à l'ordre moral, au milieu de ces tiraillements douloureux, sous la pression de tous ces périls dont il était environné, il se sentait pris par instants d'un invincible besoin de sommeil, auquel il avait grand'peine à ne pas s'abandonner. Il en était ainsi des victimes de l'Inquisition, qui parfois s'endormaient sous la main du tourmenteur.

Le dernier mouvemeut du petit Mosquito le mit à même de s'assurer que la traduction faite par lui de ce qui s'était dit dans ce congrès de famille était exacte. Sans hésiter, il remit à l'enfant son couteau machète. Alors l'aïeul, ses trois yeux grands ouverts, s'avança vers lui, et, dans une attitude tout à fait théâtrale, lui posa la main sur l'épaule; après quoi, ramassant une pincée de sable ou de poussière sur l'aire de la cabane, il la répandit sur la tête de l'étranger, devenu son hôte.

Les quatre fils s'abstinrent du même cérémonial; mais on rendit à Selkirk, non son poncho, que les femmes avaient déjà découpé pour leur usage

particulier, mais ses souliers, son chapeau de paille, sa veste de matelot et son chapelet aux grains d'ébène et de corail. Ce dernier objet, Selkirk le passa au cou de Chunn. C'était tout ce qui lui restait à donner. Après quoi, les femmes déposèrent devant lui du tabac roulé, des patates cuites sous la cendre, et une petite corbeille remplie de figues de cactus et de poires d'aguacate.

« Maintenant qu'allons-nous faire de notre nouvel ami? demanda le fils aîné, le père de Chunn.

— Nous tiendrons la promesse que lui avait faite Zimpoll de le conduire jusqu'à l'autre mer, répondit le vieillard. Que deux d'entre vous se chargent de le transporter au delà des montagnes blanches; les Anglais vous donneront bien, comme salaire, quelques gourdes de leur bonne eau de feu qui prolonge la vie. »

Et il désigna deux de ses fils, qui, après lui avoir répondu par un signe de soumission, échangèrent entre eux un regard significatif.

Pour se débarrasser de leur tatouage, dû plutôt à la couleur qu'au poinçon, ils se lavèrent la figure dans une eau mélangée de cendre; ainsi débarbouillés, ils ressemblaient aux autres Indiens de l'isthme, et leurs traits, en grande partie, avaient perdu ce caractère de férocité qui les distinguait si fort tout à l'heure.

On prépara la chaise étoupée, à laquelle se rattachaient de solides courroies de cuir de cerf et de vache marine; car nos gens, au besoin, étaient en effet des *cargadores*.

La nuit à peine venue, Selkirk a quitté le carbet, commodément assis sur le dos de son cargador, qui, comme nos bœufs d'attelage, a son front ceint de la courroie. Épuisé par toutes les émotions de cette terrible journée, le sommeil lui revient bientôt, sommeil puissant, impérieux, maladif, qui s'interrompt à peine lorsqu'un de ses porteurs relaye l'autre.

L'intention des deux Mosquitos en consentant à se mettre au service de l'étranger, n'avait été autre que de le livrer, moyennant rançon, aux autorités espagnoles; donc, au lieu de prendre du côté des montagnes, ils se dirigèrent vers la ville de Saint-Michel, située, non loin de là, sur le golfe du même nom; mais à mi-route, ils devaient faire une rencontre à laquelle ils étaient loin de s'attendre.

Les matelots envoyés à la recherche des fugitifs, après une exploration sans résultats, s'étaient tenus cachés dans les taillis, attendant que l'ombre du soir les protegeât pour regagner le navire. Ils venaient de quitter leur gîte quand un bruit de pas retentit derrière eux.

Ils s'arrêtèrent pour observer. C'étaient deux pauvres Indiens, attardés au travail sans doute. Ils se contentèrent de se ranger du côté le plus obscur du chemin pour leur livrer passage. Un rayon de la lune, leur fit entrevoir alors, sous l'apparence d'un fantôme endormi, un troisième personnage porté à dos par un des Indiens. Le fantôme avait une veste de matelot. Ils le reconnurent facilement, et, remerciant Dieu ou le diable de cette rencontre miraculeuse, ils abordèrent les *cargadores*.

Si ce fut de gré ou de force, avec ou sans rançon, nous l'ignorons; mais la chaise étoupée passa des épaules d'un Mosquito sur celles d'un Anglais.

Selkirk dormait toujours. Il ne s'éveilla qu'en éprouvant, à diverses reprises, un grand mouvement d'oscillation, comme si son porteur trébuchait sous lui. Ouvrant les yeux à demi, aux clartés lunaires qu'il prend pour celles du jour naissant, il se voit entouré par une immense nappe d'eau, et le rivage semble fuir. A-t-il atteint déjà le golfe de Darien?... Combien d'heures a-t-il donc dormi?

A mesure que son regard devient plus lucide, interrogeant autour de lui et la terre et les eaux, il croit reconnaître, au delà du rivage, la route sablonneuse que, avec Zimpoll, il a suivie dans la matinée de ce même jour, et, à mi-côte, le taillis de jungles qui l'a d'abord abrité. Plein d'anxiété,

il regarde au dessous de lui; il est sur un canot, et ce canot, il n'en peut douter, appartient au *Cinque-Ports*. Il pousse un cri, se jette à bas de sa chaise ; par un même mouvement, son porteur se retourne.... Son porteur, c'était John Rick.

« Monsieur Selkirk, lui dit l'Irlandais de sa voix caverneuse, vous étiez sous notre garde, à Lambert et à moi; vous nous avez faussé compagnie.... bien joué! Maintenant nous prenons notre revanche.... mieux joué encore! Tout ça, histoire de s'amuser; faut bien rire un peu! »

Lorsqu'on lui eut ramené son déserteur, Straddling, le regard enflammé, ses sourcils presque perdus dans ses cheveux, d'un geste terrifiant lui montra la grande vergue.

Mais Selkirk ne vit ni la grande vergue ni même Straddling; il s'était déjà rendormi.



CHAPITRE XIII.

Fête à bord. — Qu'est devenu Selkirk? — L'estrapade marine. — L'oiseau du tropique. — Conciliabule entre Straddling et Lambert.

Depuis trois semaines *le Cinque-Ports* avait quitté la baie de Panama. Straddling, modéré dans ses rêves de fortune, tournait ses voiles du côté de l'Europe, le cap sur le *Saumon royal*.

On s'apprêtait à fêter joyeusement à bord une ancienne connaissance, le bonhomme Tropique, avec une soupe aux haricots rouges, des galettes de maïs, diverses viandes fumées ou séchées au soleil; le tout copieusement arrosé de rhum et de whiski. Pas un de l'équipage ne manquait à ce festin de famille, depuis le capitaine, qui paraissait ce jour-là de charmante humeur, jusqu'au cuisinier mulâtre Reynold.

Cependant, on aurait eu beau examiner tous les convives les uns après les autres, Selkirk ne figurait point parmi eux; si, pour le rencontrer, on avait visité le banc de quart ou les cabines, on eût fait une recherche vaine; sous l'entre-pont et même à l'infirmerie, on eût encore perdu son temps. Eussiez-vous interrogé sur lui les matelots, ils n'auraient su vous dire s'il était mort ou vivant; les officiers?... ils ne vous auraient répondu que par un regard irrité ou par un brusque mouvement d'épaules; le capitaine?... il serait resté bouche close; peut-être, pour tout renseignement, auriez-vous vu glisser sur sa face rigide un sourire du plus sinistre augure.

Eh bien! comme dernière ressource, il vous resterait à consulter le journal du bord, ce registre chronologique de tous les événements dont le vaisseau avait été le témoin.

Sur ce registre, plus ou moins véridique, voici ce que vous auriez pu lire, à la date du 10 septembre :

« Aujourd'hui, le navire marchant dans les eaux du nouveau et du vieux Panama, devant le conseil des officiers assemblé en tribunal de guerre, le capitaine Straddling président; le chef des vivres, Walter Mac-Silvan, rapporteur; le maître canonnier Van-Hysem chargé de la défense; a comparu le

nommé Alexander Selkirk, natif de Largo (Écosse), ci-devant maître, puis déchu de son grade à la suite d'un premier acte de rébellion (comme il est mentionné au verso de la page 53 du présent journal), sous prévention de désertion à l'ennemi, ayant clandestinement abandonné son poste pour gagner les possessions de l'Espagne. Après avoir écarté les accusations de vol et de trahison qui pesaient véhémentement sur lui, le capitaine, usant d'indulgence, quoique son crime fût avéré, a pris sur lui de remplacer la peine de mort, que ledit Selkirk avait méritée, par le simple châtiment de l'estrapade marine. »

Ce que le journal ne mentionnait pas, c'est que les juges, doutant alors de l'entière bonne foi de Straddling dans l'affaire de l'acte rêvé par l'un ou volé par l'autre, s'étaient pris d'intérêt pour Selkirk, et, le lieutenant James Davis donnant l'exemple, avaient refusé de se prononcer rigoureusement contre lui, laissant au capitaine seul la responsabilité de ce qui pouvait s'ensuivre. Celui-ci avait décrété l'estrapade, n'osant aller au delà.

Or voici en quoi, sous les yeux de l'*indulgent* Straddling, avait consisté ce *simple châtiment :*

Le soir de ce même jour, Selkirk avait été transporté vers le plat-bord du navire, au-dessous de la grande vergue ; une corde, passée dans une

poulie à l'un des bouts de cette vergue, descendit. On y fixa un bâton que le condamné dut enfourcher. Un boulet de canon fut suspendu à l'extrémité de la corde ; quatre matelots, les mêmes qui l'avaient ressaisi dans le Darien, sous le commandement de Lambert, un d'entre eux, hissèrent le patient à la hauteur même de la poulie, et lâchant tout à coup la corde, le laissèrent retomber dans la mer de tout son poids, augmenté du poids du boulet.

Par trois fois déjà Selkirk avait subi ce supplice sans articuler une plainte; et, à chaque fois, Lambert, par une manœuvre odieusement calculée, prolongeait le temps de l'immersion. Au quatrième coup d'estrapade, tandis que le patient restait plongé sous les flots, Lambert, avant de reprendre la corde pour l'en retirer, appela le cuisinier Reynold, et lui ordonna d'aller chercher du genièvre pour lui et chacun de ses aides : le métier était rude; ils avaient besoin de reprendre des forces.

Une minute entière, une longue minute d'un siècle, s'écoula ainsi au milieu d'un silence morne; et Selkirk restait englouti sous la vague, et l'affreux matelot, les bras croisés, attendait patiemment le genièvre. Straddling, qui avait assisté au commencement de l'exécution, semblait ne plus s'occuper de ce qui se passait de ce côté; il inspectait les étoiles du ciel, en se barbouillant le nez de tabac.

Déjà, sous les convulsions du malheureux qui se débattait contre la mort, le flot bouillonnait et la corde s'agitait.

Une grosse voix grondante s'éleva alors: « Eh! Gin, cria John Rick, est-ce la noyade, ou l'estrapade que porte la sentence?

— Hein?... plaît-il?... qu'est-ce qui parle?... Ah! c'est vous, mon brave John Rick? le vent souffle si fort en ce moment, lui répliqua Lambert, en scandant lentement sa phrase, qu'il m'est impossible d'entendre un mot de ce que vous dites.... Que disiez-vous, mon cher John?

— Assez rire! » s'écria celui-ci. Et, sans répéter sa question, écartant Lambert d'un vigoureux coup d'épaule, se précipitant sur la corde, grâce à sa vigueur, décuplée par la colère, il parvint à lui seul à guinder le supplicié jusqu'au plat bord. Celui-ci était sans mouvement; ses doigts crispés semblaient s'être incrustés dans la corde.

Quand Straddling vit devant lui, étendu sur le pont, pâle, privé de sentiment, cet objet de sa haine jalouse, qui n'avait plus que l'apparence d'un cadavre: « Je lui fais grâce du reste, » dit-il.

Dans ce moment Reynold apportait les quatre verres de genièvre.

Selkirk n'avait pas encore recouvré ses sens (et il devait être longtemps avant de les recouvrer)

lorsqu'on le descendit à fond de cale. Selon l'arrêt lancé par Straddling, il n'en devait plus sortir qu'à leur rentrée en Angleterre.

Une inflammation cérébrale, dont sans doute il avait ressenti les premières atteintes au carbet des Mosquitos, se déclara chez lui avec une vive intensité. A bord, tous ignoraient la gravité de son état, et Lambert fut son unique garde-malade.

Cependant, un jour, le lieutenant James Davis prit le matelot à part:

« Écoutez-moi bien, Lambert Gin, lui dit-il; la garde de M. Selkirk vous a été confiée, et je sais ce dont vous êtes capable ; mais, je vous le déclare sur ma foi d'homme et de marin, si, par votre faute, il lui arrive malheur, c'est à moi, à moi, entendez-vous? que vous en répondrez. »

Les choses en étaient là lorsqu'on se réjouissait si cordialement sur le *Cinque-Ports*.

Un hourra retentit bientôt d'un bout à l'autre du navire. Le paille-en-queue, l'oiseau du tropique, venait de se montrer; au loin apparaissait, sur une longue file, une bande de flamants roses, semblables à un chapelet de légers nuages de brume carminés par les rayons encore obliques du soleil; puis, avec des cris aigus et stridents, un énorme albatros vint se percher sur la hune du grand mât. Chacun courut à son fusil; mais déjà le géant des

oiseaux de mer, d'un coup de son aile robuste, s'était mis hors de portée. Quand il eut quelque temps plané dans l'espace, il s'abattit sur le dos d'une vague, s'y accroupit, s'y balança, et, repliant sa tête, parut s'y endormir.

On naviguait alors au large, et la présence de ces voyageurs emplumés annonçait le voisinage d'une terre quelconque. Après avoir exactement pointé sa table de loch avec Davis, Straddling prit son télescope, et chercha s'il ne verrait pas sortir du sein de ces flots lumineux quelque trace de verdure indiquant un arbre, ou quelque tache opaque et immobile indiquant un rocher. L'estime ne lui signalait de ce côté que les îles jumelles de Saint-Félix et de Saint-Ambroise, situées au 26e degré de latitude, et découvertes autrefois par Sarmiento. Laissant Davis continuer seul son inspection, il regagna sa chambre, où, le front soucieux, il s'absorba dans une méditation profonde, que l'amour et la haine bariolèrent tour à tour de noir et de rose.

Quoique l'idée de revoir bientôt l'Europe, et surtout ce qu'elle contenait de plus curieux pour lui dans un des trois royaumes britanniques, lui sourît, un nuage sombre venait obscurcir ses rêves de félicité casanière. Le capitaine Califourchon n'avait nullement le projet de faire sa rentrée au

Saumon royal en compagnie de son jeune rival; cependant le même vaisseau les portait tous les deux. S'il eût voulu franchement confier son embarras à l'honnête Lambert Gin, celui-ci se serait arrangé de façon à le débarrasser de ce rival malencontreux. Mais Straddling était un de ces scélérats timides et scrupuleux qui n'admettent point de complices, qui ne veulent tuer un homme qu'avec des circonstances atténuantes, même vis-à-vis de leur propre conscience; et l'intelligence de Lambert n'allait point jusqu'à exécuter un ordre qu'on ne lui donnait pas.

Aujourd'hui, une dernière chance reste à Straddling; Selkirk est de nouveau en danger de mort, et, cette fois, c'est la maladie seule qui menace ses jours.

La veille au soir, Lambert a prédit que le dénoûment était proche; son malade s'affaiblissait de plus en plus; sans doute le lendemain il descendrait dans la mer en même temps que le soleil couchant. Et voilà pourquoi le capitaine avait paru de si belle humeur pendant le déjeuner festal donné en l'honneur du bonhomme Tropique, et pourquoi aussi maintenant il restait pensif, dans l'anxieuse impatience de l'événement.

Il entendit un pas pesant retentir dans le couloir qui précédait sa chambre; il ouvrit : la figure fauve et poilue de Lambert se montra.

« Eh bien ? demanda Straddling.

— Il va mieux.... beaucoup mieux ! répondit le matelot ; il faut que cet enragé-là ait l'âme rivée au corps !... Est-ce qu'il n'est pas réveillé complétement ! est-ce qu'il ne m'a pas parlé !... »

Straddling projeta sur Lambert un sinistre regard de reproche, dont celui-ci demanda sur-le-champ l'explication. L'interpellé baissa la tête ; Lambert n'insista pas : il se rappelait la menace du lieutenant Davis.

« Ainsi, vous croyez qu'il en réchappera ? reprit le capitaine.

— C'est possible ! je ne suis pas médecin.

— Écoutez-moi, Gin ; par les plaies du Christ ! nous ne sommes pas des païens ; si Dieu veut que ce garçon vive, il est de notre devoir d'aider à sa guérison, n'est-ce pas ? »

Lambert le regarda comme s'il pensait n'avoir pas bien compris.

Straddling poursuivit :

« Demain, au plus tard, nous atterrerons aux îles Saint-Ambroise et Saint-Félix, et puisque notre malade est hors de danger....

— Je n'ai pas dit cela ! interrompit Lambert.

— N'importe ! moi, je le crains.... c'est-à-dire je le crois ! reprit Straddling en retirant le mot qui avait si bien rendu sa pensée ; oui, je le crois....

N'est-ce pas votre avis que sa convalescence serait plus prompte, si nous le laissions dans une de ces îles, pour se refaire?

— Mais elles sont inhabitées!

— Pensez-vous?... Après tout, a-t-on besoin d'une nombreuse compagnie quand il ne s'agit que de rétablir sa santé?

— Je comprends, dit Lambert. En effet, l'endroit n'est pas mal choisi; mais ceux-là de l'équipage qui l'ont pris sous leur protection, ce grand buveur d'eau de lieutenant, le maître canonnier, et John Rick lui-même, ils diront que vous voulez le faire mourir de faim.... Ah! ce serait toute autre chose, reprit Lambert en se frappant le front, si notre homme pouvait se mouvoir, marcher, aller devant lui....

— Pourquoi?

— C'est une idée qui me passe par la tête; mais une idée qui ne peut se réaliser ni aujourd'hui ni demain....

— Voyons, expliquez-vous, mon brave Gin; votre idée doit être excellente, vous en avez souvent de très-bonnes!... »

Et, comme encouragement, Straddling passa légèrement sa main sur la joue velue de son exécuteur des hautes œuvres.

La conversation entre ces deux hommes, si bien faits pour s'entendre, n'en resta pas là; toutefois,

comme l'excellente idée de Lambert Gin ne devait pas tarder à être mise à exécution, nous la passerons sous silence pour le moment, et quitterons la chambre du capitaine pour nous transporter au fond de la cale du navire, là où sur un affreux grabat, garni d'une grosse toile à voile, reposait Selkirk, au milieu d'une obscurité complète.

CHAPITRE XIV.

Conspiration à fond de cale. — L'homme et le taret. — On aborde. — Jenkins, *la Mouette*. — Les grands cotonniers. — La marée montante. — Délivrance !

Depuis combien de jours Selkirk est-il enfermé dans ces ténèbres ? il l'ignore. En reprenant la connaissance de lui-même, en ouvrant les yeux sans percevoir les clartés du ciel, il croit être encore chez les Mosquitos, et que ceux-ci, par un raffinement de cruauté, pour qu'il ne puisse se soustraire ni à leur surveillance ni à leur voracité, lui ont crevé les yeux. La présence de Lambert tenant une lanterne à la main lui révèle qu'il est retombé au pouvoir de Straddling et dans quel lieu il se trouve ; mais de sa comparution devant un conseil de guerre, du supplice même de l'estrapade, le malheureux n'a conservé aucun souvenir.

Néanmoins, à mesure que ses forces reviennent, les pensées amères lui rentrent au cœur. Il ne sait rien des sentiments de sympathie manifestés à son égard, dans ces derniers temps, par ses rudes compagnons, et c'est contre tout l'équipage du *Cinque-Ports*, Straddling en tête, que sa haine voudrait pouvoir s'exercer. Sous l'influence de la fièvre, sa misanthropie a tourné à la rage.

Quels moyens a-t-il de se venger d'eux?

Non loin dans la cale, est la sainte-barbe, qui contient plusieurs milliers de poudre. S'il pouvait parvenir à s'y frayer un passage! au choc du premier fragment de silex, il lancerait dans les airs ses persécuteurs et ses bourreaux. Mais la sainte-barbe est l'endroit du navire le mieux défendu, le plus inabordable.

Eh bien, s'armant d'un clou seulement, et avec du temps et de la persévérance, ne pourrait-il soulever ces quelques planches qui le séparent des flots, et faire disparaître le navire dans le gouffre?

Un jour, tandis qu'étendu sur son cadre humide, il s'abandonnait à ces inspirations du désespoir, un léger grincement, plusieurs fois répété, se fit entendre au-dessous de lui. Ce bruit, il se produisait dans la charpente même du navire, et Selkirk en devina bientôt la cause. Un auxiliaire

lui arrivait. Cet auxiliaire, cet allié, destructeur impitoyable de tous les ouvrages que l'homme ose élever au-dessus des flots ; sous les efforts duquel, malgré ses solides pilotis, Venise, aux plus grands jours de sa puissance, et la Hollande elle-même, protégée par ses digues, ont failli périr, c'était un taret; un taret, un ver, tout au plus long de quelques pouces, qu'un enfant aurait pu facilement écraser entre ses doigts, et cependant plus justement redouté de toutes les marines du monde que ne l'ont jamais été les grands serpents de mer, les léviathans, et tous ces monstres dont les navigateurs et les poëtes ont peuplé la profondeur des océans.

Tandis que Selkirk méditait contre l'équipage du *Cinque-Ports* ses projets d'anéantissement, le taret, attaché aux flancs du navire, travaillait à les rendre réalisables.

L'humble et terrible gardien des mers, avec sa bouche armée de lames osseuses et tranchantes, avait déjà creusé dans la muraille de la carène mille petits canaux par lesquels l'eau s'infiltrait dans le bois, le minant sourdement fibre par fibre.

Selkirk porta machinalement sa main là où le bruit se faisait entendre ; le bruit cessa aussitôt. Le taret était défiant : pouvait-il se douter que, der-

rière la planche qu'il rongeait, était un homme prêt à devenir son complice.

Celui-ci avait deviné quel aide lui arrivait ; il s'agissait de mettre à profit le moment, et de faire, sans plus tarder, concorder leurs communs efforts. Bientôt, sous sa main interrogeante, il sentit une forte tête de clou, et autour de ce clou un bois humide et presque spongieux. C'était là l'instrument qu'il lui fallait pour assurer sa vengeance. Les travaux du taret étaient-ils assez avancés pour lui en rendre la conquête possible ? Il l'espéra. Avec son ongle il creusa un cercle autour du clou ; le bois, à moitié pourri, se laissait peu à peu entamer. La planche était attaquée par ses deux faces à la fois ; l'animal rongeait, l'homme grattait, et, grâce à cette double manœuvre, la tête du clou, faisant relief, commençait à être saisissable. En détachant quelques fils de sa grosse toile, en les glissant entre le fer et la planche, Selkirk se fit une sorte de tenaille, de levier ; il tira à lui ; les fils se brisèrent ; il en prit d'autres, de plus forts, de plus solides ; il les frotta, les roula contre la paroi pour les enduire de goudron ; il les tressa pour leur donner plus de force de résistance. Mais la tresse, quoique menue et serrée, ne pouvait pénétrer dans le faible intervalle pratiqué par lui. Sans se décourager, il gratta de nouveau ; il s'y

usa, il s'y brisa les ongles; il eut recours à des tresses de fil, plus longues, pouvant s'enrouler autour de sa main et se prêter à de plus fortes secousses. Sa toile presque entière y passa. Après toute une nuit consacrée à ce labeur incessant, ruisselant de sueur, mais transporté de joie, il sent le clou s'allonger et venir à lui; il le saisit, lui imprime un mouvement de bascule de haut en bas, de droite à gauche, pour faciliter sa sortie en élargissant son étroite alvéole de chêne, et faisant un suprême effort, il l'arrache enfin de cette membrure dans laquelle il était si profondément implanté.

Il le palpe alors, le mesure, l'agite sur sa tête d'un air de triomphateur. C'est un clou énorme, dont il peut faire facilement un levier, et, au besoin, un poignard.

Il tient donc entre ses mains son arme de destruction! que Straddling et les siens tremblent! leurs instants sont comptés.

Cependant, après cette rude tâche, ses forces à bout, il se laisse tomber sur les débris de sa misérable couchette, s'y repose et réfléchit. Le moment d'agir viendra bientôt.

C'est au tour du taret de se mettre à la besogne commune; Selkirk entend les grincements de cette vrille vivante, plus actifs, plus multipliés que ja-

mais. Tandis qu'il y prête l'oreille, une sensation étrange de froid le pénètre ; son grabat est inondé. Il porte la main à ce vide profond qu'il vient de faire ; un léger filet d'eau en découle, et ruisselle jusque dans les parties basses de la cale.

Le moment était venu ; Selkirk ressaisit son arme avec vivacité. Sans doute, il va s'en servir pour soulever ces planches qui séparent du gouffre lui et ses ennemis ?... Non ; comme se ravisant, il se hâta de remettre en place le clou, avec non moins de soins et d'ardeur qu'il en avait déployés dans l'opération contraire.

Soit par suite de cette immersion réfrigérante, soit comme conséquence de ses réflexions : « Si j'échoue dans ma tentative, s'est-il dit, ils me tueront, et ce sera justice ; si je réussis, il n'y aura pas moins pour moi mort certaine, car je serai noyé le premier, sans que je puisse même savoir si ma vengeance est complète ! »

Aussitôt que Lambert parut :

« Avertissez les chefs que les tarets font rage dans la carène, » lui dit Selkirk.

Repris d'amour pour la vie, le conspirateur dénonçait ses complices.

« C'est bien, avait répondu le matelot ; et de l'air de la plus parfaite insouciance : Justement on songe à radouber le navire; demain nous touchons à la côte,

et le capitaine a décidé que vous prendriez terre avec les autres de l'équipage. »

Une immense joie envahit le cœur du prisonnier; il allait revoir le ciel!

Au milieu d'une anxiété pleine d'angoisses, il passa la nuit à étudier les mouvements du *Cinque-Ports*, qui longtemps encore garda son allure régulière; puis, il sentit qu'il ralentissait sa marche; plus tard, le choc de la mer contre la proue, le sifflement du vent dans les agrès devinrent à peine perceptibles; bientôt, le navire cessa de donner de la bande; on filait le câble de l'ancre. Il se fit alors un grand tumulte, mêlé de hourras; le pont et l'entre-pont retentissaient sous des pas précipités; on détachait la barque du tillac, où elle était amarrée; le bruit des rames vint ensuite frapper son oreille. Il croyait à chaque instant entendre cliqueter l'échelle de cordes qui communiquait de l'entre-pont à la cale, mais deux mortelles heures s'écoulèrent avant que rien lui prouvât qu'on songeait à lui. Le capitaine avait-il changé d'idée? Il n'en doutait plus et le maudissait, lorsque Lambert parut, suivi d'un autre matelot nommé Jenkins.

Il revit le jour, enfin; l'éclat luxuriant de ce grand soleil réfléchi par la mer sembla d'abord l'avoir foudroyé. Haletant, ébloui, aveuglé, il lui

fallut s'appuyer sur les épaules des deux marins pour descendre dans le canot qui devait lui faire toucher le rivage.

Quand il aborda, il vit confusément devant lui une plage aride, plaquée de verdure seulement à la base des rochers qui l'entouraient circulairement. Les matelots avaient déjà dressé les tentes; les uns s'occupaient à remplir les barriques à une petite cascade qui s'était fait jour à travers un massif de roches; les autres recueillaient des herbes comestibles ou des coquillages.

Ses deux guides, Lambert et Jenkins, le conduisirent à l'une des extrémités de ce cirque montagneux, où quelques grands contonniers-arbres jetaient leur ombrage. Selkirk s'étendit sur la terre, aspira l'air à pleins poumons, et il lui sembla que les rayons du soleil, quoiqu'il ne pût encore soutenir leur éclat, s'infiltraient dans ses veines pour y ramener la force et la santé.

Quelques heures plus tard, resté seul près de lui: « Eh bien! lui dit Jenkins, on est ici mieux que dans la cale, n'est-ce pas? Vous devriez faire vos excuses au capitaine; entre hommes on s'explique.

— Je m'expliquerai avec lui en Angleterre, répondit Selkirk.

— Oh! alors, vous avez près de dix-huit mois pour y réfléchir.... car nous aussi, nous allons,

comme notre ancien capitaine Dampier, essayer de la grande navigation... Mais je comprends, vous vous êtes dit : « Puisque des eaux de Panama nous « voici dans celles du Popayan, c'est que nous faisons « retour. »

— Le Popayan! s'écria Selkirk en relevant la tête; car l'annonce que dix-huit mois de captivité lui pouvaient être réservés encore l'avait atterré.

— Allons, bon!... le Popayan?... Est-ce que j'ai lâché le mot? dit Jenkins. Ah! si Lambert savait!... lui qui m'a si bien recommandé le silence sur cet article-là! Mais non, je ne l'ai pas dit, n'est-ce pas? C'est vous qui l'avez deviné en voyant ces grandes roches. Puisque voilà le promontoire de Pasto, nécessairement le Popayan est derrière. »

Jenkins, que John Rick avait surnommé *la Mouette*, parce que, prétendait le matelot, comme la mouette il avait tout à fait l'air bonne personne, et n'en était pas moins un animal de proie et de rapine, continua à se lamenter et à vouloir prouver à Selkirk qu'il ne lui avait point parlé du Popayan. Celui-ci ne l'écoutait plus; il rêvait.

Le soir, Lambert revint et dit à Jenkins :

« Je ne sais si nous trouverons le long de ce rivage de roche un bon port de carénage; d'ailleurs, la mer moutonne, le mouillage est mauvais et le vent pousse à la côte. Nous pourrions bien, cette

nuit même, rejoindre et déraper les ancres; c'est l'avis du capitaine. Aussi, il faut que j'aille là-bas veiller à notre cheval qui se cabre. » Et il indiquait le vaisseau; puis s'adressant à Selkirk : « Pour cette nuit, c'est Jen, et non Gin, qui sera votre dame de compagnie, lui dit-il; c'est lui qui vous veillera et même vous emmaillottera. »

Il remit alors à Jenkins une longue corde qu'il avait apportée.

Selkirk rêvait toujours.

Après le départ de Lambert, Jenkins, en bâillant (car le besoin de sommeil le dominait déjà), garrotta, tant bien que mal, les membres du prisonnier.

L'opération à peine achevée, la nuit tomba tout à coup, comme il arrive sous ces latitudes, où le crépuscule n'est qu'un léger trait d'union jeté entre la lumière et les ténèbres. Cependant, bientôt, malgré les nuages qui cerclaient l'horizon, les étoiles brillèrent, dans tout son éclat, et la voie lactée tamisa sur la mer sa poussière d'argent. Selkirk resta quelques instants en contemplation devant ce tableau, qu'un autre, peut-être, n'eût point trouvé digne d'attirer son regard. Il n'avait autour de lui que des rochers nus; devant lui la mer et le ciel, tous deux à moitié assombris et paraissant se confondre; mais ses yeux, déshabitués des splendides reflets du jour, aimaient à plonger

au milieu des incertitudes de ce clair-obscur, où les nuages semblaient se couvrir d'écume, où les vagues lointaines s'illuminaient d'étoiles. Une masse confuse qui se balançait dans l'ombre (c'était *le Cinque-Ports*) ne tarda pas à le ramener à son unique préoccupation, depuis que Jenkins lui avait signalé le promontoire de Pasto.

Le matelot, son gardien, était étendu près de lui, et semblait dormir. Dormait-il?

« Jen! » dit Selkirk, en l'appelant à demi-voix.

L'autre ne bougea pas.

« Jen! » répéta Selkirk d'une voix plus forte.

Jenkins ronflait déjà.

Peut-être la prison, la maladie, avaient-elles affaibli chez lui les instincts de défiance, ces armes défensives de la raison humaine; mais, soit qu'il crût à la simplicité d'esprit de son gardien, soit qu'il vît là une intervention de la Providence, il ne mit pas en doute le sommeil de Jenkins; il ne s'alarma pas un instant de la facilité avec laquelle il parvint alors à se débarrasser de la corde qui retenait, liés l'un à l'autre, ses bras et ses jambes : les nœuds se défaisaient d'eux-mêmes sous ses doigts, sans exciter en lui le moindre soupçon.

Cette facile besogne achevée, après avoir prêté l'oreille et tout inspecté autour de lui, n'apercevant

rien de suspect, et n'entendant que la bruyante respiration de Jenkins, il se leva doucement, se glissa derrière les arbres qui lui avaient servi d'abri, côtoya dans l'ombre la muraille circulaire de rochers, et se rapprocha du rivage.

Son plan était arrêté d'avance. Le flot montait, mais n'avait pas encore envahi le promontoire, la pointe orientale avancée vers la mer. Sans hésiter, il s'engagea dans ce passage resté libre. S'il devait rencontrer de l'autre côté une muraille de pierres, une falaise à pic se prolongeant sur un long espace, pris entre la vague et la falaise, il était perdu, il ne se le dissimulait pas; mais si, au delà de cette pointe, la montagne lui livrait un passage, la marée, fermant la route derrière lui, élevait entre Selkirk et Stradling une barrière infranchissable, du moins pendant quelques heures.

A la grâce de Dieu!... Il tourna le promontoire; et avant que la mer qui, grondante, s'élançait à sa rencontre, l'eût atteint, même de ses fusées d'écume, il vit s'ouvrir une autre plage circulaire plus aride encore que la première, et tout encombrée de rochers éboulés.

Que pouvait-il espérer de mieux? Il s'aida des pieds et des mains, escalada ces assises inégales, faisant à chaque pas s'envoler par centaines des oiseaux de mer qui avaient élu domicile au milieu

de ce chaos. Une large excavation était creusée dans le flanc d'une immense roche basaltique; là, on ne pouvait le voir ni du rivage ni des hauteurs; il s'y blottit.

Le jour était venu lorsqu'il s'éveilla aux cris des boubies et des frégates qui tournoyaient par essaims sur les bords de la mer. Leur présence disait le rivage désert, du moins de ce côté. Il passa furtivement la tête hors de sa cachette; mais les roches amoncelées lui masquaient la vue. Il s'aventura peu à peu, sortit de son excavation; non sans inspecter, de droite à gauche et de haut en bas, le rivage et la falaise; il escalada de nouveau quelques-unes de ces marches de pierre; et quand il eut atteint les hauteurs, faisant tout à coup face à la mer, il chercha *le Cinque-Ports* à la place qu'il occupait la veille. *Le Cinque-Ports* avait disparu. Après avoir, pendant quelques minutes d'angoisse, interrogé vainement la surface des eaux, étendant son regard dans la direction de l'ouest, il le vit enfin qui s'éloignait à toutes voiles.

Suffoquant de joie, le malheureux s'agenouilla, éleva ses mains vers le ciel pour rendre grâce à Dieu, et le flot qui montait, et le vent qui soufflait, semblèrent murmurer doucement à son oreille le mot : « Délivrance ! »

SECONDE PARTIE

CHAPITRE PREMIER.

L'oasis de la Source. — Projets de solitude. — Selkirk se retrouve dans le cirque des cotonniers. — Ce qu'il y voit ! — Il a un verger. — Empreintes d'un pied d'homme. — Le voleur de fruits.

Parmi les roches éboulées, il en était une qui, les dominant toutes, et jetée comme un pont entre elles et la falaise, permettait, sans grands efforts, de s'ouvrir un passage de ce côté. Ce passage, Selkirk le franchit. En regagnant trop vite le rivage, il aurait craint d'y rencontrer une arrière-garde du *Cinque-Ports*, embusquée pour le saisir.

Après avoir marché quelque temps entre une double et haute muraille abrupte et nue, il trouva devant lui un petit carrefour dont une source, à fleur de terre, avait fait une sorte d'oasis. Là, des herbes, des mousses, masquaient en partie le sol pierreux; des buissons, des cactus, des aloès en

fleur s'étaient gaiement implantés dans les fentes des rochers, dont quelques-uns, s'avançant et surplombant, formaient une grotte naturelle, fermée aux rayons du soleil, et que le vent de la mer pouvait facilement visiter. Sans être abondamment pourvue d'eau et de végétation, l'oasis de la Source tranchait agréablement avec l'aride sévérité du paysage calcaire dont elle était environnée.

Selkirk s'y établit il s'y installa, pour une heure ou deux du moins; il y déjeuna du biscuit de mer et du hareng salé, son souper de la veille, qu'il avait eu soin de conserver; il renouvela l'eau de sa gourde, et fit un excellent repas, vivement assaisonné par une pensée d'indépendance, et terminé par une douce rêverie, en guise de dessert.

Libre!... il est libre enfin! maître de lui-même, *gentleman masterless*, comme le jour où il a vu s'ouvrir à deux battants les portes du collége de Saint-André! Aujourd'hui, il est vrai, c'est à deux mille lieues de son pays qu'il jouira de son indépendance; mais ne va-t-il pas retrouver des compatriotes au Popayan? et contre ceux-là il n'a aucune vieille rancune à satisfaire : il ne les connaît pas. Cependant, au Popayan, il peut, il doit rencontrer un ennemi, Zimpoll!... eh bien, tant mieux! ce misérable, il le démasquera, il se vengera de lui, avant de retourner en Europe se venger de Straddling.

Mais ces idées amères de haine et de vengeance, il les écarte pour en savourer une qui lui semble renfermer toutes les félicités de la terre : il est libre ! il est seul maintenant! seul, non plus à fond de cale, où il étouffait dans l'obscurité ; il est seul, mais en pleine jouissance de l'air et de la lumière. Sa solitude lui paraît si douce, qu'il prend la résolution de la prolonger. Quoi le presse et qui l'attend ? Il ne s'éloignera de la source que pour aller chercher sa nourriture; quelques fruits récoltés sur les buissons, des racines, des coquillages y suffiront. Il va passer trois jours entiers dans sa grotte de l'oasis, en tête-à-tête avec lui-même ; c'est là l'unique société qu'il ait jamais patiemment supportée.

Agréablement abrégée par ses rêves, la première journée s'avançait, quand son appétit se réveillant lui annonça l'heure du dîner. De quel côté devait-il se diriger pour aller aux provisions ? Grand embarras pour lui! Sortir de la montagne et s'aventurer dans le pays, c'était risquer d'y faire une fâcheuse rencontre. Il reprit son même chemin du rivage, et, avant tout, du haut de la falaise, jeta un coup d'œil interrogateur sur la mer.

Le Cinque-Ports n'était plus qu'un point dans l'espace.

Rassuré, mais non sans user encore de précautions, il descendit son escalier de roches. Comme

le matin, les mouettes et les boubies s'y montraient, reconduisant le flot qui se retirait, et s'abattant avec des cris sur la proie que la marée basse laissait après elle sur le sable. Ainsi que les mouettes, Selkirk s'avança le long de la grève, pour y faire sa récolte de moules et de pétoncles. De l'endroit où il était arrivé, il embrassait d'un regard une partie du cirque voisin. La plage ne gardait plus trace de ses occupants de la veille. Cependant il n'osa encore s'aventurer de ce côté, et crut prudent de ne compléter son examen que du haut de la montagne, où il pouvait voir sans être vu.

Après avoir atteint de nouveau la falaise, à travers un sentier ouvert sur sa droite, il tourna le promontoire de Pasto.

Il n'avait pas marché un quart d'heure que, en de certains endroits où l'entre-croisement des roches retenait plutôt qu'ailleurs la terre végétale, où l'eau des pluies devait séjourner plus longtemps, il aperçut des arbres et des plantes de différentes espèces. Il trouva là des anones écailleuses et des anones corossols, fruits délicieux dont il avait fait déjà la connaissance sur les bords de la Loa; il dîna sur place de ses fruits et de ses coquillages, vrai repas d'anachorète, mais qui devait convenir assez à un marin convalescent. Son dîner achevé, il se remit en route.

Après avoir marché longtemps, après s'être quelque peu égaré à travers ces défilés montagneux, à son grand étonnement, à sa non moins grande terreur, il se retrouva dans le cirque même où il avait débarqué avec Lambert et Jenkins, dans ce cirque qu'il avait craint d'aborder du côté du rivage.

« Si le départ de Straddling n'avait été qu'une ruse de guerre, pour l'attirer plus facilement dans le piége ? » Dominé par cette effrayante pensée, il jette un regard effaré autour de lui, et, sous le massif des grands cotonniers, il voit briller des armes; un fusil, évidemment de fabrique anglaise, est appuyé contre un des arbres. Cependant, rien ne bouge et nul ne se montre.. Des chasseurs du Popayan seraient-ils venus tirer aux mouettes sur le bord de la mer ?... Il n'a entendu ni une voix humaine ni l'explosion de la poudre. Ce qui lui semble plus vraisemblable, c'est que Lambert et Jenkins, encore acharnés à sa poursuite, rôdent dans la montagne, et qu'ils ont déposé sous les cotonniers tout ce qui pouvait alanguir leur course.

« Le navire sans doute reviendra les prendre et moi avec eux, se dit Selkirk ; ils l'espèrent, mais il n'en sera rien ; j'ai une arme maintenant ! »

Il se précipite vers le fusil, s'en empare, et, rejeté de surprise en surprise, dans ce fusil il reconnaît le sien.... son propre fusil, avec sa marque : puis,

près du fusil, il voit une hache.... la sienne !... sa hache d'abordage, dont une seule fois sur *le Saint-Georges*, lors de l'affaire avec le vaisseau français, il a eu occasion de se servir ; puis encore il aperçoit, il reconnaît une petite valise contenant sa longue-vue, ses instruments de marine et divers autres objets qui lui appartiennent.... Straddling, se résignant à son départ, à sa fuite, et généreux cette fois, n'a donc pas voulu l'en punir, même par la confiscation ! Bien mieux, avec ces objets, sa propriété, il trouve un second fusil, une seconde hache, plusieurs poires à poudre, du plomb, des clous, un grand fragment de toile à voile, une marmite de fer, un sac de biscuit, un petit baril de thon mariné, une douzaine de noix de coco et quelques morceaux de carne salée ou fumée, qui ne peuvent être qu'un don de la munificence du capitaine ou de quelques-uns de l'équipage. Décidément, le remords s'est emparé de ses persécuteurs.

Mais qu'avait besoin Selkirk d'une marmite et de cet amas de vivres ? La route est-elle donc si longue du cap de Pasto à la ville de Popayan ? Il ne prendra que son fusil, quelques charges de poudre et de plomb, du biscuit, une noix de coco, sans s'embarrasser du reste, dût ce reste tomber entre les mains du premier venu.

Ses haches, ses clous, cependant, peuvent lui

être utiles plus tard pour se construire un premier abri. Avec ce qu'il regarde aujourd'hui comme un embarras, comme un superflu, ne peut-il, à Popayan, faire des échanges? Après réflexion, il emporte le tout à son oasis de la Source, et, rentré dans sa grotte, chargé de ces premiers éléments de bien-être matériel, il forme le projet de rester là, enfoui dans son bonheur de solitude, non plus quelques jours, mais des semaines, mais des mois entiers, si on veut bien l'y laisser le paisible possesseur de lui-même.

Le lendemain fut pour lui le jour de l'installation. Debout dès le soleil levant, il songea premièrement à se procurer dans sa nouvelle habitation tout le confortable possible. Sa couche de pierre lui avait semblé quelque peu dure et bonne tout au plus pour un gîte de passage; il ramassa aux alentours des herbes sèches, des mousses; il s'en fit un épais sommier sur lequel il étendit son fragment de toile. Il prit ensuite une connaissance détaillée de ses approvisionnements, qu'il avait cessé de dédaigner, en comprenant qu'il leur devrait la prolongation de son indépendance complète. Il implanta quelques clous dans les interstices des rochers qui formaient sa grotte, et y suspendit ses fusils, ses poires à poudre et à plomb, ses haches, sa marmite, mit à l'ombre son baril de thon et ses viandes boucanées; puis

procéda enfin à l'examen exact de ce que renfermait sa petite valise. Il n'avait pu le faire la veille, la nuit étant venue comme il opérait son dernier transport.

A son grand étonnement, au milieu de ses instruments nautiques et autres, de ses papiers personnels et d'une petite provision de linge, il trouva un livre : c'était la Bible; cette bible portait le nom de Straddling. Quelle avait pu être l'intention de celui-ci? De le convertir à distance? Le moyen ne manquait pas d'habileté; car, certes, la figure du convertisseur, comme son éloquence, n'aurait pu que nuire à sa cause.

Selkirk eut d'abord l'idée de jeter, à défaut du donateur, le livre dans la mer; mais la Bible, sans les commentaires du presbytérianisme, pouvait devenir, même pour un bon catholique, une lecture saine et profitante. Il ne donna pas suite à son premier mouvement.

Il avait maintenant sa vie morale et sa vie matérielle assurées; au plaisir de la méditation et de la lecture, il pouvait joindre celui de la chasse. La chasse, il se promit d'en user avec discrétion, et seulement alors que ses provisions seraient entièrement épuisées, ne se souciant pas, par le bruit d'une arme à feu, de révéler sa présence et de risquer d'attirer de son côté les Indiens ou même les colons du pays.

Ce jour-là, Selkirk le passa dans une quiétude parfaite ; il ne quitta l'oasis que pour aller recueillir quelques pommes d'anones et des fraises énormes, semblables par leur volume et leur parfum aux fraises si vantées du Chili.

Des petits vallons pierreux où venaient les anones et les corossols, il avait fait son verger.

Le troisième jour, il se leva tard. Un sommeil bienfaisant, sans rêve, sans interruption, avait calmé tout à la fois les irritations de son corps et celles de son esprit. Ses membres n'accusaient plus ni fatigue ni langueur ; ses yeux s'étaient réhabitués aux vives clartés du ciel ; sa santé semblait lui être revenue complète, comme avant sa maladie, comme avant son séjour dans les ténèbres du fond de cale. De l'examen qu'il fit alors de ses forces et de sa situation, ne devait résulter qu'une idée sereine et rassurante. Toutefois, quoique ce jour-là il eût laissé le soleil se lever bien avant lui, le temps lui parut long, plus long que d'ordinaire ; ses idées, au lieu de s'éclairer d'un reflet joyeux, s'assombrissaient, sans changer de nature cependant, sans cesser d'être les mêmes que celles de la veille. Il était toujours heureux de sa liberté reconquise, de sa solitude, préférable à tout, mais peut-être ne songeait-il plus à en prolonger autant la durée.

Nous avons ainsi nos moments de défaillance, où

quand tout semble nous sourire, quand la réflexion elle-même, loin de nous laisser prévoir une menace quelconque, tend au contraire à nous rassurer, en dépit de tous les bons présages, un malaise inexplicable nous arrête, quelque chose de noir flotte dans le vague devant nous.

Selkirk avait procédé à son installation; dans sa grotte tout était à sa place; il était approvisionné de vivres frais et de vivres de conserve. Si la journée lui pesait, c'est qu'il jouissait déjà de trop de loisirs, sans doute! Sa vie était si simple, et son ménage sitôt réglé!

Pour activer la marche des heures, il parcourut les environs de la source, furetant de droite à gauche pour voir s'il n'y découvrirait pas une autre grotte préférable à la sienne, une autre source d'une eau plus douce et plus limpide encore que celle de l'oasis, un site, une roche, une plante qu'il n'eût pas encore inspectés; mais ces abords de sa résidence il les avait déjà parcourus les jours précédents, et rien de nouveau ne s'y offrit à ses regards.

Il redescendit vers le rivage, sans crainte d'être aperçu, car le flot montait et avait interrompu toute communication avec le cirque des grands cotonniers; il prit quelque plaisir à recevoir les fraîches aspersions de la vague; mais ce plaisir fut de courte

durée. Après avoir ramassé, faute de mieux, une poignée de grands varechs, les seules épaves que la mer lui ait offertes, et les avoir rejetés bientôt, il regagna l'oasis et eut recours à sa Bible pour se distraire, ce que n'avaient pu faire complétement et sa promenade autour de la source, et sa visite à la mer montante.

Au milieu de sa lecture, un bruit, dont il ne put se rendre compte, vint le troubler sans trop lui déplaire. Il écouta.

Sur la déclivité des collines inférieures, des pierres roulaient comme si quelqu'un essayait d'escalader la montagne pour arriver jusqu'à sa grotte; le bruit cessa et se reproduisit plus tard avec un tout autre caractère. Du côté du petit vallon aux corossols, quoique le vent soufflât à peine, les arbres et les buissons s'agitaient sous de violentes secousses, et, à travers le froissement des feuilles et le craquement des branches, Selkirk crut entendre comme des plaintes et des hurlements.

Son visiteur serait-il un jaguar attiré par l'eau de la source ou par ses provisions de viande? Il prit son fusil et se dirigea vers ce petit vallon qu'il regardait déjà comme une des dépendances de son domaine; il n'y vit rien; le silence le plus complet régnait; mais les arbres y avaient été presque entièrement dépouillés de leurs fruits, dont la plupart

jonchaient encore le sol. Quel animal maudit était venu ainsi dévaster son verger, sa précieuse ressource? Les tigres-jaguars ne s'adressent guère aux fruits. Plein d'irritation, et prêt à faire un mauvais parti au voleur, quel qu'il fût, ours ou jaguar, il chercha s'il ne trouverait pas sur le sable la trace d'une griffe, et sur le sable il trouva l'empreinte d'un pied d'homme.

La vue d'un jaguar lui eût causé moins d'émotion peut-être. Que devenaient ses doux projets de repos et d'isolement prolongés? Quoi! même au milieu de ces roches stériles, éviter l'approche de l'homme lui était impossible!

Cette empreinte se répétait autour des anoniers et plus loin encore. En l'examinant avec attention, il remarqua que ce pied présentait dans sa contexture une disposition assez singulière; le talon en était fortement accusé, et l'orteil, comme celui de Zimpoll, ouvrant un angle avec les autres doigts, lui fit supposer dans la personne du visiteur un Indien Bravo; sans doute le propriétaire des corossoliers, le possesseur légitime du verger de l'oasis, qui était venu secouer ses arbres et récolter ses fruits à sa manière et selon son droit.

Selkirk regagna sa grotte, vivement contrarié de savoir qu'il avait des voisins, et des voisins qui déjà pouvaient, non sans raison, se plaindre de ses pro-

cédés à leur égard; car le voleur d'anones et de corossols, ç'avait été lui.

Cette fois, il passa une nuit inquiète et agitée, rêvant d'ours, de jaguars et d'Indiens Bravos; sa solitude était désenchantée. Puisque d'un jour à l'autre elle devait être troublée par des visiteurs, n'était-il pas plus sage et plus prudent de ne pas les attendre?

Le jour suivant, couvrant ses provisions d'un amas de ronces, cachant ses autres richesses derrière un tertre bien défendu à ses abords par les dards des cactus et les feuilles en glaive des aloès, il se décida enfin à se rendre à Popayan.

Ce premier isolement volontaire n'avait duré que trois jours.





CHAPITRE II.

Topographie. — Recherche d'un cicerone. — Une ancienne connaissance. — Une ville sous la brume. — Dialogue avec un Toucan. — Désillusion. — Un premier coup de fusil.

Après une heure de marche, en suivant la pente de la montagne et laissant la mer à sa droite, Selkirk vit s'ouvrir devant lui une grande vallée verdoyante, parsemée de bouquets d'arbres, tapissée de gazon fin et de petites fleurs, toutes joyeuses de s'épanouir à l'ombre. Deux ruisseaux, tombant des hauteurs, caressaient les contours opposés d'une immense pelouse, et venaient se réunir pour s'absorber dans la mer. La mer, de ce côté, s'était creusé une large baie, protégée vers le nord par un prolongement des monts Pasto, qui, courbant en promontoires leurs têtes grises et nues, ressemblaient à des géants de pierre, attentifs aux mouvements de la vague qui leur rongeait les pieds.

A l'opposite des monts Pasto, enserrant à-moitié la baie du côté de l'Ouest, une autre montagne s'élevait, divisée à son sommet en deux pointes, sur l'une desquelles apparaissait une chèvre aux longues cornes, placée là, immobile, comme une sentinelle, et dont la fine silhouette se découpait nettement dans l'azur du ciel.

Cette baie, défendue de droite à gauche par son double rempart, lui sembla si belle, si sûre, qu'il fut surpris de n'y point voir des vaisseaux à l'ancre, ou du moins des barques de pêcheurs; il s'étonna aussi que Straddling n'y eût point opéré son débarquement, plutôt que dans le premier cirque, si sauvage et si aride.

Mettant fin à ses réflexions comme à ses contemplations, notre voyageur songea à se renseigner sur sa route; mais il ne vit personne qui pût lui venir en aide. La chèvre, toujours arrêtée immobile sur la montagne au double pic, faisait supposer un chevrier; toutefois Selkirk ne se souciait pas d'aller chercher son cicerone si haut.

Au fond de la vallée, d'autres montagnes élargies seulement à leur base, et se prolongeant en cône, se dressaient, étageant leurs sommets comme par gradins; leurs flancs découverts laissaient entrevoir des massifs d'arbres et de légères collines s'enchaînant les unes aux autres avec des ondulations char-

mantes. En se dirigeant de ce côté, il ne pouvait manquer de trouver à qui parler.

Avant de quitter cette vallée riante et plantureuse, où il venait de prendre réellement possession du pays, il se pencha vers l'un des ruisseaux, s'y lava le front, y remplit de son eau le creux de sa main, y goûta en guise de libation, comme pour porter un toast à cette terre hospitalière. L'eau était excellente et lui parut avoir le même goût que celle de sa source de l'Oasis. Peut-être en provenait-elle? Il en remplit sa gourde, cueillit une fleur et poursuivit sa marche.

Il avait gravi les premiers échelons des montagnes du centre, et rien encore ne lui avait offert l'apparence d'une habitation humaine. Déjà fatigué, inquiet peut-être, il se reposait sous un cèdre, quand il se sentit tout à coup enlacé à la taille par deux longs bras poilus. Effrayé, il se lève, se débarrasse de l'étreinte, saisit son fusil, se retourne : c'était Marimonda ! le singe du capitaine.

Dégoûtée des voyages sur mer, Marimonda, tout aussi bien que Selkirk, avait trouvé moyen de fausser compagnie aux gens du *Cinque-Ports*. Maintenant, par ses gestes, par ses roulements d'yeux, par ses grimaces les plus gracieuses, elle témoignait au marin tout le plaisir que lui causait sa rencontre.

De son côté, Selkirk aurait dû se sentir agréable-

ment surpris, en ne voyant devant lui qu'un singe quand il avait pu craindre d'avoir affaire à un animal carnassier. Cependant son front ne tarda pas à se plisser en signe de dépit et de méchante humeur.

Il venait d'apercevoir sur la terre cette même empreinte de pied qui, la veille, lui avait donné tant à réfléchir; ce *pied d'homme*, au talon proéminent, à l'orteil écarté, c'était celui de Marimonda; ce prétendu Indien Bravo, ce soi-disant propriétaire, qui avait mis son verger au saccage, c'était Marimonda; c'était Marimonda qui lui avait fait déserter son Oasis de la Source, où il comptait si bien prolonger son séjour.

Quoique maintenant tout à fait rassuré sur le compte de ses importuns voisins, Selkirk ne songe pas néanmoins à retourner vers sa montagne. « N'a-t-il donc point rencontré dans sa solitude de l'Oasis autant d'agréments qu'il s'y en était promis? Je serais porté à le croire, car, sans hésitation, s'écartant des sentiers montagneux qui conduisent à sa grotte et à sa source, il va droit en avant, cherchant la route qui doit le rapprocher de cette colonie écossaise, débris de celle de Paterson.

Mais Marimonda n'a pas retrouvé un ancien ami pour s'en séparer si vite; elle a déserté le bord, peut-être parce que le tangage et le roulis n'étaient aucunement de son goût; peut-être pour échapper

aux mauvais tours que lui jouait sans cesse le cuisinier mulâtre Reynold, celui-ci la rendant responsable de tous les délits commis autour de la marmite, ou dans la chambre aux provisions; peut-être enfin la désertion de Marimonda pouvait-elle être attribuée à cette cause principale qu'elle n'avait pas vu Selkirk faire retour vers le brick avec le reste de l'équipage.

On se rappelle que sur *le Cinque-Ports*, chef d'équipage ou matelot, Selkirk était le plus souvent l'objet de ses préférences instinctives. D'ailleurs, au contraire de notre misanthrope, la vue d'un homme est loin de lui être antipathique. Elle emboîte donc le pas avec lui, toute réjouie de sa rencontre, et facilement décidée à aller où il ira.

A diverses reprises, Selkirk l'écarte du geste et de la voix; elle s'obstine à le suivre; mis hors de lui, et peu soucieux d'arriver à Popayan escorté d'un pareil compagnon, qui lui donnerait en ville un certain air de bateleur et de montreur de singes, cette fois il la repousse rudement, non de la voix ou de la main, mais de la crosse de son fusil.

Atteint en pleine poitrine, le pauvre sapajou s'arrête, remue les lèvres en grommelant confusément ses plaintes et ses reproches, baisse la tête et, s'accroupissant sous une touffe de sapotilliers, laisse l'homme poursuivre seul son chemin.

De nouvelles vallées s'ouvrent devant lui ; Selkirk, après les avoir tournées, arrive sur la marge d'une plaine sablonneuse; mais, du plus loin que son regard puisse porter, il n'aperçoit ni une ville, ni un village, ni une maison, ni une tente, ni une hutte, rien qui le mette sur la trace des habitants du pays.

Cependant, un petit bois qu'il vient de traverser semblait avoir récemment, dans son allée principale, passé sous les ciseaux de l'émondeur; le feuillage y affectait une certaine symétrie; des fragments de rameaux y jonchaient le sol herbeux, qu'on aurait cru fauché de la veille; on y retrouvait même les vestiges du passage d'un troupeau. Sur la grande pelouse du rivage, à la base des monts Pasto, il a vu, comme il voit encore maintenant autour de lui, des arbres à la tête arrondie, qui n'ont pu devoir cette forme qu'à la taille; mais le conducteur de ce troupeau, les faucheurs de ce gazon, les émondeurs de ces arbres, où sont-ils?

Il continue ses recherches.

Enfin, dans un bas-fond, sous une brume qui s'élève, se présente confusément à lui un vaste amas de maisons blanches ou rouges, les unes couvertes de roseaux ou de feuilles de palmiers, les autres avec leurs toitures en terrasses. A travers le voile humide qui les enveloppe, il voit scintiller le

vitrage des croisées; déjà il entend bruire à ses pieds cette sourde rumeur des villes; des voix murmurantes se répondent; le bruit régulier des marteaux ou celui des moulins arrive même à son oreille.

C'est Popayan! il n'en doute pas, et, coupant court à travers la colline, il précipite sa marche.

Pendant ce temps, un vent d'est s'était levé, le rideau de brume avait disparu; quand Selkirk, après s'être arrêté un instant pour rajuster ses cheveux et sa barbe, secouer la poussière de ses vêtements, afin de faire une entrée convenable, se crut arrivé aux portes de la ville, il n'y trouva qu'une complète désillusion.

Sous ses yeux s'étendait un assemblage irrégulier de blocs crayeux, couronnés d'herbes sèches, de rochers rougeâtres, arides, anguleux, aplatis à leur sommet, marquetés de fragments de silex ou de ces cristallisations calcaires appelées vulgairement pierres à Jésus, et sur lesquels le soleil venait briser quelques-uns de ses rayons : voilà pour les maisons blanches et les maisons rouges couvertes de reseaux, pour les toitures en terrasses et les vitres constellées. Quant aux rumeurs qui s'élevaient de cette prétendue cité, aux bruits qui s'y faisaient entendre, il en eut facilement l'explication. A son approche, une bande de chèvres s'élança

alerte, bondissante, et fit s'éparpiller dans les airs des volées de merles criards et de mouettes plaintives; le pic robuste et le pic à front jaune seuls ne bougèrent pas, et continuèrent à marteler de leur bec aigu quelques vieux arbres rabougris.

La brume lui avait fait voir une ville, comme à nous, aux approches de Paris, par un mirage contraire, elle nous a montré plus d'une fois l'Océan avec ses vagues blanchissantes, ses grands caps, ses hautes falaises et ses vaisseaux pavoisés.

Selkirk en fut pour ses frais de toilette. Mais il ne renonçait pas encore à trouver Popayan au delà, dans les terres, derrière les derniers embranchements de la montagne du centre. Pour ne pas continuer de s'aventurer au hasard, cette montagne, il l'escalada, voulant d'abord explorer le pays dans son ensemble. Arrivé au premier plateau, il vit serpenter sous ses yeux de nouvelles collines, de nouvelles vallées, et rien ne lui présenta les indices d'une réunion quelconque d'habitations humaines. Il monta encore; le cercle s'élargissait autour de lui; le résultat fut le même. Sans se décourager, il grimpa, il se hissa à travers mille difficultés jusqu'à l'un des pics culminants de ces hauteurs. De ce point élevé, les objets devenaient si confus, que la ville de Popayan, cachée sous un pli du terrain, ou enfouie au sein d'une vallée

ombreuse, échappait encore à son regard obstiné.

Cependant, la figure de Selkirk s'assombrissait à mesure que sa vue s'étendait plus loin. Quand il eut plongé jusqu'aux limites de l'horizon, et qu'il en eut attentivement interrogé le cercle immense, il demeura comme frappé de stupeur. Cet horizon c'était la mer! A sa droite, à sa gauche, devant lui, derrière lui, partout la mer!

Il n'était point sur le continent, mais dans une île.

Après un instant d'accablement :

« Mais cette île est-elle habitée ou déserte? Si elle est habitée, par qui l'est-elle? »

Il n'allait pas tarder à avoir une réponse à cette double question. Descendu de sa montagne, à peine rebroussait-il chemin sur la route déjà parcourue, qu'il lui suffit de l'immobilité d'un oiseau pour donner au doute sous lequel vacillait encore sa pensée l'apparence d'une presque certitude.

Cet oiseau, c'était un toucan, à l'éclatant plumage, au bec monstrueux. Selkirk passa près de lui, les yeux à la hauteur de la branche qui lui servait de perchoir, et le toucan, sans bouger, le regarda avec une sorte d'étonnement calme et placide.

Selkirk s'arrêta ; il avait compris le langage muet de l'oiseau.

« Tu ne sais donc pas, toi, lui dit-il, ce que c'est qu'un homme, puisque tu ne fuis point à mon approche? Un homme, c'est l'ennemi de tout être à qui Dieu a donné la vie, l'ennemi même de ses semblables! Tu n'as donc jamais été menacé par cette arme que je porte, toi? »

Et de la paume de sa main frappant la crosse de son fusil, il en fit résonner la batterie.

Au son de sa voix, comme au bruit de l'arme, l'oiseau releva la tête, en témoignant d'une double et nouvelle surprise, mais sans s'émouvoir autrement. Il semblait croire que l'homme et le fusil ne faisaient qu'un, et que son étrange interlocuteur possédait deux voix différentes.

Ne voulant pas demeurer en reste dans sa réponse, le toucan fit entendre un rauque clapement par le choc de ses deux mandibules cornées, puis poussa ensuite quelques cris aigus. Après quoi, tranchant du grand seigneur, coupant court à l'audience qu'il avait daigné accorder, il garda le silence, détourna la tête, souleva fièrement une de ses ailes et s'occupa de lisser, de la pointe de son gros bec, ses belles plumes verdâtres, irisées de pourpre.

A quelque distance de là, en suivant la lisière d'un coteau boisé, Selkirk rencontra une bande de per-

roquets qui l'assourdirent de leurs cris, et il remarqua que pas un d'eux ne faisait entendre une de ces articulations gutturales, un de ces mots d'une langue quelconque, qu'ils apprennent si facilement dans la société des hommes.

Plus loin, d'autres oiseaux, les uns dans leurs nids, les autres fredonnant sous l'ombre, ne se montrèrent pas plus effarouchés par sa présence que le toucan. Un grand échassier, un héron, les jambes droites et allongées, couvait ses œufs debout, ou plutôt légèrement assis sur la pointe d'un tertre, et le regardait, comme le toucan, avec l'impassibilité d'un sénateur romain sur sa chaise curule.

Les merles huppés, les bouvreuils à capuchon, venaient atteindre de petites graines et des insectes jusque sous ses pieds; les colibris, les contingas diaprés, les manakins rouges tournoyaient devant lui dans un rayon de soleil, en poursuivant des moucherons invisibles; de petits grimpereaux, noirs et verts, sautillant circulairement autour du tronc des arbres, s'arrêtaient un instant pour le voir passer, et reprenaient ensuite leur route en spirale.

La confiance qu'il inspire ne s'arrête pas à ces peuplades ailées. Sur un tertre de gazon, il aperçoit un animal au museau pointu, à la fourrure brune parsemée de taches rousses, et de la gros-

seur d'un lièvre; assis sur ses pattes de derrière, plus allongées que celles de devant, il se sert de celles-ci, à la manière des écureuils, pour porter à sa bouche quelques noyaux de maripa dont se compose son dîner. C'est un agouti, une mère; ses petits sont à quelques pas. A l'aspect de l'étranger ils accourent près d'elle; mais, rassurés bientôt, ils achèvent paisiblement devant lui leur repas commencé.

Près de là, des coatis, aux oreilles courtes, à la longue queue, au groin mobile; des bandes de petits cochons d'Inde, aux taches fauves; des tatous, espèce de hérissons sans dards, mais cuirassés, maillés sur tout le corps aussi bien que nos anciens chevaliers du moyen âge, se mettent en ligne le long de sa route, comme pour se faire passer en revue par lui.

Hélas! cette quiétude des tatous et des coatis, cette confiance des merles et des bouvreuils, ainsi que le mutisme des perroquets, ne font que confirmer la révélation du toucan; tous semblent répéter à Selkirk: « Aucun être humain, excepté toi, n'habite cette île. »

« Cependant, se dit celui-ci, essayant de lutter encore contre cette argumentation silencieuse, ce matin n'ai-je pas vu des allées émondées aux ciseaux, des arbres taillés en boule par la serpe? »

Et le petit bois qu'il a visité le matin s'offre au même instant devant lui. Il examine les arbres ; ce sont des myrtes de différentes grandeurs ; mais, à travers leur feuillage vernissé, il cherche vainement les traces de la serpe ou des ciseaux ; la nature seule a disposé en sphéroïdes, en ombelles, la cime de ces élégantes végétations.

Même désappointement pour les arceaux de son bois taillis. Les seuls émondeurs ont été des chèvres ou d'autres animaux sauvages, friands des pousses nouvelles.

Comme les coatis, comme le toucan, les arbres eux-mêmes lui disent : « L'homme n'habite pas ici ! «

Quand il eut regagné la grande baie et qu'il se retrouva face à face avec la mer immense et déserte, malgré toutes les résistances de son esprit orgueilleux, la terrible pensée de son désastre tomba sur lui et l'écrasa.

« Me voilà donc séparé du monde entier, condamné à mourir dans l'isolement, plus emprisonné, plus oublié que le dernier criminel plongé dans les basses profondeurs d'un cachot? Celui-ci, du moins, a un geôlier!... »

A la tombée de la nuit, il retournait tristement à sa grotte de l'Oasis, où étaient ses provisions, lorsque, traversant le vallon aux corossoliers, il

vit une pierre tomber devant lui, puis une autre. Stupéfait, il cherchait à deviner de quel côté jouait cette baliste invisible, quand un petit sifflement joyeux se fit entendre dans le feuillage, qui s'agita à sa droite, et une pomme de coressol vint l'atteindre à la joue.

Marimonda, ravie de s'être vengée de la bourrade qu'elle avait reçue, fuyait maintenant d'arbre en arbre, s'aidant pour sa manœuvre rapide, aussi bien de sa queue que de ses pieds et de ses mains. Mais dans la disposition d'esprit où se trouvait Selkirk, le sapajou devait cruellement expier son innocente agression. Marimonda lui rappelle Straddling; le singe payera pour son maître!

Son fusil s'abat, le coup part.... Marimonda a vu le mouvement, deviné l'intention, et s'est aussitôt abritée derrière une des plus fortes branches, ce qui ne l'a pas empêchée, cependant, de recevoir dans le côté une partie de la charge.

Cette détonation d'une arme à feu, la première peut-être qui ait retenti dans ce coin de terre depuis le commencement du monde, en se prolongeant d'écho en écho jusque dans les hautes montagnes, fait s'élever de toutes les parties de l'île comme un cri de douleur. L'instinct, cette prescience sublime a révélé à tous qu'un grand péril vient de naître.

Aux cris d'épouvante des oiseaux de toutes sortes, aux bêlements inquiets et lointains des chèvres, succède un glapissement plaintif, semblable à la voix d'un enfant qui pleure.

C'est Marimonda qui se lamente sur sa blessure.

La guerre était déjà dans l'île.





CHAPITRE III.

Révélation. — Le doute revient. — Un voyage de huit jours. — Le paradis terrestre. — L'Escurial et Versailles dépassés. — Le prisonnier de Dieu.

Quelques jours auparavant, Selkirk avait cru à un mouvement de générosité de la part de Stradling; aujourd'hui, en retrouvant ses abondantes provisions de biscuit, ses viandes de conserve, ses fruits du cocotier, toutes choses superflues s'il avait dû aborder au Popayan, il entrevoit la pensée secrète de son ennemi; le vrai sens de l'atroce comédie jouée à ses dépens par Lambert et par Jenkins apparaît clairement à ses yeux. Il comprend l'incurie et le sommeil facile de ce dernier, et son étourderie hypocrite en lui révélant à faux le nom de la contrée qu'on venait d'aborder. Stradling voulait que son prisonnier lui échappât, et

qu'en lui échappant il se condamnât de lui-même à un exil éternel. Par le don de sa Bible il prétendait sans doute lui faire entendre qu'il n'avait plus de recours qu'en Dieu.

Cette fois, le séjour de l'Oasis offrit peu de charmes au misanthrope; ses rêveries y furent amères. Après avoir pendant toute une journée essayé de s'habituer à l'idée de sa solitude, le soir il en vint à douter qu'elle fût réelle. Malgré toutes les preuves, les témoignages recueillis par lui, il se refusait à admettre que cette île (si en effet c'était une île; il pouvait s'y être trompé) fût complétement inhabitée. La population en était peut-être clair-semée, réduite à quelques familles seulement, familles de pêcheurs, qui se tenaient sur la côte opposée: de là ce calme et cette apparence d'abandon qui régnaient autour de lui. Peut-être aussi cette contrée, île ou presqu'île, n'était-elle fréquentée que par des Indiens libres, ayant tout intérêt à dérober leurs traces aux Espagnols.

Il résolut d'éclaircir ses doutes, de parcourir le pays, non dans une seule de ses parties, comme il l'avait fait la veille, mais dans toute son étendue; de le visiter dans tous ses abords, de l'interroger du nord au sud, de l'est à l'ouest, quoi qu'il dût arriver.

Pendant une semaine entière, armé plutôt de sa

longue-vue que de son fusil, il accomplit cette visite consciencieuse, obstinée, et, après sa semaine de recherches et d'explorations, quand il se retrouva à son point de départ, tout air de tristesse et d'abattement avait disparu de son front, et son regard radieux, levé vers le ciel, semblait lui adresser un remercîment.

Et cependant l'île était bien une île, hors de vue de toute espèce de terre, et cette île, elle était inhabitée ; le doute ne pouvait plus exister pour lui désormais.

Mais ce séjour auquel il est condamné, c'est la retraite la plus ravissante qu'eût jamais pu se choisir un heureux de la terre ; c'est un immense parc américain jeté sur les flots, et où tous les trésors du roi des Espagnes et des Indes se seraient épuisés sans pouvoir lui donner la riche décoration qu'il doit à la seule nature.

Irrégulière dans sa forme, l'île a de quatre à cinq lieues de longueur ; sa largeur est moindre de moitié. Si, dans les parties montueuses, il a rencontré des roches stériles et ardues, même des abîmes et des précipices, ils semblaient n'être là que pour aider au pittoresque, et faire contraste avec les fraîches et vertes vallées qui les ceinturaient.

Partout, des sources d'eau vive ; de petits lacs transparents où se mire le soleil, où s'étalent les

nélumbiums, les nymphæas blancs, roses ou bleus, à pétales frangés; des ruisseaux qui débordent en cascades le long des rochers de granit rouge ou de basalte noir. L'Escurial et Versailles étaient dépassés!

Là, toutes les flores du monde semblaient s'être donné rendez-vous. Les amaryllis, les fuchsias, les astrances hautes de dix pieds, le galliet à fleurs bleues, les grandes mauves à fleurs rouges, les daturas à fleurs énormes, les violettes arborescentes, les dahlias et les verveines de toutes les couleurs, s'élançaient par touffes du sein des massifs; de tous côtés surgissaient des Édens ombragés par la verdure luxuriante des frênes-mayu, des cèdres-acajous, des liquidambars, des mimosas et des grandes fougères. Dans ta froide et brumeuse Écosse, Selkirk, ce sont les mousses et les lichens qui revêtent l'écorce des arbres; c'est le gui parasite, plus un fardeau qu'un ornement, qui se suspend à leurs rameaux: ici, regarde et admire! De nombreuses familles d'orchidées, aux formes étranges, aux fleurs éclatantes et variées, s'implantent en festons le long de leurs tiges, ne demandant que de l'air et un rayon de soleil pour vivre; du pied de ces mêmes arbres s'élancent, comme pour les enlacer dans un réseau magique, les brillantes passiflores, les jasmins et les héliotropes aux parfums enivrants, les

banisteria, dont les racines semblent plonger dans des mines d'or pour y puiser la couleur de leurs pétales. Sur les crêtes de ces rochers, aux bouches béantes des précipices, regarde encore ! les végétations bizarres qui les décorent témoignent que, sous ces latitudes, la nature est assez riche pour être prodigue et satisfaire même à toutes ses fantaisies : ce sont les chamærops acaules, les lontanes, les sabals, les thrinax, toute cette race de palmiers nains portant des éventails au lieu de feuilles, et sous lesquels foisonnent des milliers de petits lézards mordorés; puis, les cactiers épineux, les uns semblables à de gros melons, chargés de dards, ou à des oursins de mer qu'une rafale vient de transporter sur la montagne; les autres, à des reptiles se déroulant, s'entrelaçant le long des pentes rocheuses, comme une armée de serpents prête à tout envahir; mais de ces terribles serpents les flancs laissent échapper de charmantes touffes de fleurs roses ou violettes.

Sans doute si, devant ces curieux spectacles, Selkirk en avait été réduit à l'étonnement, et même à l'admiration, il ne se fût senti qu'à moitié satisfait; mais là, au milieu de ces végétaux de luxe et de fantaisie, se trouvent aussi les végétaux utiles; les arbres et les plantes comestibles y abondent. Ce ne sont pas seulement, comme dans le

petit verger de l'Oasis, des pommes d'anones et de corossols qui s'offrent à lui ; les poires d'aguacate, les prunes-maté, les figues de cactus, les bananes, les sapotilles, les choux palmistes, croissent de çà de là ; comme plantes potagères, les gunnera, les coquerets savoureux, les courges, les pastèques, les topinambours, les ignames ; c'est à lui de choisir. Sous ses pas et le long des ruisseaux, verdissent le pourpier, le cresson et les oseilles de toutes sortes. Est-ce assez ?... non : l'homme a besoin de se repaître de chair aussi bien que de végétaux. Eh bien ! il peut, et sans peine, chasser au poil comme à la plume ; les petits cochons pécaris courent par bandes à travers les bois ; les lapins sans queue et à oreilles courtes gîtent, à la façon des lièvres, au milieu des plaines, et les chèvres peuplent les montagnes. Quant aux oiseaux, l'île est une volière où fourmillent les grives, les ramiers et les perdrix. Parfois, sur une des lianes qui s'étendent d'un arbre à l'autre, perchent, pressés sur une même ligne, les manakins rouges, les habias ponceau, les cotinga bleus, les cotinga dorés, et toute une bande de passereaux multicolores, autour desquels le soleil fait rayonner les prismes de l'arc-en-ciel, et qui peuvent flatter le goût du gourmet aussi bien que le regard du curieux.

Avec de pareilles ressources, il pourrait se passer de marée. Pourquoi s'en priverait-il?

Sous les eaux transparentes de ses lacs ou de ses baies glissent silencieusement des poissons de toutes les formes, de toutes les couleurs. Voici les grandes brèmes, les congres, les characins, et les longues trichiures argentées qui se tordent sous le flot en jetant des éclats métalliques; dans le sable humide du rivage grouillent des crabes, des écrevisses et des tortues de mer : c'est une profusion de richesses et de merveilles! et sur cette île bienheureuse, pendant sa battue de huit jours, Selkirk n'a pas découvert un animal carnassier, sinon quelques chats sauvages qui se sont enfuis à son approche; pas un reptile, sinon d'inoffensifs lézards, dont le plus gros, l'iguane, devait lui procurer une excellente nourriture.

Si Daniel de Foë, qui, pour le héros de son roman, s'est inspiré de notre Écossais, avait fait naufrager Robinson dans une île semblable, certes, celui-ci n'aurait pas eu besoin de développer pendant si longtemps les miracles de son industrie. Selkirk, lui, n'a qu'à se laisser vivre; il le pense du moins!

Qu'a-t-il à désirer dans ce paradis terrestre, son empire? La société des hommes? Est-ce encore pour trouver parmi eux un maître, un chef, sous la volonté duquel il faille se courber? Partout où deux

hommes se rassemblent, il faut qu'un des deux obéisse à l'autre, et Selkirk est las d'obéir.... Les hommes! mais il les méprise, il les déteste plus que jamais!... Quelle idée avait-il donc de se retirer au Popayan?... Ne peut-il se suffire à lui-même?... Oui, ce sera sa gloire, son bonheur! Vivre en pleine liberté, ne dépendre que de soi, n'est-ce pas là ce qui donne à l'âme sa véritable dignité?... Dût-il passer sa vie dans un éternel isolement, cet isolement il a cessé de s'en effrayer : il l'accepte! N'a-t-il pas toujours à peu près vécu seul, par l'esprit du moins? Lorsqu'il était à fond de cale, était-ce la société de l'équipage du *Cinque-Ports* qu'il regrettait? Aujourd'hui, il n'est plus le prisonnier de Straddling, il est le prisonnier de Dieu! et ce mot le rassure.

Marin, il n'a jamais aimé que la mer; eh bien, la mer, elle l'entoure, elle le garde! Il n'a donc que des grâces à rendre au ciel.

Arrivé à l'Oasis, il prit sa Bible, l'ouvrit; mais le soleil, disparaissant tout à coup derrière l'horizon, ne lui permit que de lire ces mots :

« Si tu vis seul et que tu tombes, qui te relèvera? »

Il ferma le livre sans avoir pu poursuivre sa lecture jusqu'à cet autre verset :

« Tu périras dans ton orgueil! »



CHAPITRE IV.

Premier établissement. — Ouverture de la chasse. — La ligne courbe. — Le culte du feu. — Disette de tabac. — L'homme imitateur du singe.

Aujourd'hui, trois mois se sont écoulés depuis l'arrivée de Selkirk dans l'île. Il n'habite plus la grotte de l'Oasis, mais une autre, plus spacieuse, creusée à la base de la montagne, et qui s'ouvre sur cette large vallée égayée par les deux ruisseaux à l'un desquels il a fait sa libation aux dieux hospitaliers.

La plage présente maintenant un aspect plus animé; la main de l'homme s'y fait sentir. Des buissons, quelques touffes d'arbres, gênaient la vue vers les collines du fond; ils ont été arrachés ou abattus; de jolis sentiers, recouverts de sable, serpentent sur la grande pelouse; l'un aboutit au ri-

vage, un autre à la grotte, un troisième au chemin qui conduit à l'Oasis. Ils ont pour point de départ cinq grands myrtes, placés au milieu de la pelouse, et dont l'élégant feuillage s'arrondit en dôme de verdure. Un banc de bois, composé de quatre rondins fichés en terre, de rameaux entrelacés, s'appuie à l'un des myrtes dont le tronc lui sert de dossier; une table rustique, construite d'après le même système, se dresse auprès. C'est là le cabinet d'étude et de méditation du solitaire; c'est là que, en compagnie de son livre, il vient prendre ses repas, en regardant la mer.

A coups de hache, il a agrandi, équarri sa nouvelle grotte, qui lui sert à la fois de chambre à coucher, de cuisine et de magasin. Il a essayé même d'en décorer l'extérieur par un banc de gazon, par diverses sortes de plantes grimpantes, destinées à voiler sa nudité. A l'entrée, il a transplanté deux jeunes palmiers, pour donner à son habitation un semblant de portique; mais la nature a aussi ses instants de rébellion : les lianes et les palmiers se sont mal trouvés de leur changement de domicile, et maintenant les longs rameaux des uns, comme les larges feuilles des autres, pendent, à demi flétris, devant la grotte, dont ils obstruent l'entrée plutôt qu'ils ne la décorent. Pour leur part, les deux petits palmiers, avec leurs feuilles abattues

et leurs tiges inclinées, ressemblent assez bien à deux parapluies repliés, qu'après une forte averse on a déposés contre la porte pour les laisser égoutter.

A force de soins et avec l'aide de ses ruisseaux, Selkirk espère bien les rendre à la vie et à la santé.

Il a imposé à ses ruisseaux une bien autre obligation : celle d'entretenir une cressonnière et un vivier, établissements de prévoyance, dont le premier seul a parfaitement réussi. Sa tâche la plus ardue, quant au second, n'a pas été de creuser le vivier, mais de le peupler. Il devait pour cela se faire pêcheur, fabriquer un filet; il en est venu à bout, grâce à la bourre de ses cocos, aux fibres de ses aloès. Mais ces beaux poissons, les brèmes, les congres, les anges de mer, qui se montraient avec tant de complaisance à travers la vague limpide, semblaient n'être là que pour le plaisir des yeux. Sous la lame, à fleur d'eau, existait un fond de rochers et des couches de madrépores, sur lesquels le filet ne pouvait être manœuvré. Il lui eût fallu une barque pour s'avancer plus au large.

En attendant qu'il s'occupât de sa marine, après plusieurs tentatives toujours infructueuses, il dut se contenter du rôle infime de pêcheur à la ligne, qui ne lui réussit guère mieux. Avec un clou aplati, affilé, recourbé, il avait espéré se faire un hameçon; mais ses clous, trop forts et trop pesants, tombaient

dans la vase et s'y enterraient ; il les soutint entre deux eaux au moyen d'une branche de bois léger : son soliveau effraya la gent aquatique. Par bonheur, les écrevisses de mer se laissaient prendre à la main, et le vivier ne resta pas désert et inutile.

D'ailleurs, à défaut de pêche, notre heureux Selkirk n'a-t-il pas la chasse?

La chasse, il vient de l'ouvrir d'une façon toute généreuse, comme un sage monarque qui ne fait la guerre que dans un intérêt général. Il savait que des chats sauvages existaient dans l'île ; ceux-ci ne pouvaient vivre qu'aux dépens des jeunes couvées ou en détruisant ses lapins, ses agoutis, ses iguanes, et autre menu gibier. Il entreprit une croisade contre ces pirates et en fit un affreux massacre, se réservant de lever seul sur ses sujets l'impôt du sang.

Puis, quand il se disposait à chasser pour son compte, il comprit que l'élément essentiel de tout bien-être lui faisait défaut, le feu !

Sans feu, à quelles tristes extrémités en serait réduit l'opulent propriétaire de ce séjour enchanté ? A quoi lui serviraient ses poissons et son gibier? Les pouvait-il manger crus ? Sans feu, comment combattrait-il le froid et l'humidité? comment abrégerait-il l'obscurité des longues nuits d'hiver? Avec du feu, il se serait bien vite forgé un hameçon et creusé une barque. Comment n'y a-t-il pas songé plus

tôt? Heureusement, l'invention d'un briquet n'est pas chose difficile; la moindre ménagère d'Écosse connaît dix moyens de se procurer du feu, et instantanément. Il ramassa des feuilles sèches et des fétus de paille; il brisa quelques galets du rivage, et, son couteau faisant l'office de briquet, il parvint à en tirer de nombreuses étincelles; cependant les fétus de paille et les feuilles sèches refusèrent de s'enflammer. Il recommença dix fois, cent fois, mille fois, et toujours sans résultat.

Il se rappela alors que les sauvages obtenaient du feu rien que par le frottement de deux morceaux de bois l'un contre l'autre. Il se mit aussitôt à l'œuvre, et sans plus de succès qu'auparavant. Peut-être l'espèce ou la qualité du bois devait-elle être consultée. Il essaya tour à tour du bois sec et du bois vert, du bois de myrte et du bois de cèdre; mais il eut beau frotter ses deux planchettes, de haut en bas, de bas en haut, épuiser ses forces à leur imprimer un rapide et continu mouvement de va-et-vient, il ne réussit qu'à se donner une courbature. Quoi! lorsque ses provisions seront épuisées, et le moment approche, encore jeune et vigoureux, mis facilement en appétit par le travail et l'exercice, lui faudra-t-il donc, au milieu de toutes ces richesses qui l'entourent, se contenter d'un dîner qui ne sera

qu'un dessert, et disputer à ses agoutis leurs noix de maripa?

Il aurait donné la moitié de son île pour un morceau d'amadou! Sur cette île bien-aimée, il appelle maintenant la foudre du ciel; il y verrait avec joie un volcan s'ouvrir, dût-il ébranler la terre et renverser ses montagnes; à la condition toutefois que la foudre ou le volcan laissât trace d'incendie, et lui permît d'enflammer ses feuilles sèches et ses brins de paille.

Au milieu de son découragement, Selkirk songea à son fusil, dont la batterie n'était autre qu'un briquet à ressort. Un peu de poudre suffit à l'affaire. L'homme n'arrive jamais à l'idée simple et vraie qu'à force de détours; pour lui la ligne courbe est le chemin qui conduit à la ligne droite.

Mais lui faudra-t-il chaque jour user de sa poudre pour ses soins de ménage? Ce serait risquer d'épuiser rapidement sa poudrière. Derrière sa grotte, dans un enfoncement pierreux qu'un repli de la montagne protégeait contre les vents de mer, il fit un grand amas de bois mort et de broussailles, l'enflamma, l'entretint de temps à autre par une addition de combustible. Il comprit alors pourquoi, chez les peuples primitifs, le premier culte avait été celui du feu; pourquoi, depuis Zoroastre

jusqu'aux Vestales, le soin de son entretien avait été un sacerdoce.

Quand une épaisse couche de cendres se fut formée sur son immense *brasero*, d'eux-mêmes les charbons s'y conservèrent ardents, et il eut moins à s'en préoccuper. Plus tard, selon la marche ordinaire des choses, il simplifia ses moyens. Avec quelques brins de fil et la graisse de son gibier, il se composa une lampe; plus tard encore, il eut de l'huile, et les brins de joncs lui suffirent.

A partir du moment où il fut entré en possession de ce précieux élément, de ce puissant auxiliaire, l'île entière lui paya tribut. Quoique les chèvres fussent devenues farouches, ainsi que les autres habitants de l'île, depuis que tous avaient pu connaître ce qu'était l'homme et ce tonnerre qu'il dirigeait à son gré, il en surprenait encore assez souvent à portée de la balle. Les chèvres ne lui étaient pas seulement profitables pour sa nourriture : leurs cornes longues et creuses lui servaient de poudrières; de leurs peaux il se confectionnait des sacs pour mettre ses provisions à l'abri de l'humidité; une gibecière de chasse, qu'il portait sans cesse dans ses courses. Il s'était fabriqué bien d'autres ustensiles avec ses noix de cocos, ses courges et ses calebasses; mais ces détails trop développés nous feraient retomber en plein dans

le domaine du Robinson de Foë, et, si nous côtoyons la même route, c'est vers un tout autre but que nous nous dirigeons.

Voilà notre insulaire entré dans l'ère du bien-être ! Les brèmes, les congres, les perdrix, les lapins et les agoutis figurent sur sa table, aussi bien que les fruits et les coquillages ; il prélève sa dîme royale sur les airs, sur la terre et sur l'océan. Quand, sans rien emprunter à ses anciennes provisions, il a savamment relevé la saveur de son gibier par quelques baies de myrte-piment ; remplacé l'assaisonnement ordinaire de lard fumé par celui du cochon pécari ; qu'il a substitué au biscuit de mer ses succulentes racines d'ignames, cuites sous les cendres de son brasero, un excellent repas satisfait à la fois à son appétit comme à sa vanité. Il est donc enfin en possession de toutes les jouissances qu'il a convoitées ! Il se suffit à lui-même ; il a l'abondance, les loisirs, la liberté complète !

Et pourtant, son front se plisse soucieux : un certain malaise, dont il ne peut se rendre compte, le tourmente ; quelque chose d'insaisissable, de vague encore dans sa pensée, l'obsède. Il attribue cet effet à la trop grande quantité de plantes aromatiques qui l'entourent. Il fait tomber sous la hache deux cèdres-santals qui décoraient sa pelouse, les seuls

qui existassent dans l'île, et détruit jusqu'aux héliotropes dont lui-même avait pris soin d'orner l'entrée de sa grotte.

Cependant, son malaise continue; bientôt, son appétit s'émousse, son courage faiblit, et ses rêveries se prolongent pénibles.

Dans ces instants de découragement, il avait parfois recours à son livre; mais alors son livre ne trouvait plus en lui qu'un lecteur armé du doute, et plein de défiance. Il argumentait contre la Bible; déversant les aigreurs de sa pensée sur le texte saint lui-même, il opposait un verset à un autre verset pour convaincre l'écrivain sacré d'erreur et de contradiction. Dans l'œuvre inspirée de Dieu, il cherchait la main de l'homme, les instincts rusés de l'homme, les âpres appétits de l'homme, et il les y trouvait! Plus rhéteur que croyant, après cette lutte prolongée, où sa vanité seule triomphait aux dépens de ses convictions religieuses, il détournait dédaigneusement les yeux de ce livre inutile, puisqu'il ne pouvait l'éclairer sur la source du trouble étrange qui le tourmentait ni lui indiquer le moyen de s'y soustraire.

Ce trouble, cet affaissement de ses facultés, comment pouvait-il y être en proie quand tout souriait autour de lui, quand tous ses désirs semblaient être exaucés, tous ses besoins satisfaits?

A force d'y songer, il découvrit enfin la cause du mal.

Que lui manquait-il?

Il lui manquait du tabac!

Nos besoins factices exercent souvent sur nous un empire plus tyrannique que nos besoins réels; il semble que nous nous cramponnions avec plus de force et de ténacité à cette seconde nature, parce qu'elle dérive de nous-mêmes; elle vient de nous; l'autre ne vient que de Dieu, et elle nous est commune à tous.

Selkirk en est convaincu, c'est la privation du tabac qui le jette dans ces langueurs douloureuses. Naguère, la fumée du tabac était passée chez lui, par l'habitude, au rang d'une impérieuse nécessité. Sur le brick, avec sa pipe, il se consolait de tous ses mécomptes et des odieux traitements auxquels il était en butte. Depuis des mois cependant, le tuyau d'une pipe n'avait point touché ses lèvres; mais c'est qu'alors la maladie le tenait abattu au fond de la cale du *Cinque-Ports*, et la maladie éteint en nous ce qui pour nous était jouissance et bien-être. A son arrivée dans l'île, il était encore au début d'une convalescence, qui devait se prolonger. Aujourd'hui, la santé et les forces lui sont revenues, et, avec elles, a fait retour l'invincible besoin de fumer du tabac. Si Straddling avait mis dans la part qu'il

lui a faite une bonne provision de tabac, il lui eût tout pardonné. Que lui importe l'abondance de ses ressources, s'il n'a pas de tabac? Que lui importent ses loisirs, s'il ne peut les occuper en fumant? Que lui importe même ce feu qu'il vient de conquérir, s'il lui est interdit d'y allumer sa pipe?

Mais ce tabac, quelle puissance au monde pouvait le lui procurer, maintenant qu'il vivait seul, loin de toutes ressources, et qu'il n'avait rien à espérer ni d'une rencontre ni d'un échange?

De très-méchante humeur, il errait un matin à travers ses domaines, lorsqu'il aperçut quelque chose qui se mouvait, en se dandinant, sur une pointe de terre ombragée par quelques balisiers. C'était Marimonda. Celle-ci, à la vue de son ennemi, s'élança, légère et rapide, derrière un coteau boisé. Selkirk la revit, un instant après, tranquillement assise sur la maîtresse branche d'un arbre, tenant dans chacune de ses mains un fruit, qu'elle heurtait alternativement contre la branche et l'un contre l'autre, pour en briser l'enveloppe coriace. S'arrêtant devant elle, il l'examina, non sans un vif mouvement de surprise.

Déjà, quand il travaillait à la destruction de ses chats sauvages, vers une des parties les plus reculées de l'île, il l'avait rencontrée à portée de son

fusil et s'était demandé s'il ne devait pas la compter au nombre des animaux malfaisants. Mais alors Marimonda, une main collée à sa hanche, de l'autre arrachait différentes herbes, qu'elle dégustait d'abord, qu'elle broyait ensuite entre ses dents; après quoi elle les appliquait sur sa blessure : remèdes inutiles sans doute, car, amaigrie, le poil terne et hérissé, elle semblait n'avoir que quelques jours à vivre, et Selkirk avait pensé qu'elle ne valait pas une charge de plomb.

Et voilà qu'il la retrouve alerte et bien portante, tenant de cette même main qui lui avait servi de compresse, non plus la plante nécessaire à sa guérison, mais le fruit qui doit la nourrir.

« Quoi, se dit-il, dans cette contrée de la terre où n'était jamais venu cet affreux sapajou, il a pu trouver sans peine son *herba sacra*, celle qui devait lui rendre les forces et la santé! Et moi, moi, je soupire vainement après la plante qui suffirait à ma complète satisfaction! Cet animal a consulté son instinct et il en a été bien conseillé; moi, que me conseille ma raison? Évidemment, elle me conseille de faire comme le *monkey*, de chercher l'herbe dont je ressens un si grand besoin, et si elle n'existe pas dans l'île, comme j'ai tout lieu de le craindre, de tâcher de la remplacer par quelque chose d'analogue; de choisir, d'essayer, de dé-

guster, de prendre enfin exemple sur Marimonda. Je n'y manquerai pas; mais c'est la nature renversée, et pour un homme, il est trop humiliant de se voir réduit à imiter un singe! »



CHAPITRE V.

Selkirk collectionneur, — Un empoisonnement — Grand concours. — Le calme sous les tropiques. — Une invasion. — Fuite et terreur. — Retour vers la plage.

Voyez-vous, au-dessus d'un tapis de fraîche verdure, ce hamac suspendu entre deux beaux arbres? Quel heureux mortel, durant les chaleurs du jour, y est bercé doucement, doucement rafraîchi par une légère brise de mer? C'est Selkirk; ce hamac, c'est sa voile, rattachée aux branches de ses grands myrtes par des lanières de cuir de chèvre. Les yeux à demi fermés, il s'y enivre, non plus du parfum de ses santals et de ses héliotropes, mais, mieux que cela, des absorbantes émanations de la fumée du tabac! Il fume sa pipe.

Sa pipe!... Il a une pipe?... Il en a de toutes les formes, de toutes les grandeurs; les unes fabri-

quées avec des coquillages en hélice, avec des fuseaux et des casques de mer; les autres avec des noix de maripa, avec de gros roseaux coupés au-dessous du nœud, le tout emmanché d'un scion de myrthe, d'un tube de graminée, ou de l'os creux d'un oiseau. De ce côté, il va presque jusqu'au luxe; il est devenu collectionneur. Mais là n'a pas été la difficulté; avant tout, il lui a fallu trouver le tabac, la plante merveilleuse, la panacée qui devait le guérir de ses maux.

A la suite de sa rencontre avec Marimonda, il a fourragé à travers ses bois et ses prairies, interrogeant tous ses végétaux, depuis l'herbe de ses montagnes jusqu'à l'arbre de sa pelouse, mordillant les feuilles, les mâchant pour juger de leur saveur. A sa profonde humiliation, moins habile ou moins heureux que le *monkey*, il n'obtint d'abord d'autre résultat qu'une sorte d'empoisonnement. Un de ces végétaux était vénéneux.

Plusieurs jours durant, il se vit contraint au repos absolu et à une diète forcée. Sa bouche, gonflée, excoriée, refusait toute nourriture; sa gorge était brûlante; de gros boutons lui couvraient le corps, et ses membres alanguis, courbattus, lui permettaient à peine de se traîner jusqu'à son ruisseau pour y étancher la soif qui le dévorait.

Bientôt les symptômes alarmants disparurent; les

forces lui revinrent; le cresson de sa cressonnière et l'oseille sauvage achevèrent sa guérison. Aurait-il osé la demander à d'autres productions de son île? Il avait pris la nature en défiance; celles-là, du moins, il les connaissait de longue date.

A peine remis, le besoin du tabac se fit sentir de nouveau chez lui avec plus de force que jamais. Qu'importe l'expérience, qu'importe le danger? Ne s'agissait-il pas de se procurer cette herbe précieuse, indispensable.... dont le monde s'était facilement passé pendant des milliers d'années?

Cette fois, néanmoins, devenu plus prudent, ce n'est plus à la saveur qu'il s'est adressé; c'est au parfum, au principe odorant. Il a fait sécher les différentes plantes qui lui paraissaient le plus propres à l'usage auquel il les destinait; il leur a fait subir ensuite l'épreuve du feu. La fumée qui s'en est échappée l'a mis facilement à même d'apprécier les qualités qu'il exigeait d'elles.

De ce grand concours d'aromates, deux plantes à la fin sont sorties victorieuses : l'une, c'est le *petunia*, cette fleur charmante qui décore aujourd'hui tous nos parterres, d'où la régie pourrait bien la proscrire un jour (aussi n'est-ce qu'en tremblant que je dénonce ici sa parenté avec la *nicotiane*); l'autre qui, comme le *petunia*, se reproduit avec profusion dans les îles, aussi bien que sur le continent de l'Amé-

rique méridionale, c'est l'*herbe Coca*, improprement nommée ainsi; car ses feuilles précieuses, qui sont pour les naturels du Pérou et du Chili ce qu'est le *bétel* pour les Indiens du Malabar, croissent sur un élégant arbuste.

Ces deux plantes, séparées ou réunies, composent grâce à un léger amalgame de chaux, d'eau de mer, de baies de myrtes concassées, le plus varié, le plus délicieux des tabacs.

Maintenant, à peine éveillé, Selkirk fume, tout en s'occupant de confectionner quelques meubles nécessaires, tels qu'une échelle, un escabeau, des paniers de jonc, dont il achève d'enrichir son ménage. Il fume en pêchant, en chassant; de retour vers son domicile, il s'étend à l'entrée de sa grotte, sur son banc de gazon, rallume sa pipe au grand foyer et fume; à l'heure du déjeuner et du dîner, assis à l'ombre de son quinconce de myrtes, un coude sur la table, sa Bible ouverte devant lui (car il s'est réconcilié avec sa Bible), il fume encore.

Eh bien, en dépit de ces jouissances tant désirées, malgré sa pipe, malgré sa Bible, cette vague inquiétude, ce même malaise ressenti naguère, vient parfois l'assaillir de nouveau.

Il en accuse sa santé, qui s'affaiblit; et cependant il reste actif et vigoureux; il en accuse sa nourriture, la fadeur du poisson qu'il mange sans assai-

sonnement de sel, depuis que son quartier de porc est consommé. En effet, la chair du poisson, depuis quelque temps, lui cause des nausées, provoque même chez lui des indigestions fréquentes; il y renonce; son estomac se rétablit; et néanmoins ses accès de torpeur et de mélancolie continuent.

Où il se sent le plus vivement en proie à cet état d'angoisses, c'est dans ces instants de calme immense, communs sous les tropiques; quand les oiseaux se taisent, quand les buissons et les terriers ne rendent pas le moindre murmure, que l'insecte semble endormi sur les fleurs, dont les corolles se ferment; quand les feuilles des mimosas se replient sur elles-mêmes; que le moindre souffle de vent n'agite pas la cime des arbres, et que la mer, immobile, cesse de battre le rivage.

Ce qu'un pareil silence ajoute à l'isolement est chose indicible! silence incomplet, cependant, car un bruit aigre et strident vous grince aux oreilles. On dirait que, durant ce grand mutisme de la nature, on entend au-dessous de soi le gémissement de la terre tournant sur son axe; puis, au-dessus de sa tête, dans les profondeurs de l'immensité, les rouages des sphères célestes et de ces myriades de mondes qui gravitent dans l'espace. La pensée alors se trouble et s'épuise devant cette immobilité saisissante et terrible, et l'homme qui, dans un pareil

moment, ne peut avoir recours à ses semblables pour se distraire ou pour se rassurer, reste accablé sous sous néant.

Parfois Selkirk en appelait à lui-même pour briser ce silence accablant et douloureux; il articulait quelques paroles à haute voix, et sa voix lui faisait peur! elle lui semblait formidable et hors de son diapason naturel.

Il arriva que, pendant un de ces calmes sinistres, où tout paraît s'arrêter dans l'œuvre de la création, même les battements du cœur de l'homme, assis sur le rivage, n'ayant même pas la force de fumer, Selkirk attendait vainement la brise du soir; rien ne venait, que l'obscurité de la nuit. On eût dit que la lune, subissant à son tour cette fixité de toutes choses, se trouvait retenue par quelque puissance fatale derrière le cercle de l'horizon; la mer était morne, sombre et comme figée.

Tout à coup, sans que le vent eût soufflé, il vit à sa droite, sur une étendue assez vaste, la mer bouillonner et s'agiter violemment; il crut d'abord à un *toufan*, à une de ces tempêtes intérieures et circonscrites, qui parfois agitent la vague. Mais presque aussitôt il distingua, ou pensa distinguer, une multitude de barques et de pirogues, sillonnant la surface des eaux. La flottille aborda dans une anse creusée du côté des montagnes.

Il ne vit plus rien, mais il entendit un tumulte épouvantable de cris discordants.

Plus de doute! des peuplades d'Indiens viennent de débarquer sur le rivage. Malheur à lui si ce sont des Bravos ou des Mosquitos! Une sueur froide lui baigne le front; il court à sa grotte, prend son fusil, met dans sa gibecière de peau de chèvre quelques cornets de poudre et de plomb, un morceau de viande boucanée, sans oublier sa Bible! et il passe la nuit à errer du côté de l'Oasis, en proie à mille terreurs, entendant sans cesse, derrière lui, des pas qui le poursuivent, et voyant luire des yeux ardents à travers les buissons.

Épuisé de fatigue, il gravit une pente de la montagne, trouve une excavation, s'y blottit, s'y barricade comme il peut, prêt à s'y défendre jusqu'à la mort, et finit par s'y endormir, la main sur la détente de son fusil.

Aux premiers rayons du jour, lorsqu'il se réveilla, des impressions plus calmes avaient succédé à ses terreurs folles : — Pourquoi ces Indiens lui seraient-ils nécessairement hostiles? Vu leur nombre, ils n'ont rien à craindre de lui; il est seul, et s'il juge à propos de se montrer à eux, ce sera désarmé et avec des signaux de bon accord.

S'il le faut, il leur fera les honneurs de sa résidence.

Viennent-ils attirés par l'appât d'une pêche fructueuse? Il connaît les endroits où le poisson se tient de préférence, à l'ombre des palétuviers; il les leur indiquera. C'est aux deux côtés de la baie, sur un fond de sable, où les filets peuvent manœuvrer aisément.

Sont-ils chasseurs? Lui-même se chargera du soin de diriger leurs chasses, dans les hautes montagnes, là où les chèvres se sont réfugiées; ou dans les épais taillis de fougères arborescentes, où les petits cochons pécaris ont leurs bauges.

Sont-ils friands des fruits de la terre? Il met l'île entière à leur disposition.

Selkirk, déjà bien différent de lui-même, se montrait plein de bienveillantes intentions vis-à-vis de ses bruyants visiteurs; mais sous ces beaux projets d'hospitalité courtoise, une autre idée, qu'il n'osait encore s'avouer à lui-même, se cachait sans doute.

Ces réflexions faites, il se décide à sortir de son trou pour aller à la découverte.

Jusqu'au vallon aux corossoliers, rien ne l'inquiète dans sa marche. Presque complétement rassuré, à peine s'il songe à se tenir sur la défensive. Arrivé à la limite de son ancien verger, il s'arrête; il écoute, il épie. Il n'entend rien, et rien ne s'offre à lui. La flotille indienne a-t-elle déjà repris la mer, ou tenté l'abordage vers un autre point de son île? Il conti-

nue de descendre. Bientôt les mêmes cris se font entendre, moins violents, mais aussi continus. C'est comme la rumeur qui accompagne d'ordinaire les préparatifs d'un campement.

Il s'enhardit, toutefois en usant de mille précautions; il veut voir en essayant de n'être pas vu.

N'avançant qu'un pied après l'autre, ne marchant que sur la roche nue ou sur les herbes sèches, pour ne point laisser de trace sur le sol; se masquant tour à tour d'un monticule ou d'un buisson, d'un arbre, d'un pli du terrain, retenant sa respiration, le cœur palpitant, il arrive enfin à un escarpement de la montagne d'où il peut embrasser la vue de ses myrtes, de sa pelouse, de sa grande plage tout entière, et sa grande plage, il la trouve couverte de *phoques*.

Ce sont là les ennemis dont l'invasion l'a tant effrayé d'abord.



CHAPITRE VI.

Les troupeaux du vieux Protée. — Observations et expériences. — Les lions, les veaux et les chiens de mer. — Les mangeurs de cailloux. — Grand concert. — Nouveaux arrivants. — Le passage nord-ouest trouvé, et par qui? — Selkirk blessé. — Il se venge.

On était alors en plein mois de février, époque des grandes chaleurs tropicales, et ces amphibies accomplissaient une de leurs migrations périodiques. Ils venaient prendre possession de l'île, une de leurs stations accoutumées.

Mais l'île a un maître aujourd'hui.

Depuis longtemps, Selkirk a lu dans les relations des voyageurs de singulières histoires touchant les *phoques*, ces troupeaux du vieux Protée, qui ont leurs chefs, leurs *pachas*; qui connaissent la discipline de guerre et l'observent; posant des sentinelles vigi-

lantes dans les parages qu'ils occupent, se communiquant le mot d'ordre et attentifs au : Qui vive?

Tout à fait rassuré, un peu désappointé peut-être, il prend quelque plaisir à examiner leurs formes bizarres, tenant moitié du quadrupède, moitié du poisson; leurs pieds engaînés dans une sorte de sac et terminés par des nageoires à ongles crochus, sur lesquels ils rampent à terre; leur peau, couverte d'un poil court et luisant; leur tête et leurs yeux arrondis....

Parmi les animaux de grande taille, les phoques sont les seuls véritables amphibies; les seuls doués de deux organisations distinctes qui leur permettent de fréquenter tour à tour la mer ou les rivages des îles et des continents. Ils vivent sous l'eau, non comme les loutres, simples plongeurs exercés à retenir leur respiration, mais comme les poissons eux-mêmes. Sur la terre il semble que l'air soit leur lot naturel.

De tous les êtres créés, ils sont, avec l'homme, les seuls qui puissent vivre sous toutes les latitudes, sur les points les plus opposés du globe. Nouvelle ressemblance, comme l'homme ils sont omnivores!

Selkirk fut à même de s'en convaincre. Quelque peu familiarisé avec eux, après les avoir vus plonger pour se repaître de poissons, leur proie ordinaire, il leur apporta par brassées les herbes de sa

pelouse et les produits de sa cressonnière, qu'ils engloutirent avec des grognements de joie.

Ne s'arrêtant pas là, il leur jeta de la chair d'agouti, et même de la carne de chèvre, dont ils se montrèrent si friands que quelques-uns, parmi les plus jeunes, s'enhardirent jusqu'à venir la lui prendre des mains. La connaissance était faite.

Mais ce qui le surprit bien plus encore, ce fut de voir ces gastronomes amphibies, quoique déjà repus, avaler jusqu'à des cailloux du rivage. Il pensa d'abord que, comme les pigeons et tant d'autres espèces emplumées, ils s'en servaient pour venir en aide à leur appareil digestif, pour triturer la matière nutritive, et il s'émerveillait de trouver dans ces animaux, d'une nature déjà si complexe, les habitudes, les instincts des oiseaux en même temps que ceux des poissons et des quadrupèdes.

En observant mieux, il s'aperçut que c'était seulement lorsqu'ils se disposaient à regagner la mer que les phoques faisaient ainsi leur provision intérieure de sable et de galets. A leur retour au rivage, ils s'en débarrassaient aussitôt par une facile expectoration.

Pour juger de la raison de cette manœuvre singulière, Selkirk profita de l'instant où un de ses jeunes veaux marins était endormi près du flot qui montait, et l'effrayant par une attaque simu-

lée, grâce à la crosse de son fusil, il réussit à le pousser vers l'eau avant qu'il eût pu songer à ingurgiter sa potion de cailloux. Le jeune phoque, surpris ainsi à l'improviste, flotta sur la lame plutôt qu'il n'y plongea, et tourna bientôt sur le flanc, comme ces navires qui, faute de lest, obéissent à tous les remous, à tous les chocs de la mer. Il en conclut que leur cailloutage n'était qu'un lest pour ces masses chargées de graisse, qui, sans cette addition de poids, se trouveraient dans l'impuissance de s'enfoncer sous la vague.

D'autres études, d'autres distractions lui étaient encore offertes par ses phoques. Malgré certains inconvénients assez graves sur lesquels nous aurons occasion de revenir plus tard, il prenait plaisir à comparer entre elles leurs physionomies différentes, cherchant, d'après leurs dissemblances, à retrouver dans ce troupeau mêlé les divers types d'une même race. Leurs yeux plus ou moins rapprochés, leurs fronts plus ou moins déprimés, presque effacés chez quelques-uns, leurs moustaches semblables à celles de l'espèce féline, abondantes ou rares, courtes ou allongées, rudes ou soyeuses; la couleur de leur pelage, son épaisseur; la forme de leur tête et de leurs membres, à la fois pieds et nageoires, garnis d'écailles et de griffes, il prenait note de tout, trop heureux de se créer une

occupation nouvelle qui tranchât avec ses labeurs quotidiens.

Un second moyen de classification aussi concluant et plus facile s'offrit à lui.

Ceux-ci faisaient entendre une sorte de miaulement, ceux-là vagissaient, hurlaient ou rugissaient; quelques aboiements même venaient varier ce grand festival maritime et charivarique. De là sans doute les noms qui leur avaient été donnés par certains navigateurs, de chats, de lions, de veaux ou de chiens de mer, et ces noms, ils les lui révélèrent d'eux-mêmes dans leur langage assourdissant, ce qui simplifia grandement sa méthode comparative.

Non seulement le phoque, se rapprochait de l'homme sous plusieurs rapports, il y avait de l'homme aussi dans la contexture de sa tête et dans l'expression de sa physionomie. De ce côté, il pouvait rivaliser avec le singe.

Ces hommes de mer, dont les Espagnols et les Portugais avaient fait tant de bruit, devaient être des phoques; les phoques mâles ou femelles avaient dû de même inspirer aux anciens leurs fables plus que poétiques, sur les tritons, les néréides et les syrènes. Quant au chant de ces dernières, Selkirk n'en retrouva pas trace dans les affreux concerts exécutés par ces virtuoses amphibies.

Une fois ce principe admis que la face des pho-

ques peut s'assimiler à celle du roi de la création, il ne tarda point à faire malgré lui des rapprochements, à chercher des similitudes. Celui-ci avec ses yeux inquiets et le plissement de ses paupières ressemblait à maître Funnel; celui-là, l'air farouche, le poil fauve et hérissé, au matelot Lambert; ce lion marin, à l'épaisse encolure, au visage bouffi, c'est le canonnier Van-Hysem, l'amoureux hollandais polygame.

Ces analogies bizarres avaient certes leur côté plaisant et récréatif. Toutefois, pendant le cours de ce curieux examen, les traits de Selkirk demeuraient immobiles et rigides. Le solitaire se déshabitue du sourire comme de la parole.

Tout en étudiant ses visiteurs dans leurs formes, dans leur physionomie, et même dans leur histoire mythologique, il ne laissait pas que d'observer les mœurs réelles de ses tritons et de ses nymphes océanides. Il suivait d'un regard attentif les jeunes phoques se roulant sur le sable, ou, malgré les empêchements de leurs pieds engaînés, courant les uns après les autres, avec de petits cris joyeux. Parfois, les mères faisaient cercle autour d'eux; non loin de là, d'autres, préoccupées d'un soin plus important, s'appuyant contre quelque rocher, se tenaient presque debout pour allaiter leurs petits, tandis que les pères-phoques, après avoir inspecté

le camp, examiné si tout y était en ordre et en sûreté, plongeaient sous le flot pour y aller chercher le repas de la famille.

De nouveaux incidents n'allaient pas tarder à se produire.

Jusqu'alors, lions ou veaux marins, les peuplades établies sur la grande plage vivaient en parfait accord; Selkirk n'avait assisté qu'à leurs jeux; il allait être témoin de leurs luttes, et même s'y trouver fâcheusement mêlé.

Il venait d'abattre une chèvre dans ses hautes montagnes, et portait à ses hôtes leur part du butin, c'est-à-dire les entrailles, lorsqu'il les trouva tous en désordre, agités de mouvements convulsifs et poussant des clameurs étouffées, comme en signe de ralliement. Les chefs réunissaient leurs bandes, les alignaient le long de la grève, les mères et les petits à l'arrière : des râles aigus sortaient de ces vastes poitrines, les yeux roulaient terribles dans leurs orbites; les dents grinçaient, le poil se redressait, les griffes s'allongeaient, et de chaudes vapeurs s'élevaient de leur pelage humide.

Selkirk devina bientôt la cause de toute cette agitation. Comme la première fois, la mer bouillonnait, et des corps énormes apparaissaient à sa surface. L'île était menacée d'une seconde invasion de phoques, et pour la colonie déjà installée,

il s'agissait de maintenir son droit de possession et de forcer ces tard-venus de chercher un autre rivage.

Ceux-ci, d'une dimension colossale, pouvaient avoir de vingt à vingt-deux pieds de longueur, tandis que leurs adversaires variaient de huit à douze à peine. Mais le courage ne se mesure pas à la taille ; les envahisseurs n'abordèrent pas sans de suprêmes efforts ; la mêlée fut épouvantable, et les mères-phoques, quoique leur place eût été marquée à la réserve, s'y jetèrent bravement dès qu'elles jugèrent leurs petits en péril.

Cependant la victoire restait incertaine ; de part et d'autre, on sembla convenir d'une trêve. Sans abandonner complétement leur terrain, les anciens occupants laissèrent les nouveaux venus s'établir à quelque distance sur la vaste grève, et dans les deux camps, on ne parut plus songer qu'au repos et à la recherche des vivres.

Spectateur du combat, Selkirk avait admiré les manœuvres stratégiques des deux armées ; il n'admettait point la possibilité de non-entente entre les chefs et les soldats ; il y avait eu ruses de guerre, retraite simulée, diversion habile tentée pour diviser les forces de l'ennemi ; les accidents du terrain, les quelques rochers semés le long du rivage, avaient été même mis à profit pour s'en faire un

point d'appui ou un rempart. A la grande estacade de Vigo, où il avait si bravement figuré naguère, on n'avait pas déployé plus de science et de valeur.

Notre observateur profita de l'armistice pour porter son examen sur les phoques-géants. Ceux-ci, outre leur prodigieuse corpulence qui les distinguait suffisamment des autres, avaient en plus, au milieu du visage, à l'instar des coqs d'Inde, une sorte de fongosité charnue, de couleur rouge, et qui saillissait en forme de trompe lorsque quelque mouvement passionné les agitait, soit la colère, soit l'amour. Il n'en douta pas, c'étaient là ces éléphants de mer, cette proie opulente, si ardemment convoitée par les chasseurs de phoques. Sur *le Cinque-Ports*, il avait entendu un matelot, expérimenté dans ce genre de chasse, affirmer que les éléphants de mer étaient originaires du Groënland; fort surpris de les retrouver dans une île du Pacifique, il en conclut que ces amphibies avaient, mieux que tant de navigateurs, su trouver le chemin qui des mers du nord communique dans celles du sud, ce fameux passage du nord-ouest, que lui-même avait espéré franchir à la suite de Dampier!

S'abandonnant à cette idée, se rattachant aux espérances, aux projets d'un autre temps, Selkirk se sentait follement repris de l'amour des longues explorations et des grandes découvertes! Pourquoi

le passage nord-ouest ne s'ouvrirait-il pas aussi bien devant la volonté de l'homme que devant l'instinct du phoque? Où un de ces colosses avait pénétré, un navire, une barque pontée, ne pouvait-elle pénétrer aussi?... Ah! si cette gloire lui était réservée!... S'il devait un jour étonner le monde...

Réveille-toi donc, rêveur! Oublies-tu que tu es enchaîné à cette île qui te porte, et dont tes phoques peuvent seuls s'éloigner librement?

Ce départ des phoques, il ne tarda pas à le désirer. Leur voisinage commençait à lui peser. Leurs cris, devenus plus intolérables depuis que leur nombre s'était augmenté, le privaient de sommeil, et l'odeur infecte qu'ils exhalaient empoisonnait l'air autour de lui; elle le poursuivait jusque dans sa grotte, et, parfois, pour jouir d'une nuit paisible, il s'était vu forcé d'aller la passer à la belle étoile, sous l'abri de quelque arbre éloigné du rivage. Ce n'était pas là encore les seuls griefs qu'il eût à formuler contre eux. Possesseurs exclusifs de la grande plage, ils y avaient détruit toute espèce de crabes et de coquillages; s'il voulait se baigner, ou, vers le soir, aller se rafraîchir au vent de la mer, la mer ne lui envoyait plus que des brises fétides.

Ses pêcheries, praticables surtout aux deux côtés de la baie, étaient ravagées, et d'un abord

presque impossible. Quoique notre homme eût pris le poisson en dégoût, depuis que la marée lui était interdite par force majeure, il lui semblait qu'un congre ou une brême varieraient agréablement son régime ordinaire.

Par une nuit claire et sereine, il s'avisa de vouloir tenter un coup de pêche. Ses hôtes incommodes étaient endormis : le moment lui sembla favorable ; mais un sourd grognement signala son approche. La sentinelle veillait ; et soit que ses lions et ses veaux marins fussent devenus sauvages et intraitables à la suite de leurs luttes incessantes, soit qu'ils ne pussent le reconnaître dans la demi-obscurité, et enveloppé qu'il était dans ses engins de pêche, se réveillant en sursaut, ils se jetèrent sur lui et il ne leur échappa qu'avec ses filets déchirés, ainsi que ses habits, et même sa peau, fortement entaillée de coups de griffes.

Rentré furieux et tout saignant dans sa grotte, il s'y occupa d'appliquer des bandages sur ses blessures, et dormit moins bien encore cette nuit que les nuits précédentes. On eût dit que ses assaillants l'avaient poursuivi jusque dans son habitation, tant le vacarme de leurs rugissements, de leurs aboiements semblaient s'en rapprocher.

Le lendemain, pour combler la mesure, il trouva son vivier et sa cressonnière dévastés ; exaspéré, à

son tour il déclara la guerre aux envahisseurs de l'une et l'autre bande; armé de ses deux fusils, la hache à la ceinture, pendant toute une journée il les traqua, il les poursuivit; le rivage retentit de coups de feu et de hurlements de détresse; dix d'entre ces amphibies tombèrent sous ses balles; le reste enfin prit la fuite, et la double armée des phoques, regagnant la mer avec des cris désespérés, alla s'établir à l'autre extrémité de l'île, là où se retiraient les proscrits, là où déjà Marimonda avait été chercher un refuge contre les colères du maître.



CHAPITRE VII.

Fruits de la victoire. — *Le Boucan.* — *La Balse.* — Un voyage par mer. — Les abeilles mélipones. — Déjeuner avec des œufs à la coque. — L'îlot des Polypes. — Réconciliation.

Quelques jours écoulés, et sur le rivage, redevenu calme et silencieux, rien ne rappelait la présence des phoques. Les seuls bruits qui s'y faisaient entendre, c'étaient le bruit de la vague, le gémissement du pétrel, ou le rire strident de la mouette. La haute marée avait fait disparaître jusqu'aux dernières traces de tout le sang répandu. Cependant la guerre profita au vainqueur, en augmentant ses ressources. Il en était résulté pour lui une récolte abondante de peaux et de graisse de phoques, qu'il employa à une foule d'usages journaliers; avec les peaux, il se fit un nouveau hamac, ce qui lui permit de donner à sa voile une autre

destination; des tapis, des couvertures, en prévoyance de la saison des pluies; un chapeau à larges bords, qui le garantit des rayons trop ardents du soleil; des outres, dans lesquelles il conserva l'huile obtenue abondamment de leur graisse. C'est alors qu'il put avoir une lampe sans cesse allumée, même une veilleuse pour la nuit. Il était arrivé au confortable.

A la rigueur, sa lampe et même sa veilleuse auraient pu le dispenser de l'entretien de son *brasero*, mais ce dernier lui était devenu plus nécessaire que jamais pour la fonte de ses graisses et la préparation de ses peaux, qu'il parvint à assouplir en les frottant tour à tour d'huile et de cendres.

Les lions et les éléphants de mer lui avaient aussi fourni une énorme quantité de chair, dont la conservation eût pu le dispenser de la chasse pendant plus d'une année. De ce côté comme de l'autre, il dut donc, sans désemparer, se mettre à l'œuvre.

Il construisit un *boucan*, machine aussi simple qu'ingénieuse, familière alors à tous les marins, et à laquelle les premiers boucaniers avaient dû leur nom. Après avoir confectionné une claie par l'entrelacement, largement espacé, de divers branchages, il la suspendit, à trois pieds de hauteur à peu près, sur quatre solides appuis enfoncés en terre; découpa en larges tranches, plus encore par

la hache que par le couteau, la chair de ses phoques, l'étendit sur la claie, jeta en dessous des fagots de branches et de bois vert, auxquels il demanda moins de feu que de fumée, et il n'eut plus ensuite qu'à fournir à l'entretien du combustible et à retourner ses tranches de carne sur ce gril primitif.

Après tout, n'est-ce pas par le boucan que procèdent vis-à-vis du précieux jambon, destiné aux grandes fêtes, nos ménagères de village, dans leurs hautes cheminées, au large chambranle?

Pour Selkirk il ne s'agissait pas d'un jambon, mais de tous les jambons, de toute la partie musculaire de dix phoques monstrueux. Quoiqu'il eût pris soin de ne réserver que les morceaux de premier choix, une claie ne pouvait lui suffire; il lui fallut en préparer d'autres, tout en veillant au *brasero*, à la marmite de fer, où fondaient les graisses; à l'alimentation des feux. Jamais il n'eût pensé devoir présider un jour à pareille cuisine, et diriger tant de fourneaux à la fois. Un étranger, un naufragé quelconque, survenant tout à coup, à la vue de ces feux et de ces amas de viande, eût pu croire qu'un repas de corps se préparait pour une peuplade nombreuse, quand il n'était question que de pourvoir aux besoins d'un seul.

En ce moment, la grande pelouse présentait le spectacle le plus sombre et le plus étrange; en dépit d'un temps magnifique, d'un soleil radieux, elle était obscurcie par un brouillard épais, sous lequel disparaissaient les cinq myrtes et les deux ruisseaux; le rocher qui protégeait le *brasero*, ressemblait au cratère d'un volcan, dont l'éruption est prochaine; de la marmite de fer s'élevaient de chaudes et brunes vapeurs; les boucans dispersaient autour d'eux des colonnes noirâtres qui roulaient en spirales, et, le gosier serré, les yeux larmoyants, Selkirk, enveloppé de tous ces nuages de fumée, ne leur opposait comme palliatif qu'une autre fumée, celle de sa pipe.

Tant de peines devaient-elles du moins produire le résultat qu'il en attendait? Il en douta d'abord. Ses opérations complètement terminées, quand il goûta à la chair de ses phoques, boucanée, il la trouva âcre et repoussante; bouillie, fade et nauséabonde comme celle du poisson; mais le cœur, la langue, assaisonnés de piment, devinrent pour lui un régal de roi.

Ces diverses améliorations ramenèrent pendant quelque temps plus de sérénité dans ses idées. Un travail assidu lui avait été indispensable pour tirer parti des fruits de sa victoire, et le travail, le travail incessant, c'était encore là son remède le plus

sûr contre le démon du découragement qui semblait ne lui donner de relâche que pour le ressaisir ensuite avec plus de ténacité.

Le moment du repos venu, son imagination reprit son essor aventureux. Il s'agissait d'entreprendre un nouveau voyage autour de son île, non par terre cette fois, mais par mer; un vrai voyage de découvertes le long de la côte qu'il voulait reconnaître. Il n'avait pu juger suffisamment de la configuration de l'île en n'en parcourant que l'intérieur. Peut-être les pics inabordables qui souvent lui avaient barré la route lui avaient-ils caché d'autres vallées, d'autres plages, bien préférables à celles qu'il occupe, et dont il s'est contenté sans trop d'examen.

Depuis quelque temps Selkirk songeait à abattre un de ses gros cotonniers pour s'en faire un canot de pêche et de promenade, mais parmi ses peaux de phoques il en était une présentant toutes les conditions nécessaires à la confection facile, et en quelques heures, d'une *balse*, espèce de petite embarcation de cuir gonflée d'air, qui se gouverne à l'aviron, et dont se servent volontiers les Indiens. Dans une balse, il ne craignait ni d'enfoncer sous le flot ni de se briser contre la côte, et, le moment venu, s'il lui plaisait de reprendre la route de terre, il ne tenait qu'à lui de dégonfler son embarca-

tion et de se la jeter en guise de manteau sur les épaules.

Une balse, c'est le ballon s'essayant d'abord sur l'eau avant d'oser prendre son vol dans les airs.

Selkirk se mit à l'œuvre; mais quelques heures furent loin de lui suffire, comme il l'avait pensé.

Ne pouvant conserver à la peau du phoque la rotondité de l'animal, il dut introduire à l'intérieur un léger cadre de bois, qui lui donnât une forme aplatie et allongée, se ménager une place pour lui et les provisions qu'il comptait emporter, disposer les choses de façon à favoriser la manœuvre de l'aviron; il crut même prudent d'assujettir aux flancs de son embarcation deux rames, larges et courtes, comme la pagaie des sauvages. Il en vint à bout.

Il ne s'agissait plus que de fermer les ouvertures, de rapprocher, de recoudre les fragments désunis du cuir; il avait le fer, il avait le feu; de même qu'il s'était forgé des hameçons il se forgea des aiguilles, et le fil d'agave et d'aloès renforcé par un enduit de résine ne lui fit pas défaut. Ce n'était pas tout encore. Il lui restait à introduire l'air dans cette outre nautique, et, son souffle n'y pouvant suffire, il dut songer à se fabriquer un soufflet. Un bout de roseau, deux planchettes, reliées entre elles par de la peau de chèvre en firent les frais; néanmoins la balse fut pour lui le travail de toute une semaine,

pendant laquelle il fut dix fois sur le point d'abandonner une entreprise née d'un caprice plutôt que d'une nécessité ; une partie de plaisir, une promenade en mer, rien autre chose.

Un matin, il transporta lui-même son embarcation sur le rivage, la mit à flot, y prit place, et ce fut pour lui une impression délicieuse que de se sentir hors de son île, quoique, sous peine de la vie, il fût contraint à ne pas la perdre de vue.

La mer était belle, à peine agitée par un léger balancement ; le vent suivait la direction de l'est ; il s'y laissa aller, en tournant la baie vers la droite, du côté des prétendus monts Pasto, et, bercé par la vague, emportant avec lui son fusil et sa pipe, il se promit un heureux voyage, comptant faire de temps en temps une station pour explorer les curiosités du pays, et se rendre un compte exact de ses ressources.

Il revit le cirque des cotonniers et cet autre cirque que couronne l'Oasis, et du haut duquel il avait aperçu le vaisseau de Straddling fuyant vers l'horizon. Ils ne pouvaient lui offrir rien de nouveau à observer ; il continua sa route.

De ce côté l'île avait un aspect sauvage et terrible ; de hautes falaises de basalte s'interrompaient à peine de temps à autre par une échappée de vue sur un paysage morne, où le cri du chicali, le coucou

américain, se faisait seul entendre. Un mille au delà, le soleil étant à son midi, il trouva un rivage plus hospitalier, et, voyant entre les roches s'ouvrir une sorte de vallon ombreux, il résolut de s'y arrêter pour y déjeuner et y laisser passer les grandes chaleurs du jour.

La grève était couverte de tortues qui, à son approche, se replongèrent dans l'eau; mais il trouva sur le sable des milliers d'œufs qu'elles y avaient déposés. Dans le petit vallon, au milieu de broussailles, s'élevaient quelques arbres, entre autres un énorme calebassier dont l'écorce entr'ouverte laissait découler comme une séve épaisse et jaunâtre. Il y goûta; c'était du miel. Il prit son couteau, souleva l'écorce et soudainement se vit entouré d'un nombre prodigieux de petites abeilles, de couleur sombre, qui aussitôt s'abattirent sur lui avec tous les signes de la fureur, ce dont il pouvait juger par leur agitation et les mouvements multipliés de leurs têtes et de leurs membres. Il se crut percé de mille dards; mais, quoique ses mains et son visage fussent couverts d'abeilles, il n'y ressentit rien, qu'un léger chatouillement.

C'étaient des *mélipones*, ces inoffensives ouvrières en miel, à qui manque l'aiguillon. Notre voyageur ne tarda pas à comprendre qu'il n'avait rien à redouter de ces « mouches angéliques, » ainsi que les

ont surnommées les Espagnols, et comme, quoi qu'il en pensât, il était homme tout comme un autre, convaincu qu'elles étaient incapables de se défendre, il forma le projet de déjeuner à leurs dépens, ainsi qu'aux dépens des tortues, non moins inoffensives qu'elles.

Selkirk avait souvent entendu vanter l'excellence des œufs de tortues, surtout cuits *à la coque*, mais jamais il n'avait songé à se donner cette fête. Il se la donnera aujourd'hui, en ajoutant aux œufs de tortue le miel des mélipones, et les quelques fruits sauvages qu'il pourra récolter sur les buissons autour de lui ; repas tout à fait frugal ; mais son voyage peut durer plus qu'il ne croit et il est bien aise de ne pas entamer encore ses provisions.

Cependant, pour faire des œufs à la coque, œufs de poule ou de tortue, l'eau bouillante est indispensable, et Selkirk n'a sous la main ni fourneau ni marmite. Cette objection l'eût embarrassé naguère ; aujourd'hui, l'habitude de suppléer à ce qui lui manque a fait de lui l'homme aux expédients. Un regard jeté sur le calebassier suffit à lui inspirer la manœuvre ingénieuse, grâce à laquelle il va vaincre la difficulté.

Il prend une calebasse mûre et dont l'enveloppe est déjà durcie ; il la sépare en deux, s'en réservant une moitié, qu'il débarrasse de sa pulpe, la nettoie

et la remplit d'eau. Ensuite, avec quelques feuilles sèches, et grâce à la batterie de son fusil, il allume un feu de branchages et de broussailles.... Mais cette moitié de calebasse, prétend-il la placer sur son foyer improvisé? Ce serait du bois ajouté à du bois!... Laissez-le faire. Il va chercher des galets, qu'il jette dans le foyer entretenu par lui. Quand les cailloux ont acquis le degré de chaleur voulu, il les plonge dans la calebasse dont le contenu ne tarde pas à s'échauffer; grâce à l'addition de nouveaux cailloux incandescents, l'eau commence à bouillonner; il y laisse doucement tomber ses œufs, et voilà comment sans fourneau, sans marmite, sans grande perte de temps, il satisfait à son désir de goûter aux œufs à la coque fournis par les tortues, doublement satisfait et de son invention, et de l'excellent déjeuner qu'il vient de faire.

Remonté dans sa balse, il longea encore, et toujours, l'éternelle falaise, sombre et noire. Déjà las de cette course monotone, il hésitait à continuer sa route, quand s'offrit à lui une pointe de terre avancée, qui avait dû autrefois s'appuyer sur la falaise, dont un étroit bras de mer la séparait aujourd'hui. C'était un îlot. Son voyage devenait réellement un voyage de découvertes!

Cette parcelle de terre, longue au plus de quelques centaines de pas, n'avait d'autres arbres que

des mangliers qui lui formaient une ceinture; d'autres habitants que de grands polypes, des poulpes hideux, qui grouillaient autour de ses rives fangeuses, en tordant leurs longs bras à travers les racines saillantes des mangliers. Il n'avait guère à se glorifier de sa conquête. Néanmoins, comme le soleil déclinait de l'autre côté de la montagne, il résolut de passer la nuit dans l'îlot et, après avoir solidement attaché sa balse au tronc d'un manglier, il s'étendit sur un tertre pour y dormir.

Au petit jour, quand il s'éveilla, tout trempé par une brume de mer, il se dirigea vers sa balse.... Elle avait disparu. Le flot, en montant, l'avait-il emportée? Écartant les branches touffues d'un manglier, debout sur une de ses hautes racines formant arcade, des yeux parcourant la mer, il cherchait s'il ne l'apercevait pas voguant ça ou là, quand son regard fut attiré par un objet insolite, qui s'élevait au-dessus de la rive. C'était son aviron. Et, au-dessous de l'aviron, dans la vase, il vit sa balse, trouée, à moitié dépecée, couverte par des centaines de polypes.

Le mal était sans remède. Mais il ne pouvait longtemps prolonger son séjour dans cette horrible polypière sans risque d'y mourir de faim, ses provisions ayant suivi la balse, et pour regagner son île, il lui fallait escalader la montagne qui lui faisait face.

Quant à ce bras de mer prétendu qui l'en séparait, il l'eut bientôt franchi; puis, profitant d'un écartement de la falaise, il parvint, sans trop d'efforts, aux deux tiers de la montée. Là, une roche, qui faisait saillie, l'arrêta. Pour la tourner, il dut s'aider de son fusil, dont il se servit tour à tour comme point d'appui ou comme échelon, en l'enfonçant dans les interstices de la roche. En ce moment, il sentit l'arme fléchir sous son poids. Une sueur froide le prit. Maîtrisant son émotion, il poursuivit sa route, non sans être rentré en possession de son fusil. Le canon en était tordu.

Ce fut là pour lui un grand malheur, malheur d'autant plus grand que, dans une de ses dernières chasses, son autre fusil avait été complétement endommagé dans sa batterie.

Parvenu sur le plateau, d'où il découvrait un horizon immense, il jeta un regard effaré autour de lui. Il trouva à son île un aspect sombre et désolé; des rochers surgissaient de toutes parts, et la seule verdure qui frappât sa vue, c'était celle des gigantesques et stériles fougères.

Autant sa première tournée l'avait ravi, autant celle-ci, fatalement interrompue, le laissait triste et découragé. Toutes ses idées noires étaient revenues.

C'est qu'il n'avait plus une arme pour se proté-

ger, pour fournir à ses besoins; cette utile distraction de la chasse ne lui était plus permise!

Il resta quelques jours comme abattu par le désespoir, sans toucher à un de ses instruments de travail, sans jeter les yeux sur son livre; puis, il songea que de ses deux mauvais fusils, peut-être pourrait-il en faire un bon! Quoiqu'ils ne fussent ni de la même dimension ni du même calibre, il s'agissait de remplacer la batterie de l'un par la batterie de l'autre; l'entreprise offrait de grandes difficultés, vu son maigre outillage. Que risquait-il d'essayer? Réunis, le travail et la patience sont des magiciens.... il essaya donc, et l'essai lui réussit. Il était sauvé!

Cependant, malgré sa pipe, malgré le travail, malgré la chasse, qui avait repris son cours, il ne tarda pas à retomber dans ses mêmes crises d'abattement et d'ennui.

Cet ennui, cet abattement, il ne pouvait plus se le dissimuler, c'était le mal de la solitude. En triomphera-t-il comme de ses phoques?... Ses phoques, il les regrettait maintenant. Lorsqu'ils étaient campés sur son rivage, du moins ils lui donnaient un spectacle, une distraction; quelque chose venait à lui; quelque chose vivait, remuait près de lui.

Hâtons-nous de le dire, dans cette première période de son isolement, Selkirk s'était amélioré. Toutes les facultés actives de son intelligence

s'étaient agrandies; malgré quelques bouderies contre sa Bible, le sentiment religieux s'était développé en lui. « Qui ne croit pas en l'homme est bien près de ne plus croire en Dieu, » a-t-on dit, et ce mot si vrai, on eût pu le jeter à la face du misanthrope comme un anathème; mais celui-ci, grâce au catholicisme, conservait encore ce principe de foi vivace que ne vient point ébranler le dissolvant du libre examen; il croyait, sans songer à faire retomber sur le sublime ouvrier la responsabilité des imperfections de son œuvre. Relégué loin du monde, et n'en attendant plus rien, c'est à Dieu qu'il demandait la force de supporter courageusement ses épreuves. Alors il se rendait à l'Oasis; c'est là qu'il aimait à prier; loin des spectacles de sa belle vallée, il se recueillait avec plus d'onction.

Il y était un jour, lorsqu'il entendit s'agiter les buissons qui avoisinaient la source; il se dirigea vers le bruit, et vit Marimonda qui buvait dans le creux de sa main.

Marimonda avait été chassée des cantons où elle s'était retirée, par les cris formidables des phoques. Triste et dolente, elle n'avait plus ces allures vives et de bon augure que Selkirk avait remarquées en elle dans leur dernière rencontre. En le voyant venir de son côté, elle fit un mouvement pour fuir, mais s'arrêta presque aussitôt et, comme si elle

n'avait plus rien à redouter de lui, le front courbé, s'assit à l'un des angles du carrefour. Peut-être avait-elle observé qu'il était sans armes.

De son côté, Selkirk semblait avoir oublié son aversion pour elle. A tout prendre, n'était-ce pas encore l'être le plus intelligent de tous ceux qui peuplaient l'île? Il se rappela que sur le navire elle obéissait à la voix, au geste du capitaine, que ses tours d'agilité égayaient l'équipage, et même qu'elle lui avait toujours témoigné un intérêt tout particulier, ce dont il lui avait tenu peu de compte. Cette analogie avec la forme humaine, qui naguère encore excitait ses répugnances, éveille aujourd'hui en lui des idées d'indulgence et de paix.

Selkirk, déjà, s'était reproché de l'avoir traitée avec brutalité d'abord, avec cruauté ensuite; et la voilà qui revient, sans rancune, oubliant ses griefs et la blessure qu'elle a reçue de lui.

Il lui fit alors un petit signe de tête.

Elle y répondit par des clignements d'yeux suppliants, et des mouvements d'épaules qui n'étaient pas sans une certaine grâce craintive.

Il s'avança de quelques pas vers elle avec un sourire et des gestes de bon accord.

Elle l'attendit en claquant des dents et des lèvres, en signe de joie.

Selkirk lui passa doucement la main sur le front

et sur le cou, en l'appelant par son nom à plusieurs reprises; puis, il se mit en marche pour regagner son habitation de la plage : Marimonda se leva et le suivit.

L'homme et le singe venaient de se réconcilier. Tous deux étaient las de leur isolement.



CHAPITRE VIII.

Repas en commun. — La marmite de singe. — Un sapajou de chasse. — Deux pêcheurs à la ligne. — Le rémora et la tortue. — Les pétoncles. — Revanche de Marimonda.

Selkirk a retrouvé un certain calme d'esprit; maintenant, ses agitations sont moins fréquentes, ses rêveries moins prolongées : ses courses à travers bois lui semblent être presque une promenade à deux depuis que *quelque chose* autre que son ombre lui tient compagnie. Il commençait à se décourager devant le travail; il y a repris goût depuis que *quelqu'un* le regarde travailler; la parole lui revient depuis qu'il peut s'adresser à *quelqu'un*.... Ce *quelqu'un*, ce *quelque chose*, c'est Marimonda.

Marimonda, aujourd'hui, est la compagne de Selkirk, son amie, son esclave; elle obéit à sa voix, à son geste, à son regard; elle semble comprendre

même les pensées qui le préoccupent tristement. Pour le distraire, elle a recours aux mille expédients, aux mille tours d'agilité ordinaires à sa race; elle essaye de faire bruire et de peupler à elle seule sa solitude; elle va, elle vient, elle court, elle saute, elle bondit, elle caquette, elle grommelle autour de lui; elle lui apporte ses pipes; elle le berce dans son hamac, et pour tous ces soins, pour tout ce manége, elle ne demande ensuite qu'un geste affectueux, qui lui est rarement refusé.

Souvent elle assiste au repas de son maître; parfois même elle y prend part. Ce fut d'abord une faveur; plus tard, une habitude, comme il arrive à ces honnêtes bourgeois, qui, presque retirés du monde, transigeant peu à peu avec le décorum, finissent par admettre leur servante dans leur familiarité. Le décorum pour Selkirk n'était guère de mise; il n'avait pas à craindre la visite importune, inattendue, d'un voisin ou d'un curieux.

Aussi, c'est en plein air, à l'ombre de ses grands myrtes, qu'ont lieu maintenant les repas en commun. Le maître occupe le banc, la servante se tient humblement sur l'escabeau, prête, au premier signe, à quitter sa place pour aider au service. N'a-t-on pas vu dans l'Inde de grands singes orangs dressés à l'office de valets? et Marimonda ne leur cède en rien pour l'intelligence et la dextérité.

Elle est friande aujourd'hui de la chair de chèvre et de celle des coatis, car les sapajous deviennent facilement carnivores; mais pour celle du phoque elle éprouve la même répugnance que Selkirk. Cependant la table se couvre aussi des produits de sa chasse à elle. Si le dessert manque, elle interrompt brusquement son repas, laisse le maître continuer seul, s'enfonce dans les bois environnants, atteint en trois bonds à la cime des arbres, et revient bientôt avec une provision de fruits auxquels il peut goûter sans défiance, car elle s'y connaît.

De jour en jour, Selkirk pouvait expérimenter avec quelle facilité elle se façonnait aux usages domestiques, à la vie de ménage. Il arriva que, au repas du matin, au lieu d'aller boire à l'un des ruisseaux comme elle le faisait d'habitude, soit qu'il lui semblât pénible de quitter ainsi la table au milieu du déjeûner, elle fit mine d'user de la moitié d'une noix de coco qui servait de coupe à son maître. Celui-ci n'entendait pas pousser la familiarité jusqu'à boire avec elle dans le même verre; il retint la coupe en lui adressant un regard de réprimande. Elle s'empara alors d'une haute gourde, servant de carafe, et se disposait à la porter à sa bouche, quand une nouvelle réprimande, accompagnée d'un geste de la main, l'arrêta court dans sa tentative. Marimonda secoua la tête en signe de

mécontentement, mais elle ne quitta pas sa place, préférant s'abstenir de boire à aller se vautrer sur la berge du ruisseau et d'y humer, d'y laper comme un animal vulgaire. Elle avait médité un projet.

Quand vint l'heure du dîner, la tête haute, la prunelle ardente, elle n'occupa l'escabeau qu'après avoir déposé sur la table un gobelet, son gobelet à elle, légitimement conquis par elle, et, d'un air plein d'assurance et de dignité, elle le présenta à Selkirk, lequel, émerveillé, n'hésita pas à y verser une partie du contenu de la gourde.

Ce gobelet, c'était la capsule ligneuse et imperméable, le fruit, naturellement et profondément évasé, d'un arbre appelé aujourd'hui par les savants *lecythis-quatela*, mais que les bonnes gens du Pérou et du Chili nommaient tout simplement alors *marmite* ou *gobelet de singe*, selon son volume.

Ainsi Marimonda, après avoir emprunté aux végétaux de l'île leurs feuilles pour cicatriser ses plaies, leurs fruits pour sa nourriture, et même pour ses jeux, trouvait moyen de leur emprunter aussi le meuble qui manquait à son ménage.

De cette intelligence, de cette aptitude à tout comprendre, Selkirk songea à tirer parti. Il essaya de la dresser à la chasse, et il réussit au delà de ses espérances. Pour lui, elle alla chercher sur

l'arbre l'oiseau retombé mort au milieu des branches, l'agouti ou le lapin perdu dans les fourrés; elle lui servit de rabatteur, et même de chien d'arrêt.

Toutefois, ce *sapajou de chasse* n'était pas sans défauts dans son nouveau métier. Si sur la branche ou sous les buissons, au lieu d'un animal sans vie, il rencontrait un lapin blessé seulement, ou un ramier se débattant encore, tout à coup, s'apitoyant sur le gibier, il prenait soin de panser ses blessures, se lamentait en le voyant souffrir, et ne songeait plus à en enrichir le carnier.

Aujourd'hui le temps est beau, quelques nuages amortissent les rayons du soleil, la mer est calme, une brise fraîche souffle du côté de la plage. Deux pêcheurs, huchés sur de hautes racines de mangliers, avec le maintien digne et réfléchi, naturel à tous ceux qui se livrent à cet exercice, jettent leurs lignes dans les flots, au milieu desquels on voit s'agiter des milliers de jolis poissons, et, sur un fond de sable, dormir de petites tortues tachetées de jaune et de vert.

Ces pêcheurs sont Selkirk et Marimonda.

Celle-ci réussira-t-elle aussi bien dans sa pêche que dans ses chasses? il est permis d'en douter; pour ce jour-là, du moins, ses essais ne furent pas heureux, et plus d'une fois son inexpérience

et ses déceptions amenèrent presque un sourire sur les lèvres de l'insulaire. D'abord, après avoir jeté son amorce, Marimonda, naturellement imitatrice, au lieu de regarder la mer pour y étudier ses chances de réussite, ne regardait que son maître; s'il faisait un geste insignifiant, elle le répétait avec une exactitude rigoureuse, croyant ce geste indispensable au succès. Quand il levait sa ligne, elle ne manquait pas de lever aussitôt la sienne, et restait confondue d'étonnement en voyant un rouget ou un éperlan de mer frétiller à l'hameçon du maître, tandis qu'au sien ne pendait même plus le ver, son inutile amorce.

Selkirk, à cette époque, avait développé, perfectionné ses moyens de pêche; il en avait même inventé un tout à fait nouveau, et qui mérite d'être signalé : c'est la pêche au rémora.

Le rémora, sur lequel on a fait tant de contes dans les vieilles histoires, est simplement un petit poisson long de cinq à six pouces; armé d'un disque composé de lames transversales, il peut opérer le vide entre elles, ce qui lui donne la propriété d'adhérer fortement aux divers corps sur lesquels il se pose. Dans les mers fréquentées par lui, notre marin l'avait rencontré, tantôt fixé à la quille du navire ou à la surface des rochers, tantôt solidement attaché aux nageoires des requins et des

autres grands squales. Il avait songé à s'en faire un hameçon vivant. Par une cordelette nouée à ses deux extrémités, il retenait captif le rémora, puis, le suspendant à sa ligne, il le faisait descendre sur le dos d'une tortue bien tranquillement enfoncée dans le sable, et se croyant à l'abri de toute atteinte. Le rémora, trouvant pour point d'appui la carapace, s'y cramponnait; le pêcheur tirait à lui, et ramenait à la fois le rémora et la tortue.

Ce même jour, Selkirk voulut se donner le plaisir d'initier Marimonda à ce nouveau procédé de son invention. Il expérimenta premièrement devant elle : elle parut très-bien comprendre la manœuvre et se réjouir à l'avance du résultat. Sans doute il lui semblait plus facile de capturer une tortue qui ne bougeait pas de place, qu'un poisson toujours alerte, toujours remuant. Elle jeta sa ligne, que Selkirk l'aida à diriger, et ses petits yeux clignotants suivirent avec anxiété le rémora, qui descendait lestement sous la vague limpide. En retirant son engin de pêche, le sentant alourdi par le poids de sa capture, elle fit claquer ses mâchoires, se démena dans une sorte d'ivresse de joie, et, triomphante, ramena enfin.... un caillou!

Pauvre Marimonda! qui pourrait peindre son désappointement, sa profonde humiliation? Laissant là aussitôt la ligne, le rémora et son compa-

gnon lui-même, elle s'élança à travers les mangliers, et, tout effarée, regagna le rivage. Il était dit que ce jour lui serait néfaste.

Un coquillage à double valve, un grand pétoncle, s'entr'ouvrait sur la plage. A défaut d'autre proie, celle-là, du moins, ne pouvait lui échapper; elle s'en saisit. Aux cris de douleur qu'elle poussa, Selkirk accourut : le pétoncle, en se refermant, avait pris les doigts du sapajou comme dans une pince. Son maître la débarrassa de cette dure étreinte.

Pour Marimonda, la journée ne pouvait finir ainsi, au milieu de tant d'humiliations successives.

A l'heure du dîner, Selkirk, ne la voyant pas près de lui, l'appela d'abord, et en vain, puis se mit à sa recherche. Il la trouva sur le rivage, accroupie, silencieuse, devant un autre pétoncle, celui-ci bien clôturé entre sa double muraille. Redoutant pour elle une nouvelle catastrophe, curieux, cependant, de savoir si l'expérience lui profiterait, il resta en observation.

Marimonda, toujours immobile, ne quittait pas des yeux le pétoncle; quand il s'entr'ouvrit, elle se garda d'y porter la main; mais, avec une parfaite dextérité, entre les deux coquilles béantes, elle jeta une petite pierre, tenue par elle en ré-

serve, et qui mit le mollusque dans l'impossibilité de refermer sa porte. Il était à la merci de son vainqueur.

Le sapajou venait de prendre sa revanche.

C'est ainsi que, pour Selkirk, le mouvement, l'excitation, le travail avec témoin, presque la vie en commun, étaient revenus, grâce à Marimonda.



CHAPITRE IX.

Une nouvelle habitation. — Grands projets. — L'hiver sous les tropiques. — Un propriétaire. — Le bouleau et le pluvier. — Puissance de l'homme en société.

La saison d'hiver, c'est-à-dire celle des pluies, qui d'ordinaire règne dans ces parages durant les mois de juin et de juillet, était proche. Selkirk s'inquiétait par avance à l'idée que son pauvre *Monkey* n'aurait pour se préserver des déluges du tropique que ses abris habituels sous le feuillage des arbres. Il songea d'abord à l'établir dans sa grotte de l'Oasis; mais c'eût été une séparation! séparation qui risquait de se prolonger outre mesure, car les pluies d'hiver, surtout dans ces montagnes, devaient rendre les chemins impraticables pendant des journées entières, des semaines peut-être; et Selkirk ne se faisait plus à l'idée de vivre seul si longtemps.

Après y avoir bien réfléchi, il résolut de lui céder sa grotte de la plage, et de se construire pour lui-même, sur l'emplacement de sa salle d'étude et de réfection, une habitation spacieuse et commode.

Quatre de ses grands myrtes formaient un carré irrégulier, dont le cinquième occupait presque le milieu. Notre futur constructeur voyait déjà debout, devant lui, les solides appuis et la charpente principale de sa nouvelle habitation. Les myrtes resteront en place; leurs tiges serviront de pilastres, leurs racines de fondations, leurs maîtresses branches de chevrons pour la couverture. Il arrache les herbes, les broussailles du massif, ménageant seulement un brin d'héliotrope, qui, plus tard, festonnera autour de sa maison, et y versera le soir ses parfums. Il s'est réconcilié avec les douces senteurs. Les myrtes, il les étête à huit pieds au-dessus du sol, laissant deux pieds d'élévation de plus à celui du milieu qui doit former l'axe de la toiture, afin de donner à celle-ci la pente convenable pour l'écoulement des eaux. Cette toiture, des roseaux et des feuilles de lataniers en feront tous les frais. Pour les cloisons, hourdées d'un torchis de sable, de terre et de joncs hachés, étayés d'un solide réseau de tiges de bambous, il a soin de ne pas les élever jusqu'au faîte et de laisser entre elles et la toiture un faible espace par où l'air puisse circu-

ler librement. Il se rappelle le carbet des Mosquitos.

Puis, son œuvre achevée en moins de quinze jours, il la contemple, il l'admire; Marimonda, qui a été le manœuvre, tandis qu'il était l'architecte et le maçon, semble partager son admiration.

Il s'agit maintenant de procéder à l'ameublement de son palais; il y transporte son lit de roseaux et ses couvertures de peaux de chèvres. Qu'il sera bien mieux abrité là que sous la voûte sombre de sa grotte! comment a-t-il pu si longtemps se contenter d'un pareil séjour, digne tout au plus d'un troglodyte ou d'un singe? Il n'aura plus besoin désormais de soulever son rideau de lianes, et d'épier, à travers les feuilles de ses palmiers (car ses palmiers se sont redressés), les bienfaisantes clartés du jour naissant; d'elles-mêmes elles viendront, avec la brise du matin, réjouir son réveil.

Déjà l'intérieur de sa cabane, de son palais, prend un aspect qui le charme; son fusil, ses haches, sa lunette, ses instruments de travail, suspendus sur des chevilles de bois, décorent sa muraille. En face, à l'autre paroi, l'assortiment complet de ses pipes, formant étagère, se montre échelonné par rang de grandeur; à son pilier central il a suspendu sa gibecière, sa gourde, son sac à tabac et différents objets d'un usage quotidien. Quant à sa marmite, à

ses viandes boucanées, à ses provisions de peaux, d'huile de phoque et autres, sous la garde de Marimonda, il les laissera dans sa grotte, dont il fera son magasin, sa cuisine; il ne veut pas s'encombrer.

Ce qui manque encore à son mobilier, il le médite; il construira une petite table portative, deux siéges de bois, portatifs aussi, l'un pour lui, l'autre pour Marimonda, lorsque de la grotte elle viendra voisiner dans la cabane; car il a un voisinage aujourd'hui. D'ailleurs, durant les pluies, force leur sera de dîner à couvert.

Les premières pluies ont commencé, pluies douces, fertilisantes, tombant par intervalles, et que la terre a bues avec amour; Selkirk ne songe pas encore à la table et aux siéges, ni même au canot depuis longtemps projeté : une pensée plus vaste l'absorbe tout entier maintenant.

D'une de ses tournées dans les bois, Marimonda avait rapporté différents fruits, parmi lesquels quelques-uns étaient restés jusque-là inconnus à Selkirk. Il les dégusta avec une grande attention; puis, devenu pensif, le poing sous le menton :

« Pourquoi, se dit-il, ne ferais-je pas croître ces fruits sous ma main, non loin de mon habitation? pourquoi ne tenterais-je pas de les améliorer par la culture? C'est là une idée bien simple et bien sage qui eût dû me venir depuis longtemps; mais j'étais

seul.... absolument seul; et l'on perd courage à ne penser qu'à soi. Un jardin, à la fois verger et potager, me sera pour le moins aussi profitable que mon vivier et ma cressonnière; je le ferai régner autour de ma cabane. Mon ruisseau n'est-il pas placé là tout exprès pour enclore mon verger et m'aider dans les arrosements? J'en suis sûr, le calme et la tranquillité d'esprit me reviendront tout à fait, à mesure que je rassemblerai autour de moi, à ma portée, toutes les choses nécessaires à ma vie. Plus tard, si Dieu me prête assistance, j'élèverai des petits chevreaux qui deviendront chèvres, lesquelles me donneront du lait, du beurre, du fromage!... Comment n'ai-je pas encore pensé à cela? le pouvais-je? c'eût été par trop entreprendre à la fois. J'aurai donc des chèvres domestiques; j'aurai aussi des cochons d'Inde, des agoutis et des lapins de clapier, un toit à pécaris. Alors je ne craindrai plus de voir ma provision de poudre s'épuiser. Ma maison s'agrandira, j'en ferai une ferme, une métairie; mais le temps n'est pas venu... Songeons d'abord à mon jardin? Que n'est-il déjà en plein rapport! j'ai hâte de voir produire cette terre rendue féconde par mes soins, de me promener à l'ombre de ces arbres que j'aurai plantés; il me semble que je serai là chez moi plus que partout ailleurs! »

Tu as raison, Selkirk; posséder l'île tout en-

tière, c'est ne rien posséder; c'est simplement y avoir un permis de chasse, un droit de promenade et de pâture. Qu'est-ce que la propriété sans la puissance de l'exploitation? Savoir se restreindre, pour toucher de plus près à ce qu'on désire; ne pas s'épuiser en surfaces, c'est à la fois une sage loi de la nature et de la philosophie. Au physique comme au moral, tout s'affaiblit par trop d'extension. La terre devînt-elle le domaine d'un seul, que les vraies limites de sa vraie possession ne seraient toujours que celles du champ qui le ferait vivre. N'envions donc pas le bonheur des riches; ils ne sont que les détenteurs passagers et les distributeurs de la fortune publique; on ne possède en réalité que ce qu'on peut embrasser, ce dont on peut jouir par soi-même; le reste nous échappe, et concourt nécessairement au bien-être des autres.

Selkirk comprenait que ses ruisseaux, son gazon de la plage, son vivier, sa cressonnière, sa grotte, sa cabane, lui appartenaient bien autrement que les douze ou quinze lieues carrées de terrain qui formaient la superficie de son île. A son domaine privé il allait ajouter un jardin, et ce jardin, ce verger, c'était bien là pour lui un accroissement de richesses, puisqu'il devait aider à la satisfaction de ses besoins.

L'humidité dont la terre commençait à se pénétrer

la rendait plus facile à manier; le moment était favorable : il se mit à l'ouvrage.

Tantôt armé de sa hache, tantôt d'une pelle de bois qu'il vient de fabriquer, en ayant soin de la garnir à son extrémité d'un fer mince (ce fer, c'est le canon brisé de son fusil, qu'il a trouvé moyen d'aplatir, de laminer... N'a-t-il pas une forge? n'a-t-il pas un soufflet?...), le voilà donc défrichant, bêchant, transplantant les jeunes rejetons d'arbres à fruits, ou confiant seulement au sol les semences qu'il va bientôt voir naître et prospérer sous ses yeux. Tout pousse vite dans un pareil climat.

Quand l'emplacement du jardin fut tracé, remué, semé, planté, qu'il n'eut oublié ni les herbes potagères, ni surtout l'*herbe coca* et le *petunia-nicotiane*, il remercia Dieu de tout son cœur, Dieu qui lui avait donné le temps et la force d'achever son œuvre.

Il ne s'était jamais senti si heureux que lorsque, les mains derrière le dos, il se promenait en fumant à travers ses plates-bandes, où rien n'apparaissait encore; mais lui, il voyait déjà, en rêve, ses arbrisseaux couverts de fleurs; autour de ses fleurs bourdonnaient de nombreux essaims d'abeilles; il songeait au moyen de les contraindre à lui laisser le miel dont elles venaient de lui dérober l'essence. C'est chose arrêtée, dans sa métairie il aura des

ruches! Après ses abeilles, toujours dans son rêve, de légères volées de colibris venaient butiner à leur tour. L'heureux possesseur du jardin ne leur demandait pour tout loyer que le plaisir de les voir suspendre, par un fil de soie, aux feuilles de ses arbustes, l'élégante petite nacelle dans laquelle ils bercent leur frêle nichée.

Sortant tout à coup de ses abstractions, il s'arrêtait attentif; il se courbait vers la terre, pour voir si quelque chose n'apparaissait pas déjà, pour y épier, dans sa première manifestation, cette faible plantule, qui renfermait un arbre. Rien ne lui semblait plus beau que son jardin en germe; là, il était plus que le maître, plus que le roi de l'île : il était propriétaire!

Durant l'hiver des tropiques, l'œil n'est pas attristé, comme dans nos climats septentrionaux, du spectacle de la chute des feuilles; à peine si quelques arbres, sous l'atteinte de la pluie bien plus que sous celle du froid, sont éprouvés dans leur parure; à côté de la feuille qui tombe apparaît sa jeune remplaçante, et les fleurs et les fruits ne cessent pas de s'épanouir ensemble. Seuls, le bouleau *bursera* et le fromager cotonneux se dépouillent complétement; ce dernier, espèce de grande mauve qui, dans nos jardins, simple plante d'ornement, n'atteindrait pas à un mètre de hauteur, là, devient un

arbre immense; l'autre, le bouleau bursera, produit une gomme aromatique, et son fruit, un de ceux dont Marimonda avait enrichi la table du maître, est plein de saveur, surtout dans son enveloppe.

Sauf ces deux exceptions, tous les grands végétaux continuent de bruire au vent et de témoigner de cette persistance de vie dont ils sont doués. N'envions rien, toutefois, aux habitants de ces opulentes contrées tropicales; ils ne connaissent pas notre printemps; ils ne savent pas quels charmes, même durant nos hivers, peuvent présenter nos bois, largement éclairés de la base à la cime, ou se couvrant d'un givre qui étincelle en diamants. Chaque climat a ses splendeurs, et jouit de ses avantages spéciaux.

Ainsi pensait Selkirk sans doute, car, malgré ses nombreux travaux entrepris, il se détournait parfois de sa plage pour aller dans la montagne contempler un bouleau bursera dans sa rigide nudité. Il lui rappelait un arbre placé devant sa fenêtre dans la cour du château de Mac-Yvon; il aimait à regarder le ciel à travers ses branchages arides.

Un jour, un oiseau de taille moyenne, au plumage gris, au bec noir, vint se poser sur le bouleau, et fit entendre un cri semblable à celui du pluvier d'Écosse. Selkirk tressaillit, et poussa un soupir.

Était-ce un regret à la patrie absente?

Quoiqu'il en soit, grâce au jardin, Selkirk voit s'écouler avec assez de résignation les deux longs mois de la mauvaise saison. Il se console de la fréquence et de la durée des pluies en pensant qu'elles aident à la germination de ses graines, à la reprise de ses jeunes plants. A peine si, entre deux déluges, il peut se procurer un gibier suffisant; qu'importe! il vit sur ses provisions. Il est forcément retenu chez lui; mais n'y trouve-t-il pas maintenant bon gîte et bonne compagnie?

Une chose l'inquiétait cependant : sa métairie une fois au grand complet, il aurait à surveiller et à nourrir ses chèvres, ses pécaris, ses oiseaux de basse-cour; à entretenir son jardin, son vivier, son *brasero*, ses ruches; à maintenir en état ses armes, ses instruments de pêche et de culture, sans compter tant d'autres soins, ses viandes à boucaner, ses meubles à confectionner; il se sentait comme écrasé sous la multiplicité des obligations que devait lui imposer son futur bien-être. Force lui fut de réfléchir alors à la puissance de l'homme en société.

Là, chaque individu, pouvant se regarder comme le point central de ce grand cercle d'activité qui l'entoure, possède, à peu de frais, une armée et des places fortes qui le protégent contre les invasions du dehors; une police active qui veille à sa sé-

curité personnelle; des routes nombreuses et bien entretenues lui permettent de se transporter facilement d'un point à l'autre; tandis que le marin va chercher pour lui au bout du monde les denrées que lui refuse son sol natal, le cultivateur ensemence les terres, prépare la moisson ou la vendange, dont il aura sa part; l'ouvrier bâtit les maisons, tisse les vêtements qui le garantiront des intempéries de l'air. Dans cet ordre de choses, chacun s'exerce en vue de tous, et les efforts de tous profitent à chacun dans des spécialités différentes. Il ne peut se le dissimuler, cette division dans le travail centuple les forces de l'individu; mais n'est-il pas plus glorieux d'atteindre aux mêmes résultats avec l'aide de Dieu seul, en échappant à ces conflits d'intérêts, de passions, de crimes, inhérents à toutes les communautés humaines?

Lui, lui, Selkirk, a-t-il donc besoin d'une armée qui le défende et le protége? Il saura bien semer et récolter lui-même, comme lui-même il a su se bâtir une maison et se construire un mobilier.

Mais pourra-t-il retenir exactement les mille détails de l'emploi de ses journées? sa mémoire y succomberait. Entouré de tous les éléments du bien-vivre, il ne s'agit pour les faire valoir que d'une habile distribution de son temps.

Il a résolu de mettre à profit ses loisirs forcés

pour méditer un règlement à son usage, un code, auquel il jure par avance de se soumettre, et qui lui imposera les heures de son lever, de son coucher, de ses repas, de la prière, et le genre de ses travaux ; le tout indiqué article par article : à tel jour de la semaine, le soin de ses plantations et de ses clôtures ; à tel autre, celui de son mobilier, la confection de ses ustensiles de ménage : ainsi du reste.

Qu'était devenu pour l'indisciplinè Selkirk cet amour insensé de la liberté sans limites ? N'était-ce pas déjà là un joug qu'il s'imposait ?

Quoiqu'il fît, les instincts sociaux lui venaient, et ils lui venaient au moment où la solitude s'était faite autour de lui.



CHAPITRE X.

Une constitution octroyée. — Calendrier. — Travaux administratifs et législatifs. — L'île Selkirk. — Les deux font la paire. — Un éclat de rire.

Il est, dans la vie des peuples, de certaines phases désastreuses pour la raison humaine. Lorsque les justes droits qu'on pouvait attendre de libérales institutions sont conquis, ainsi que ces riches blasés qui ont besoin de se créer de nouveaux appétits pour désirer encore, et toujours, on se sent tout à coup saisi par une aspiration fiévreuse de progrès continu et de perfectibilité indéfinie. C'est d'abord comme un courant intellectuel dans lequel on se sent vivre plus lestement ; mais chacun n'entend pas le progrès de même façon ; chacun ne le poursuit pas sur la même route, et bientôt un ouragan d'idées folles, se déchaînant dans l'atmo-

sphère de la pensée, impressionne toutes les masses, ébranle toutes les convictions, et fait, un instant, broncher la conscience et la logique elles-mêmes. On a beau vouloir s'en défendre, malgré soi on respire le paradoxe ; même en le combattant, forcé de le prendre corps à corps, on s'imprègne de ses effluves venimeuses. Mille théories audacieuses se font jour ; tout est à refaire dans cette vieille construction sociale qui a coûté trente siècles à édifier ; le travail, le mariage, la famille, la propriété, remis en doute, sont désignés au marteau des démolisseurs.....

Ces temps par lesquels nous avons passé, l'Écosse et l'Angleterre en avaient connu de semblables, et quoique sa haine contre les hommes et les institutions humaines ne partissent point de là directement, Selkirk n'en avait pas moins subi ces influences désorganisatrices.

Et voilà qu'aujourd'hui, sans qu'il ose se l'avouer encore, il entrevoit les principes fondamentaux sur lesquels doit s'asseoir la société civile, si elle veut durer ; voilà qu'il songe à formuler un code, une constitution !

Promulguer une constitution n'est pas ce qu'il y a de plus difficile, on le sait, surtout lorsque, pour la faire accepter, il ne s'agit que de la soumettre à sa propre et unique approbation ; mais encore faut-

il que toute charte, même octroyée, puisse être exécutable.

Quand la sienne se trouva complétement élaborée, Selkirk la transcrivit en tête de sa Bible, comme s'il y voulait attacher une sanction divine, et s'occupa sur-le-champ de ses corollaires indispensables.

Il y était question, presque à chaque article, de l'emploi de tel jour de la semaine et de telle heure de la journée. Il lui fallait donc impérieusement un calendrier en règle et un instrument horaire quelconque, capable de suppléer à la montre dont il avait été dépouillé par l'abominable Zimpoll. Sur la grande pelouse et sur les rochers de la plage, il traça des cadrans solaires pour lesquels son ombre ramassée à ses pieds suffit à lui indiquer un midi exact. Quant à son calendrier, il avait bien à l'avance inscrit sur un arbre la date de son débarquement dans l'île; mais, depuis, que de jours s'étaient écoulés dont il n'avait pas tenu compte! A tout hasard, il continua son annuaire d'après la hauteur du soleil et l'époque présumée des grandes pluies entre les tropiques. Sans doute il ne se trouva pas en parfait accord avec le calendrier grégorien, mais tel qu'il le fit il l'adopta, dût son dimanche être tombé sur un vendredi.

Au milieu de ses calculs, un autre désir d'in-

vestigation s'était glissé dans son esprit. Ce roi sans peuple ignorait dans quelle partie de la grande mer, et à quelle distance des côtes, se trouvait situé son royaume sans nom. Cependant cette connaissance pouvait être pour lui féconde en résultats importants.

Armé de sa lunette, avec l'aide de sa carte nautique, il essaya, par la position des étoiles, d'en mesurer la longitude et la latitude. Il se crut d'abord relégué dans une des îles formant le groupe de Chiloé ; son calcul rectifié, il se crut ensuite à la seconde des îles Juan Fernandez; mais il ne s'arrêta pas à cette idée : on la disait stérile et remplie de serpents. Il crut un instant être dans une des îles Saint-Ambroise ou Saint-Félix. Faute d'instruments de précision, ne pouvant en déterminer strictement la place, il se persuada que la terre qu'il habitait n'avait jamais été relevée, qu'elle était en réalité une terre sans nom, et il lui donna le sien ; il l'appela l'*île Selkirk* !

L'*île Selkirk*, n'a-t-il pas fait mieux que la découvrir ? Il l'habite, il l'administre, il y règne !

Une fois lancé dans la voie de la nomenclature, il ne lui en coûte guère plus de donner un nom spécial à ses diverses localités. La plage circulaire sur laquelle il a été débarqué restera le *Cirque des grands Cotonniers* ; celui qui l'avoisine et qu'il a

atteint malgré la marée montante, pour échapper à la feinte surveillance de Jenkins, c'est le *Cirque de l'Éboulement;* plus haut, sur la falaise, se trouve l'*Oasis de la Source*, qui, en dépit de son aridité relative, si on la compare aux autres oasis de l'île, gardera son nom, comme chez nous le pont neuf a gardé le sien. Il n'en sera pas de même pour le petit vallon des corossols, il s'appellera désormais le *Défilé de la Colère;* c'est là que Selkirk a méchamment dirigé son arme contre Marimonda. Cet amoncellement de roches blanches ou rouges qu'il a d'abord vues sous la brume, c'est le *Faux-Popayan;* il nomme *Bois du Toucan* la futaie où il a rencontré ce placide oiseau pour la première fois; plus loin, dans l'intérieur des terres, à des coteaux arides, déchirés par de profondes ravines et parsemés de précipices, il a imposé les noms odieux de *Straddling* et de *Lambert*. En redescendant vers sa grande plage, derrière les monticules de sable, il a le *Camp des Phoques;* à sa droite, le *Faux-Pasto;* à sa gauche, la *Montagne de la Chèvre;* c'est celle où une chèvre lui apparut d'abord, lorsqu'il venait de quitter sa solitude volontaire de l'Oasis pour prendre la route de Popayan. Derrière lui est la montagne en cône, dont les flancs fertiles sont troués par les terriers des agoutis et des coatis, et abritent des milliers de nids; il l'appelle *la Mère;* à son étage supé-

rieur est le plateau qu'il a nommé *la Découverte*. C'est de là qu'il a pu se convaincre de son abandon dans une île.

Les deux ruisseaux qui serpentent autour de sa grande pelouse ont eux-mêmes reçu de lui leur dénomination. L'un, chargé de l'entretien du vivier et qui gazouille doucement à travers les herbes, c'est *la Fauvette* (*the Pinnock*) ; l'autre, parsemé de petites cataractes et dont le cours est plus rapide et plus bruyant, s'appelle *le Bredouilleur* (*the Stammerer*).

Il a aussi, en dehors, l'*Ilot des Polypes*, et, sur la côte orientale, la *Falaise du Fusil brisé*. Pourquoi a-t-il oublié la *Crique des OEufs à la coque*, qui, certes, lui rappelait une de ses plus ingénieuses inventions ?

Selkirk avait procédé à son installation en détruisant des animaux malfaisants, et fait acte d'édilité en ouvrant quelques voies de communication. Aujourd'hui, il vient de donner un nom à chacune des parties de son île. Combien de grands administrateurs n'ont pas fait plus !

A ces travaux administratifs, et même législatifs, durent bientôt succéder ceux du menuisier, du tapissier et du tailleur. Selkirk compléta son ameublement. Sa table et ses siéges mobiles achevés, il entreprit de remplacer ses vêtements de marin,

usés par le temps et par la fatigue, et qui tombaient en lambeaux. C'était là un travail qu'il n'avait pas prévu, mais qui pressait néanmoins; il fallait se défendre contre l'humidité et même contre la froidure, quand soufflait le vent du sud. Chose étrange et qui doit nous paraître tout à fait anormale, mais, sous les tropiques, c'est du sud que viennent les brises fraîches, sinon froides. Pour l'étoffe de ses nouveaux habits il avait le choix entre les peaux de phoques et les peaux de chèvres; il donna la préférence à ces dernières, comme plus moelleuses; cependant, avec le cuir d'un veau marin il se fit, pour les temps de pluie ou de brouillards, un grand surtout, avec capuchon, qui dut lui donner l'apparence d'un moine au milieu de sa Thébaïde. Et le voilà taillant, coupant avec la pointe de son couteau, se faisant une alêne d'un clou solidement emmanché, cousant à double fil, à la façon des cordonniers; par le même procédé, remettant ses chaussures en état, ce qui ne laissa pas que d'éveiller en lui certains souvenirs de reconnaissance pour le vieux Selcraig, qui l'avait initié de force à la pratique de son métier. Quelques jours après, il était habillé de neuf des pieds à la tête.

La stupéfaction de Marimonda, lorsqu'elle aperçut son maître sous ce nouveau et singulier costume de peau de chèvre, tint du délire. Elle le retrouvait

presque semblable à elle, vêtu comme elle, le poil en dehors. Ne pouvant se lasser de le regarder, de l'examiner curieusement, elle sautait, gambadait autour de lui, tantôt se roulant à ses pieds en poussant de petits cris de joie ou de surprise, tantôt suspendue sur sa tête du faîte du pilier central de la cabane, et roulant des yeux inquiets comme si elle doutait de son identité.

Quand il eut joui pendant quelques instants de la surprise et des transports du *Monkey*, Selkirk prit sa bible, sa pipe, et, posant le livre sur la table, il s'y accouda, se disposant à lire et à méditer. Mais, soit par suite de son excitation première, soit qu'elle se sentît enhardie par l'espèce de fraternité que le costume établissait entre elle et lui, Marimonda, sans hésiter, se dirigea vers la petite étagère, y choisit une pipe à son tour, se la plaça gravement entre les dents, fort ébahie de ne pas voir la fumée s'élever en spirale; et, d'un air d'importance, toujours à l'instar du maître, elle vint s'asseoir vis-à-vis de lui, le front penché et le coude sur la table.

Se prêtant volontiers à sa fantaisie, Selkirk lui retira la pipe des mains, la bourra de son tabac le plus aromatisé, l'alluma et la lui rendit.

A peine Marimonda en eût-elle aspiré longuement une bouffée, que, laissant tout à coup tomber sa pipe, renversant la table, rendant la fumée par la

bouche et par les narines, aveuglée, suffoquée, elle s'enfuit en poussant des glapissements plaintifs, comme si elle venait de humer de la lave ardente.

A la vue du pauvre sapajou mis ainsi en désarroi, Selkirk, pour la première fois depuis son séjour dans l'île, pour la première fois depuis dix ans peut-être, laissa échapper un éclat de rire retentissant qui poursuivit la fuyarde jusqu'à la grotte, où elle s'était aussitôt réfugiée.

L'exilé venait de rire enfin!... et, dans ce même instant, un désastre terrible le frappait à son insu; une nouvelle guerre se préparait pour lui, guerre durant laquelle ses armes lui deviendraient inutiles.

CHAPITRE XI.

Nouvelle invasion. — Un village d'Indiens. — Les termites. — Rencontre avec un ancien ennemi. — Combat sur un cèdre rouge.

Le lendemain, Selkirk dormait encore lorsqu'il se sentit réveillé par une sorte de chatouillement aux pieds. Croyant à quelque caresse, à quelque malice de Marimonda, il ouvrit les yeux à moitié, ne vit rien et reprit position pour continuer son somme, car il faisait jour à peine. Le même chatouillement se renouvela avec plus de persistance, et bientôt quelque chose de tranchant et d'acéré pénétra au vif la dure enveloppe de son talon. Le chatouillement était devenu une morsure.

Bien éveillé cette fois, il leva la tête. Sa cabane était pleine de rats.

Près de lui, une de leurs bandes déjeunait tran-

quillement de ses couvertures et des roseaux de sa couchette; il y en avait sur sa table, sur ses siéges, le long de ses murailles; ils s'ébattaient devant sa porte, allaient et venaient à travers les claires-voies de sa toiture; se multipliaient sur son râtelier et sur son étagère, tous mordillant, grignotant, rongeant, les uns, ses souliers, son chapeau de cuir de phoque, son sac à tabac; les autres, les manches de ses outils, les tuyaux de ses pipes, jusqu'à sa bible et même sa poudrière en corne de chèvre.

Selkirk poussa un cri, s'élança hors de sa couche et tout d'abord en écrasa deux sous ses talons. Le reste prit la fuite.

En poursuivant à coup de pelle de bois cette nouvelle race d'envahisseurs, il aperçut à quelques pas de lui Marimonda, abritée, dolente et coite, sur la forte branche d'un érable, placé non loin de la grotte. A sa mine piteuse et morfondue, à son poil rebroussé et trempé de pluie, il devina facilement qu'elle avait passé la nuit exposée aux intempéries de l'air, mais n'attribua d'abord cette désertion de domicile qu'à sa mauvaise humeur de la veille.

Marimonda, en l'apercevant, descendit de son arbre, triste, mais toujours douce et caressante, et, avec un geste d'effroi, elle lui montra la grotte. Il y courut.

Là, un bien autre spectacle de désordre et de

bouleversement l'attendait; les rats y foisonnaient par milliers : ses fourrures, ses provisions de fruits et de gibier, ses outres naguère pleines d'huile, tout était saccagé, mis en pièces, inondé ; sa réserve de poudre, malgré sa solide enveloppe de cuir, nageait répandue au milieu d'une boue huileuse. Il ne possédait plus pour ses chasses que les quelques charges contenues dans sa poudrière portative. Le coup qui venait de le frapper, c'était sa ruine!

En pénétrant dans les profondeurs du sol, les pluies d'hiver avaient chassé les rats de leurs terriers; de là leur invasion de la cabane et de la grotte.

Contre tant d'ennemis que pouvait Selkirk, réduit à ses seules forces? Il parvint bien à en tuer quelques-uns; Marimonda elle-même, armée d'un fort rameau, lui servit d'auxiliaire et l'aida à les mettre en fuite; mais leurs efforts, quoique réunis, restaient impuissants. Une heure après, la race maudite pullulait autour d'eux, plus nombreuse, plus acharnée qu'auparavant.

Ce jour-là, le calendrier marquait le dimanche : le dimanche, Selkirk devait le consacrer au repos et à la prière, du moins pendant les premières heures de la matinée; le lendemain, lundi, était jour de chasse; le surlendemain, toujours d'après son règlement, il lui fallait l'employer à ses travaux du

verger et de la clôture : ces trois jours, il les employa à construire des ratières, que les rats se gardèrent bien de venir visiter.

Il comprit alors quelle faute il avait commise en poursuivant la destruction complète des chats qui peuplaient l'île. Avec les plus généreuses intentions quel homme n'est sujet à s'égarer en marchant vers son but? On croit se débarrasser d'un ennemi, on se prive d'un protecteur. Dieu seul sait bien ce qu'il fait, et il a admis le mal apparent comme principe dans l'admirable organisation de son univers; il laisse vivre les méchants. Selkirk avait été plus sévère que Dieu, et il s'en repentait. Si ses pauvres chats n'avaient été qu'exilés, certes, il se fût hâté de proclamer une amnistie générale. Hélas! il n'y a point d'amnistie contre la mort....

Mais les avait-il donc détruits tous, jusqu'au dernier?... Peut-être en existait-il encore quelques-uns vers ces cantons éloignés où s'étaient retirés déjà d'autres proscrits, d'abord Marimonda, les phoques ensuite.

Les pluies avaient cessé; les orages d'hiver, toujours accompagnés de brumes épaisses, n'attristaient plus les habitants de la plage par des ténèbres anticipées ou par les lugubres roulements d'un tonnerre continu. Le soleil, quoique voilé, achevait de boire les restes de l'inondation.

Suivi de Marimonda, Selkirk fit une battue générale dans divers cantons de l'île; il explora la montagne de la Chèvre, celle de la Mère; les rochers arides et anguleux du canton de Straddling; le tout vainement. Poussant plus loin, il visita la grande cascade et les bords du lac Bleu, situés à l'extrémité sud de ses possessions.

Parvenu là, et portant son regard entre deux coteaux qui s'allongent sur les bords du lac, il jette tout à coup un cri de surprise et demeure immobile, partagé entre la joie et la terreur.

Ce qu'il vient d'apercevoir, cependant, ce n'est point ce qu'il est venu chercher si loin. Le spectacle qu'il a sous les yeux, spectacle qui le confond, le déroute, semble donner un démenti positif à ses premières craintes, à ses premières suppositions.

Devant lui s'élèvent des huttes de terre, régulièrement construites et hautes de huit à dix pieds. C'est un village d'Indiens! Cette fois, il n'en peut douter; l'illusion est impossible; une brume ne l'abuse point comme au Faux-Popayan!... Le ciel est pur, la clarté du soleil luit nettement sur ces habitations arrondies en voûtes. Comment n'en a-t-il pas eu connaissance lors de sa première tournée d'exploration dans l'île? Sans doute ces Indiens n'ont débarqué et ne se sont installés que depuis cette époque sur les bords du lac Bleu. Peut-être

sont-ce des chasseurs de phoques, attirés là par le séjour qu'y ont fait ces amphibies. Il arme son fusil, prêt à toute rencontre, et s'abritant derrière un épais buisson de cactus, il guette la sortie d'un des habitants, ne pouvant prévoir encore s'il a affaire à des amis ou à des ennemis. Une conviction lui reste néanmoins : c'est qu'il n'est plus aujourd'hui le seul homme qui vive sur ce coin de terre.

Pendant qu'il guettait, il eut grand'peine à contenir la curiosité de Marimonda, qui voulait aller seule à la découverte. Après un quart d'heure de vaine attente, ne voyant rien venir, et impatient de savoir si ce village de fraîche date était déjà abandonné, s'abritant toujours de son mieux, tantôt par un taillis, tantôt par un monticule, il en fit le tour, à distance, afin d'épier par les ouvertures qui devaient servir de portes, si quelque chose, si quelqu'un apparaissait et se mouvait sous ces huttes.

Mais ces huttes, si régulièrement édifiées, ne présentaient ni portes ni ouvertures.

Hâtons-nous de le dire, elles n'avaient eu pour constructeurs, comme elles n'avaient pour habitants, que des *termites*, sorte de grosses fourmis blanches qu'on ne rencontre guère qu'entre les tropiques, ou sur le continent africain.

Une fois encore, Selkirk, entraîné peut-être par

une incessante préoccupation de son esprit, avait été la dupe d'une apparence trompeuse.

Assez semblables aux fourmis par leur forme, mais se rapprochant des abeilles par leurs travaux, par la distribution de leurs castes, et plus industrieuses même que ces dernières, les termites présentent trois familles parfaitement distinctes entre elles, et n'en composant qu'une seule cependant.

Voici d'abord les *ouvriers*, à la fois mineurs et architectes, creusant dans les profondeurs de la terre d'immenses galeries, des dédales où ils enfouissent leurs matériaux et leurs provisions; puis, se servant de ces palais souterrains comme de fondations sur lesquelles ils élèvent des monuments extérieurs, relativement plus hauts que les pyramides. La pyramide d'Égypte la plus altière, la plus audacieusement culminante du sol, celle de Chéops, n'a pas cent fois la hauteur de l'homme son édificateur; une termitière dépasse de mille fois en élévation la taille de celui qui l'a construite. Quant à sa solidité, au rapport de Smeathman, des troupeaux de buffles peuvent bondir dessus sans l'effondrer.

A côté des ouvriers marchent les *soldats*, armés en tête de mandibules cornées, de pinces pénétrantes, vraies machines de guerre, égalant la longueur de leur corps. On les trouve sans cesse au dehors de l'habitation commune, veillant au salut

de tous, protégeant les travaux des laborieux ouvriers, leurs frères, et prêts à mourir pour les défendre.

La troisième famille des termites, la caste noble et privilégiée par excellence, ne se compose que de deux individus, ou plutôt d'un seul, car le roi, là, comme dans d'autres monarchies d'un ordre plus élevé, n'est, à vrai dire, que le mari de la reine. Ainsi que la reine des abeilles, la reine des termites est, dans l'entière réalité de l'expression, la mère de son peuple, la mère des ouvriers aussi bien que des soldats. Enfermée dans sa case royale, sans autres soins que ceux d'une laborieuse et incessante maternité; entourée de serviteurs attentifs à ses besoins, mais qui sont plus encore ses gardiens que ses courtisans, elle rappelle assez le rôle politique que jouaient autrefois certains souverains absolus de l'ancien comme du nouveau monde.

Si Selkirk, comprimant le dépit que fit naître en lui ce nouveau désappointement, avait pu étudier à loisir et dans leurs détails intimes les mœurs de ces interessantes peuplades, une des merveilles les plus saisissantes de la création animée, il eût vu se dissiper, ce jour même, ses doutes obstinés sur les avantages de l'association. Les termites isolés deviennent facilement la proie de l'hirondelle, ou d'un insecte mieux cuirassé qu'eux; réunis, ils sont une puissance.

En Afrique, où, aussi bien que les sauterelles, ils passent pour une nourriture digne des gourmets les plus raffinés, on a vu des bandes de nègres, qui cherchaient à les enfumer dans leur forteresse, vaincus par eux, laisser des morts sur le champ de bataille.

Ce qu'ils peuvent édifier, ce qu'ils peuvent détruire est incroyable. Dans les contrées où ils se montrent les plus nombreux, les plus agissants, le double rôle que semble leur avoir assigné la nature est celui de pionniers et d'agents de la salubrité publique. Rongés, minés par eux, les arbres disparaissent comme sous la cognée du bûcheron; ils éclaircissent l'épaisseur des forêts vierges, y font pénétrer la lumière et la vie, les débarrassent de leurs bois morts, et parfois y ouvrent de longues routes dont le sauvage indigène profite pour atteindre le gibier, ou s'avancer vers d'autres horizons. Grâce à eux, les corps des grands quadrupèdes, des buffles et des éléphants tombés de vieillesse, ou dans quelques luttes meurtrières, ceux des énormes cétacés que le flot pousse au rivage, disparaissent avant d'avoir répandu leur pestilence dans l'air [1].

1. Les termites ne se montrent guère là où domine l'industrie de l'homme; pour cette raison, comme pour celle du climat surtout, il semblait que l'accès de l'Europe leur fût interdit à jamais; cependant, il y a quelques années, arrivés en France à

Si Selkirk n'était guère à même d'apprécier tous leurs services, services dont l'île à laquelle il avait donné son nom pouvait facilement se passer, il aurait pu du moins devant ces royales termitières, se convaincre que, pour telle ou telle forme de gouvernement, il est insensé d'en appeler à un principe unique et absolu, puisque dans l'organisation des sociétés privées de libre arbitre, et vivant par conséquent le plus directement sous sa main, Dieu admet la forme monarchique comme la forme républicaine ; il aurait pu se convaincre encore que partout, même chez les termites, il a établi une hiérarchie qu'il faut respecter, car elle est nécessaire. Mais, pour le moment, Selkirk était peu préoccupé d'économie politique et d'histoire naturelle. Il avait bien d'autres soucis en tête !

Désolé de sa course vaine, de ses recherches infructueuses, furieux de sa nouvelle méprise, il faisait tristement retour vers la cabane de la plage, lorsqu'un bruit, plus doux à son oreille, plus ravissant mille fois que n'eussent été les chants d'une syrène, le fit de nouveau s'arrêter en extase.

C'était le miaulement d'un chat !... Il en existe donc encore un dans l'île !

bord de quelque navire du Sénégal, ils ont essayé de s'y établir et le trésor des archives de la Rochelle, dévasté par les fourmis blanches, gardera un triste souvenir de leur visite.

Ce chat, de forte taille, à la robe luisante et zébrée, au museau blanc, moustaché de poils bruns, ce vieux débris échappé au massacre général, se tenait à quelque distance, sur un cèdre rouge où sans doute il flairait une proie.

Selkirk ne tarda pas à l'apercevoir ; sans hésiter, il embrasse le tronc de l'arbre, grimpe, atteint les premiers rameaux; Marimonda l'accompagne, et bientôt le devance. A l'aspect de ces deux agresseurs, velus comme lui, le chat recule tout en montant ; le sapajou monte à sa suite, le poursuivant de branche en branche jusqu'au sommet du cèdre. Atteint d'un coup de griffe à l'épaule, et se déclarant vaincu dès la première escarmouche, il renonce immédiatement au combat, ou plutôt au jeu, car il n'a vu qu'un jeu dans l'affaire.

Selkirk ne se décourage pas ainsi : ce chat, il le lui faut, il le lui faut vivant ; il en veut faire le gardien de sa cabane, son protecteur contre les rats. Trois fois il parvient à le saisir; trois fois, l'animal furieux, se débattant, lui déchire les bras ou le visage. C'est une lutte terrible, acharnée, mêlée de jurons haletants et de miaulements épouvantables. Enfin, Selkirk, oubliant peut-être dans l'ardeur du combat le but de la victoire, l'a saisi vigoureusement par la peau du cou, au risque de l'étrangler ; de l'autre main il lui serre les flancs de façon à lui

rompre les reins. La difficulté maintenant est de faire du vaincu un captif. Par bonheur, il a sa gibecière; il le contient de la main et du coude, pressé, aplati, contre une bifurcation de l'arbre; du bras resté libre, il ramène à lui la gibecière, l'entr'ouvre; l'animal, dompté, à moitié mort, n'a plus fait, durant cette manœuvre, un seul mouvement de résistance.... Mais quand le chasseur s'apprête à l'enfermer, se réveillant soudainement avec un soubresaut, tendant, par un dernier effort, tous ses muscles à la fois, il échappe à l'étreinte et se précipite du haut du cèdre, au grand effroi de Marimonda, alors paisiblement accroupie sous l'arbre et qu'il frôle en tombant; surtout au grand désappointement du chasseur, qui croyait déjà le tenir dans son carnier.

Se laissant glisser le long du tronc, Selkirk s'est hâté de toucher terre; mais déjà l'ennemi a disparu, et sans laisser trace. En vain il promène ses regards autour de lui, il ne voit rien, ni son adversaire, ni même Marimonda, sans doute en fuite aussi, sous l'impression de sa dernière terreur.

Le maître avait fabriqué avec un roseau creux une sorte de cornet, dont il se servait d'ordinaire pour faire appel au *monkey* durant leurs chasses à deux, comme de la cabane à la grotte, lorsqu'il avait besoin de ses services ou de sa société. Au

bruit de l'instrument, le *monkey* ne manquait pas d'accourir. Mais, dix fois, de toute la force de ses poumons, il souffla dans son roseau sans que Marimonda parût; peut-être sa fuite l'avait-elle emportée jusqu'à son logis? Selkirk fourragea les bois en sens divers, regardant aux arbres, frappant de droite et de gauche les buissons, pensant que son chat avait pu s'y réfugier; il n'en fit rien sortir que des milliers d'insectes bourdonnants et quelques passereaux effarouchés.

Désespéré de sa non-réussite, il se décide à continuer sa route, quand un sifflement familier à son oreille se fait entendre, et, à deux cents pas, il aperçoit sur une éminence du Faux-Popayan son sapajou, courbé en deux, dans une attitude de contemplation, très-attentionné à ce qui se passe au-dessous de lui.

A tout hasard il se dirige de ce côté.

Quel spectacle l'y attendait! Dans un enfoncement creusé au pied de l'éminence sur laquelle se tient Marimonda, il trouve blotti, essoufflé de sa lutte et de sa course, son fugitif, ou plutôt sa fugitive, car c'était une mère! et six jeunes chats, déjà alertes, se roulaient au soleil autour d'elle.

Terminant la lutte au prix d'une charge de plomb et de poudre, Selkirk fusilla la mère et emporta les petits.

Pendant ces jours d'épreuves, nécessairement la constitution fut de nouveau suspendue.

Enfin, soit que la présence des jeunes chats suffit à les intimider, soit que le temps fût venu pour eux de rentrer dans leurs anciens cantonnements, les rats abandonnèrent la plage.

Toutefois, leur départ, en prévenant le mal qu'ils pouvaient faire encore, ne remédiait pas à celui qu'ils avaient fait. Le maître de l'île voyait ses provisions de bouche presque entièrement détruites; il lui fallut se remettre en chasse contre les *pécaris* et les chèvres, ce qui acheva d'épuiser ses munitions de guerre. Il ne posséda bientôt plus que l'unique charge contenue dans son fusil. Celle-là, il se promit bien de n'en user qu'à la dernière extrémité; un jour peut-être en aurait-il besoin pour échapper à un danger qu'il ne pouvait prévoir encore.

Tout le lui faisait sentir, le moment était venu où, suivant la marche ordinaire des sociétés naissantes, il devait faire succéder à la vie du chasseur celle de l'agriculteur et du pâtre.



CHAPITRE XII.

Chasse au laço. — Fête dans l'île; luttes pacifiques; divertissements et jeux d'escarpolette. — Une voile. — Le bois incendié.

Déjà la colonie s'est augmentée de six nouveaux hôtes, protecteurs familiers de la maison; déjà les semis sont sortis de terre avec les plus belles apparences; les arbustes, les arbrisseaux de la dernière plantation, raffermis à leur base, se sont rapidement développés sous la double influence de l'humidité et de la chaleur; à l'aisselle de quelques-unes de leurs feuilles, le cœur en joie, Selkirk a vu pointer le bouton, espoir de la récolte. Il doit s'occuper aujourd'hui du moyen de surprendre, de saisir, de se procurer enfin les premiers-nés, les pères de son troupeau futur.

Ici la patience, l'adresse ou la ruse, peuvent seules quelque chose.

Malgré son agilité naturelle, il n'y a point à son-

ger à les atteindre à la course. Depuis ses dernières chasses, chèvres et chevreaux se tiennent le plus habituellement dans les parties montagneuses et escarpées de l'île. Sauter de roc en roc, lutter avec eux de vitesse et de légèreté, lui paraît, avec raison, une entreprise folle et impraticable. Plus tard, peut-être.... qui sait ?

Il fabrique de nouveaux piéges, de nouveaux traquenards. Mais la défiance est maintenant à l'ordre du jour autour de lui; chacun se tient sur le qui-vive.

Après une longue attente, sans résultat aucun, sous ses piéges abattus, il trouva pour toute capture un coati, quelques petits cochons d'Inde; ce pouvait être là une ressource sans doute, mais c'est plus haut qu'il veut atteindre, et les chevreaux ne se laissent pas prendre à ses amorces.

Le souvenir lui vient alors que, dans certaines parties de l'Amérique, les chasseurs, pour saisir leur proie vivante, ont recours au *laço*, sorte de longue corde terminée par un nœud coulant, qu'ils savent lancer à de grandes distances et presque toujours à coup sûr.

Avec ses fils d'aloès, avec d'étroites lanières de cuir solidement tressées, il se compose un laço de cent pieds de longueur, alourdi par quelques balles de plomb à l'une de ses extrémités; puis il s'essaye,

il s'exerce, tantôt contre une touffe feuillue détachée d'un buisson, tantôt contre quelque pierre mamelonnée saillissant du sol; il prend ensuite à partie Marimonda elle-même, qui ne laisse pas que de mettre assez souvent, par sa prestesse et sa vélocité, l'adresse de son maître en déroute.

Dans l'intervalle de ses exercices préparatoires, Selkirk achève de construire son enclos treillissé, destiné à renfermer ce troupeau, qu'il ne possède encore qu'en espérance; il le fait large et spacieux, afin que son jeune bétail puisse y bondir et s'y ébattre à l'aise; haut de clôture, afin qu'il soit forcé de respecter les limites qu'il lui assigne. Dans un coin, sur quelques solides poteaux, il établit un hangar simplement couvert de branchages : c'est là que son troupeau viendra chercher l'ombre pendant les chaleurs du jour. L'enclos et le hangar, élevés à la gauche de sa cabane, se mariant avec son jardin, forment une nouvelle annexe à son grand établissement de la plage.

Quand ses chevreaux seront devenus chèvres, quand l'époque de la domesticité sera arrivée pour eux, qu'ils auront contracté les habitudes casanières, qu'ils reconnaîtront sa voix, alors, et seulement alors, il leur permettra d'errer et de butiner sur les coteaux voisins, sous la direction d'un gardien vigilant. Ce gardien, pourquoi ne serait-ce pas Ma-

rimonda? Marimonda, à l'intelligence de laquelle il ne sait plus fixer de bornes?

Rêves, rêves, peut-être? Mais sans les rêves, sans les doux fantômes qu'il se crée et dont il s'entoure, qui soutiendrait le courage du solitaire?

Aussitôt que Selkirk se croit à peu près habile chasseur au laço, il s'enfonce dans les hautes montagnes situées vers la partie centrale de son île. Plusieurs jours se passent au milieu de tentatives infructueuses, et, lorsque le feuillage finement découpé des mimosas lui annonce, en se repliant, que la nuit est proche, il regagne sa cabane, sombre, soucieux et désespérant de l'avenir.

Pas ses déceptions mêmes cependant l'expérience lui est venue. Un soir, il rentre au logis ramenant avec lui deux jeunes cabris aux cornes à peine accusées, au poil fauve, marqueté de larges plaques brunes. Marimonda fait bon accueil à ses nouveaux hôtes, et ce soir-là tout respire la joie à l'habitation.

La semaine n'est pas écoulée que déjà pour Selkirk le nombre de ses chevreaux dépasse celui de ses chats; et il prend plaisir à les voir jouer et cabrioler ensemble dans l'enclos; son esprit s'est rasséréné tout à fait.

Le plus beau, le plus alerte de ses jeunes matous, il l'a nommé *Puss*, en mémoire du chat de Witington qui, dit la chronique anglaise, fit la fortune

de son maître, en délivrant le roi nègre de Barbarie de tous les rats qui avaient envahi son royaume et le rongeaient.

« Ah! pensait-il avec un sentiment d'orgueil, Straddling, sans doute, d'après ses calculs haineux, avait fixé le terme de ma vie à la dernière charge que contiendrait mon fusil ; cette dernière charge, elle y est encore! A quoi me servira-t-elle? Qu'en ai-je besoin? Mes ressources pour vivre ne sont-elles pas aujourd'hui plus sûres et plus nombreuses qu'auparavant? Que me manque-t-il donc? la société de messieurs du *Cinque-Ports?* Dieu m'en garde! Ce qu'il y avait de meilleur sur le navire en est sorti en même temps que moi, Marimonda. Qu'ai-je à regretter? je suis bien ici; Dieu m'y maintienne en repos et en santé! »

Un jour (c'était le 1er janvier 1706), il y avait grande fête sur la plage. Selkirk y célébrait le renouvellement de l'année solaire, du moins d'après les indications de son calendrier.

Par exception, ce jour-là il prit son repas non dans sa cabane, mais au milieu de l'enclos, entouré de tous les siens. Les fruits et la bonne chère étaient plus abondants que de coutume ; Marimonda, comme c'était son droit, dîna avec lui, les chats quelque peu aussi ; les chevreaux, devenus chèvres, rôdaient autour de la table, se redressant pour lorgner de

leur doux œil bleu les corbeilles de fruits; retombant ensuite pour brouter l'herbe sous les pieds des convives. Ceux-ci, de temps en temps, interrompaient leur repas pour distribuer une large poignée de grains aux perdrix et aux ramiers; de petits porcs pécaris faisaient entendre leurs grognements joyeux en se vautrant sur les bords d'une mare empruntée au ruisseau *la Fauvette*, et dans laquelle barbotaient des courlis, des sarcelles, des jacanas et des canards aux couleurs splendides. Les portes des clapiers avaient été ouvertes en l'honneur de la fête, et les tatous, les agoutis, les lapins acaules, assis en cercle non loin de la table des maîtres, grignotaient des tiges et des tubercules de topinambours ou les rameaux légèrement acides du lyconia.

Après le repas, les restes des plats et des corbeilles furent jetés aux plus adroits ou aux plus gloutons.

Parmi ces derniers, tous n'étaient pas des commensaux ordinaires du logis.

C'est une des lois de la Providence, partout où l'homme s'établit, non en ennemi, non en destructeur, mais simplement en prenant possession de la terre pour en accroître les produits, une foule d'animaux vient se former en colonie autour de lui. Dès qu'il a fouillé le sol, depuis les hauts échassiers, les cigognes, les hérons, jusqu'aux humbles passereaux, tous les oiseaux friands de vers et d'in-

sectes l'accompagnent dans ses travaux, l'aident à nettoyer son terrain et peu à peu s'habituent à sa présence; les bouvreuils, les mésanges, les hirondelles se plaisent à gîter sous son toit; les merles, les roitelets et les rossignols aiment à chanter près de lui, comme si ces virtuoses des bois avaient besoin d'un auditoire capable d'apprécier la valeur de leurs douces chansons. D'autres se réfugient sous les abris qu'il a élevés ou viennent se disputer les miettes de sa table, quelque modeste qu'elle puisse être. A peine Selkirk a-t-il cessé de se montrer dans son île sous une apparence de Jupiter Tonnant, à peine s'est-il occupé de son établissement agricole (il nous le dit lui-même dans son journal), les animaux ont repris avec lui leur première familiarité. (*The beasts see my form with indifference.*) De tous côtés, des hôtes lui sont venus qu'il n'attendait pas; sa mare, son enclos, ses clapiers, se sont presque peuplés d'eux-mêmes. Après avoir confectionné ses ruches, il méditait sur le moyen de s'emparer d'un essaim d'abeilles; un matin il les trouva occupées par ces inoffensives *melipones*, à qui la nature a refusé un aiguillon, comme si dans cette île bienheureuse l'homme seul devait apparaître armé.

Couché dans son hamac, où il fumait de son meilleur tabac dans la meilleure de ses pipes, Selkirk jouissait du spectacle qu'il s'était créé; il promenait

avec satisfaction son regard de l'enclos au verger, où mûrissaient la sapotille, la banane, le corossol, la poire d'aguacate, le chou-palmiste; puis il le ramenait complaisamment vers ses jeunes chèvres, souriant à leurs combats fraternels, à leurs luttes ou plutôt à leurs jeux; il s'égayait aux bonds capricieux de *Puss*, et de ses autres chats, à la face mutine, aux poses si gracieuses.

Pour donner plus de relief à la fête, Marimonda développait toutes les ressources de son audacieuse souplesse. Parvenue à la cime d'un arbre, elle sifflait pour attirer à elle l'attention du maître; puis, ses deux mains de devant dans ses deux mains de derrière, ramassée en cercle, elle se laissait *choir* comme un bloc; le feuillage bruissait, crépitait sous sa chute, et, sans que ses membres se fussent écartés de leur position première, elle s'arrêtait tout à coup dans sa descente rapide au moyen de sa *queue prenante*, de cette cinquième main si puissante dont la nature a doué les singes d'Amérique. Alors, suspendue par cet organe seulement, elle accélérait avec une incroyable rapidité son mouvement de va-et-vient, dénouait vivement sa queue du rameau auquel elle était retenue, et, d'un élan, traversant les airs comme au vol, elle allait, à cinquante pas de là, retomber sur une liane, qui lui servait aussitôt de balançoire.

Selkirk était émerveillé; il applaudissait aux tours de force de Marimonda, aux jeux et aux luttes de ses autres sujets; certes, jamais il n'avait paru plus heureux. Cependant, son regard s'étant alors détourné vers la mer, son front se contracta soudainement. Au bout de quelques instants d'un examen inquiet et plein d'émotions, il pousse un cri, se jette à bas de son hamac, court à sa cabane, puis au rivage, où il se prosterne les mains jointes et tendues vers le ciel.

Il venait d'apercevoir une voile!

Muni de sa lorgnette, il la cherche sur les flots; lorsqu'il la tient au bout de son tube de cuivre, il y distingue nettement deux mâts perpendiculaires, bien gréés, bien garnis de voiles blanches, qui se gonflent au vent d'est et que le soleil dore de ses rayons obliques.

« C'est un brick! c'est *le Cinque-Ports*, peut-être!... Oui, Straddling a terminé ses courses.... il fait retour vers l'Europe.... Le temps qu'il avait fixé pour mon exil est écoulé! Il vient me chercher...... qu'il soit béni! »

Le mouvement que fit alors le brick pour pointer sur l'île renforçait de plus en plus l'espoir de Selkirk, lorsque le pavillon espagnol, arboré à la misaine, se déroula tout à coup à ses yeux.

« L'ennemi! s'écria-t-il; malheur à moi! Les mi-

sérables! ils vont détruire ma cabane, mon enclos, mon jardin! le prix de tant de travaux et de peines! »

Et, le cœur palpitant, il épie de nouveau la manœuvre du brick. Celui-ci, après avoir couru plusieurs bordées comme pour atterrir, change brusquement de direction, et reprend sa route en gagnant la haute mer.

Selkirk reste accablé. « Ce sont des Espagnols!... Eh bien, que m'importe, à moi? je ne suis plus qu'un colon, un condamné, un déserteur de la marine anglaise.... Ils me doivent protection, assistance, comme chrétiens.... Mais ils s'éloignent; par quel moyen leur signaler ma présence? »

Il n'y en avait qu'un, un seul : c'était d'allumer un grand feu sur la plage ou sur la colline.

Un instant, dans le trouble de son esprit, l'idée lui vint d'arracher les treillages de son enclos, les piliers et la toiture de son hangar, de les amonceler autour de sa cabane et d'incendier le tout.

Cette idée, il la repoussa bien vite; mais elle suffisait pour laisser entrevoir ce qui se passait dans les replis du cœur de cet homme qui, tout à l'heure encore, s'efforçait de se croire parfaitement heureux!

Mieux inspiré, il se rappela que sur un des premiers gradins de la montagne, vers le Cirque des Cotonniers, existait un épais fourré où les arbres, embarrassés de lianes et de ronces desséchées,

pressés les uns contre les autres, calcinés par les brûlantes réverbérations du soleil sur le roc vif qui les environnait, présentaient un assemblage de branches mortes et de troncs vermoulus, à peine masqués par une apparence de végétation.

Là, il transporta des brassées de copeaux, d'écorces et de feuilles sèches; il y mit le feu. Bientôt des langues ardentes coururent le long des buissons qui cerclaient le fourré. Quand le soleil se coucha, une immense colonne de flammes éclairait toute cette partie de l'île, et projetait ses lueurs bien avant dans la mer.

Debout sur le rivage, Selkirk passa la nuit les yeux fixés sur les flots, l'oreille aux écoutes, pour saisir le bruit éloigné d'un sillage; mais rien ne vint s'offrir à son regard, et, à travers le clapotement des vagues, il n'entendit d'autre bruit que celui des arbres et des lianes qui se tordaient dans le brasier.

Au matin, tout avait disparu; l'incendie s'était épuisé sans sortir de ses limites, et la mer, calme et tranquille, ne laissait rien apparaître sur sa surace que quelques bandes de goëlands.



CHAPITRE XIII.

Grands spectacles de la nature. — Visite au bois incendié. — Un tombeau. — Projet de suicide. — Un dernier coup de fusil. — Pressentiments de Marimonda.

Une semaine s'écoula, pendant laquelle, rêveur et taciturne, il ne s'éloignait que rarement de la plage; il était encore témoin des jeux de ses chats et de ses cabris, mais il ne leur souriait plus; Marimonda, pour le distraire, recommençait devant lui ses surprenants exercices de voltige; mais l'attention du maître était ailleurs.

Ne possédait-il pas aujourd'hui, l'ingrat! dix fois plus d'éléments de distraction, de bien-être, de bonheur qu'à cette époque où, revenant de sa grande tournée, il se glorifiait si bien de son sort et s'en déclarait complétement satisfait? L'île était-elle plus déserte qu'alors? Loin de là; Marimonda vivait près

de lui. Ce séjour enchanté, ce paradis de la mer a-t-il perdu de son éclat? Non; et quel poëte décrirait dignement les spectacles dont Selkirk pouvait jouir du matin au soir? Des levers du soleil d'une magnificence indescriptible; des nuits tièdes et parfumées telles que l'hémisphère austral en peut seul produire! Dans ce séjour habité par lui, si la terre offre un résumé des plantes de tous les pays, le ciel y peut faire luire à la fois les constellations de toutes les zones. En mêmes temps que la Croix du Sud s'inclinait à l'horizon, que le Vaisseau planait au zénith, la grande et la petite Ourse, ces visiteuses de nos contrées septentrionales se montraient là étincelantes et dans des proportions qu'elles ne peuvent atteindre que sous ces latitudes.

Souvent aussi, durant la nuit, la mer devenait *brasillante*, comme disent les marins; sur toute sa surface, la vague y roulait en jetant des éclats phosphorescents, et, pour compléter le tableau, des mouches lumineuses, semblables à de petites flèches enflammées, s'y croisaient dans l'air, éclairant les massifs de verdure, ou, se groupant autour des fleurs de la pelouse, elles les faisaient tout à coup ressortir brillantes du milieu de l'ombre.

Eh bien, à la vue de ces spectacles, devant ces tableaux merveilleux, Selkirk n'éprouvait qu'une sensation plutôt pénible que douce. Pourquoi pé-

nible? Ah! demandez aux voyageurs, demandez à ces touristes qui, seuls, le sac sur l'épaule, se trouvent face à face avec les sublimités des Alpes et des Apennins. Un jour, au milieu de leur famille, ils éprouveront une joie orgueilleuse à dire ce qu'ils ont vu; mais, pour le moment, le spectacle écrase le spectateur; l'absence d'un compagnon, d'un être quelconque à qui il puisse communiquer ses émotions, le paralyse. L'admiration, pour être sentie, a besoin d'être partagée.

Il en est ainsi de toutes nos joies.... Gloire à Dieu!

Plusieurs fois, au moyen de son cornet de roseau, Selkirk appela à lui Marimonda, pour savoir comment agiraient sur elle les beautés et les splendeurs de la nature; mais les levers du soleil éblouissaient le pauvre sapajou, qui se hâtait de fermer les yeux; le brasillement de la mer l'effrayait; quant à la vue des grandes étoiles, soit au zénith, soit à l'horizon, elle lui faisait simplement comprendre que l'heure du repos était venue, et, faussant compagnie au rêveur, d'un pas furtif il regagnait bientôt sa grotte.

Comme Selkirk se rendait au Cirque des Cotonniers, où les coquillages et les écrevisses de mer se montraient en plus grand nombre que sur sa plage, il arriva que, pour la première fois depuis l'appa-

rition de la voile espagnole, il eut à traverser l'emplacement occupé par le petit bois incendié. Il y trouva le terrain noirci par les ravages du feu, et, à sa grande surprise, sous des débris, sous une poussière de charbon, sous des tronçons d'arbres à moitié calcinés, il découvrit, élevé à quelques pieds du sol, un pan de muraille!... Oui, des pierres équarries et alignées, placées les unes sur les autres; une construction enfin, évidemment faite de main d'homme.

Avant lui, des hommes ont donc séjourné sur cette terre?... Les pierres qui sont là, sous ses yeux, c'est ce qui reste de leur habitation.... Ce bois impénétrable, étouffé, strangulé par les buissons épineux, par les ronces, par les lianes, et qu'il a livré aux flammes, c'était le jardin planté par eux; le jardin qui environnait leur maison, comme lui-même il venait d'entourer la sienne d'une plantation.

Ces premiers possesseurs, dont il vient seulement de retrouver les vestiges (des Européens, sans aucun doute), que sont-ils devenus?... Ils sont partis.... ils sont retournés en Europe!...

Mais alors, cette île qu'il croyait ignorée, et qui ne doit plus porter le nom de Selkirk, elle est connue, fréquentée par les navigateurs?

Cette idée fit reprendre quelque équilibre à ses

esprits ; son exil n'était plus qu'une affaire de temps, et il ne manquait pas de patience. Encore une fois, sa pensée pivota du noir au blanc ; il ne se préoccupa plus que de son enclos, de son verger, de sa basse-cour ; néanmoins, avant tout, curieux de savoir si dans cette ruine de l'habitation de ses prédécesseurs, il ne découvrirait pas quelque trace indicative de leur existence, il s'arma d'un pieu solide, bien épointé, et ne tarda pas à retourner au bois incendié. Cette fois, il était accompagné de Marimonda, qui reprit son métier de manœuvre, enlevant les pierres à mesure que Selkirk les déplaçait. Le transport, comme le déplacement, offraient peu de difficultés ; ce n'étaient que des éclats de rocher, à peine liés entre eux par un mortier de sable.

Ce soir-là, il n'y découvrit rien qui pût le renseigner, et la nuit l'interrompit au milieu de ses travaux.

Le lendemain, quand il y retourna, le monkey l'y avait précédé. Il le vit, fouillant parmi les matériaux épars de cette prétendue muraille, en retirer une espèce de boule de terre, l'examiner d'abord avec une attention inquiète ; après quoi, en manière de jeu, il la fit rouler du côté de son maître, quand celui-ci se montra.

Cette boule de terre, c'était un crâne humain.

Ainsi, ceux qui avant Selkirk avaient visité l'île,

comme traces de leur passage n'y avaient laissé qu'un tombeau!

Ce tombeau, il y replaça le débris exhumé par Marimonda, en rétablit le revêtement, plus épais, plus solide que celui qu'il y avait trouvé, lui donna même une forme en rapport avec les constructions de ce genre, nettoya le terrain à l'entour, y plaça une croix de bois, et, au milieu de tous ces soins donnés à ce mort, il lui sembla qu'un compagnon lui était venu.

Dans ses heures de loisir, c'est de ce côté qu'il dirigeait sa marche; c'est là qu'il aimait à poursuivre ses rêves.

Mais rêver près d'un tombeau n'est guère le moyen de se maintenir en force et en courage. A ses idées d'isolement venait se mêler celle de la mort.

« Quoi! n'entendre bourdonner dans sa tête que sa propre pensée! à travers le bruit des vagues, le cri des oiseaux, le bêlement des chèvres, croire démêler sans cesse le son d'une voix humaine, et sans cesse éprouver la torture d'une désillusion!... Vivre seul, quel supplice!... Vivre inutile aux autres, quelle honte! Non-seulement l'admiration, mais la vertu, la générosité, le dévouement, la pitié, que deviennent-ils dans la solitude? envers qui peuvent-ils s'exercer? L'amour-propre, ce juste orgueil de soi-même, ce levier puissant qui nous soutient, qui

nous grandit, qui nous force de respecter en nous cette noblesse de race que nous tenons de Dieu, la solitude le brise!... L'homme n'a-t-il donc que des besoins matériels à satisfaire? Ah! que bien plus haut encore crient en lui, dans son cœur, dans sa tête, les besoins de son âme et de son intelligence!... Avoir le désert autour de soi et le désert en soi, c'est n'être plus que le simulacre d'un homme!... Oui, l'isolement est une mort anticipée et flétrissante.... et quand viendra l'autre mort, réelle, hideuse.... je n'aurai pas même un tombeau, moi! »

Un jour qu'il était en proie à un de ces accès de découragement, une sorte de délire furieux s'empara de lui; cette mort qui le glace de terreur à l'avance, il a résolu de ne pas l'attendre; il court à sa cabane, y prend son fusil.... Ce dernier coup, cette dernière charge de plomb et de poudre, elle ne lui aura servi qu'à mettre fin à ses jours?... Eh bien, n'est-ce pas là le service le plus signalé qu'il en puisse attendre? Il examine la batterie de l'arme, le bassinet; l'amorce y est encore intacte; il s'en réjouit; il promène son ongle sur la pierre, appuie la crosse contre le sol.... Mais pendant ces préparatifs, sa résolution faiblit; l'idée d'offenser Dieu le fait hésiter; il songe que, quelque abandonné qu'il soit, il a encore des devoirs à remplir, ne fût-ce qu'envers ce pauvre être qui l'a suivi dans son exil; qu'il

y aurait ingratitude à le délaisser; enfin, pour rompre avec ce démon qui le harcèle, il tire en l'air ce dernier coup de fusil, si précieusement conservé par lui comme suprême ressource.

Pendant quelques jours encore, Selkirk resta plongé dans ses humeurs sombres.

Cependant il ne lui était pas donné de pouvoir toujours rêver ainsi impunément. Sa réserve de viandes boucanées touchait à sa fin, et il ne pouvait se résoudre à tuer ses jeunes chèvres avant même qu'elles fussent devenues mères. Il secoua sa léthargie, il prit son laço, sa carnassière.

Comme il allait partir, Marimonda s'approcha de lui, se disposant à l'accompagner. Dans la disposition d'esprit où il se trouvait, Selkirk désirait être seul, et le lui fit comprendre; mais cette fois, contre son habitude, elle ne parut nullement disposée à l'obéissance; malgré ses ordres, elle le suivit, s'arrêtant lorsqu'il se retournait, recommençant à le suivre lorsqu'il se remettait en marche. Par ses regards suppliants, par sa pantomime expressive, elle s'obstinait à obtenir cette autorisation qu'il s'obstinait à lui refuser. Enfin, il fit entendre sa voix grondeuse; elle se soumit, en protestant encore, néanmoins, par son air de tristesse et d'abattement. Était-ce de sa part caprice ou prévision? nul n'a le secret de ces étranges instincts, qui signalent parfois aux ani-

maux la présence d'un invisible ennemi ou l'approche d'un désastre.

Le soir, Selkirk n'était pas de retour à l'habitation; Marimonda passa la nuit à l'attendre, en poussant des cris plaintifs.

Le lendemain, la matinée s'écoula, puis la journée, puis la nuit encore, et la cabane resta déserte, et Marimonda escalada vainement les arbres et les collines des alentours pour retrouver les traces de son maître.



CHAPITRE XIV.

Un cachot dans une île déserte. — Souvenirs rétrospectifs. — Les bords de la Keil. — Maria, la Chevrière. — Dînette sur l'herbe. — Un examen de conscience.

Dans ce canton stérile et montagneux de l'île, auquel il avait donné le nom de *Straddling* (ce nom lui devait porter malheur), Selkirk, aventuré à la poursuite d'une chèvre, était tombé dans un précipice.

Après un évanouissement passager, n'éprouvant autre chose qu'un engourdissement et quelques douleurs vagues, il avisa aux moyens de sortir de son trou. L'excavation était peu profonde, mais un cercle de roches vives formait entonnoir sur sa tête. Nulle déchirure, nul escarpement propice n'en interrompait la fatale régularité; seulement, autour de lui existaient quelques plaques de terre sableuse; il les creusa avec son couteau, pour s'en

faire des marches ; les marches de sable s'éboulèrent au simple contact de son pied. Quelques fragments de racines saillissaient çà et là à travers les interstices des pierres ; il espéra y trouver un point de suspension pour escalader ces murailles abruptes : les racines se brisèrent sous sa main.

Déjà condamné à l'isolement, séparé du reste des hommes, l'infortuné pouvait-il prévoir qu'un jour sa captivité se resserrerait encore ; que ses pas seraient enchaînés ; que la vue même de son île lui serait interdite, et que dans ce désert, où il n'avait à redouter ni un persécuteur ni un geôlier, il trouverait une prison, un cachot ?

Après trois jours d'angoisses et de tortures, après de nouvelles et impuissantes tentatives, épuisé par la fatigue, par la soif, par la faim, miné par la fièvre, survenue à la suite de toutes ces souffrances du corps et de l'âme, il se résigna. Quelques jours auparavant, il avait songé à se donner la mort ; Dieu la lui envoyait sans qu'il eût à violer sa loi qui défend le suicide.

Se courbant humblement sous cet arrêt suprême, il prépara lui-même sa dernière couche, formée de sable et de feuilles sèches secouées d'en haut par les arbres avoisinants, s'y étendit, croisa les bras, ferma les yeux, et se disposa à mourir en songeant à son salut éternel.

Quoi qu'il fasse cependant pour ne pas se laisser distraire par d'autres pensées, de temps en temps les bruits extérieurs l'arrachent à ses pieuses méditations. C'est le bruit du vent, c'est le bêlement d'une chèvre, ensuite le chant joyeux d'un oiseau. Aux notes vibrantes de celui-ci un autre chant répond au loin sur un mode plus simple et presque plaintif; sans doute la femelle qui, avec une sorte de tendresse pudique et contenue, dénonce sa retraite à celui qui l'appelle; puis un frôlement rapide passe au-dessus de la tête du prisonnier: c'est le chanteur qui, à tire-d'aile, rejoint sa compagne.

Pourquoi les bêlements de cette chèvre, en tout semblables à ceux qu'il a si souvent entendus dans son île, pourquoi cet oiseau qui passe, et qu'il n'a fait qu'entrevoir, viennent-ils tout à coup changer le cours de ses idées et les fixer obstinément sur une des journées les moins importantes de sa vie? Les événements puérils qui l'ont signalée, alors qu'il n'était encore qu'un enfant, s'étaient à peine, depuis quatorze années, représentés à sa mémoire; et voilà qu'aujourd'hui, au milieu de circonstances aussi sombres, quoi qu'il fasse, cette fraîche page de sa jeunesse se déroule tout entière devant lui. Effet de la fièvre sans doute!

Cette journée, c'était celle-là dont il n'avait ja-

mais parlé à personne, dont son père lui-même n'avait jamais osé lui demander compte.

Il y avait eu querelle au Bas-Largo entre le père et le fils Selcraig. Un matin, celui-ci, âgé de douze ans au plus, exaspéré, hors de lui, s'enfuit du logis paternel, et se dirigea vers le golfe, bien résolu de se tuer. (Ces idées fatales lui étaient donc déjà venues en tête? mais il était un enfant alors.) Arrivé sur le port, il y trouva bon nombre d'éclusiers et de pêcheurs. Il comprit que l'endroit n'était pas favorable à l'exécution de son projet : il avait irrévocablement résolu de se noyer, et voulait éviter le sauvetage.

Sortie d'un petit lac alimenté par l'eau des montagnes, la rivière de Keil, après avoir traversé une étroite et longue vallée, va se jeter dans le golfe, où son embouchure dessine cette baie de Largo, assez spacieuse pour abriter les barques des pêcheurs, et même quelques bâtiments de commerce. Alexander tourna la baie, remonta la Keil, pour bien choisir la place convenable. Parvenu à l'extrémité d'une pointe de terre qui s'avançait en promontoire, il s'arrêta.... la rive était profonde, le flot bouillonnait à ses pieds : le moment était venu.... Mais un bateau s'avançait, conduit par deux mariniers qui chantaient à tue-tête. Ces mariniers, il les connaissait; c'étaient des pratiques de son père : il s'éloi-

gna vivement et continua de remonter la rive. Le bateau hors de vue, il fit une nouvelle halte, puis une autre, non que sa résolution faiblît, bien au contraire! mais de ce côté, sous les charmilles, étaient dispersées des habitations, dont les fenêtres ouvertes semblaient surveiller les bords de la Keil. Se remettant en marche, il arriva à l'entrée de la longue vallée; côtoyant toujours la rivière, il guetta de droite à gauche si toute trace d'habitation avait disparu.... la vallée était déserte, silencieuse..... Cependant des sons confus, étranges, arrivent tout à coup à son oreille. Il lève les yeux.

Au faîte d'une colline crayeuse qui domine sur sa droite, une sorte de vieille femme, habillée de rouge, encapuchonnée de noir, l'interpelle avec des paroles véhémentes et saccadées que le vent emporte. Se démenant, gesticulant de la tête et des bras, elle s'efforce de lui montrer un objet qui paraît changer de place à chaque instant, car le doigt de la vieille va de çà et de là, comme si elle eût voulu tracer des signes cabalistiques dans l'air.

Un peu distrait, même un peu terrifié par cette subite apparition, il allait faire le signe de la croix pour conjurer les maléfices de la sorcière, quand une chèvre bondit devant lui, en-traînant sa corde après elle. Il comprit alors que c'était là l'objet mobile que la femme rouge lui désignait par ses gestes

et par ses cris, et qu'il s'agissait uniquement d'une bique échappée.

Comme, en dépit de ses humeurs sombres, Alexander était au fond de bonne et serviable nature, et que peut-être, pour le moment, il n'avait rien de mieux à faire, il se mit à poursuivre la chèvre; quelques minutes après, il l'avait rattrapée par sa corde traînante.

Haletant de sa poursuite, il regardait vers le sommet de la colline pour y chercher la femme rouge, lorsqu'il vit près de lui une blonde enfant, à peu près de son âge, qui, la figure épanouie, venait le remercier du service rendu. C'était la vieille sorcière.

Alexander ne pouvait revenir de son étonnement. Malgré sa noire capuche, taillée à l'ancienne mode, et sa jupe rouge, hélas! bien rapiécée, elle ressemblait si peu à ce qu'il avait cru voir, que sans doute il se serait mis à faire de longues réflexions sur les illusions d'optique causées par la distance, si la jeune fille lui en avait laissé le temps. Comme il était encore tout essoufflé, elle l'invita à venir se reposer, à quelques pas de là, sur un banc naturel de gazon qui faisait face à la rivière, et qu'ombrageait un vieux hêtre tortueux et rabougri. Dès qu'il y eut pris place, pour le distraire, elle lui conta son histoire et même celle de ses chèvres.

Maria était la fille unique d'une pauvre veuve qui vivait presque de charité. Dans les loisirs que lui laissait son troupeau, elle aidait sa mère au glanage, à la glandée, ou à ramasser du bois mort. Tout en conduisant ses chèvres, elle fabriquait du filet pour son oncle qui était pêcheur, et elle trouvait encore le temps de récolter dans les montagnes, ou le long du rivage, des plantes médicinales, que lui achetaient les herboristes de Kingom et d'Inerkithin. Malgré tous ses métiers, Maria n'en était pas plus riche, ainsi qu'en témoignaient sa défroque de sorcière et ses petits pieds nus, meurtris par les cailloux. Mais Alexander examinait moins sa robe et ses pieds que son gracieux visage, encadré d'une forêt de longs cheveux dorés, et doucement éclairé par deux grands yeux bruns. Il prenait tant de plaisir à la regarder qu'il l'écoutait à peine; si bien que, quand elle lui demanda s'il avait déjeuné, il ne lui répondit pas. Il fallut qu'elle réitérât sa question. Sur son geste négatif, elle décrocha son bissac suspendu au hêtre, en tira un gros morceau de pain noir, des noix, trois pommes un peu véreuses, puis, avec la légèreté d'une jeune biche, escaladant tout à coup la colline, elle le laissa quelques instants tout seul, là, face à face avec la rivière; mais il n'y avait plus de danger.

Quand Maria revint, elle portait dans un pli de sa

jupe un bon lot de mûres sauvages cueillies aux buissons ; une chèvre laitière, aux riches mamelles, qu'il lui avait suffi d'un coup de sifflet pour rallier, la suivait en faisant tinter sa sonnette.

En un clin d'œil le couvert se trouva mis sur le banc de gazon. Si le menu du repas n'était ni très-recherché ni très-abondant, l'exercice et les eaux de l'Eurotas, c'est-à-dire de la Keil, lui donnaient pour Alexander une saveur toute particulière. Combien le pain noir de la gentille Maria était supérieur au pain bis qu'il mangeait chez son père, même au pain blanc dont il s'était nourri autrefois au château ! Quel festin ! quelles délices ! Que le fruit de la ronce est délicat ! que les pommes véreuses sont bonnes !

Alexander ne s'était jamais senti si heureux ; grâce à sa rencontre avec la chevrière, ses humiliations douloureuses, le tire-pied du bonhomme Selcraig, ses récentes et terribles résolutions, il avait tout oublié, et son projet de suicide venait d'aboutir à une dînette sur l'herbe.

Age charmant, où sous les désespoirs du matin bouillonnent ainsi les joies inattendues d'une belle et douce journée.

Le temps passa pour eux sans qu'ils pussent se rendre compte de sa durée. Maria avait initié son nouvel ami à sa science d'herboriste ; elle lui avait fait connaître les diverses plantes qui guérissent de

toutes les maladies; elle lui avait même appris à faire du filet, et cette unique leçon, il se l'était rappelée plus tard. Certes, alors, le fils Selcraig, au lieu d'entrer au collége universitaire de Saint-André, aurait bien voulu pouvoir se faire gardeur de chèvres!

Le soleil déclinait lorsqu'il se décida enfin à prendre congé de la chevrière.

« Je vous reverrai bientôt, lui dit-il, quoique la route soit longue d'ici chez nous.

— Pas trop longue; une bonne lieue, voilà tout.

— Vous savez donc où je demeure, Maria?

— Sans doute; à Largo, le pays de mon oncle le pêcheur, et que j'ai habité moi-même quand il m'avait prise avec lui pour soigner son ménage.

— Au fait, j'avais idée de vous avoir déjà vue quelque part. Est-ce que vous me connaissiez, vous?

— Certainement!

— Où donc nous étions-nous rencontrés avant ce jour?... Au château du laird Mac-Yvon, peut-être?

— Non; au Puits-Banal.

— Adieu et au revoir, Maria.

— Au revoir, *Old-Shoe!* »

A ce dernier mot que la blonde enfant lui adressait sans aucune pensée railleuse, Alexander fit un mouvement comme si une vipère l'eût piqué au ta-

lon. Il se mit en marche en grande hâte, sans même détourner une seule fois la tête pour envoyer un nouvel adieu à Maria.

Depuis, il ne l'a pas revue; et voilà, après quatorze ans écoulés, après tant d'aventures, de guerres, de voyages, de désastres, que dans cette vision rétrospective que la fièvre lui envoie au fond de cet abîme où il va mourir, elle lui réapparaît, toujours jeune, toujours charmante! Il lui semble que ç'a été là son seul amour réel, et non cet autre amour menteur qui l'a arraché à ses études, à son pays!... Ah! pourquoi n'est-il pas resté à Largo-Bay, près de son père?... Aujourd'hui, lui aussi il aurait une compagne, comme l'oiseau chanteur qui vient de passer sur sa tête! Dans cette riante contrée où la fraîcheur habite, où la vie est si facile, si douce et si calme, il aurait abrité son bonheur!... Oh! les joies de la famille!... Sa verte et brumeuse Écosse! Pourquoi y a-t-il renoncé?

Old-Shoe!... Sir Old-Shoe!... M. de la Savate!... pour lui, ce mot résume tout, et répond à tout.

Près de paraître devant Dieu, il fait franchement son examen de conscience; sa misanthropie, sa haine contre les hommes, il essaye de la faire sortir un instant de son cœur pour l'étendre là, palpitante, à nu, sous ses yeux, afin de l'analyser et de remonter à sa vraie source. Misère! il reconnaît avec stu-

peur que sa cause première, c'est que le filleul, le protégé, l'élève chéri du laird de Largo, n'a pas voulu être le fils du cordonnier Selcraig; il a voulu être un Mac-Yvon! En a-t-il fallu plus pour lui faire prendre en aversion les lois de son pays, celles de toutes les sociétés humaines, qui mettaient à néant les droits qu'il croyait tenir de la nature, ces lois qui l'avaient privé de son nom, de son titre, de son héritage?

Sur *le Saint-Georges*, il lui avait semblé, lorsque Robert Frye articulait devant Dampier ses suppositions sur le compte de Mme Selcraig, que c'était dans sa propre pensée, à lui, Selkirk, que Robert avait puisé cette accusation contre sa mère. Il s'exalta devant ce fatal écho de sa conscience, comme, pendant ces grands silences de l'île, il s'était épouvanté aux éclats de sa propre voix.

Que les sévères contempteurs de la société, telle qu'elle est faite, ceux-là qui semblent ne parler qu'au nom de l'intérêt général, s'étudient à leur tour, et ils trouveront la cause vraie de leurs déclamations dans une plaie cachée, dont eux seuls ont à souffrir, à rougir peut-être.

Selkirk s'accusait maintenant d'avoir jugé les hommes avec trop de sévérité. S'il avait eu à se plaindre de beaucoup d'entre eux, n'y avait-il pas aidé par ses répugnances et ses antipathies? D'ailleurs, de quel droit aurait-il prétendu pouvoir ap-

précier sainement l'humanité entière, lui qui n'avait cherché la plupart de ses compagnons que parmi les ivrognes du *Saumon royal*, ou de grossiers matelots issus des bas-fonds de la marine britannique?

Il lui avait manqué un ami, un ami qui pût le comprendre, le consoler : mais combien de fois n'avait-il pas repoussé la main tendue vers lui? Il s'en repentait.

Reconnaissant qu'une grande partie de ses malheurs était née de son orgueil et de son égoïsme, il s'humilia devant Dieu et implora de lui le pardon de ses fautes.

On eût dit que, la haine une fois sortie de son cœur, il en devait éprouver un soulagement, même physique. Sa fièvre avait cessé; les tortures de la faim et de la soif ne se faisaient plus sentir; l'anéantissement complet de ses forces amenait pour lui une sorte de bien-être; le sommeil le gagnait, et, avec le sommeil, il pensa que la mort allait venir.



CHAPITRE XV.

La flamant rose. — Tentatives de délivrance. — Un auxiliaire. — Réussite. — Pauvre Marimonda ! — Pourquoi pleures-tu, Selkirk ?

Vers le matin du quatrième jour, Selkirk, qui ne croyait plus devoir rouvrir les yeux, fut réveillé par les éclats du tonnerre. Ses souffrances étaient revenues. Il entendit tout à coup planer au-dessus de lui un fort bruissement. Un énorme flamant rose, vaincu dans son vol par la rafale qui soufflait, aveuglé, les plumes hérissées, vint s'abattre au bord de son précipice et, s'abritant sous une roche oblique, plia sa tête sous son aile, autre abri, et resta là quelque temps, debout et immobile sur une patte.

Selkirk porta instinctivement la main à son laço, déroulé près de lui.

« Si je parvenais à l'atteindre, se dit-il, son sang calmerait la soif qui me dévore, sa chair apaiserait la faim qui me déchire les entrailles.... Mais à quoi bon?... De qui puis-je attendre aide et secours pour ma délivrance? Ce ne serait que prolonger mon supplice! »

Et, rejetant le bout du laço qu'il venait de saisir, il croisa les bras sur sa poitrine, ferma les yeux de nouveau, et, si la vie pouvait encore lui laisser des regrets, il les noya dans une prière fervente.

Je ne sais quel philosophe stoïque, Atticus, je crois, en proie à une maladie qu'il pensait devoir être incurable, avait résolu de se laisser mourir d'inanition. Au bout d'un certain nombre de jours, la diète suffit pour le guérir, et quand ses amis, au nombre desquels il comptait Cicéron, l'exhortaient à prendre de la nourriture, s'obstinant dans sa résolution première : « A quoi bon? disait-il aussi; tôt ou tard, ne me faudra-t-il pas mourir? pourquoi retournerais-je sur mes pas, lorsque j'ai déjà fait la moitié du chemin? »

Selkirk avait plus de raisons qu'Atticus pour en décider ainsi; d'ailleurs ses amis, à lui, où sont-ils pour l'exhorter à vivre?

Une large ondée qui tomba le rafraîchit et sembla lui rendre quelque force; des nuages sombres rampaient sur la terre et la remplissaient d'obscu-

rité. Bientôt, l'ouragan s'éleva terrible. A la lueur des éclairs, il vit un arbre, placé non loin de l'entonnoir, se courber de son côté, prêt à se briser sous la violence du vent. L'espoir lui revint, et, avec l'espoir, l'amour de la vie.

« La Providence m'enverrait-elle un moyen de salut? murmura-t-il en lui-même; que cet arbre se renverse, et, si ses branches ne m'écrasent pas, elles me serviront d'échelons pour sortir de cette fosse. Je puis être sauvé encore! »

Hélas! l'arbre résista à l'orage, qui passa, emportant avec lui la dernière illusion du captif.

Au bout d'une heure, le soleil avait reparu dans tout son éclat; mais sa lumière lui sembla odieuse; de longues bandes de flamants roses sillonnaient les airs; mais pas un ne venait s'abattre de son côté; les perroquets criards avaient recommencé leurs aigres concerts; les autres oiseaux chantaient gaiement leurs amours. Cependant, au milieu de toute cette joie, tantôt mélodieuse, tantôt assourdissante, il crut entendre, il entendit des plaintes, des gémissements confus, bien plus en harmonie avec sa pensée. Ces cris dolents, parfois interrompus, à peine distincts, lui arrivaient des différents points de l'île. Ils se rapprochèrent ensuite, en retentissant avec une force croissante. Autour de lui, la terre rendit un bruit sourd, comme sous les bon-

dissements d'une chèvre ; les buissons s'agitaient ; les cris se renouvelèrent, semblables aux sanglots d'un enfant.

Selkirk porte la main à son front. Ces plaintes, ces sanglots, il croit les reconnaître, et se relevant tout à coup, avec un effort convulsif :

« Marimonda ! » s'écrie-t-il.

Et Marimonda accourt à la voix de son maître, change, en l'apercevant, ses cris de détresse en cris de triomphe, saute et gambade sur le bord de l'excavation ; et, se frayant bien vite une route pour le rejoindre, elle se suspend par sa queue prenante à l'une des broussailles de la crête, et s'élance auprès de lui.

Alors ce sont des contorsions, des caresses, des clignements d'yeux, des mouvements de tête, des ululations, des sifflements se succédant les uns aux autres ; elle se roule devant lui, l'étreint avec force, cherchant par tous les moyens à suppléer à la parole qui lui manque et qui semble près de lui venir. Bonne Marimonda ! sa peau humide et frissonnante, ses pieds maculés et saignants, ses paupières enflammées disent suffisamment à Selkirk depuis combien de temps elle s'est mise en quête de lui, combien elle a veillé, couru, pour le retrouver ; et, ne le retrouvant pas, ce qu'elle a souffert aussi de son côté !

Ses premiers transports apaisés, au teint blême de

celui-ci, à son regard à moitié éteint, elle a deviné bien vite que c'est le besoin qui l'abat, qui le terrasse. Leste comme un oiseau, elle gravit les pentes de l'entonnoir; à plusieurs reprises, elle en sort, elle y rentre, rapportant chaque fois des fruits et des roseaux pleins d'un liquide savoureux et rafraîchissant. C'était justement l'heure de leur premier repas habituel, et une fois encore ils ont pu le faire ensemble.

Ranimé par ce repas, par la vue de sa compagne d'exil, Selkirk se sent reprendre à des idées de vie et de liberté. Cet abîme qu'elle franchit avec tant de facilité, qui sait si, avec son aide, il n'en pourra pas sortir à son tour? Il songe à son laço; il en met un des bouts dans la main de Marimonda. Il faut maintenant qu'elle aille le fixer à quelque saillie de roc, à quelque forte broussaille qui lui serve de point d'arrêt.

N'était-ce pas trop présumer de la somme d'intelligence que la nature a départie à la race des singes? Sur l'ordre de son maître, Marimonda saisissait le bout de corde, puis l'abandonnait aussitôt qu'elle avait besoin de toute la liberté de ses mouvements pour escalader les murailles de l'entonnoir.

Après divers essais infructueux, Selkirk, comme dernier moyen, se décida à faire à Marimonda une ceinture de l'extrémité du laço et la renvoya d'un

geste vers ces hauteurs où il lui tardait tant de la rejoindre.

Elle partit, traînant après elle ce lien dont il tenait l'autre extrémité ; ce lien, seul pont jeté pour lui entre l'abîme et le port de salut, entre le néant et la vie.

Avec quelle anxiété il en observe, il en étudie les oscillations ! A plusieurs reprises il tire à lui, et chaque fois, croyant répondre à un appel, Marimonda reparaît subitement à l'ouverture du précipice, se disposant à y redescendre ; mais il la repousse du geste et de la voix, et quand ces moyens ne suffisent plus, quand Marimonda, assise sur la crête de l'entonnoir, épuisée de lassitude, s'obstine à rester immobile, alors il a recours aux projectiles pour la contraindre à le seconder dans cette œuvre, dont lui-même comprend à peine la réalisation possible. Il lance contre elle quelques fragments de pierres détachés de son mur de roches, et jusqu'aux débris de ce repas sauveur qu'il lui doit; même lorsqu'elle s'est éloignée, instruit par les mouvements du laço de la direction qu'elle a prise, il l'en poursuit encore.

Dieu sauveur ! la courroie se tend et se roidit dans sa main. Il tire de nouveau, il tire avec force; la courroie résiste. Le feu lui monte au cerveau; son sang appauvri se ranime ; le cœur et les tempes lui battent à la fois ; sa fièvre éteinte se rallume,

mais pour lui rendre, en ce moment décisif, sa vigueur première. Il creuse à la hâte de nouveaux échelons dans les interstices du rocher; de ses deux mains se suspendant au laço, s'aidant de ses pieds, de ses genoux, tournant parfois sur lui-même, se rattrapant aux racines saillantes, aux angles de la paroi, il arrive enfin à la hauteur de la crête....

Tout à coup, il sent le laço se détendre prêt à se rompre; un éblouissement passe devant ses yeux; sa tête se perd.... le laço lui échappe.... mais, par un mouvement rapide, machinal, il a saisi l'une des dentelures supérieures de l'entonnoir : il s'y tient, il s'y cramponne... il est sauvé!

Et, pendant sa périlleuse ascension, tout entier aux difficultés de l'entreprise, attentif à lui-même, à lui seul, haletant, les oreilles bourdonnantes, il n'a pas entendu un glapissement douloureux, lamentable, poussé non loin de lui.

Traînant çà et là, après elle, sa laisse de cuir et de fil d'aloès, Marimonda, plutôt sans doute par un effet du hasard que du calcul, l'avait enlacée autour du tronc de ce même arbre qui, la veille, durant l'orage, agitait ses branches échevelées au-dessus de la couche profonde du mourant. Ce tronc avait servi de point de résistance; mais, durant la tension, abattue la poitrine contre l'arbre, elle avait été prise elle-même dans les plis du laço.

Selkirk en arrivant la trouva étendue sur la terre, l'écume et le sang à la bouche, les yeux injectés. Agenouillé près d'elle, il la débarrassa des liens qui la retenaient encore. Surexcitée par sa présence, Marimonda fit un effort pour se relever, et retomba bientôt en poussant un nouveau cri de douleur.

Navré, le cœur plein d'angoisses, Selkirk, non sans une rude fatigue, non sans s'arrêter plusieurs fois en route, l'emporte jusqu'à l'habitation de la plage.

La plage, il la retrouve déserte et bouleversée. Privés de leur nourriture quotidienne pendant l'absence prolongée du maître, les chevreaux, les lapins, les agoutis se sont frayé des passages à travers la clôture, en rongeant les palis encore verts; ils ont ravagé le jardin, le verger, dévoré jusqu'à l'écorce des jeunes arbres et détruit l'espoir de la récolte; les pécaris, et les chats eux-mêmes, ont suivi, non sans avoir causé d'autres dommages.

L'ouragan vient de renverser le reste.

Selkirk a sous les yeux un spectacle de désolation. Ses fruits en voie de maturité, ses jeunes arbres qui ont coûté tant de soins, pour la transplantation comme pour la reprise, jonchent la terre autour de lui, ainsi que ses treillages et ses hangars. Une partie même de la toiture de sa cabane a disparu.

Mais que lui importe? Est-ce là ce qui le préoccupe en ce moment?

Il a dressé à Marimonda un lit près du sien; il la garde, il la veille; il ne la quitte que pour aller chercher dans les bois ou dans les vallées l'herbe qui doit la guérir; il lui en apporte de toutes sortes, et par brassées, afin qu'elle choisisse: n'en sait-elle pas plus que lui?

Elle détourne la tête ou repousse de la main ce qu'il lui présente. Il pense n'avoir pas encore découvert le remède qui lui convient. Quoique souffrant, quoique ébranlé, affaibli lui-même par tant d'angoisses et de privations, il se remet de nouveau en quête. Pour la première fois il s'aventure à travers les *pajonals*, marécages caverneux formés par la mer le long des falaises, et il en rapporte ces végétations étranges, ces herbes gélatineuses, qui croissent à l'ombre des palétuviers; à chacun des arbres il emprunte un rameau; à ses buissons, à ses rochers, à ses ruisseaux, une plante, un fruit, une feuille, une racine! Il appelle l'île entière au secours de Marimonda.

Pendant une longue semaine, Selkirk resta absorbé dans ces soins de tous les instants. Soins inutiles, secours impuissants! Marimonda ne devait pas guérir. Dans sa poitrine, brisée sous les plis du laço, une lésion grave existait aux organes les plus

essentiels à la vie, et de temps à autre un flot de sang venait rougir ses dents blanches.

Ce qu'elle acceptait de lui seulement, avec un regard de reconnaissance, c'était l'eau qu'il lui faisait boire, l'eau qu'il portait à ses lèvres lui-même, dans sa coupe de noix de coco.

« Quoi ! se disait Selkirk, elle ne m'aura donc accompagné ici que pour y être ma victime ? A sa première caresse je n'ai répondu que par une brutalité ; le premier coup de fusil que j'ai tiré dans cette île, je l'ai dirigé contre elle ; longtemps j'ai poursuivi de ma haine irréfléchie et stupide ce seul être qui m'ait jamais aimé, et qui, aujourd'hui, meurt pour m'avoir fait sortir de ce précipice, du fond duquel je la harcelais encore à coups de pierres !... Marimonda, non, tu ne mourras pas ! Celui qui t'a envoyée à moi comme une consolation ne voudra pas me la retirer sitôt pour me laisser mille fois plus seul, plus malheureux qu'auparavant ! Dieu, en te revêtant d'une forme presque humaine, t'a douée sans doute aussi d'une âme presque semblable à la nôtre ; cet éclair de tendresse et d'intelligence qui brillait dans tes yeux, où se serait-il allumé, si ce n'est à ce foyer divin d'où émane tout ce qui est affection et dévouement ! Eh bien, je vais l'implorer pour toi, et s'il refuse de m'exaucer, c'est qu'il m'oublie, c'est qu'il m'aban-

donne tout à fait, et je n'aurai plus rien à attendre de sa miséricorde! »

Tombant alors à genoux, le front contre terre, il pria Dieu pour Marimonda.

Cependant, de jour en jour, la pauvre malade s'affaiblissait; ses yeux prenaient une teinte glauque et vitreuse; une affreuse maigreur décharnait ses membres d'où le poil se détachait par plaques.

Un soir, épuisé de fatigue, après avoir, dans une couverture de peaux de chèvres, enveloppé la malade qui frissonnait de fièvre, Selkirk se disposait à regagner sa couchette; elle le retint et, lui prenant une main dans les deux siennes, elle prolongea sur lui un doux regard, qui ressemblait à un adieu.

Il s'assit auprès d'elle, à terre.

Alors, sans lui quitter la main, elle appuya sa tête sur le genou de son maître et ne tarda pas à s'endormir dans cette position. Il n'osa bouger dans la crainte d'interrompre son repos. Insensiblement le sommeil le gagna à son tour.

Le lendemain, quand il s'éveilla, le soleil éclairait l'intérieur de la cabane; Marimonda était restée dans sa même attitude de la veille, mais ses mains étaient froides, et un essaim de mouches et de maringouins plongeaient leurs trompes aiguës dans ses yeux et dans ses oreilles. Ce n'était plus qu'un cadavre.

Selkirk se leva en poussant un cri, et, après avoir adressé au ciel un regard de colère, il essuya deux larmes qui coulaient le long de ses joues.

Tu te croyais insensible, Selkirk, et voilà que tu pleures, toi qui, d'un œil sec, as vu plus d'une fois, sous la lame furieuse ou sous le feu des batteries, tomber des hommes, tes compagnons de guerre ou de voyage! Parmi les sentiments qui honorent l'humanité, qui la relèvent, si quelques-uns te faisaient défaut, tu avais conservé du moins ta confiance en Dieu et en sa miséricorde, Selkirk? et voilà que tu doutes aujourd'hui!

Pourquoi pleures-tu? pourquoi doutes-tu de Dieu?...

Parce que ton singe est mort!



CHAPITRE XVI.

L'île de Juan-Fernandez. — Woode-Rogers. — Découverte d'un homme sauvage. — Une bête curieuse avec son étiquette. — Depuis la mort de Marimonda. — Selkirk poëte. — Un naufrage. — L'échelle descendante. — Journal.

Le 1er février 1709, un bâtiment anglais, *le Duc*, après avoir voyagé de conserve et paré le cap Horn avec un autre vaisseau, *la Duchesse*, faisant partie de la même expédition, atterrit seul, vers le 33e degré de latitude méridionale, à la seconde île de Juan-Fernandez (*isola di Tierra*), distante de cent dix à cent vingt lieues des côtes du Chili.

L'autre bâtiment ne devait pas tarder à l'y rallier.

Des symptômes de scorbut s'étaient manifestés à bord, et l'on allait prolonger là une relâche devenue nécessaire à la santé de l'équipage.

Les tentes dressées, plusieurs matelots, vers le soir, s'aventurèrent dans l'île et ne furent pas mé-

diocrement surpris d'entrevoir, à travers l'obscurité, un être velu, informe, ayant apparence humaine toutefois, et qui, à leur approche, escaladant les montagnes, sautant de rocher en rocher, se mit à fuir avec une incroyable vélocité.

Quelques-uns doutèrent alors que ce fût un homme et se disposèrent à tirer dessus. Ils en furent empêchés par un officier nommé Dower, qui les accompagnait.

De retour parmi leurs compagnons, les matelots racontèrent ce qu'ils avaient vu.

Chez les marins, à cette époque, les contes merveilleux étaient restés en grand crédit. Il n'y avait pas déjà si longtemps que les Espagnols avaient découvert des géants en Patagonie; les Portugais, des syrènes dans les mers du Brésil; les Français, des tritons et des satyres à la Martinique; les Hollandais, des hommes noirs à pieds d'écrevisse au delà du Paramaribo. L'étrange individu devait être un satyre, ou, pour le moins, un de ces hommes poilus, marchant à quatre pattes, semblable à ceux que le véridique Jacques Cartier déclare avoir rencontrés dans le nord de l'Amérique.

Le lendemain, chacun voulut savoir à quoi s'en tenir sur les diverses opinions mises en avant; une battue en règle fut organisée contre cet être phénoménal: on se mit en marche, on éventa sa retraite,

on le poursuivit, on l'entoura, on le saisit enfin, et dans ce satyre, ce cercopithèque, les braves matelots de la Grande-Bretagne découvrirent avec stupéfaction, quoi?... un compatriote, un Écossais, un sujet de la reine Anne!

C'était Selkirk, Selkirk, les cheveux pendants et en désordre, la barbe longue et hérissée, les membres nus ou à peine enveloppés de quelques fragments de peaux de bêtes, et presque complétement privé de sa raison. L'île Juan-Fernandez, ainsi désignée d'après le nom du premier navigateur qui la découvrit, c'était son île; c'était l'*île Selkirk*.

Quand on le conduisit devant le capitaine Woode-Rogers, chef de l'expédition, aux questions de celui-ci, le malheureux ne répondit qu'en répétant machinalement les dernières syllabes des phrases qui lui étaient adressées par le capitaine.

« La solitude et le soin de sa subsistance, dit de Paw, avaient tellement occupé son esprit, que toutes ses idées morales s'étaient effacées. Aussi sauvage que les animaux, et peut-être davantage, il avait presque entièrement oublié le secret d'articuler des sons intelligibles[1].

1. *Recherches philosophiques sur les Américains*, t. Ier, p. 293.
Voici ce que le savant Zimmermann écrivait à peu près à la même époque:
« Le fameux Selkirk, l'original de Robinson Crusoé, donne

Woode-Rogers lui ayant demandé depuis quelle époque il vivait relégué dans cette île, Selkirk garda le silence ; il avait pourtant compris la question, car ses yeux s'ouvrirent avec épouvante, comme s'il mesurait le long espace de temps qu'avait duré son exil ; et, regardant fixement ses mains, il les ouvrit et les ferma à plusieurs reprises.

En supputant par le nombre multipié de ses doigts, c'était vingt ou trente ans qu'il accusait, et chacun crut d'abord à l'exactitude du calcul, tant son front sillonné de rides, sa peau noircie, sa barbe grisonnante, lui donnaient l'aspect d'un vieillard.

Selkirk était né en 1680 ; il avait alors vingt-huit ans, à peine accomplis.

Tout à coup, après avoir promené son regard sur les objets qui l'environnaient, il désigna du doigt un cèdre placé non loin de lui. C'était l'arbre sur lequel il avait inscrit la date de son arrivée dans l'île. L'officier Dower s'en approcha et, malgré les écartements de l'écorce entaillée, il y put lire cette inscription:

une preuve que l'homme isolé, abandonné absolument à lui-même pendant un certain temps, perdrait la plus grande partie de ses facultés, entre autres celle de parler intelligiblement. A peine cet Écossais avait-il passé quatre années dans l'île de Juan-Fernandez, et déjà il avait si bien oublié sa langue que ses libérateurs ne pouvaient plus le comprendre. »

Zoologie géographique, pages 202 et 255.

« Alexander Selkirk — de Largo, Écosse — 5 octobre 1704. »

Son exil du monde avait donc duré quatre ans et quatre mois.

Malgré tout l'intérêt que Selkirk pouvait exciter par sa position et ses malheurs, le capitaine Woode-Rogers, nouvellement sorti de la marine royale, homme honorable, mais d'une extrême sévérité sur tout ce qui touchait à la discipline, reconnaissant qu'il avait affaire à un sujet Anglais, suspecta en lui un déserteur du pavillon britannique, et donna des ordres pour qu'il fût gardé à vue en attendant une décision définitive.

Les matelots commis à ce soin ne trouvèrent pas chose facile que de garder un prisonnier qui grimpait aux arbres comme un écureuil et pouvait tous les défier à la course. Par précaution, ils le lièrent solidement à ce même cèdre sur lequel son nom était gravé, ce qui donnait au malheureux l'apparence d'une bête curieuse ornée de son étiquette. Ensuite, plus par passe-temps que par méchanceté, ils le tourmentèrent de questions pour obtenir de lui des réponses hésitantes, ou tout à fait dépourvues de sens, qui les égayaient fort; puis ils se mirent à examiner, avec des surprises d'enfant, la longueur de sa barbe, de ses cheveux et de ses ongles; le prodigieux développement des muscles de ses cuis-

ses et de ses jarrets; ses pieds nus, si bien endurcis qu'ils semblaient recouverts d'un brodequin de corne. Sous ses lambeaux de peau de chèvre, ayant trouvé un couteau dont la lame à force d'usure et de frottement était presque réduite aux proportions de celle d'un canif, ils le lui prirent pour l'examiner; mais le prisonnier se débattant, poussant des rugissements sauvages en se voyant ravir cette seule arme, ce seul instrument qui lui fût resté, ils le lui rendirent.

A l'heure de la distribution des vivres, Selkirk eut comme les autres sa portion de viande et de biscuit. Il mangea le biscuit en laissant échapper des signes de grande satisfaction; mais il trouva à la viande un degré de salaison insupportable. Il montra le ruisseau. Un de ses gardiens lui offrit courtoisement sa gourde, contenant un mélange de rhum et d'eau; il l'approcha de ses lèvres et la rejeta aussitôt violemment, comme s'il en eût été brûlé.

Le soir, il fut transporté à bord.

Par quelle affreuse échelle descendante Selkirk en était-il arrivé à ce misérable état d'abjection? Cette échelle, pour la parcourir, degrés par degrés, force nous est de retourner sur nos pas.

On a prétendu que, durant son séjour dans l'île, Selkirk y était devenu poëte. S'il en a été ainsi, c'est à l'époque de la mort de Marimonda que furent



sans doute composés les vers qui lui sont attribués par William Cowper. Je n'en traduirai que la première strophe :

Je suis le roi de cet empire;
Tout ce qui végète ou respire
Ici se courbe sous ma loi!
Solitude!... quel charme austère
Les sages trouvent-ils en toi?
J'aimerais mieux, grattant la terre,
Un bouge, au fond de l'Angleterre,
Que cet Eden, où je suis roi [1]!

Ces vers expriment du moins le profond découragement qui s'était alors emparé de lui.

Ses provisions étaient épuisées, son établissement de la plage détruit, le vivier et la cressonière envahis par les sables et les mauvaises herbes, et il ne songea ni à rien réparer, ni à rien rétablir. Son courage vaincu reculait devant l'idée de recommencer une pareille tâche. A peine s'il avait pris soin de rajuster la toiture de sa cabane.

1. I am monarch of all I survey,
My right there is none to dispute;
From the centre all round to the sea,
I am Lord of the fowl and the brute.
O solitude!... where are the charms
That sages have seen in thy face?
Better dwell in the midst of alarms
Than reign in this delicious place.

Quels éléments de bien-être, de bonheur, a-t-il pu jamais espérer trouver dans ce désert? Quand il songeait à s'y créer des ressources pour un avenir long et paisible, il se mentait à lui-même! Il s'abusait encore quand il pensait que Marimonda seule lui manquait. Marimonda pouvait le distraire, mais sans lui suffire; elle n'habitait avec lui que le monde extérieur. Il s'était exagéré son intelligence qui, du reste, devait bientôt aller en s'affaiblissant comme chez tous les êtres de son espèce. On le sait, le singe, une fois parvenu à l'âge adulte, loin de progresser, voit rapidement décroître ses facultés intellectuelles. Dieu n'a pas voulu qu'un animal touchât longtemps à l'homme de trop près. Selkirk avait forcé le sens des actes du monkey, parce qu'il avait besoin auprès de lui d'un être agissant et pensant. Pauvre Marimonda! son affection pour son maître, sa douceur, son admirable instinct pouvaient parfois rapprocher la distance qui séparait leurs deux natures, mais ils n'en comblaient pas l'intervalle.

Avec elle les épanchements, les projets, les espérances, la communication intime de la pensée lui étaient interdits. C'était l'isolement à deux!

A l'Oasis de la Source Selkirk avait placé le tombeau de Marimonda. Un matin qu'il était allé le visiter, gagnant une des hauteurs environnantes qui faisaient face à la mer, et d'où l'œil planait sur une

étendue immense, il prit sa lunette, et, pendant une heure, mesura l'Océan vague par vague.

Sous un nuage perdu au plus lointain horizon, un rayon du soleil éclaira, vers l'ouest, un point noir devant lequel les flots semblaient se briser en écumant, comme contre la proue d'un navire. Ses yeux se troublèrent, un frisson le saisit; il regarda de nouveau; longtemps il tint sa lunette fixée sur le même objet; le point noir ne bougea pas.

Était-ce un récif, un rocher que la mer descendante venait de laisser à découvert?

Il essuya les verres de sa longue-vue, examina encore, et il lui sembla voir les flots blanchir et tournoyer sur un assez grand espace autour de ce prétendu rocher.

« C'est une île! se dit Selkirk, une île jusqu'à présent échappée à mon regard. Celle-là est-elle habitée?... Oh! je le saurai! »

Peut-être les projets insensés qui alors lui passèrent par la tête se seraient-ils facilement évanouis; mais un incident inattendu vint presque au même instant leur donner, dans son esprit déjà ébranlé, une sorte de sanction providentielle.

Comme il venait de regagner sa plage, il aperçut un immense cryptogame, une algue gigantesque que la marée en se retirant avait déposée sur le rivage.

Il s'étonnait en voyant des bandes d'oiseaux venir la becqueter ; des coatis et même des rats sortir de leurs terriers pour en emporter effrontément sous ses yeux des lambeaux d'où suintait une séve épaisse et brune. Enhardi par l'exemple, il y goûta. Elle était d'une saveur sucrée et succulente. Cette algue n'était autre que le *perro*, plante merveilleuse qui entre pour une bonne part dans la nourriture des habitants pauvres du Chili.

La mer, qui déjà lui avait envoyé les phoques, pour le fournir d'huile et de fourrures dans un moment de détresse, venait encore à son secours en rendant son alimentation facile pour un long temps.

Une bien autre surprise l'attendait.

Entre les ramifications serrées, entrelacées, de cette manne marine, il trouva une petite bouteille hermétiquement bouchonnée, enduite de gomme et de résine ; elle contenait un fragment de parchemin sur lequel quelques lignes en langue espagnole étaient tracées.

Quoiqu'il ne sût qu'imparfaitement cette langue, quoique les mots en fussent en partie effacés ou à peine lisibles, Selkirk, à force de patience et d'attention, eut bientôt rétabli le texte dont voici la traduction, aussi exacte que possible :

« Au nom de la très-sainte Trinité, à vous qui lirez.... (Ici quelques mots manquaient.) Salut!

« Je me nomme Juan Gons.... (Gonsalve ou Gonsalès; le reste du nom était indéchiffrable.)

« Après avoir vu mes deux fils et presque toute ma fortune s'engloutir dans la mer avec le vaisseau *le Fernand-Cortez*, sur lequel j'étais passager, jeté par un naufrage sur les côtes de l'île San-Ambrosio, j'y vis seul et désolé. Que Dieu et les hommes me viennent en aide! »

Au bas du parchemin, on apercevait encore quelques caractères, mais sans suite et presque entièrement détruits par une légère moisissure formée au fond de la bouteille.

A cette lecture, Selkirk se sentit saisi d'une immense pitié pour le malheureux naufragé. Quoi! sur ce même Océan, dans ces mêmes parages sans doute, vit un infortuné, exilé du monde comme lui, souffrant des mêmes souffrances, des mêmes besoins, éprouvant les mêmes ennuis, les mêmes angoisses que lui! Cet homme, il confie à la mer son cri de détresse, sa plainte, et la mer, fidèle messagère, vient la déposer aux pieds de l'antre solitaire!

Il songe alors à ce rocher, à cette île découverte par lui du haut de l'Oasis.

C'est là l'île Saint-Ambroise, c'est là, il n'en doute pas un instant, que vit son nouvel ami; oui, son ami! car dès ce moment il éprouve pour lui un élan

d'affection sympathique. Il l'aime ; il est tant à plaindre! Alors, l'île habitée par Selkirk est l'île Saint-Félix, cette sœur jumelle de Saint-Ambroise et séparée de cette dernière par quelques lieues à peine!

Comme une lampe, quelque temps privée d'air, jette tout à coup de nouvelles clartés au contact des gaz vivifiants, son esprit se rallume à cette idée qu'il peut être enfin utile à d'autres qu'à lui-même. L'habitant de Saint-Ambroise lui devra un adoucissement à ses maux, il lui devra un compagnon d'abord. Le plus grand bienfait que puisse apporter l'homme à l'homme isolé, c'est sa présence.

L'idée qui le préoccupe est-elle donc irréalisable?

Il se met à l'œuvre sans plus tarder; les obstacles sont impuissants à refroidir sa généreuse excitation.

Pour cette fois, une *balse*, et même un canot, ne pourraient suffire à la traversée qu'il médite.

Il abat de jeunes arbres, il les ébranche, il les roule jusqu'au rivage, sur un plateau de sable que les flots envahissent à certaines époques lunaires; il les enlace solidement dans un triple réseau de nattes de cuir, de cordes de fil d'aloès et de lianes souples et résistantes; il choisit un autre arbre, plus fort, plus élevé, aux racines divergentes et horizontales. Celui-ci sera le mât. Il l'implante au mi-

lieu du radeau, où il est retenu debout par ses fortes racines, fixées par de solides chevilles de bois aux diverses pièces qui composent son plancher. Pour sa voile, n'a-t-il pas celle que lui a laissée *le Cinque-Ports?* et son hamac de peau de phoque pourrait au besoin lui servir de voile de rechange.

Il fabrique ensuite un gouvernail, puis deux fortes rames, et il attend alors la haute marée qui doit l'aider à lancer son esquif à la mer.

Jamais il ne s'est senti plus calme que durant le temps que lui ont coûté ses travaux; sans souci de ses provisions de bouche, il s'alimente presqu'exclusivement de son algue-porro.

Que lui importent les privations? que lui importe cette vie inutile qu'il risque de perdre mille fois dans son audacieuse entreprise? Ne s'agit-il pas d'affranchir un malheureux, de s'affranchir lui-même de l'horrible supplice d'être seul?

Le jour arriva où la marée inondait les pajonals, courbant les palétuviers, vint, sur le plateau de sable, soulever un des angles du radeau.

Selkirk se hâta d'y transporter ses haches, ses armes, ses peaux de chèvres et ses peaux de phoques, sa bible, sa lunette, ses pipes, son échelle, ses escabeaux, même ses piéges; toutes ses richesses! Ce fut un déménagement complet.

Quand la vague eut entièrement soulevé l'embarcation, s'aidant d'une de ses longues rames pour la faire glisser sur les bas-fonds rocheux, il gagna le large.

Gonflée par un vent sud-est, la voile se tendait vers cette autre terre, objet de ses nouveaux désirs. Au bout de quelques heures de route, à l'aide de sa lunette, ce qui, du haut de ses montagnes, ne lui avait paru qu'un point noirâtre, un écueil battu des flots, déjà s'agrandissant sous ses yeux, lui laissait entrevoir de hautes collines empanachées de verdure. Il ne s'était donc pas trompé ! Là existait un lieu habitable.... habitable à deux ! Il avait servi de refuge au naufragé, à son ami.... Combien il lui tardait d'aborder à ce rivage où il allait le rencontrer !

Plusieurs heures encore d'une navigation lente, mais paisible, s'écoulèrent. Il était arrivé à une distance à peu près égale entre le point de départ et le point d'arrivée. Se reliant entre elles sous la projection de son regard, l'île *Selkirk*, ou plutôt l'île *Saint-Félix* et l'île *Saint-Ambroise*, toutes deux éclairées à revers par le soleil, avec leurs formes indécises, leur base enfoncée dans les flots, leurs sommets étagés, voilés d'un léger nuage de brume, lui apparaissaient comme le reflet l'une de l'autre.

Ai-je besoin de le dire ? l'île qu'il venait d'entre-

voir et vers laquelle il se dirigeait c'était l'*Isola Desafuera*, la seconde île Juan Fernandez, celle-là même où il avait signé son pacte avec Stradling. Quant à Saint-Ambroise, le malheureux Espagnol qui y avait naufragé y était mort depuis un siècle peut-être; mais Selkirk, sans s'inquiéter de la date effacée de la lettre, poursuivait, plein d'espérance, cet ami qui n'existait plus, vers cette terre qu'il n'avait jamais habitée.

Soudain, sans secousse apparente, sans que le vent ait soufflé plus fort, et la mer restant calme, la tige de l'arbre servant de mât vacille, se penche en avant, puis de côté; les racines qui la rattachent aux œuvres vives du radeau saillissent en dehors; la voile, divergeant dans sa direction, sans cesser de se tendre, achève d'entraîner le mât, qui tombe, et que le flot emporte. Selkirk saute au gouvernail : la barre se rompt entre ses mains; il saisit les rames : les rames éclatent et se brisent....

Celui qui n'a pu supporter l'isolement au milieu de ce paradis terrestre, dont il vient de s'exiler volontairement, va-t-il n'avoir plus pour asile que ces quelques troncs d'arbres à peine reliés les uns aux autres, et flottant au hasard sur l'immensité des mers?

Obéissant à un mouvement mystérieux des flots, depuis une heure déjà le radeau va à la dérive; une

force inconnue l'entraîne. Il est tombé dans un de ces rapides courants qui, du nord au sud, coupent les eaux du Pacifique.

Pour ajouter à l'horreur de la situation, le soleil, tout à l'heure resplendissant, vient de se plonger, avec un éclair, derrière l'horizon.

Au milieu d'une obscurité profonde, le malheureux naufragé poursuit cette course fatale qui le mène invinciblement à l'abîme. Il entend sous ses pieds craquer le faible édifice qui le porte; heurté par des vagues contraires, ébranlé dans sa membrure, ses attaches distendues, le radeau se couvre d'écume, et ne tarde pas à tournoyer sur lui-même.

Selkirk cesse de lutter contre la mort imminente, implacable, qui le cerne, qui l'enlace. Il n'a plus contre elle qu'un seul recours, et sur ces frêles appuis qui s'ébranlent sous lui et menacent de se disjoindre, il s'agenouille et prie.

Il priait encore, lorsqu'il vit, sous les pleins rayons de la lune, s'élever à quelque distance une masse de rochers.... Il croît les reconnaître.... il les reconnaît! Voici ses monts Pasto, le camp des Phoques, le piton de la Découverte!... Ainsi qu'au premier jour où il a pris possession de la grande plage, sur un des deux pics de la montagne du sud, il aperçoit, plantée là, immobile, comme aux

aguets, une chèvre, entre les jambes déliées de laquelle brille un groupe d'étoiles, yeux célestes dont les cils d'or semblent vibrer pour lui faire un appel.... C'est son île!

Il s'élance, triomphe du courant, aborde à ce hâvre de délivrance; il y aborde éperdu de joie et de reconnaissance, se prosterne et baise avec transport le sol hospitalier de cette île.... qu'il avait maudite dans la matinée de ce même jour.

Hélas! la réflexion ne va-t-elle pas faire tomber rapidement toute cette joie si vive du retour et du salut? De ce naufrage, pauvre matelot, vous n'avez sauvé que vous; vos outils, vos instruments de labeur, votre bible elle-même, sont la proie de la mer.

Aujourd'hui, Selkirk, aujourd'hui seulement, il va falloir vous suffire à vous-même!

Ici, nous le laisserons devenir son propre historien. Voici ce qu'il nous dit dans son journal.

« Par la perte de mes haches, de tous mes instruments, condamné à l'impuissance, je me sustentai d'abord d'herbes, de fruits et de racines. Plus tard, mon estomac repoussa cette nourriture débilitante.

« Je fis une fronde, sans en pouvoir jamais comprendre le maniement.

« Armé d'un bâton, je me mis en course et en

chasse contre les agoutis et les lapins; à défaut de lapins, j'ai mangé des rats.

« La nuit, j'escaladais silencieusement les arbres, pour y surprendre quelque femelle de merle ou de toucan, que j'étouffais impitoyablement sur sa jeune couvée; cependant, au bruit que je faisais à travers les branches, cette proie m'échappait presque toujours. Je voulus me reconstruire une échelle. A l'aide de mon couteau, alors mon unique instrument, j'essayai de couper au pied deux longues tiges d'arbrisseaux. Durant l'opération, mon couteau se brisa; il ne m'en resta que le tronçon. Ce fut un grand malheur pour moi. Avec ce tronçon, j'avais songé à me faire des filets et des piéges, mais toute occupation patiente, tout travail continu, m'était devenu insupportable. Il me laissait trop le libre et douloureux emploi de ma pensée.

« Par un exercice continuel, mes forces s'étaient si bien développées qu'atteindre à la course mes lapins, qui ne pouvaient se terrer, avait cessé d'être un but digne de moi; vint le tour des pécaris, puis après celui des chèvres. J'avais acquis une telle dextérité de mouvements, une si grande sûreté de coup d'œil, que sauter d'une pointe de rocher à l'autre, franchir d'un bond les ravines, les fondrières les plus largement excavées, n'était pour moi qu'un jeu d'enfant. Parfois, au milieu de mes

élans à travers l'espace, il m'est arrivé de saisir un oiseau au vol.

« Ma provision était-elle à faire, je me dirigeais vers les pics les plus élevés des montagnes, où s'étaient réfugiées mes chèvres; j'en éventais une, je la poursuivais et l'abattais d'un coup de bâton. Aussi souvent, je l'atteignais par les cornes; après quoi, mon tronçon de lame faisait son office. La chèvre égorgée, je la chargeais sur mes épaules, et, non moins leste qu'auparavant, je regagnais la grotte ou l'arbre touffu, l'abri quelconque où je devais manger et dormir ce jour-là. Depuis longtemps j'avais renoncé à ma cabane, trop éloignée des hauts cantons où se trouvaient alors les chèvres.

« Si ma provision était faite, je ne me mettais pas moins à leur poursuite, rien que pour ma satisfaction personnelle. Si j'en atteignais une, je me contentais de lui fendre l'oreille [1].... »

Selkirk pouvait donc encore satisfaire à ses besoins matériels. Mais, par la marche naturelle des choses, à mesure que ses forces s'étaient accrues, son intelligence avait été en s'affaiblissant. Privée

1. Plusieurs années après son départ de Juan-Fernandez, les équipages des navires qui vinrent s'y ravitailler trouvèrent encore des chèvres dont l'oreille avait été incisée par le couteau de Selkirk.

seule d'exercice et d'alimentation, sa pensée, n'étant même plus soutenue par la lecture, se fondait de jour en jour dans un vague plein de rêves et de vertiges. Dieu est trop grand pour qu'une de ses créatures infimes puisse ainsi vivre longtemps face à face avec lui, avec lui seul; de même, autour de Selkirk, l'espace était trop grand aussi, et dans ce vide immense sa pensée se dilatait jusqu'à l'anéantissement.

En proie à des terreurs sans motifs, si le vent soufflait avec force, il croyait que les arbres et même les rochers allaient se déraciner et l'écraser sous leur chute; si la mer se soulevait, il croyait à la submersion de l'île entière. Tressaillant au moindre bruit, fuyant devant la plus faible apparence d'un danger, il était devenu craintif et pusillanime. Le courage aussi exige un témoin.

Lorsqu'il parcourait ses montagnes, surtout lorsque la chaleur était intense, il lui arrivait d'entendre distinctement dans le lointain sonner les cloches de Largo; il en reconnaissait le son; puis, des voix qui l'appelaient ou qui se répondaient. Tantôt c'était celle de Catherine qui grondait ses servantes, ou celle de Maria qui achevait de lui conter son histoire depuis qu'ils ne s'étaient revus, et le terrible mot *Old-Shoe!* retentissait de nouveau à son oreille; tantôt c'était Straddling ou Dampier qui lui parlait. Une fois,

ce fut le tour d'un de ses compagnons de classe les plus oubliés. Sa mémoire s'éteignait graduellement; par instant il perdait jusqu'au sentiment de son identité; alors, du moins, son état d'isolement et le souvenir de son malheur cessaient de peser sur lui.

Plus tard, il se rappela néanmoins que vers cette époque il s'était retrouvé sur sa grande plage, sans la chercher, car alors il ne savait plus s'orienter à travers les vallées et les montagnes qui y conduisaient. Ah! combien son ancien séjour avait changé d'aspect! quel nombre d'années s'était donc écoulé depuis qu'il avait vécu là? Les chemins qui conduisaient à la grotte étaient effacés; de son vivier, de sa cressonnière, pas de vestiges; sa grotte, voilée, enfouie sous d'épais rideaux de lianes, n'apparaissait plus; sa cabane elle-même, renversée, balayée sans doute par un ouragan, comme l'avaient été ses clôtures, ne laissait plus trace. Il n'en devina l'emplacement qu'aux cinq grands myrtes qui, débarrassés de leur toiture et de leurs cloisons de torchis, avaient repris leur feuillage vert et luisant et leur forme arrondie, comme si la hache ne les eût jamais touchés. A leurs pieds, des touffes de ronces et d'autres broussailles étaient revenues comme autrefois. Les deux ruisseaux, *la Fauvette* et *le Bredouilleur*, seuls, n'avaient subi aucun changement. L'un avec son doux murmure,

l'autre avec son clapotis saccadé, après avoir enserré la pelouse, continuaient à couler vers la mer, où semblait s'être englouti avec leurs ondes le souvenir de ce qui s'était passé sur leurs bords.

A la vue de sa plage qui n'avait plus rien gardé de lui, Selkirk était demeuré morne, perdu dans ses pensées incohérentes, au milieu desquelles cependant dut surnager ce souvenir biblique :

« Moi vivant encore, déjà oublié de ce monde, j'ai vu mes traces disparaître ! »

Un bruit se fit entendre dans le feuillage : il leva les yeux, croyant voir Marimonda se balancer sur la branche d'un arbre. N'apercevant rien, il se souvint que Marimonda reposait à l'Oasis; il prit le chemin qui y conduisait : mais quand il y arriva, quand il fut devant son tombeau, il avait oublié pourquoi il était venu.

La nécessité avait d'abord fait naître son industrie, car toute industrie s'éveille à la voix du besoin ; mais la sienne, à qui l'avait-il due? Quand l'homme isolé se soutient quelque temps dans un état à peu près supportable, ce n'est pas par ses propres forces, c'est par les moyens que la société elle-même lui a fournis. Voilà l'incontestable vérité devant laquelle, dans son orgueil, Selkirk avait détourné la tête, vérité qu'il devait reconnaître plus tard, et qu'il proclame lui-même dans un chapitre

de son journal, chapitre auquel il a donné pour épigraphe ce passage du livre des Paraboles :

« Comme le ver ronge le vêtement, et la pourriture le bois, ainsi l'ennui de la solitude ronge le cœur de l'homme. »

Au milieu des défaillances de son esprit, le sentiment religieux, qui l'avait soutenu autrefois dans ses épreuves, ne lui faisait pas tout à fait défaut, mais il s'était nécessairement obscurci sous les ténèbres de sa raison. Sa religion, comme celle des peuples enfants, n'était plus que la religion de la peur. Lorsque la mer s'agitait violemment, lorsque l'orage grondait, ce n'était plus Dieu qu'il implorait, c'était l'Océan courroucé, c'était le tonnerre. Il ne songeait qu'à désarmer le génie du mal. La foudre ayant un jour, non loin de lui, frappé un palmier-maripa, il adora l'arbre. Ses croyances perverties avaient fini par aboutir au fétichisme.

Voilà ce que la solitude avait fait de cet homme, si jeune encore et naguère si intelligent ; livré à ses seules ressources, voilà ce qu'il était devenu, lorsque les matelots de Woode Rogers l'avaient conduit à leur bord.



CHAPITRE XVII.

Arrivée de Guillaume Dampier. — Selkirk et Robert Frye. — M. le Gouverneur. — La Saint-Valentin. — Départ de l'île.

Un matin, un coup de canon retentit le long de la rive; on signala un vaisseau anglais qui s'avançait à toutes voiles. Ce vaisseau, commandé par le capitaine en premier Étienne Courtnéy, par le capitaine en second Edward Cook, avait pour maître pilote un homme plus célèbre dans les fastes maritimes que les chefs de l'expédition eux-mêmes : Dampier, l'infatigable Dampier, aujourd'hui complétement ruiné par suite de sa dernière entreprise, n'ayant pu organiser par lui-même une nouvelle course, s'était philosophiquement résigné à faire, sous les ordres de Woode Rogers, avec le simple titre de maître pilote, son quatrième voyage autour du monde.

Pour l'honneur de ses jeunes chefs et de ses nouveaux compagnons, il faut le reconnaître, le pilote Dampier jouissait à bord des deux vaisseaux, sinon de toute l'autorité, du moins de l'entière considération d'un commodore. Privé du commandement supérieur, peut-être n'en était-il que plus à même de rendre les services qu'on était en droit d'attendre de son rare savoir et de sa vieille expérience. Déjà nous avons eu occasion de le dire, ce qui lui manquait essentiellement, c'était la fermeté. Autour de lui, l'affection ne faisait pas défaut, mais le respect : de là ces insubordinations incessantes contre lesquelles il avait eu à lutter dans tous ses voyages. Cinq ans auparavant, nous avons vu Straddling se séparer brusquement de son grand ami Guillaume. A peine quelques semaines s'étaient-elles écoulées depuis ce divorce frauduleux, que John Clipperton et maître Funnel l'abandonnaient à leur tour, avec la plus grande partie de l'équipage du *Saint-Georges*. Après bien des traverses, il était rentré en Angleterre[1].

1. Quelques lignes suffiront pour faire justement apprécier le caractère intelligent et naïf de Dampier. Lorsqu'il rentra à Londres, la première chose dont il eut connaissance fut la relation de son dernier voyage, faite à son insu, et publiée par FUNNEL, NAVIGATEUR. Celui-ci, en sa qualité de rédacteur libre, ne s'était pas contenté de décrire poétiquement ce qu'il n'avait pas vu, il s'était permis certaines appréciations calomnieuses sur le ca-

Enfin, aujourd'hui, Guillaume Dampier vient d'aborder à Juan-Fernandez. Instruit de la singulière capture qu'on y a faite d'un marin anglais, passé à l'état d'homme sauvage, le nom d'Alexander Selkirk prononcé, il court à l'entre-pont du *Duc*.

Selkirk commençait à prendre part à la nourriture commune; ses idées se rasseyaient dans sa tête; les quelques mots qu'il laissait échapper témoignaient du retour de sa raison aussi bien que de sa mémoire : mais, le plus souvent, étendu dans une cabine de l'entre-pont, où on l'avait relégué, irrité sans doute de cette nouvelle captivité qui s'ouvrait pour lui, il y restait plongé dans une apathie morne et silencieuse.

A la vue de ce visiteur inattendu, il se leva : un tremblement nerveux agitait à la fois ses lèvres et ses membres; mais, soit un effet de la surprise

ractère de son héros, sur son amour du gain, sa rapacité et l'injustice flagrante qui présidait à la distribution de ses faveurs comme chef de l'expédition. Après avoir pris connaissance du livre, Dampier se contenta de publier une petite brochure *sur le voyage chimérique de M. Funnel* (Some small Observations on Mr Funnell's chimerical relation). Il y rectifia avec grand soin les erreurs grossières, les absurdités nautiques de toutes sortes, qui pouvaient préjudicier à la science; mais quant aux imputations calomnieuses qui lui étaient personnelles, il oublia complétement de les réfuter.

que lui causait la vue de son ancien chef, ou de la honte de se montrer à lui dans un pareil état d'abaissement et de dégradation, sans articuler un mot, baissant la tête, et de ses deux mains rassemblant ses longs cheveux sur sa figure, il resta quelque temps dans une attitude d'humble immobilité.

Dampier n'avait pu le reconnaître encore; dans ce vieillard aux formes anguleuses, au front ridé, aux ongles crochus, il cherchait vainement ce jeune et brillant pilote de la marine royale, qui naguère s'accoudait avec tant de grâce sur le comptoir de la belle Catherine; ce marin si intelligent, si fier, si indomptable, qui avait ensuite servi sous ses ordres et l'avait aidé dans ses travaux. Il se demandait quel intérêt avait eu cette espèce de sauvage à se faire passer pour Alexander Selkirk.

Tout à coup celui-ci, comme s'il venait de se réveiller en sursaut sous la secousse d'une pensée impérieuse, se redressa de toute sa hauteur, rejeta ses cheveux en arrière, fit un pas vers Dampier, et l'apostrophant d'une voix encore hésitante et saccadée :

« Capitaine, lui dit-il, ai-je menti?... étais-je fou, lorsque devant l'équipage.... l'équipage du *Cinque-Ports*, j'en ai appelé à vous.... à votre témoignage?... »

EtSelkirk s'interrompit. Il était haletant. Depuis plusieurs années sa poitrine n'avait point émis de sons, ses lèvres n'avaient point articulé de mots en si grand nombre.

« Voyons, mon ami, mon cher compagnon, lui dit le vieux capitaine, qui venait de le reconnaître enfin, plus encore à son regard qu'à sa voix, reprenez votre calme; asseyons-nous et causons. »

Selkirk se recueillit quelques instants; la parole lui devenant plus facile, non sans balbutier encore, non sans se heurter de nouveau contre un mot rebelle, il parvint à instruire Dampier de tout ce que lui avait fait endurer Straddling depuis la séparation du *Saint-Georges* et du *Cinque-Ports*, jusqu'à son abandon dans l'île; et quand il eut raconté comment l'acte passé entre lui et Straddling lui avait été volé, et ce qui s'en était suivi; et les dénégations effrontées du pirate lorsque Selkirk avait invoqué le nom de Dampier; les humiliations et les tortures qu'il lui avait fait endurer contre la justice et son bon droit, le vieux capitaine, vivement ému, brandit ses poings avec colère :

« Le scélérat! s'écria-t-il; rien ne lui manquait donc à ce digne ami, ni la fourberie ni la cruauté! Ah! pauvre supplicié, je comprends maintenant que vous ayez le droit de haïr les hommes!

— Je ne les hais point, répondit Selkirk; non....

non.... je ne les hais plus.... j'ai trop souffert, privé de leur présence! »

Dampier se tourna vers lui, le regarda curieusement au visage :

« Et vous n'exceptez personne de cette amnistie générale ?

— Un seul : le capitaine Straddling, mon persécuteur, mon bourreau ! dit Selkirk.

— C'est de toute justice. Mais êtes-vous sûr qu'il soit resté seul sur votre livre noir ?...

— J'en suis sûr.

— Cherchez bien. « Au fond du gouffre, ne voyez-« vous pas encore une ombre s'agiter ? » comme dit le vieux William.

— Non.

— Alors, béni soit Dieu ! reprit le brave marin ; si pour vous, mon ci-devant misanthrope, la solitude a produit des fruits amers, elle vous en prépare de doux pour l'avenir. Ainsi, rien ne vous reste de votre ancien levain ? »

A cette question trois fois renouvelée, Selkirk sembla s'inquiéter :

« Rien, murmura-t-il en posant la main sur son front d'un air pensif.

— M'autorisez-vous à vous faire subir une épreuve ? » poursuivit Dampier qui, sans même attendre la réponse, fit quelques pas hors de la cabine.

Sur un signe de lui, un homme, jeune encore, portant le costume d'officier, entra. En apercevant le solitaire sous sa hideuse défroque de peaux de chèvre, avec sa barbe et ses cheveux en désordre, cet homme s'arrêta saisi d'une profonde et douloureuse pitié; mais Selkirk ne lui laissa pas le temps de la manifester. A peine l'eut-il entrevu que, poussant un cri de joie, il s'élança vers lui, et le pressant dans ses bras : « Robert! Robert!... mon ami!... balbutia-t-il au milieu d'une sorte d'enivrement de bonheur; ô Largo!... mon pays!... mon père!... »

Et des larmes abondantes jaillirent de ses yeux.

En effet, c'était Robert Frye, son compagnon d'enfance, devenu depuis, si injustement, l'objet de sa haine la plus ardente. Robert avait suivi la bonne ou mauvaise fortune de Dampier. Toujours dans son même grade de lieutenant en second, il servait aujourd'hui sous les ordres de Woode Rogers. Débarqué le matin avec l'illustre pilote, instruit en même temps que lui de la présence de Selkirk à bord du *Duc*, il n'avait osé paraître devant son ancien ennemi avant de pressentir de quelle façon il serait reçu par lui, et, dans le couloir de l'entre-pont, il avait attendu le signe d'appel de Dampier.

Celui-ci avait maintenant la preuve qu'il avait

demandée; à son tour, il ouvrit ses bras à Selkirk[1].

Sans perdre de temps, Dampier et Robert Frye se cotisèrent pour procurer à Selkirk le linge et les vêtements nécessaires. On lui tailla les ongles, on lui accommoda la barbe et les cheveux, après quoi Dampier le présenta au capitaine-commandant de l'expédition, répondant de lui sur son honneur, déclarant qu'il le connaissait de longue date, et que « c'était le meilleur marin qu'il y eût sur *le Cinque-Ports*[2]. »

Revenu de ses préventions, Woode Rogers rendit

1. Cette rencontre fortuite de Selkirk, non-seulement avec Dampier, mais avec Robert Frye; les deux anciens compagnons, les deux anciens antagonistes, se retrouvant ainsi à un jour donné sur un des points les moins fréquentés du globe, pourrait sembler à bien des esprits défiants n'être ici qu'un arrangement d'auteur. Voici la nomenclature exacte du personnel du vaisseau *le Duc*, à cette date de février 1709.

« Équipage du *Duc :*

WOOD ROGERS, commandant;

THOMAS DOWER, capitaine en second, médecin, et président du conseil, avec deux voix;

Capitaine GUILLAUME DAMPIER, pilote;

CARLETON VAN-BRUCH, écrivain comptable des propriétaires;

GREEN, premier lieutenant;

ROBERT-FRYE, deuxième lieutenant, etc. »

Voyage autour du monde, commencé en 1708 *et fini en* 1711, *par le cap. W. Rogers. Trad. de l'anglais, à Amsterdam, dans le Beurs-Straat, à la Renommée* (1716), t. I, p. 27.

2. *Voyage autour du monde*, t. I, p. 190.

à son captif la liberté de ses mouvements, et promit de s'occuper de son sort.

A partir de ce moment, chaque jour, en compagnie de Dampier et de Robert, Selkirk faisait de longues excursions dans l'île. Ces lieux où il avait tant souffert, il les revoyait avec joie; il en admirait maintenant les sites variés, les spectacles saisissants. Il n'était plus seul!

Un matin, comme tous trois descendaient la montagne du côté du Cirque des Cotonniers, il s'arrêta, l'esprit en éveil, devant une futaie, alors verdoyante et vigoureuse. C'était l'emplacement de son bois incendié. Comme les cinq myrtes de sa cabane, le bois avait repris ses rameaux et son feuillage. Ce que l'homme avait construit s'était effacé; ce qu'il avait détruit s'était relevé de plus belle! Qu'est sa puissance comparée à celle de la nature? Était-ce là ce qui faisait rêver Selkirk? Non, il songeait au tombeau de l'inconnu.

Dès son premier mot d'explication, Dampier releva la tête, se frappa le front, et, après s'être rapidement orienté du côté de la mer :

« Mes enfants, dit-il, les îles désertes ne le sont qu'à la surface; fouillez le sol de la plus sauvage, de la plus inabordable d'entre elles, vous y trouverez des morts; la mort tient plus de place que la vie, a dit le grand William. Là, sous ce taillis, est le tom-

beau de mon bon et digne ami, John Hilliard, un brave marin, celui-là! oublié de tous aujourd'hui, et que, après vingt-huit ans d'intervalle, j'étais bien près d'oublier moi-même! »

De cette déclaration nécessairement un récit s'ensuivit.

En 1681, une escadrille de petits navires flibustiers, anglais et français, sous les ordres du capitaine Sharp, atterrit à l'Isola di Tierra, à ce même cirque où Straddling avait opéré son débarquement. On n'avait abordé que pour y faire le partage du butin; mais John Hilliard y avait trouvé la mort en s'interposant au milieu d'une querelle. Il était aimé de tous; ce fut un deuil général. On essaya de lui creuser un tombeau dans le Cirque des Cotonniers; la pioche s'y brisa contre le roc vif. Enfin, sur une des pentes de la montagne le sol s'ouvrit plus facilement, et on y déposa le corps, qu'il ne s'agissait plus que de préserver de l'atteinte des bêtes féroces.

L'île, à cette époque, n'avait encore été explorée, et rarement, que dans sa partie nord-est, tout hérissée de rochers, et les cris des phoques, alors ses seuls habitants, avaient été interprétés par ces premiers visiteurs comme hurlements de hyènes et de jaguars. On tailla quelques fragments de rochers, qu'on cimenta tant bien que mal sur la fosse du

bon pilote. Après quoi, l'escadrille des flibustiers, reprenant la mer, lui adressa ses derniers adieux par la bouche de ses canons.

Tel fut en substance le récit de Dampier, qui édifia Selkirk tout à la fois sur l'origine de ce tombeau découvert par lui, et sur la cause qui avait valu à son île une réputation si peu méritée[1].

A nos trois amis, à nos trois explorateurs des beautés de Juan-Fernandez, parfois le capitaine en second de *la Duchesse*, Edward Cooke, venait se joindre. Il avait pris à Selkirk un intérêt tout particulier. Projetant déjà la publication de son voyage, et comprenant que la trouvaille de l'homme sauvage de Juan-Fernandez en devait être nécessairement un des épisodes les plus curieux, il l'interrogeait sans cesse sur les moindres détails de sa vie de

1. Pour la description intérieure de l'île, les documents ne nous ont pas manqué; mais pour la nomenclature des plantes et des animaux, ne pouvant nous fier aux noms que leur attribue Selkirk dans son journal, et qui n'ont plus cours aujourd'hui, pour en trouver les analogues, nous avons consulté les écrits du docteur Woodward, le contemporain, l'ami de Dampier; ceux de M. Alexandre de Humboldt; les publications plus récentes de M. Claude Gay, et des voyageurs botanistes qui ont spécialement visité Juan-Fernandez, dans ces derniers temps : M. Bertero, en 1830; M. Philibert Germain, en 1854; enfin, en 1856, M. le docteur Philippi, dont le travail remarquable, publié d'abord par une Revue du Chili, a été reproduit dans l'excellent bulletin de la Société Botanique de France (tome IV, page 202).

solitaire, et nous lui devons de précieuses révélations[1].

Ayant appris que, malgré le zèle des chasseurs, les vivres frais manquaient au camp, même parmi les malades, Selkirk reprit sa poursuite des chèvres.

« Notre *Gouverneur*, dit Woode Rogers, dans sa relation, ne manquait jamais de nous amener une ou deux chèvres par jour. Le bouillon qu'on en faisait à nos malades, joint à la bonté de l'air, les guérit bientôt du scorbut. »

Le Gouverneur!... M. le Gouverneur! tel était le titre que, dans leur reconnaissance, les matelots des deux équipages avaient donné à Selkirk, et ce surnom lui resta longtemps. Ils le regardaient comme leur hôte, comme le maître, le roi de l'île, et lui payaient en vive sympathie les services qu'ils en recevaient. A cette sympathie, à cette affection générale qui maintenant entouraient l'ex-misanthrope, Woode Rogers lui-même ne tarda pas à s'associer.

Un jour, il témoigna à Selkirk le désir d'assister à une de ses chasses merveilleuses. Accompagné du

1. *A Voyage to the South Sea, etc.; Wherein an account is given of M. Alexander Selkirk, his manner of living.... during the four years and four months he liv'd upon the uninhabited island of Juan Fernandez. By cap. Edward Cooke, London*, 1712.

commandant et d'une partie de ses officiers, *M. le Gouverneur* prit avec eux le chemin de ses hautes montagnes. Arrivé à la base d'un massif de rochers, il ôta ses souliers, se dépouilla de ses habits, et, pieds nus, vêtu seulement d'un léger caleçon, laissant là sur place ses spectateurs attentifs, il escalada avec la rapidité d'un chamois les pentes à pic dressées devant lui. Quelques instants après, le commandant Rogers et les autres virent une bande de chèvres effarées bondir sur la crête des rochers. Selkirk venait de les dépister. S'attachant à la poursuite de l'une d'elles, remarquable entre toutes par sa force et la longueur de ses cornes, contrariant ses élans, lui barrant la retraite à travers mille escarpements, franchissant même parfois des gorges béantes au moyen d'une liane qu'il saisissait au passage, il contraignit son gibier d'aller au-devant de ses spectateurs. Arrivée non loin d'eux, la chèvre, épuisée, haletante, tirant la langue, se roidissant sur ses jarrets comme un cerf aux abois, s'arrêta court; Selkirk la chargea vivante sur ses épaules et vint la présenter à Woode Rogers. Elle avait l'oreille déjà entaillée.

Comme remercîment, le capitaine-commandant lui annonça qu'il faisait désormais partie de l'expédition, avec le grade de deuxième contre-maître.

Cependant, la petite ville de toile établie sur la

grande plage disparaissait peu à peu ; *le Duc* et *la Duchesse*, après avoir joui du repos nécessaire, commençant à rajuster leur voilure, reprenaient leur costume de voyage. Le départ était fixé au lendemain, 14 février.

C'était justement la fête de la Saint-Valentin, fête si célèbre et si célébrée par tous les fils de la vieille Angleterre, fussent-ils dispersés aux quatre points du monde.

Ce jour-là, il est d'usage que chacun proclame sa Valentine et, s'il ne peut lui adresser son hommage direct, il lui doit du moins un toast galant comme bon et fidèle souvenir.

Tandis que les matelots des deux équipages se réjouissaient de leur côté, les officiers s'étaient attablés sous les cinq grands myrtes, qui naguère avaient servi de charpente au palais de M. le Gouverneur, et *la Fauvette* gazouillait non loin d'eux.

Les plus jeunes Valentins de l'état-major, mus peut-être par un sentiment moins chevaleresque que vaniteux, désignèrent tout d'abord pour leurs Valentines les plus jolies miss de Londres ou d'Édimbourg ; les gens mariés se contentèrent d'évoquer la famille absente, n'osant avouer hautement d'autre Valentine que la gardienne de leurs enfants et de leur honneur. Dampier était veuf ; mais touchant à cet âge où si le cœur, dans ses replis les plus secrets,

conserve encore un nom de femme, les lèvres se refusent à le murmurer, il porta un toast à la mer, à la vaste mer, son éternelle fiancée, souvent rigoureuse pour lui, mais toujours aimée.

Quand vint le tour de Selkirk de faire sa libation, les regards curieux et interrogants de l'assemblée entière se tournèrent de son côté. Depuis si longtemps qu'il vivait séparé du monde, sur quelle sympathie féminine pouvait-il encore compter? Aussi gardait-il le silence.

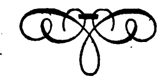
« Allons, mon jeune ami, lui dit le capitaine-pilote, cherchez bien.... Voulez-vous que j'aide à votre mémoire? Dans votre comté de Fife existe certaine ville de Saint-André.... Là, florissait encore, il y a quelques années, une beauté robuste, que tous deux nous avons connue, la belle Cat.... »

Selkirk ne le laissa pas achever, et, se levant aussitôt en portant la main à son gobelet:

« Je bois, dit-il, à ma blonde Valentine, Maria la chevrière! »

Le soir, tout le monde était à bord; on avait dérapé les ancres; les larges voiles du *Duc* et de *la Duchesse* s'enflaient sous un vent d'est, et, chose inexplicable, quand l'île de Fernandez, quand ce lieu de son long exil, quand ce théâtre de tant de souffrances endurées par lui, disparut à ses yeux, son cœur se serra; il éprouva comme un regret,

comme une sorte de déchirement intérieur. Qu'ils aient été pour lui cléments ou funestes, l'homme s'attache à tous les lieux qu'il a longtemps habités; n'y laisse-t-il pas une portion de sa vie? Selkirk, lui, y laissait le souvenir de Marimonda.



CONCLUSION.

Poursuivant sa route, l'escadrille de Woode Rogers remonta les côtes du Chili et du Pérou, où elle s'empara d'abord de deux petits bâtiments espagnols. Le premier, on le nomma LE COMMENCEMENT ; il ouvrait en effet la série des captures de quelque importance ; le second, grande pinasse d'un assez bon tonnage et bien emménagée, fut rencontré vers la fin de mars à la hauteur de l'île de Lobos. Elle s'appelait la *Santa-Josepha* ; débaptisée comme l'autre, elle reçut le nom de L'ACCROISSEMENT. On y plaça les malades et les convalescents. Selkirk en fut nommé le commandant pilote[1].

Notre intention ne saurait être de suivre *le Duc* et *la Duchesse* dans toutes leurs pérégrinations mari-

1. Woode Rogers, t. I, p. 221.

times ; cependant aux relations de Woode Rogers et d'Edward Cooke, nous allons emprunter quelques-uns des passages qui concernent notre personnage principal et peuvent servir à faire apprécier la transformation morale qui s'était opérée en lui.

A la date du 13 avril de cette même année 1709, un grand triomphe signala les armes de nos nouveaux aventuriers. Ils s'emparèrent de vive force de la ville de Guyaquil. Rogers, Dower et Courtney commandaient les trois colonnes d'attaque, Dampier l'artillerie. Si la victoire fut glorieuse et complète, les suites n'en furent pas trop désastreuses pour les vaincus. Quoique corsaire, Woode Rogers ne manquait ni de savoir-vivre ni de générosité ; sans renoncer au pillage, il trouva moyen de l'organiser poliment et régulièrement, et fut secondé dans cette honorable tâche par tous les jeunes gentlemen des deux équipages, à la tête desquels nous avons la satisfaction de pouvoir compter Selkirk.

Pour donner une idée exacte de la façon pleine de galanterie dont procédèrent nos hommes dans cette grande et délicate opération de rapine, nous laisserons Woode Rogers en rapporter lui-même un épisode assez curieux :

« Le long de la rivière de Guyaquil, les maisons étaient pleines de femmes, qu'on avait crues là en sûreté plutôt qu'ailleurs. Une de ces maisons surtout

en contenait une foule de jeunes et jolies, mises avec une élégance qui laissait assez présumer qu'elles appartenaient aux premières familles de la ville. Elles avaient pris soin de cacher leurs bijoux, leurs chaînes d'or, leurs bracelets, sous leurs vêtements; mais les dames s'habillent ici d'étoffes de soie si minces, et portent du linge si fin, que nos gens éventèrent bientôt les trésors qu'on cherchait à dérober à leur vue. Ils prièrent ces dames de vouloir bien les mettre au jour elles-mêmes, et poussèrent la discrétion jusqu'à détourner les yeux tandis qu'elles s'exécutaient d'assez bonne grâce. Ils les traitèrent d'ailleurs avec tant de convenance et d'honnêteté que, loin de leur garder rancune, elles leur proposèrent ensuite de leur faire apporter à manger. Je cite d'autant plus volontiers ce trait de modestie, ajoute Woode Rogers, que la modestie est rare parmi les gens de mer, et que MM. *Connely* et *Selkirk*, qui commandaient ce détachement, ne sont mariés ni l'un ni l'autre. Je me flatte que le beau sexe leur en témoignera sa reconnaissance à leur retour dans la Grande-Bretagne[1]. »

Le vœu du capitaine-commandant fut-il exaucé? Nous ne tarderons pas à le savoir; mais nous ne pouvions passer sous silence un trait aussi honorable pour notre héros.

1. Woode Rogers, t. I, p. 261.

En même temps que son renom de modestie, sa réputation de scrupuleuse probité s'établit si bien parmi ses compagnons que, par élection, il fut spécialement chargé de la garde et du partage du butin. Les caisses du nouveau trésorier devaient s'emplir bientôt d'une façon toute merveilleuse aux dépens du roi d'Espagne.

Le 22 décembre, sur les côtes du Mexique, à la hauteur d'Acapulco, un de ces galions de Manille, tant convoités naguère par Dampier et Straddling, *la Nuestra Señora de la Incarnation del desingaño*, fut signalé, poursuivi et capturé par nos corsaires. Il produisit plus d'un million, tant en marchandises qu'en or et en argent. *La Señora de la Incarnation* reçut de ses vainqueurs le nom beaucoup moins pompeux de : *le Bachelier* (the Bachelor). C'était une frégate d'assez bonne apparence. Robert Frye en fut nommé le capitaine, et son ami Alexander Selkirk l'y suivit en qualité de chef d'équipage. Témoin de leur affection mutuelle, Rogers n'avait pas voulu les séparer[1].

1. « Entre nous, soussignés, a été convenu, à la pluralité des voix, que M. Robert Frye passerait à bord de la frégate *le Bachelier*, comme capitaine. Nous établissons en même temps M. Alex. Selkirk pour maître dudit vaisseau, Joseph Smith pour contre-maître, etc. » Woode Rogers. — Th. Dower. — W. Dampier, etc.

Dieu sait si alors, à bord du *Bachelier*, il fut souvent question des deux Largo, du golfe de Forth, du château de Mac-Yvon, et même du vieux Selcraig. Cependant Selkirk prétendait ne plus connaître à Largo que Maria la chevrière, et, lorsque d'un ton sérieux il parlait d'elle à Robert, celui-ci souriait, mais ne répondait pas, espérant que ce dernier rêve, éclos au milieu de la solitude, s'évanouirait bientôt de lui-même.

Quelque temps avant la prise du *Bachelier*, nos gens s'étaient emparés d'un autre navire, nommé par eux *le Marquis*. *Le Bachelier*, dans leur idée, devait servir de page au *Duc*, à *la Duchesse*, et au *Marquis*. Ces dénominations témoignaient assez de la jeunesse et de la bonne humeur des chefs de l'expédition.

Les premiers jours de l'année 1710 virent la petite escadre, par l'extrémité occidentale du Mexique, s'enfoncer dans la mer Vermeille, golfe profond qui détache la Californie du continent américain.

Depuis son voyage de 1686, où, pour la première fois, il avait exploré la Californie, Guillaume Dampier nourrissait l'idée que le fameux passage du Nord-Ouest, poursuivi par tant de navigateurs pour la communication des deux grands océans, et changé aujourd'hui, et avec succès, en passage du Nord-Est, devait se rencontrer dans la mer Vermeille. Il

avait aussi à résoudre cette autre question : la Californie est-elle une île ou une presqu'île? Il penchait pour la première de ces deux opinions[1].

Quoique Woode Rogers s'intéressât, dans une certaine mesure, aux progrès de la science, peut-être n'eût-il pas consenti à pousser ses explorations jusque dans ces parages, où il n'avait nulle chance de rencontrer des vaisseaux espagnols, si son adroit pilote ne lui avait fait entrevoir la Californie comme le pays de l'or par excellence.

Aujourd'hui que cette vérité est devenue incontestable, que le nom seul du Sacramento semble emplir d'or la bouche qui le prononce, peut-être pouvons-nous, quoique la hâte nous prenne de mettre fin à ce récit, le suspendre un instant pour savoir sur quelles sortes de preuves Dampier appuyait ses convictions, alors bien audacieuses.

Vers 1523, Cortez écrivait à Charles-Quint : « C'est là (en Californie), que sont les opulentes îles remplies d'or et de pierres précieuses. »

Sur cette affirmation du grand *Conquisitador*, les imaginations s'étaient émues. Durant un siècle, ce fut parmi les hardis Argonautes à qui viendrait arborer son drapeau sur cette nouvelle Colchide,

1. New Voy. round the World by captain William Dampier. Tom. I, ch. IX. — Lives and Voyages of Drake, Cavendish and Dampier. (Edinburg, 1832.)

défendue, disait-on, par les Apaches, peuples terribles, sanguinaires, anthropophages, que Cortez lui-même n'avait pu soumettre. Mais ce pays de l'or, cet *Eldorado*, comme on l'avait surnommé à l'avance, d'après l'indication même de la lettre, c'était dans les îles qu'on le cherchait d'abord ; les uns le placèrent ensuite bien avant dans les terres, du côté de la Nouvelle-Biscaye ou du Nouveau-Mexique ; les autres, dans les prétendus royaumes de Sonora ou de Quivira ; plus tard, Walter Raleigh le transporta jusque dans la Guiane ; puis, après bien des tentatives impuissantes, on nia ce qu'on ne pouvait atteindre ; de savants rapports émanés des diverses académies d'Europe, prouvèrent pertinemment que l'*Eldorado* n'était pas une terre, mais un rêve : à ce sujet, l'ancien monde brocarda le nouveau ; les Argonautes rentrèrent chez eux, et, pendant un autre siècle, on n'en parla plus que pour en railler.

Et, cependant, en dépit des sceptiques et des railleurs, quand la lettre de Cortez était oubliée, quand les expéditions pour la mer Vermeille étaient abandonnées, une rumeur vague, une tradition confuse, s'obstinait à voir encore du côté de la Californie une terre privilégiée dont les rivières roulaient de l'or, dont les montagnes étaient assises sur des massifs d'or ; les richesses du Mexique et du Pérou n'étaient rien en comparaison de celles qu'on devait y re-

cueillir un jour, qu'on y recueillait peut-être déjà en cachette. On parlait d'un lingot d'or natif, d'une pépite de quatre-vingts livres pesant. C'était la grappe d'or de cette terre promise.

Et cette fois encore les contes populaires ont eu raison contre les dissertations de la science. *L'Eldorado* existait.... il existait où la tradition l'avait placé. Là où, selon le Dictionnaire d'Alcedo, on n'a découvert que des mines... d'étain! là où Raynal n'a signalé de curieux que les poissons et les perles, déclarant, en Californie, *la mer plus riche que la terre;* là où, de nos jours même, le savant Humboldt n'a rien vu, que *des cactus cylindriques sur une terre sablonneuse*, restait enfouie, comme un dépôt pour l'avenir, cette grande réserve, ce trésor du monde, qui, pour sortir de terre, semblait attendre le moment où il tomberait entre les mains d'un peuple commerçant et industrieux, celui des États-Unis!

Après avoir quelque temps exploré ces parages, l'expédition retourna sur ses pas, et longea en sens inverse les deux Amériques, du cap San-Lucar au cap Horn; mais, en passant sous silence leurs nouvelles luttes, leurs bonnes fortunes de corsaires, et tous les événements plus ou moins importants qui signalèrent cette longue traversée, il est un petit incident du voyage que nous ne pouvons taire, in-

cident qui dut passer inaperçu d'abord, rencontre fortuite, sans résultats aucuns, mais qui semble servir providentiellement de contre-partie aux dernières aventures de Selkirk.

Entre les 52e et 53e degrés de latitude sud, du côté des îles Falkland, Woode Rogers donna la chasse à un vaisseau français sans pouvoir l'atteindre; *le Duc*, *la Duchesse* et *le Marquis*, aussi bien que *le Bachelier*, en furent pour leurs frais de course.

Tel est l'événement dans toute sa simplicité. En voici la complication, le dramatique, le merveilleux!

Sur ce même vaisseau se trouvait Straddling, le capitaine Straddling, qu'on aurait pu croire de retour en Europe depuis six ans. Comment errait-il encore sur ces mers qu'il avait eu si grande hâte de quitter? Comment était-ce à bord d'un navire français qu'il eût fallu le chercher aujourd'hui?

Après avoir si traîtreusement abandonné Selkirk dans l'*Isola di Tierra*, Straddling n'avait plus songé qu'à regagner la mer du Nord, et gouvernait à l'est, lorsque *le Cinque-Ports*, pris à revers par une violente rafale, avait été se briser sur les récifs le long de la côte du Chili. Straddling et les siens parvinrent à gagner une île du littoral, déserte, mais non fertile comme celle de Juan-Fernandez. Quand le

faibles ressources échappées au naufrage furent épuisées, ne trouvant autour d'eux qu'un sol aride et nu, en proie aux tortures de la faim, les gens de l'équipage s'en prirent à leur chef comme à la cause première de leur désastre. C'était son avarice qui, contre les intérêts de tous, lui avait fait précipiter son retour. Pourquoi s'était-il séparé de Dampier, se réduisant ainsi à l'impuissance des grandes et fructueuses entreprises? On lui reprochait ses cruautés, son arbitraire, sa conduite envers Selkirk. Des reproches on passa à la violence; le farouche Lambert, son âme damnée, osa le premier porter la main sur lui. Plus généreux, Davis et John Rick s'interposèrent pour le protéger. Il en résulta des rixes où le couteau menaça de jouer bientôt son rôle. Il fallait bien rire un peu! comme disait encore le loustic lugubre.

Cependant un navire espagnol, mis sur la voie par les épaves du *Cinque-Ports*, se présenta devant l'île. Les malheureux naufragés se rendirent prisonniers avec des cris de joie. Le navire les transporta à Lima.

« Après que le capitaine et les siens y furent arrivés, poursuit Woode Rogers, qui, plus tard, avai recueilli ces détails de la bouche même de Stradling, ils furent employés à nettoyer la ville de ses immondices, ou aux travaux des routes. Il était

même question d'envoyer Straddling aux mines, lorsqu'il essaya de la fuite. Monté sur un canot, et résolu de traverser l'isthme, pour y attendre quelque chaloupe anglaise de la Jamaïque, il avait déjà fait quatre cents lieues, lorsque repris, bâtonné et jeté dans une basse-fosse, il n'en sortit que pour monter à bord de ce navire français que nous avons rencontré vers les îles Falkland, et qui recueillait sur sa route les prisonniers de guerre pour les échanger en Europe [1]. »

Ainsi, dans le même instant, à peine séparés par quelques degrés de longitude, Straddling et Selkirk s'étaient trouvés également enfermés dans une île déserte; plus tard, la fuite de Straddling à travers l'isthme, sa capture par les Espagnols, le châtiment corporel qui lui est infligé, la basse-fosse qui lui sert de prison, ne reproduisent-ils pas exactement un des plus tristes épisodes de la vie de Selkirk, sa désertion du bord, son impuissante traversée du Darien, l'estrapade et le fond de cale?

Si le roman sait mieux dramatiser les faits que l'histoire, l'histoire, dans ses réalités, nous offre parfois des invraisemblances devant lesquelles le roman reculerait.

Après cette vaine poursuite du navire français où

1. Woode Rogers, t. II, p. 38 et suivantes.

le persécuteur fuyait devant le persécuté, *le Duc* et *la Duchesse* continuèrent leur marche par la route des Indes. Le 20 juin 1710, l'escadre mouillait dans la rade de Batavia [1].

Pendant cette relâche, Selkirk régla ses comptes en qualité de trésorier du butin. La valeur s'en élevait à plus de trois millions. Pour sa part de prise, il eut droit à près de quarante mille francs (mille cinq cent quatre-vingt-quinze livres sterling). Enfin, après avoir doublé le cap de Bonne-Espérance et accompli son tour du monde, l'expédition rentra dans la mer du Nord, et, vers le milieu d'octobre 1711, elle jetait l'ancre dans la Tamise.

A Londres, les aventures et les malheurs de Selkirk, surtout son séjour prolongé dans l'île de Juan-Fernandez, lui valurent une espèce de célébrité et les amitiés les plus honorables.

En compagnie de son ami Robert, il ne tarda pas à se rendre en Écosse et à prendre le chemin de Largo-Bay. L'un y allait retrouver ses souvenirs d'enfance, l'autre sa famille. Robert avait encore à Largo sa mère et ses sœurs, restées à la tête de la fabrique de balles de paume que son père y avait fondée.

1. A Batavia, on était au 21 juin. « En courant si fort à l'ouest autour du globe, dit Rogers, il se trouva que nous avions perdu n jour entier, comme il arrive d'ordinaire. »

En débarquant à Saint-André, Selkirk fut pris d'un désir curieux de revoir son ancienne *Ketty-Pretty*. Une fois encore, il s'attabla devant le comptoir du *Saumon royal*.

Cette fois, en se retrouvant, Alexander et Catherine éprouvèrent sympathiquement un même sentiment de pénible surprise. Celle-ci, plus massive et plus rebondie que jamais, bourgeonnée, couperosée, touchait à l'extrême limite de sa quatrième et dernière jeunesse ; le solitaire de Juan-Fernandez, quoique jeune encore, ne pouvait guère rappeler à la respectable cabaretière l'élégant pilote de la marine royale, encore moins l'écolier pâle et blond, dont elle avait été, quinze ans auparavant, les premières, les uniques amours.

« Est-ce bien vous, mon pauvre *Sander ?* lui dit-elle d'un air de componction ; je vous croyais mort.

— Je devrais l'être en effet, et depuis longtemps, Ketty ; mais qui donc vous a si bien donné de mes nouvelles ?

— Hélas ! c'est mon mari lui-même.

— Vous êtes mariée, Catherine ? tant mieux.

— Ah ! le rusé ! s'il m'a trompée en vous faisant mort, c'est qu'il savait bien que j'en avais dans l'aile pour vous ; je ne lui avais pas laissé ignorer que, tant que vous seriez vivant, je garderais ma

main dans ma poche, comme on dit, en attendant votre retour. Le ciel confonde tous ces capitaines de raccroc qui ne font le tour du monde que pour venir ensuite abuser de pauvres jeunes filles sans expérience ! »

Un demi-jour commençait à se faire dans les idées de Selkirk. Quoiqu'il n'eût jamais entendu parler des prétentions de Straddling sur le cœur de Ketty, le nom de celui-ci lui venait à la pensée, et sa haine se réveillait plus forte.

« Qui est donc votre mari ? Quel est son nom ? lui demanda-t-il la voix haute et d'un ton d'autorité.

— Ne vous emportez pas, Sander ! N'allez-vous pas lui chercher querelle maintenant?... Ce qui est fait est fait ; je suis sa femme, entendez-vous ? Il n'y a plus à y revenir !...

— Eh ! qui songe à y revenir ? Je vous demande simplement à le connaître....

— Vous serez sage?... Vous me le promettez?... Eh bien ! tenez, le voyez-vous, dans la seconde salle, à cette même place qu'il occupait jadis?... Mais il n'a plus son uniforme.... C'est celui qui vient de verser du gin à des marins et qui trinque avec eux.... il est debout.... et porte un tablier bleu et de fausses manches de même couleur.

— Straddling ! » s'écria Selkirk les yeux étince-

lants.... Mais à la vue de ce tablier, de ces fausses manches, en retrouvant son terrible capitaine devenu franchement cabaretier, sa haine et ses projets de vengeance s'éteignirent tout à coup.

A Largo, il alla droit au domicile de Maria la chevrière ; et comme elle fixait sur lui ses regards indécis et étonnés :

« Je suis *Old-Shoe*, » lui dit-il, sans rougir à ce nom cette fois; Maria se le rappela aussitôt. Elle n'avait oublié aucun des détails de la journée qu'ils avaient passée ensemble sur les bords de la Keil; elle était encore blonde et jolie; mais elle était devenue la femme d'un pêcheur et la mère de trois marmots. Selkirk ne crut pas devoir longtemps prolonger l'entretien.

Plus tard, il épousa une des sœurs de Robert Frye et renonça à son état de marin pour diriger la fabrique d'éteufs de Largo-Bay.

Dampier vint souvent s'asseoir à la table du nouveau ménage.

L'histoire de la captivité d'Alexander Selkirk dans une île déserte du grand Océan avait défrayé la conversation des salons de Londres et d'Édimbourg; elle avait couru dans les principales gazettes des Trois-Royaumes; plusieurs relations apocryphes en avaient déjà été publiées, lorsqu'en 1717 Daniel de Foë fit paraître son *Robinson*.

C'est évidemment, dans l'épisode de l'île, le même personnage, relié à d'autres aventures; mais dans cette dernière version, Juan-Fernandez, en dépit des distances et des impossibilités géographiques, s'est peuplée de sauvages caraïbes; Marimonda s'est métamorphosée pour devenir le naïf Vendredi; l'histoire a tourné au roman, et ce roman s'élève à toute la hauteur d'une œuvre philosophique.

En rendant pleine justice au mérite de l'écrivain, il faut reconnaître cependant qu'il a complétement altéré dans son sens moral la physionomie de son modèle. Robinson n'est pas l'homme livré au supplice de l'isolement; il a un compagnon, et les sauvages font sans cesse irruption autour de lui. C'est l'Européen développant les ressources de son industrie pour lutter à la fois contre une terre inculte et les dangers que lui suscitent ses ennemis.

Selkirk n'a pas d'ennemis à repousser, et il habite une contrée féconde. Ce qui lui manque avant tout, c'est la présence de l'homme, c'est une de ces affections fraternelles auxquelles il refusait de croire. Ses souffrances lui viennent de sa solitude même. Dans la solitude, Robinson grandit et se perfectionne; Selkirk, d'abord tout aussi plein de ressources que lui, finit par s'y abattre et s'y abrutir.

Lequel des deux est le plus près de la vérité?

L'un n'est qu'une brillante personnalité exceptionnelle; car nulle part, dans aucun coin reculé du globe, on n'a retrouvé l'analogue du Robinson de Daniel; l'autre, au contraire, on l'a retrouvé partout, dénonçant la faiblesse de l'individu isolé : mais cette faiblesse, cette défaillance morale, cette impossibilité de vivre seul, même au milieu d'une nature prodigue, si ce n'est pas la glorification d'un homme, c'est bien plus, c'est celle de la société tout entière.

Par une admirable volonté de la Providence, l'être isolé n'est qu'un être imparfait; l'homme se complète par l'homme. A l'état de société, tous autant que nous sommes, depuis les plus grands jusqu'aux plus infimes, nous devons la force qui nous anime et nous soutient. Cet amour exagéré de l'indépendance absolue, que dans ces derniers temps quelques esprits aventureux ont essayé de mettre à la mode, n'est qu'un sentiment artificiel pour les individus, puissant et raisonné seulement pour les peuples. Croyons à ce qui nous rapproche, croyons au pays, au mariage, à la famille; voyons avec quelque indulgence ce monde au milieu duquel nous vivons, et craignons de le rompre à force de vouloir le redresser. Au misanthrope Selkirk il a suffi de quelques mois de solitude pour lui faire

comprendre que ce monde avait le droit d'imposer des sacrifices en échange de tous les biens qu'il donne. Les sociétés humaines ont leurs imperfections sans doute, ce n'est point Dieu qui les a organisées; mais c'est Dieu qui a profondément implanté au cœur de l'homme l'instinct de la sociabilité; c'est lui qui nous a créés pour vivre les uns près des autres et pour nous venir en aide les uns aux autres. Voilà pourquoi l'égoïsme est un vice honteux, un crime!... c'est-à-dire la désertion d'une des grandes lois de la nature.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.



PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

CHAPITRE XI.

CHAPITRE XII.

CHAPITRE XIII.

CHAPITRE XIV.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

CHAPITRE XI.

CHAPITRE XII.

CHAPITRE XIII.

CHAPITRE XIV.

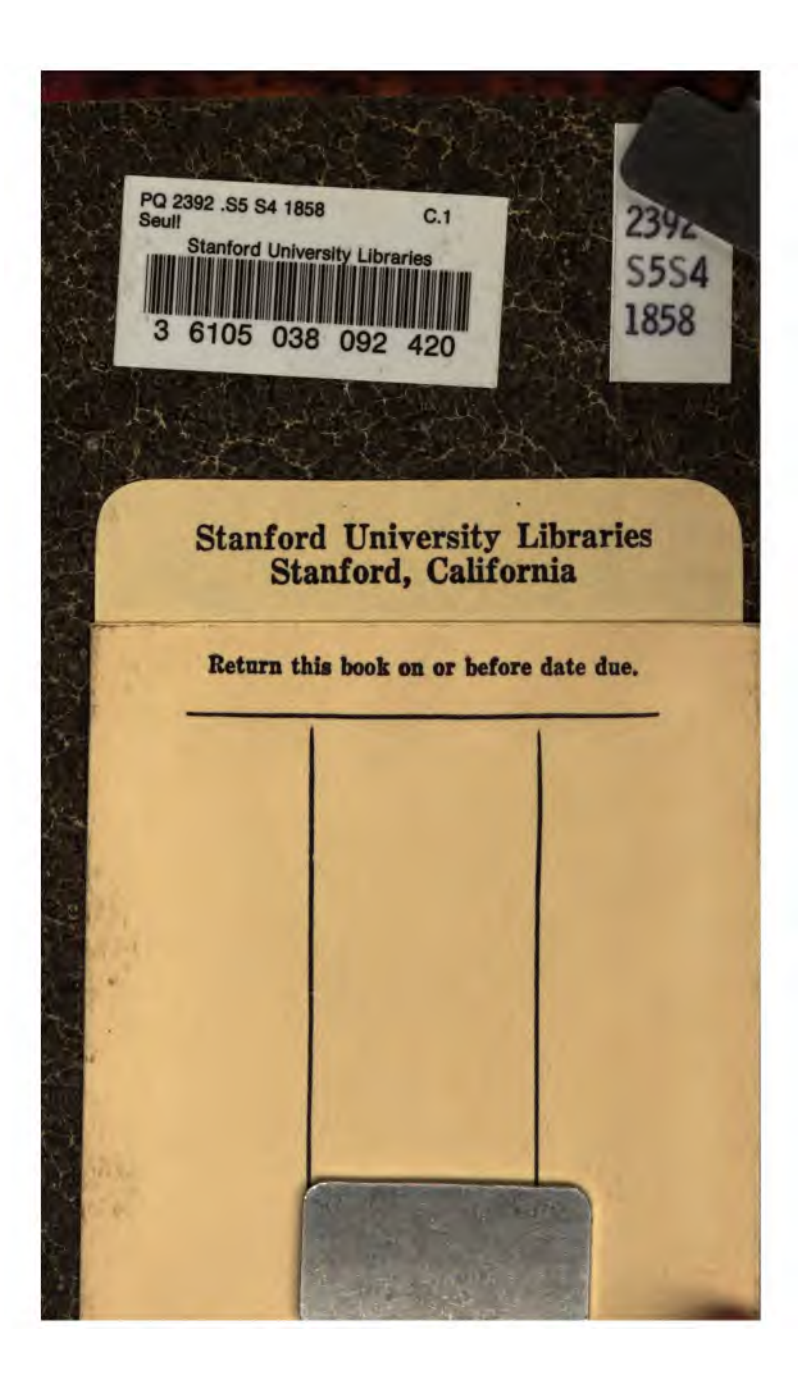
CHAPITRE XV.

CHAPITRE XVI.

CHAPITRE XVII.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.





PQ 2392 .S5 S4 1858
Seul!
C.1
Stanford University Libraries
3 6105 038 092 420
2392
S5S4
1858
Stanford University Libraries
Stanford, California
Return this book on or before date due.

